

DON JEAN DE MONLÉON

1947

**LE SENS MYSTIQUE
DE
L'APOCALYPSE**

Commentaire
textuel d'après la
tradition des Pères
de l'Église

ESR



LE SENS MYSTIQUE
DE
L'APOCALYPSE

ÉDITIONS SAINT-REMI
BP 80 – 33410 CADILLAC
Tel/Fax : 05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

Dom. Jean de MONLÉON

Moine Bénédictin

Le Sens Mystique de L'APOCALYPSE

Commentaire textuel
d'après la Tradition
des Pères de l'Eglise

Nihil Obstat
Elie MAJRE
Can. Cens. ex. off.

Imprimi potest
† Fr. Jean OLPHE-GALLIARD
Abbé de Sainte-Marie

Imprimatur
A. LECLERC.
Lutetiae Parisiorum
die 11^a nov. 1947

PREFACE

LE présent ouvrage n'est pas un traité d'exégèse, au sens du moins où l'on entend ce mot aujourd'hui : nous le déclarons expressément, afin que les maîtres de la science biblique ne comptent point y trouver quelque lumière nouvelle, si d'aventure il tombe entre leurs mains. Son ambition beaucoup plus modeste se borne à tenter d'être un livre de lecture spirituelle. Il s'adresse, non aux doctes, mais aux simples, et il se propose, en suivant le fil du récit de saint Jean, de leur parler de Dieu, de Jésus-Christ Notre Seigneur, des combats que doit soutenir l'Eglise militante — et chacun de nous avec elle — pour entrer un jour dans la gloire de l'Eglise triomphante.

Au surplus, l'exégèse de l'Apocalypse a été faite avec une autorité et une compétence qui défient toutes les exigences de la critique contemporaine : le commentaire du regretté P. ALLO, celui du R. P. FERRET, pour ne citer que les meilleurs entre tant d'autres, laissent peu de choses à glaner derrière eux. Néanmoins, si le sens littéral a été, par eux, mis au point; si le sens figuré a été étudié avec méthode, par contre, le sens spirituel, ou mystique

proprement dit, a été laissé généralement dans l'ombre.

Quoi d'étonnant d'ailleurs? — Le sens mystique connaît en notre XX^e siècle une singulière défaveur, auprès des exégètes professionnels. Ce n'est point là, il est vrai, un phénomène entièrement nouveau, dans l'histoire de l'Eglise : Origène déjà se plaignait de la guerre que faisaient à ses expositions allégoriques ceux qui n'entendent que la lettre de l'Ecriture. Aujourd'hui, cependant, l'ostracisme dont il est frappé est arrivé à son comble. Sans doute on n'ose point en nier formellement l'existence, puisque la théologie l'enseigne : mais on ne fait aucun cas de lui, on le traite plus qu'en parent pauvre : en minus habens. L'interprétation spirituelle des noms hébreux, des nombres, des faits historiques a été montée au grenier de la science biblique, comme un tas d'oripeaux démodés. Jamais, dans les Commentaires qui se publient de nos jours, tant sur l'Ancien que sur le Nouveau Testament, un auteur ne se risquerait à l'introduire dans la trame de ses discussions, à l'invoquer pour justifier un passage dont l'explication littérale s'avère impossible, puérile ou absurde. On aimera mieux faire au texte toutes les violences imaginables, plutôt que de reconnaître, conformément pourtant à l'enseignement unanime et constant des Pères, que cette obscurité est intentionnelle, voulue par Dieu, précisément pour forcer le lecteur à monter du plan de la lettre sur le plan supérieur de l'esprit. Et si pour égayer d'un peu de vie, d'un peu de chaleur, d'un peu de lumière, la monotonie aride des exposés critiques, on fait une allusion discrète aux réalités qui relèvent du domaine mystique, celle-ci est relé-

guée dans les « applications messianiques », les « utilisations liturgiques », ou dans une manière de petit « bouquet spirituel » qui vient en forme de conclusion, mais qui n'a rien à voir avec l'explication sérieuse, scientifique, du morceau étudié.

Cependant jamais peut-être le monde n'a été plus assoiffé de mystique que de nos jours. Sans doute aucun mot n'est plus dangereux que celui-là, aucun n'est plus fertile en aberrations et en égarements de tous genres, et l'on ne comprend que trop la défiance de l'Eglise à son endroit. Mais la réalité qu'il représente n'en correspond pas moins à une des plus nobles prérogatives de l'homme. L'homme a été défini : un animal religieux. Ce n'est pas assez dire, si l'on entend par religion un simple ritualisme, ou un code de morale. Il faut aller plus loin et dire alors que l'homme est un animal mystique : il aspire à s'évader de la réalité terrestre où il est prisonnier, vers un monde suprasensible, vers l'infini, lui qui est de la race des Anges, lui qui est fait à l'image de Dieu, et qui ne peut trouver son équilibre, son repos, son bonheur que dans la connaissance et la possession de Dieu. C'est ce besoin d'évasion, ce désir d'extase, qui est à la base de toutes les mystiques. Or, l'intensité de ce besoin est décuplée de nos jours, comme la force d'un gaz trop comprimé, par l'oppression que le matérialisme et le positivisme ont fait peser sur lui ; par la prétention qu'a formulée la science du XIX^e siècle, au nom de ses progrès, d'assujettir entièrement l'esprit humain à sa tutelle, de résoudre par elle-même tous les problèmes qui le préoccupent, de lui fermer tous les horizons qu'elle n'est pas en mesure de contrôler. C'est à cet appétit irrésistible vers un

au-delà qu'il faut attribuer la recrudescence actuelle des sciences occultes, la vogue dont jouissent en Occident les spiritualités orientales, le succès de mouvements tels que celui de Rama-Krishna, la sympathie que manifestent même des chrétiens sincères pour les pratiques du Yoga, comme s'il n'y avait pas, dans le catholicisme, une doctrine de la contemplation supérieure à toutes les autres!

Car, à ce besoin d'évasion, ou plus exactement d'ascension vers un monde supérieur, quel aliment plus sain, quel guide plus sûr peut-on donner que la Sainte Ecriture, la Parole de Dieu, la Vérité toute pure qui jaillit des abîmes mêmes de la Trinité Sainte? Ce n'est pas sans raison que les maîtres de la spiritualité au moyen âge, un saint Bernard ou un Guigues le Chartreux, par exemple, ont fait de la lecture, *lectio*, pour eux, c'était de toute évidence, la lecture de la Sainte Ecriture, puisque la Bible était alors le Livre par excellence, celui que l'on relisait et méditait sans se lasser jamais. Le sens mystique qui y est enveloppé sous le sens littéral, a précisément pour but, au témoignage de saint Thomas, de nous faire connaître « les choses invisibles par le moyen des choses visibles » (1). Sous le voile des récits historiques, des visions, des paraboles et des enseignements de toutes sortes qui y sont contenus, il nous révèle, d'une part, la FIN vers laquelle nous marchons, cette Cité merveilleuse que l'œil de l'homme n'a point vue, que son cœur ne peut imaginer et qui doit cependant être sa demeure un jour, s'il sait s'en

(1) Quodlibet VII, qu. VI, art. 16, in-corp.

rendre digne. C'est elle qui fait l'objet du sens dit : anagogique. D'autre part, il nous insinue les MOYENS par lesquels nous allons à cette fin et qui sont essentiellement au nombre de deux : l'un concernant l'intelligence, l'autre la volonté. Ces deux facultés maîtresses en effet ont chacune leur effort à fournir pour assurer le salut de l'homme et son progrès spirituel : la première doit se nourrir de foi, de la vraie foi en Jésus-Christ et en son Eglise, et elle trouve à cet égard un aliment d'une qualité exceptionnelle dans le sens dit typique, ou allégorique, ou encore messianique, qui dissimule sous les récits et les figures de l'Ecriture de multiples allusions à la vie du Sauveur, à sa mort, et aux mystères de la Rédemption. La volonté de son côté reçoit dans le sens moral, ou tropologique, des enseignements sur la discipline qu'elle doit s'imposer et les combats qu'elle doit soutenir.

La réunion des éléments que nous venons de nommer : anagogique, typique et moral, et sur lesquels il n'est pas possible d'insister davantage ici, constitue proprement ce que l'on appelle le sens mystique de l'Ecriture. Celui-ci n'a donc rien à voir avec les divagations pieuses ou les imaginations subtiles auxquelles on prétend l'assimiler. Il n'a été inventé ni par Origène, ni par saint Augustin, ni par aucun des Pères latins et grecs. Il a une valeur objective absolue : il a été « voulu et ordonné par Dieu même », selon les paroles récentes de Sa S. Pie XII. C'est le Saint-Esprit qui en est l'auteur, c'est Lui qui l'a enchâssé dans les Livres Saints sous les figures du sens littéral. Bien loin d'affaiblir la valeur de ce dernier, il l'éclaire au contraire et le vivifie. Il s'unit harmonieusement à lui comme l'âme

avec le corps, pour faire de l'Écriture une parole vivante : mais c'est lui qui est l'âme, c'est lui qui donne à la Bible son caractère unique et transcendant. Son inépuisable richesse, ses ramifications infinies font de lui une mine où l'homme qui médite et qui prie, trouve sans cesse de nouveaux aliments pour entretenir son intimité avec Dieu, de nouvelles lumières pour guider ses pas dans l'obscurité du monde présent. Tous les Pères de l'Eglise, sans exception, les Docteurs, les Maîtres de la vie spirituelle, les Saints de tous les siècles y ont puisé à pleines mains, en même temps qu'ils l'enrichissaient de leurs propres découvertes. Toute la Tradition catholique, sanctionnée par les enseignements des Souverains Pontifes — sans en excepter l'Encyclique Divino Afflante, dont certains voudraient cependant se faire une arme contre lui — en a affirmé l'existence, souligné la valeur. C'est grâce à lui que le Christianisme possède la mystique la plus transcendante, la plus lumineuse, la plus savoureuse qui se puisse imaginer, et la seule qui soit vraie. Il suffit pour s'en assurer d'ouvrir n'importe quel traité de n'importe quel Maître en cette matière : saint Bernard, Hugues ou Richard de Saint-Victor, saint Thomas ou saint Bonaventure, Denis le Chartreux ou saint Jean de la Croix, sainte Gertrude ou sainte Thérèse : toujours nous verrons leurs assertions constellées de pierres précieuses, c'est-à-dire appuyées, corroborées, illustrées, par des textes de l'Écriture. Et il se dégage de la présence de ceux-ci une telle lumière, une telle force, un tel rayonnement, une telle certitude de vérité, que, mises en regard, les autres spiritualités voient aussitôt pâlir leur éclat comme

des quinquets placés devant la lumière du soleil.

Loin de nous, certes, la pensée de minimiser l'immense service que rendent à l'Eglise ceux qui travaillent à établir le texte authentique et à préciser le sens littéral des Livres Saints, surtout après le magnifique témoignage que leur a rendu le Pape Pie XII, dans l'Encyclique Divino Afflante. Le sens mystique lui-même ne peut que gagner à leurs travaux, et de nouvelles avenues lui sont ouvertes, à n'en pas douter, par les progrès de la science biblique, notamment par la connaissance plus approfondie des langues orientales. Mais enfin, il faut bien comprendre qu'à côté des spécialistes qui se passionnent pour les questions d'exégèse ; à côté des apologistes qui ont besoin d'une base inattaquable pour répondre aux adversaires de la foi, il existe une masse immense de fidèles qui ne font aucune difficulté d'accepter le texte sacré, tel que l'Eglise le leur donne dans sa liturgie ; qui se lassent vite des remarques philologiques, des confrontations de variantes, des allusions à l'histoire et aux mœurs juives, des dissertations sur la poésie hébraïque, au moyen desquelles, à peu près exclusivement, on prétend aujourd'hui le leur commenter ; et qui demandent que l'intelligence profonde, l'explication spirituelle leur en soit donnée, en fonction des mystères de la religion chrétienne. Au premier rang de ces fidèles, il faut placer les religieuses appartenant aux ordres dits contemplatifs, qui sont vouées, pour ainsi dire, par état à la vie mystique, et qui cependant ne peuvent que difficilement aborder elles-mêmes les ouvrages anciens, où le sens spirituel de l'Écriture est exposé. C'est pour elles d'abord, mais aussi pour tous les chrétiens avides

d'entendre parler de Dieu, de s'évader de la lourde atmosphère du monde présent, de se plonger chaque jour, au moins quelques instants, en plein surnaturel, que nous avons écrit cet ouvrage.

Nous aurions pu, il est vrai, nous borner à faire une chaîne d'explications tirées textuellement des Pères et des Docteurs. Mais, d'une part, les esprits modernes ne sont pas aptes toujours à saisir la pensée des Anciens en ces matières, sans une préparation préalable, parce que le climat intellectuel et spirituel où nous vivons est trop différent de celui des âges de foi. D'autre part, l'étude du sens mystique de l'Ecriture est, comme toutes les parties de la théologie, susceptible de progrès, sinon dans son essence, du moins dans sa formulation et ses applications. Elle bénéficie du travail de l'exégèse littérale, et nous avons nous-mêmes recueilli bien des précisions et des mises au point dans les commentaires modernes.

Mais c'est aux Anciens surtout, c'est à ceux qui sont les dépositaires authentiques et qualifiés du sens mystique de l'Ecriture, que nous avons demandé le secret de la pensée de saint Jean, nous gardant soigneusement de toute interprétation qui s'écarterait de la ligne tracée par eux. Nous avons pris comme ouvrage de base le traité de Denys le Chartreux sur l'Apocalypse. Nous avons complété et enrichi ses explications au moyen des commentaires de saint Albert le Grand, de Richard de Saint-Victor, Rupert de Deutz, Walafrid Strabon, Thomas d'Angleterre. Nous n'avons pas cru devoir charger cet ouvrage de tout un appareil de références, qui eût été superflu pour le but que nous nous proposons. Mais nous déclarons ici expressément

que l'on trouvera sans peine la justification de toutes les interprétations scripturaires qui y sont données, dans l'un des commentaires énumérés ci-dessus.

Puisse ce modeste travail, malgré ses imperfections et ses lacunes, apporter sa contribution à l'effort qui s'amorce de bien des côtés déjà, pour revenir à une interprétation plus spirituelle, plus savoureuse, de l'Ecriture, fille de celle dont se sont nourris les âges de foi ! Puisse-t-il aider surtout ceux qui le liront à dresser sur l'horizon de leurs pensées, au-dessus du chaos où se débat le monde présent, la radieuse vision de la Cité de Dieu, qui seule assurera à l'homme ce qu'il cherche vainement ici-bas : le bonheur total, le bonheur sans mélange, dans la possession de l'Amour éternel et de la Paix.

INTRODUCTION

P OUR comprendre le dessein général de l'*Apocalypse* il est nécessaire de rappeler brièvement les circonstances dans lesquelles cet ouvrage fut composé. Lorsque, après l'Ascension du Sauveur, les Apôtres se dispersèrent à travers le monde, saint Jean reçut pour son lot l'Asie Mineure, qu'il évangélisa à la suite de saint Paul. Il y établit sept sièges épiscopaux : Smyrne, Pergame, Thyatire, Philadelphie, Laodicée, Sardes, avec Ephèse comme métropole; et, les ayant pourvus de titulaires, il s'adonna lui-même tout entier au ministère de la parole. Mais, le succès de sa prédication inquiétant les autorités romaines, il fut, vers l'année 95, arrêté par ordre de Domitien, conduit à Rome, traduit en jugement et condamné à être jeté dans une cuve d'huile bouillante. Il subit ce supplice à la Porte latine : or, contre toute attente, loin d'y laisser la vie, il en sortit sans aucun mal, plus sain même et plus dispos qu'il n'y était entré. Impressionné par ce prodige, redoutant chez l'Apôtre quelque pouvoir magique qui pouvait se tourner contre lui, l'empe-

reur n'insista pas : il se contenta d'exiler le Saint dans une île de la mer Egée, à Pathmos. Bien qu'il vécut là au régime d'une solitude absolue, saint Jean n'en fut pas moins informé que des désordres graves s'introduisaient dans ses Eglises, par suite de la négligence de certains évêques. Comme il réfléchissait aux moyens de rappeler ceux-ci à leur devoir, Notre-Seigneur lui apparut, et daigna lui indiquer Lui-même ce qu'il avait à leur écrire : c'est cette révélation que l'Apôtre a rédigée sous le nom d'*Apocalypse*.

Le livre se compose de sept VISIONS successives, précédées d'un PROLOGUE, et suivie d'une CONCLUSION. Le plan général en est commandé par la VII^e Vision, où se trouve décrite la Jérusalem céleste. Cette description ultime domine non seulement toute l'*Apocalypse*, mais même, peut-on dire, la somme entière de l'Ecriture, dont elle est comme le couronnement. Tout l'enseignement des Livres Saints ne tend qu'à un seul objet : conduire l'homme, de cette terre ingrate où les premiers chapitres de la *Genèse* nous le montrent exilé en punition de son péché, à sa vraie patrie, au lieu de son bonheur et de son repos, à la Cité de Dieu. Le but que poursuit l'auteur sacré est de rappeler aux chrétiens le terme sublime vers lequel ils marchent, la récompense magnifique qui leur est promise. Mais en même temps, il veut leur remettre en mémoire cette vérité constamment oubliée, que l'on ne peut parvenir à ce merveilleux séjour qu'en passant à travers des épreuves de toutes sortes.

Le nombre *sept* n'a pas été choisi au hasard pour les tableaux de l'Apocalypse : et c'est pourquoi, contrairement aux commentateurs plus récents qui

pensent pouvoir découper au gré de leurs conceptions personnelles ce livre rempli de mystères, les Docteurs de l'Eglise l'ont toujours souligné et respecté. Ce chiffre marque en effet le parallélisme qui existe entre l'œuvre de la Création et celle de notre régénération : de même que Dieu ne s'est reposé que le *septième jour*, après avoir accompli le travail qu'Il s'était fixé pour les six autres ; de même l'Eglise, en général — ou chaque âme humaine en particulier — ne peut espérer entrer dans son repos définitif, manifesté par la VII^e Vision, qu'après avoir supporté le labeur de la vie présente, symbolisé par les six visions précédentes, pour parfaire sa régénération.

L'ouvrage s'amorce par un PROLOGUE (I, 1-8) dans lequel saint Jean annonce d'abord la révélation dont il vient d'être l'objet, puis, selon la coutume des Apôtres, souhaite la grâce et la paix de Dieu à ceux qui le liront.

La PREMIÈRE VISION, qui vient ensuite, est constituée par la LETTRE AUX SEPT EGLISES (I, 9 — III, 22). Le Saint adresse successivement aux titulaires des sept sièges énumérés ci-dessus les avertissements, les reproches, les encouragements dont chacun d'eux a besoin. Mais, par delà leurs destinataires immédiats, ses exhortations contiennent aussi un enseignement pour tous les fidèles. Le point important en est le : *Vincenti dabo*, la promesse de récompense, adressée à *celui qui saura vaincre*. Cette formule est répétée sept fois, pour nous faire entendre que nous avons d'abord à triompher des sept péchés capitaux. Alors seulement nous pourrons goûter le don de Dieu ; don ineffable, que l'auteur désigne sous les expressions les plus diverses :

arbre de vie, manne cachée, pierre étincelante, étoile du matin, etc..., pour nous indiquer la variété infinie des richesses qu'il renferme.

Mais ces victoires ne seront possibles évidemment que si l'homme a l'occasion d'affronter de nombreux combats. C'est pourquoi les persécutions ne manquent jamais aux Saints, et elle assailleront l'Eglise pendant tout le cours de son histoire. C'est là l'objet des trois révélations suivantes, II^e, III^e et IV^e. La II^e Vision nous montre d'abord que tout le salut du monde, qui doit se développer jusqu'à la fin des temps, s'opère par le Christ (ch. IV). Ce mystère a été consigné à l'avance par Dieu dans un livre scellé de sept sceaux, que personne jusqu'alors n'a pu ouvrir ni comprendre (ch. V). Mais voici que maintenant l'œuvre essentielle de la Rédemption ayant été consommée dans la Passion du Sauveur, le livre est devenu intelligible, et le secret en est révélé à saint Jean. L'Apôtre assiste à l'ouverture successive des sept sceaux : le premier laisse voir l'état de l'Eglise à son origine ; les trois suivants, l'ensemble des persécutions qui fondront sur elle au cours des âges ; le cinquième, la gloire dont jouissent, aussitôt après leur mort, ceux qui savent supporter ces tourmentes sans faiblir ; le sixième, la persécution particulièrement redoutable qui marquera le règne de l'Antéchrist ; le septième, enfin, le repos que connaîtra l'Eglise durant ses derniers jours sur la terre, avant d'entrer tout entière dans la gloire éternelle (ch. VI et VII).

La III^e VISION (VII, 2 — XI, 18), reprend le même thème sous la figure de sept Anges sonnant de la trompette. Ceux-ci représentent les générations de prédicateurs qui, successivement, à toutes les épo-

ques de son histoire, soutiendront l'Eglise contre ses ennemis, et assureront ainsi sa victoire sur le monde : comme jadis les prêtres hébreux, sonnant eux aussi de la trompette, firent tomber en sept jours les murailles de Jéricho. Le premier Ange personnifie les Apôtres, qui soutinrent les premiers assauts, celui des Juifs d'abord, puis celui des païens ; le deuxième Ange figure les martyrs, dont la voix fut plus forte que celle des maîtres de la terre et qui triomphèrent de la puissance romaine ; le troisième, les Docteurs des premiers siècles, dont l'éloquence brisa la force des grandes hérésies christologiques ; le quatrième, les prédicateurs des âges suivants (ch. VIII) ; le cinquième, ceux qui auront à lutter contre les précurseurs de l'Antéchrist ; le sixième, ceux qui subiront le choc de l'Antéchrist lui-même, appuyé par le déchaînement de toutes les forces du mal (ch. IX). Le combat sera si violent que le Christ interviendra en personne, posant son pied droit sur la mer, son pied gauche sur la terre, pour assister les siens (ch. X). Après quoi, il leur enverra Hénoc et Elie, et la victoire remportée grâce à ces secours extraordinaires sera si complète, que le septième Ange, représentant les prédicateurs des derniers jours, n'aura plus qu'à annoncer l'établissement de la paix définitive (ch. XI).

La IV^e VISION (XI, 19 — XIV, 20) montre le combat entre la Cité de Dieu et la Cité du Mal, commençant dès les origines du monde, dès la création des Anges, sous la forme d'un duel entre une femme et un dragon. Ce dernier est vaincu, chassé du ciel, jeté sur la terre. Mais il ne se tient pas pour battu, et continue de poursuivre la femme ici-bas (ch. XII). Ne pouvant en venir à bout par lui-

même, il suscite contre elle une première Bête qui monte de la mer, puis une seconde qui monte de la terre. Figures l'une, de l'Antéchrist, l'autre, de son collègue de coryphées, celles-ci sont maîtresses de la terre pendant quarante-deux mois (ch. XIII). Mais voici qu'apparaît sur la montagne de Sion l'Agneau, escorté des cent quarante-quatre mille vierges qui le suivent partout où il va. Ses Anges annoncent la ruine de Babylone, la punition terrible qui attend les sectateurs de la Bête, la récompense au contraire de ceux qui seront restés fidèles à Dieu. Et la vision se termine sur une figure du Jugement dernier, où les méchants sont envoyés dans le grand lac de la colère divine (ch. XIV).

Après le spectacle des combats dont l'Eglise — et avec elle toutes les âmes saintes — seront ainsi assaillies, saint Jean montre dans les deux visions suivantes, le châtement qui guette les lâches, les tièdes, les prévaricateurs, tous ceux qui n'auront pas le courage de lutter et de vaincre, comme le demandait la *lettre aux sept Eglises*.

La v^e VISION (XV, 1 — XVII, 18) reprend le thème sur lequel s'achevait la iv^e, et présente à nouveau les maux qui attendent les partisans de l'Antéchrist, sous la forme de sept coupes contenant les plaies de la colère de Dieu (ch. XV). Successivement, elles sont versées, chacune par le ministère d'un Ange, sur la terre, sur la mer, sur les fleuves et les sources des eaux, sur le soleil, sur le siège de la Bête, sur le cours de l'Euphrate, sur l'air enfin, causant partout d'immenses ravages (ch. XVI). Et la vision s'achève par l'annonce de la condamnation de la grande courtisane, c'est-à-dire, de

Babylone, ou de la Cité du monde, et par la victoire de l'Agneau (ch. XVII).

La vi^e VISION (XVIII, 1 — XX, 15), reprenant la description de la ruine de Babylone, décrit la détresse éternelle où vont être précipités tous ceux qui l'ont choisie pour leur part (ch. XVIII). A cette nouvelle, les élus laissent éclater leur joie, parce qu'ils voient là le signe que l'heure est proche de l'établissement du royaume de Dieu et des noces de l'Agneau. Et voici en effet qu'apparaît dans l'éclat de sa gloire, le Fils de Dieu suivi de son armée, pour livrer combat à la Bête et à ses partisans : ceux-ci sont saisis et jetés vivants dans l'étang de soufre et de feu (ch. XIX). Le démon cependant ne renonce pas à la lutte : dans un suprême effort, il lance Gog et Magog contre l'Eglise. Mais la foudre anéantit la masse immense des assaillants, et Satan à son tour est précipité dans l'étang de feu, pour y être tourmenté à jamais avec la Bête et les coryphées de celle-ci. Puis c'est le jugement suprême, la convocation de tous les morts devant le tribunal de Dieu, l'ouverture des consciences, la condamnation définitive et sans appel de tous ceux qui ne sont pas inscrits sur le livre de vie (ch. XX).

Mais l'*Apocalypse* ne saurait s'achever sur ces spectacles terrifiants : la « fin » du monde, au sens philosophique de ce mot, ce n'est pas la Mort, la ruine, la souffrance, l'Enfer ; c'est au contraire la Paix, la Joie, la Vie, le Ciel. C'est pourquoi la vii^e Vision, la dernière de l'ouvrage, nous montre en termes d'une incomparable beauté, la gloire qui attend l'Epouse, — c'est-à-dire l'Eglise, ou l'âme fidèle, — au jour de ses noces. L'auteur décrit suc-

cessivement la Cité merveilleuse, pavée d'or et de cristal, construite en pierres précieuses des espèces les plus rares, qui sera le séjour des élus (ch. XXI); le fleuve d'eau vive, et l'arbre de vie aux douze fruits, qui leur assureront éternellement des délices toujours nouvelles. Enfin, l'ouvrage s'achève par une CONCLUSION, où saint Jean atteste de la façon la plus solennelle la vérité de ce qu'il vient d'écrire, et où, dans un suprême élan de son cœur, il appelle la prompte venue de son Maître tant aimé (ch. XXII).

PROLOGUE

CHAPITRE 1^{er}. — 1. Apocalypse de Jésus-Christ, que Dieu a chargé celui-ci de faire connaître à ses serviteurs, [sur les choses] qui doivent se réaliser bientôt ; et que [Jésus, à son tour], a fait connaître, par le ministère de son Ange, à son serviteur Jean, — 2. qui a rendu témoignage au Verbe de Dieu, et témoignage de Jésus-Christ, sur tout ce qu'il a vu. — 3. Bienheureux celui qui lit et entend les paroles de cette prophétie, et qui observe ce qui est écrit en elle : car le temps est proche. — 4. Jean, aux sept églises qui sont en Asie. Que la grâce soit avec vous, et la paix, de par celui qui est, et qui était, et qui doit venir : et de par les sept esprits, qui sont en présence de son trône : — 5. et de par Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts, et le prince des rois de la terre, qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, — 6. et qui a fait de nous un royaume, et des prêtres pour Dieu et son Père : à lui la gloire et la puissance dans les siècles des siècles : Amen. — 7. Voici qu'il vient sur des nuages, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont transpercé. Et toutes les tribus de la terre se pleureront sur lui. Oui, il en sera ainsi. — 8. C'est moi qui suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, dit le Seigneur Dieu : celui qui est, et qui était, et qui doit venir, le tout-puissant.

LE mot : *Apocalypse* signifie, en grec : révélation. Le livre que l'apôtre saint Jean a écrit sous ce titre n'est autre chose, en effet, que le récit d'une *révélation* particulièrement importante qui lui fut faite durant son exil à l'île de Patmos, et dans des circonstances qu'il précisera plus loin.

Il l'intitule : *Apocalypse de Jésus-Christ*. Par là, il veut indiquer que Jésus-Christ est à la fois et l'auteur et le sujet de cette révélation. L'*Apocalypse* parle de *Jésus-Christ*, qu'elle montre dans ses fonctions de Juge suprême et de Roi des rois ; et elle vient de *Jésus-Christ*, qui en a développé les tableaux devant son disciple : saint Jean le déclare, pour que l'on sache qu'il va parler, non de son propre mouvement, mais sous l'inspiration du divin Maître, et qu'il n'est point un de ces faux prophètes, si fréquents parmi les Juifs, qui vous font des révélations et qui vous trompent, disait Jérémie, car ils parlent selon leur propre cœur, et non de la bouche du Seigneur (1).

Cette révélation, Jésus-Christ lui-même l'a reçue — comme d'ailleurs toute la doctrine qu'il a prêchée (2) — de son Père, avec mandat de la faire connaître, non pas à tous les hommes, mais à ceux qui sont de vrais *serviteurs de Dieu*, et qui, par la pratique de la charité et de l'humilité, travaillent à Sa gloire. C'est à eux, et à eux seuls, que la divine Sagesse manifeste ses secrets, ainsi que l'a dit le Sauveur : *Je vous rends grâces, Père, Dieu du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces lumières aux sages et aux prudents de ce siècle, et vous les avez dévoilées aux tout petits* (3).

La prophétie que l'apôtre va nous faire entendre concerne les choses qui doivent s'accomplir sans délai, c'est-à-dire, au sens littéral, les persécutions que l'Eglise aura bientôt à souffrir, et au sens spi-

(1) XXIII, 16.

(2) Cf. Jo, VIII 16 : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de Celui qui m'a envoyé.*

(3) Lc, X, 21.

rituel, les tribulations que doivent endurer les justes avant de parvenir à la gloire. Les épreuves annoncées s'accompliront *sans délai*, parce que le temps des premières persécutions est proche, parce que toute la durée de ce monde n'est qu'un instant, au regard de l'éternité ; ou encore parce que les souffrances sont toujours courtes, si on les compare à la récompense sans fin qui les suivra. *Il faut qu'elles s'accomplissent, comme il a fallu que le Christ souffrit pour entrer dans la gloire* (1). La souffrance, en effet, est nécessaire à l'homme : pour expier ses péchés ; pour détruire les penchants corrompus de sa nature, comme le montre l'exemple de Notre Père saint Benoît demandant aux épines d'éteindre le feu de la passion qui s'était allumée dans sa chair ; pour faire épanouir dans son cœur la charité : *C'est dans la tribulation*, dit le Psalmiste, *que vous m'avez dilaté* (2) ; pour éveiller en lui le désir de la vie éternelle, et le mettre en mesure d'acquérir les mérites indispensables : *Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice*, a dit Notre-Seigneur, *car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux* (3).

Cette révélation, Jésus, à son tour, l'a signifiée, par le ministère de son Ange, à son serviteur Jean. Il l'a « signifiée » (*significavit*), c'est-à-dire qu'il la lui a fait entendre par des signes sensibles. — Mais ici, une question se pose. Les Docteurs qui ont traité de cette matière pensent généralement que l'*Apocalypse* appartient à l'ordre des visions les plus élevées, c'est-à-dire à celles que l'on nomme visions « intellectuelles », et dans lesquelles les

(1) Lc, XXIV, 26.

(2) Ps. IV, 2.

(3) Mt., V, 10.

objets se manifestent à l'âme, sans aucune dépendance actuelle des images sensibles (1). « On croit, écrit par exemple saint Bonaventure, que l'évangéliste saint Jean a vu et compris, *sans l'intervention d'aucune figure*, toutes les choses dont il traite dans son *Apocalypse*. »

Pourquoi dès lors l'auteur sacré parle-t-il ici de « signes » ? — On répond communément que le bienheureux Apôtre, après avoir contemplé, dans leur essence et sans voile, les réalités dont il va parler, reçut de Dieu même les figures sous lesquelles il devait les présenter aux hommes, afin de piquer la curiosité de ceux-ci, de les déterminer à chercher le sens caché de ces descriptions extraordinaires, et de les inciter ainsi à mettre en œuvre les enseignements qui y sont contenus.

Il s'est servi de figures, il est vrai, continue le Docteur Séraphique, pour exprimer ce qu'il avait connu, mais il eut égard, en cela, à la faiblesse des autres, à qui la vérité pure et simple eût été imperceptible, en raison de l'éclat dont elle est environnée ; ou bien il agit ainsi à cause des mystères eux-mêmes, qu'il ne fallait pas dévoiler indifféremment aux regards de tous. Une telle obscurité sert à exercer la foi des justes et défend ces mystères vénérables contre les regards des indignes. Au reste, toutes les Ecritures sont couvertes de voiles semblables, et cela est signifié par le voile étendu devant le Saint des Saints, dans lequel il était permis aux prêtres seulement et non au peuple, d'entrer (2).

(1) La théologie mystique distingue trois sortes de visions : les corporelles, les imaginaires, les intellectuelles. Les premières s'adressent aux sens extérieurs, auxquelles elles offrent un objet sous une forme matérielle et corporelle ; les secondes s'adressent à l'imagination, à laquelle elles manifestent un objet par l'impression intérieure d'une image sensible ; les dernières s'adressent directement à l'intelligence pure, sans aucune représentation sensible.

(2) *De l'Avancement spirituel des Religieux*, L., II, ch. LXXV.

Jésus, donc, à son tour, *l'a fait connaître à son serviteur Jean*, le disciple bien-aimé, qui a rendu témoignage au Verbe de Dieu, c'est-à-dire à la divinité du Christ, par le caractère transcendant de sa prédication ; et qui a rendu témoignage aussi à son Humanité, en rapportant tout ce qu'il a vu accomplir par Jésus-Christ, en faisant connaître les détails de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, etc...

Cette révélation sans doute n'a été faite proprement qu'à saint Jean : mais tous ceux qui sont en état de grâce ont quelque ressemblance avec cet Apôtre, dont le nom veut dire, d'après saint Jérôme : *plein de grâce*.

Dans la mesure où, eux aussi, ils rendront témoignage à la divinité de Jésus-Christ par la fermeté de leur foi, et à son Humanité, par l'application qu'ils mettront à imiter ses œuvres, ils participeront à la connaissance des communications divines.

Bienheureux celui qui lit, avec attention, et qui entend, c'est-à-dire : qui comprend et qui imprime dans son cœur, les paroles pleines de mystères de cette prophétie, et qui observe fidèlement les enseignements qu'elle contient. Le jour du jugement, en effet, est proche. Car le temps de cette vie est bien peu de choses au regard de l'éternité, et nous pouvons dire, avec saint Jacques, *que le juge se tient déjà devant la porte* (1).

*
* *

Jean, aux sept églises qui sont en Asie. A la lettre, l'Apôtre veut nommer les principales églises de l'Asie Mineure, qui seront désignées plus loin,

(1) V, 9.

qu'il avait sous sa juridiction et dont Ephèse était la métropole. Mais le nombre sept, dans son acception mystique, a le sens de *totalité*, ou de *plénitude*, et les sept églises représentent ici l'ensemble de la chrétienté, comme les « Sept douleurs » embrassent toutes les souffrances de la Sainte-Vierge, ou comme les sept péchés capitaux englobent la somme des péchés que l'on peut commettre.

Que la grâce et la paix soient avec vous : la grâce, pour nous apporter la rémission de nos fautes ; *la paix*, pour éteindre la lutte qu'engendre la concupiscence, et qui déchire l'homme intérieur ; et cela, *par le don de Celui qui est, qui était, et qui doit venir*. Ces dernières paroles peuvent s'entendre des trois personnes de la Sainte Trinité : Dieu *est*, parce qu'il possède la plénitude de l'Etre, selon la définition qu'il donnait de lui-même à Moïse : *Je suis Celui qui est* (1). Il *était* de toute éternité, et Il *doit venir* à la fin des temps, pour juger les vivants et les morts. Certains commentateurs néanmoins les attribuent ici au Père seul, en raison du contexte. Ils voient dans les *sept esprits qui se tiennent devant le trône*, le Saint-Esprit, qui est un dans sa personne, mais septiforme dans ses dons ; et la Sainte Trinité se trouve complétée par la présence de Jésus-Christ, au verset suivant. D'autres — et ce sont les plus nombreux — appliquent au Verbe lui-même les expressions : *qui est, qui était et qui doit venir* ; les sept esprits représentent alors la multitude des Anges, qui, selon la vision de Daniel, s'empressent sans cesse autour du trône du Très-Haut. Et les paroles qui suivent ne font allusion, en ce cas, qu'à la seule Humanité du Christ.

(1) Ex., -III, 14.

Et par Jésus-Christ, qui est un témoin fidèle : témoin fidèle, parce qu'il enseigna la vérité sans acception de personnes ; parce qu'il rendit au monde un témoignage exact de son Père et de lui-même, qu'il scella de son sang ; parce que l'événement a toujours vérifié ce qu'il a dit ; témoin fidèle, encore, parce qu'il déposera avec une rigoureuse exactitude sur le compte de chacun de nous, au jour du Jugement. Il est le premier né d'entre les morts, c'est-à-dire le premier ressuscité, le premier engendré à la vie éternelle ; le prince des rois de la terre, parce qu'une puissance absolue lui a été donnée sur toutes les créatures ; Il nous a aimés, au point de subir les plus affreuses souffrances et la plus ignominieuse des morts, pour nous purifier, dans son sang, des péchés que nous avons commis.

Il a fait de nous un royaume et des prêtres pour son Dieu et son Père : un royaume, car avant sa venue, notre âme était le domaine du démon, qui régnait sur elle par le péché. Mais le Christ, dans sa Passion, a dépouillé les principautés et les puissances (1) : il a détruit leur empire, permettant ainsi à Dieu de prendre par sa grâce possession de nous. — Et des prêtres : tous les fils de l'Eglise, en effet, sont prêtres, dit saint Ambroise (2) ; non point sans doute en ce sens que tous soient investis du pouvoir sacerdotal, et qu'ils puissent indistinctement célébrer les mystères, réservés par la liturgie à ceux qui ont reçu le sacrement de l'Ordre ; mais parce qu'il y a dans l'Eglise un double sacerdoce, l'un intérieur et l'autre extérieur, dit le *Catéchisme romain* :

(1) Coloss., II, 15.

(2) Lib. IV, de Sacram., c. I.

Or, sont considérés comme prêtres du sacerdoce intérieur tous les fidèles, quand ils ont été purifiés par l'eau du Baptême, et spécialement les justes qui ont l'esprit de Dieu en eux, et qui sont devenus, par un bienfait de la grâce divine, les membres vivants de Jésus-Christ, le souverain Prêtre. Ces derniers, en effet, sous l'empire d'une foi que la charité enflamme, immolent à Dieu, sur l'autel de leur cœur, des hosties spirituelles, au nombre desquelles il faut compter les bonnes actions qu'ils rapportent à Dieu... C'est pour cela que le Prince des Apôtres a dit : *Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, soyez posés sur lui* (c'est-à-dire sur Jésus-Christ), *pour former un édifice spirituel et un sacerdoce saint, afin d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréables par Jésus-Christ* (1).

On voit par là que, si seuls les ministres légitimement consacrés sont en droit d'accomplir valablement les actes du culte public de l'Eglise; tous les chrétiens cependant sont habilités à offrir, dans ce sanctuaire intime de l'âme où Notre-Seigneur nous a appris à *adorer le Père en esprit et en vérité* (2), des sacrifices, qui, pour être tout spirituels, n'en sont pas moins de vrais sacrifices, et supposent de ce chef un pouvoir sacerdotal réel chez celui qui les accomplit.

Ainsi, Jésus-Christ a fait de nous un royaume et des prêtres pour son Dieu, et son Père. L'auteur sacré dit : *son Dieu*, pour marquer que Jésus était homme; *son Père*, parce qu'il était Dieu. A lui donc la gloire et la puissance à travers les siècles des siècles, c'est-à-dire : glorifions-le et obéissons-lui, dans le présent comme dans l'éternité, pour reconnaître tant de bienfaits. Amen.

Voici qu'il vient sur des nuages, comme les

(1) I Pet., II, 5. — Catéch. Rom, chap. VIII, 23.

(2) Jo., IV, 23.

Anges l'ont annoncé au moment de son Ascension (1). Au sens spirituel, les nuages sont la figure des Apôtres, qui se tenant au-dessus de la terre par le renoncement, se laissant pousser par le souffle du Saint-Esprit, portent à toute la terre la pluie bienfaisante de la doctrine évangélique. *Et tout œil, c'est-à-dire tout homme, Le verra alors* : les bons l'accueilleront avec une joie indicible; mais les méchants, *ceux qui l'ont crucifié*, le regarderont avec une terreur inexprimable. Ils reconnaîtront avec stupeur, dans ce Juge plein de majesté et de gloire, le condamné qu'ils avaient cru anéantir en le perçant de leurs coups. *Et toutes les tribus de la terre se pleureront sur Lui*. Les tribus de la terre désignent ici ceux qui sont restés esclaves des biens de la terre : *ils se pleureront*, c'est-à-dire qu'ils pleureront leur propre misère, à la pensée qu'ils vont être privés pour toujours d'un pareil trésor. *Oui, amen*, il en sera ainsi très certainement : l'Apôtre souligne ce qu'il vient de dire d'une double affirmation, l'une en grec et l'autre en hébreu, afin de marquer le caractère certain de ce qu'il avance sur le Jugement dernier; afin aussi de donner à entendre qu'il s'adresse à la fois aux Gentils et aux Juifs, tout le genre humain devant être convoqué à ce tribunal sans appel. Et pour graver davantage encore dans l'esprit de ses auditeurs la vérité de ses assertions, saint Jean donne la parole au Christ lui-même : *Je suis l'alpha et l'oméga*, c'est-à-dire la somme des connaissances humaines : car, de même que l'alphabet porte, entre sa première et sa dernière lettre, tout ce que l'homme peut savoir, de

(1) Act., I, 9 et 11.

même l'Humanité du Christ renferme en soi toute vérité et toute science, selon ce qu'Il disait lui-même à saint Philippe : *Celui qui me voit, voit aussi le Père* (1). — *Je suis*, continue-t-il, *le principe et la fin*. Celui avant lequel il n'y avait rien, Celui au-delà duquel il n'y a plus rien ; Celui dont toutes les créatures procèdent, Celui auquel elles sont toutes ordonnées ; *Celui qui est*, possédant la plénitude, la perfection et l'invariabilité de l'Etre ; *Celui qui était* de toute éternité, et *Celui qui doit venir*, au dernier jour, juger toutes choses, avec une puissance à laquelle rien ne pourra résister.

(1) Jo., XIV, 9.

Première Vision

LA REFORME DES EGLISES

PREMIERE PARTIE

APPARITION DU CHRIST A SAINT JEAN

CHAPITRE I^{er}. 9-fin. — 9. Moi, Jean, votre frère, et qui ai participé à vos tribulations, à votre royauté et à votre patience dans le Christ Jésus, je me trouvais dans l'île qui est appelée Patmos, à cause de la parole de Dieu, et du témoignage de Jésus. — 10. Je fus [ravi] en extase un jour de Dimanche, et j'entendis derrière moi une grande voix, comme celle d'une trompette, — 11. qui disait : Ce que tu vois, écris-le sur un livre, et envoie-le aux sept Eglises, qui sont en Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thiatyre, à Sardes, à Philadelphie, à Laodicée. — 12. Et je me retournai pour voir la voix qui me parlait, et, m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or : — 13. et au milieu des sept chandeliers d'or [quelqu'un qui était] semblable au Fils de l'homme, vêtu de la robe sacerdotale, et serré, à la hauteur des seins, d'une ceinture d'or. — 14. Et sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, et comme de la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu, — 15. et ses pieds étaient semblables à l'auricalque, tel qu'[il est] dans une fournaise ardente, et sa voix [était] comme la voix des grandes eaux : — 16. et il avait dans sa droite sept étoiles : et de sa bouche sortait un glaive aiguisé des deux côtés ; et son visage était comme le soleil, [lorsqu'il] brille dans sa puissance. — 17. Et lorsque je l'eus vu, je tombai à ses pieds comme mort. Et il passa sa [main] droite sur moi, disant : Ne crains point, c'est moi qui suis le premier, et le dernier, — 18. et le vivant, et j'ai été mort, et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. — 19. Ecris donc ce que tu as vu, et

les choses qui sont [présentement], et ce qui doit arriver après elles. — 20. Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite, et les sept chandeliers d'or : les sept étoiles sont les Anges des sept Eglises ; et les sept chandeliers sont les sept Eglises.

SAINT Jean aborde maintenant le récit des visions extraordinaires dont il fut l'objet, dans l'île de Patmos où l'avait relégué l'empereur Dioclétien. On vient de lire l'exposé de la première. L'Apôtre raconte comment un dimanche il se trouva soudain ravi en extase, tandis qu'une voix se faisait entendre derrière lui, éclatante comme le son d'une trompette, qui disait : « Ce que tu vas voir, écris-le dans un livre, et fais-le porter aux sept Eglises qui sont en Asie », c'est-à-dire aux sept sièges épiscopaux de l'Asie Mineure, énumérés dans la suite du récit. Saint Jean se retourna alors pour savoir qui lui parlait ainsi, et voici le spectacle inattendu qui s'offrit à ses yeux : « Je vis, dit-il, sept chandeliers d'or ; au milieu d'eux, se tenait quelqu'un qui était semblable au Fils de l'homme ; il était vêtu de la robe sacerdotale, et serré, sur le haut de la poitrine, d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, et comme de la neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à l'auricalque, tel qu'il apparaît dans une fournaise ardente, et sa voix était comme la voix des grandes eaux. Il tenait dans sa main droite sept étoiles : et de sa bouche sortait un glaive aiguisé des deux côtés : et son visage était comme le soleil, lorsqu'il brille dans sa puissance. »

Il est de toute évidence que l'auteur n'accumulerait point des détails aussi étranges que ceux qu'on vient d'entendre, si ceux-ci n'avaient une significa-

tion profonde, et ne s'essayaient à traduire en langage imagé des réalités d'un ordre transcendant. L'Apôtre, d'ailleurs, au cours de son récit, se chargera d'enlever tous les doutes qui pourraient subsister à cet égard, en exposant lui-même, de-ci delà, le sens mystique des descriptions qu'il vient de faire. C'est ainsi qu'il dira, par exemple, un peu plus bas : *Les sept étoiles sont les anges des sept Eglises, et les sept chandeliers sont les sept Eglises.*

Mais il ne soulève que par endroits le voile qui dissimule à nos yeux le sens réel de ce qu'il dit : il laisse à la prophétie sa forme mystérieuse, afin de frapper davantage les esprits et d'inviter ceux qui l'entendront à fouiller le champ qu'il leur livre. Pour découvrir les trésors de vérité et de sagesse cachés sous ces apparences déconcertantes, mettons nos pas dans ceux des Pères de l'Eglise : eux seuls sont en mesure de nous donner quelque lumière sur ces arcanes.

Nous apprendrons d'eux que les sept chandeliers désignent, à n'en pas douter, l'Eglise elle-même. L'Eglise est, en effet, le chandelier qui porte le Christ, la lumière du monde. Elle a pour nombre le nombre « sept », parce qu'elle vit des sept sacrements et des sept dons du Saint-Esprit ; parce qu'elle possède sept vertus fondamentales : les trois théologiques et les quatre cardinales ; parce qu'elle ordonne enfin toute son activité à la pratique des sept œuvres de la miséricorde corporelle, et des sept œuvres de la miséricorde spirituelle. Elle est dite *d'or*, entendez : d'or massif, pour montrer que sa substance s'identifie avec la charité, dont l'or est le symbole : tandis qu'à l'opposé, les sectes dissidentes

n'ont que l'éclat extérieur et le clinquant doré de leurs séduisantes, mais mensongères théories.

C'est *au milieu* des sept chandeliers que saint Jean reconnut le Fils de l'homme, parce que le Christ se tient au milieu de l'Eglise et qu'il est impossible de le trouver en dehors d'elle. Remarquons ici que l'Apôtre dit avoir aperçu, non pas le Fils de l'homme, mais *quelqu'un qui était semblable au Fils de l'homme*. Au sens littéral, cette restriction indique que, dans tout le cours de la présente vision, ce fut en réalité un Ange qui tint la place du Christ. Au sens mystique, elle donne à entendre que le Sauveur ressuscité ne porte plus, dans la gloire, le poids qui, durant sa vie terrestre, vouait sa chair de Fils de l'homme à la souffrance et à la mort. Et saint Jean, tout en reconnaissant fort bien Celui qu'il avait si souvent *vu de ses yeux et touché de ses mains* (1), le trouvait cependant tout différent de ce qu'il était au temps où il s'épuisait à parcourir la Palestine et à prêcher tout le long du jour.

Le Sauveur portait une robe descendant jusqu'aux talons, du modèle nommé *poderis*, et semblable à celle dont usait le grand prêtre, sous l'ancienne Alliance : ce vêtement symbolise à la fois la charité du Christ, qui l'enveloppe de la tête aux pieds, et son sacerdoce, car Il est le prêtre par excellence, le souverain prêtre, et le seul vrai prêtre.

Et il était serré sur la poitrine d'une ceinture d'or. Dans une vision toute pareille à celle-ci, un Ange était apparu à Daniel, ayant lui aussi les traits du Fils de l'Homme, et portant également une ceinture d'or : mais celle-ci était placée plus bas, à hau-

(1) I Ep., I, 1.

teur des reins, parce que l'Ancien Testament se bornait à prescrire la mortification de la chair ; la vision de saint Jean était ceinturée sur le haut de la poitrine, parce que le Nouveau Testament ordonne en sus la mortification des désirs, et demande non pas seulement la pureté du corps, mais celle du cœur. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait aux Juifs : *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne commettras point l'adultère*. Voilà la ceinture qui se met autour des reins, l'interdiction du péché de luxure. *Pour moi, je vous dis que celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère : voilà la ceinture à serrer sur son cœur* (1).

Sa tête et ses cheveux, continue l'Apôtre, *étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige*. En attribuant au Christ une tête blanche, l'auteur affirme implicitement sa nature divine : car c'est sous ce symbole déjà que le Saint-Esprit, par la bouche du même prophète Daniel, avait exprimé la sagesse éternelle de Dieu : *l'Ancien des jours s'assit*, dit-il ; *les cheveux de sa tête étaient comme de la laine blanche* (2). A son exemple, il nous invite à avoir nous aussi *une tête blanche*, c'est-à-dire un esprit plein de prudence et de sagesse ; *blanche comme de la laine*, parce que la laine est quelque chose de doux, de blanc, de chaud : pour lui ressembler, nos pensées devraient être toutes de mansuétude, immaculées dans leur innocence, embrasées du zèle de la charité ; ce qui ne les empêcherait pas d'être en même temps *comme de la neige*, c'est-à-dire de rester glaciales à l'endroit des suggestions de la chair, du monde, et du démon.

(1) Mt., V, 27.

(2) VII, 9.

Ses yeux étaient comme une flamme de feu : les yeux du Verbe ne sont pas, comme les nôtres, récepteurs de lumière, mais ils sont, bien plutôt, créateurs de lumière ; lorsqu'ils se posent sur une âme, ils la purifient des souillures dont elle est infectée, ils l'éclairent des rayons de la Vérité éternelle, ils l'enflamment des ardeurs du divin Amour, de cet amour dont Notre-Seigneur disait : *Je suis venu allumer le feu sur la terre* (1).

Et ses pieds étaient semblables à l'auricalque, tel qu'il sort d'une fournaise ardente. L'auricalque est une sorte de bronze que l'on amène, sous l'action du feu et par diverses opérations, à la couleur de l'or. Les pieds du Christ, plongés dans une fournaise ardente, figurent ici sa Passion. Les pieds, parce qu'ils supportent, continuellement et sans faiblir, tout le poids du corps, représentent la force d'âme, qui soutient l'homme dans toutes ses entreprises et ses difficultés : or, la force d'âme du Christ fut mise à l'épreuve au moment de la Passion, que figure la fournaise ardente. Et là, bien loin de se fondre et de se dissoudre, elle se révéla dure comme du bronze, car la souffrance n'arriva pas à arracher à la divine victime le moindre murmure ; elle n'eut d'autre effet, au contraire, que de lui faire prendre la couleur de l'or, c'est-à-dire de faire apparaître, sous un jour éclatant, sa charité.

Et sa voix était semblable au bruit des grandes eaux. La voix du Christ, portée par les Apôtres, s'est fait entendre à tout l'univers. Elle est comparée aux grandes eaux parce qu'elle a recouvert le monde entier, à la manière d'un nouveau déluge :

(1) Lc, XII, 49.

mais ce déluge n'était plus, comme celui du temps de Noé, le débordement de la colère divine répandant partout la terreur et la mort : c'était cette fois un déluge de miséricorde, un déluge de grâce, un déluge de vie, qui devait purifier la terre de l'infection du péché, et la féconder tout entière. Plus haut, la parole du Christ a été assimilée au son de la trompette, parce qu'elle excite les chrétiens au combat, en les remplissant de la crainte de Dieu, en leur montrant la récompense promise au vainqueur ; maintenant l'auteur la compare à l'eau, parce qu'elle excelle à détremper la dureté du cœur humain, et à nous attendrir.

Et il tenait dans sa main droite sept étoiles. Saint Jean expliquera lui-même un peu plus loin le sens de cette figure : les sept étoiles représentent les prélats qui sont chargés de gouverner l'Eglise. Comme des étoiles spirituelles, en effet, ceux-ci doivent briller dans la nuit de ce monde pour guider les hommes vers la Jérusalem céleste. Ils doivent jeter à la fois l'éclat de la doctrine et celui de leurs bons exemples. Mais ils sont dans la main du Christ, comme l'instrument est dans la main de l'ouvrier, ou le signal dans la main du guetteur. Lorsqu'un homme veut appeler à lui des compagnons perdus dans une nuit noire, il n'a rien de mieux à faire que d'allumer une lumière et de l'agiter, pour leur montrer la direction à suivre. Les autres ne voient pas leur ami : mais ils voient le signal qu'il leur fait, ils voient la lumière qui brille dans les ténèbres, ils marchent vers elle et ils reviennent ainsi à celui qui les attend. De même le Sauveur élève les pasteurs de l'Eglise comme des signes lumineux, dans la nuit du monde présent :

les hommes n'ont qu'à suivre leurs enseignements, et ils sont assurés de marcher dans le bon chemin, dans la voie qui les mènera tout droit au Christ. C'est pourquoi Il a dit, parlant de ceux qui le représentent sur la terre : *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise* (1).

Et de sa bouche sortait un glaive aiguisé des deux côtés. La parole de Notre-Seigneur est figurée par un glaive, pour montrer qu'elle est douée d'une force irrésistible, et qu'elle peut triompher des résistances les plus tenaces. Elle est *aiguisée des deux côtés*, parce que sa puissance s'exerce avec la même rigueur, quoique avec des résultats bien différents, sur ceux qui sont à droite et sur ceux qui sont à gauche, sur les bons et sur les méchants. Les premiers, elle les détache de la chair et du monde; elle tranche sans faiblir leurs affections les plus légitimes, celle du fils pour son père, de la fille pour sa mère (2); elle va jusqu'à diviser en eux l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles (3). Pour ce qui est des méchants, au contraire, un jour viendra où elle les séparera impitoyablement du corps du Christ, elle les chassera de la société des élus, elle les rejettera sans appel en enfer. *Quiconque aura laissé là sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, son épouse, ses fils ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle* (4). Voilà le premier tranchant du glaive, celui qui taille à droite; et voici l'autre, celui qui frappe à gauche : *Eloignez-vous*

(1) Lc, X, 16.

(2) Lc, XII, 53.

(3) Hebr., IV, 12.

(4) Mt., XIX, 29.

de moi, maudits, et allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges (1).

Et son visage brillait comme le soleil dans sa puissance.

Cette comparaison est la même que celle dont se servent les Évangélistes pour exprimer la splendeur extraordinaire dont s'illumina le visage du Christ au mont Thabor. Le livre de la *Sagesse* dit de la même façon qu'au jour du Jugement, les justes *brilleront comme le soleil* (2). L'image est encore renforcée par l'expression : *dans sa puissance*, qui marque pour le soleil l'heure du méridien, celle où il est dans tout son éclat. Au sens allégorique, le visage du Christ désigne ici sa sainte Humanité, qui s'est levée sur le monde comme un soleil de justice, et qui a jeté son éclat le plus vif quand elle a déployé toute sa vertu, c'est-à-dire à l'heure de sa Passion.

Et lorsque je l'eus vu, je tombai à ses pieds comme mort. Ainsi saint Jean, qui a vécu pendant des années dans la familiarité la plus étroite avec Notre-Seigneur, qui a poussé la simplicité confiante jusqu'à appuyer sa tête sur le cœur de son Maître au moment de la Cène; saint Jean, le revoyant maintenant dans l'éclat de sa gloire céleste, tombe comme mort. Daniel, dans la vision dont nous avons déjà parlé, dit, pour exprimer la terreur dont il se sentit pénétré, que le visage du Fils de l'homme était semblable à la foudre. « A sa vue, ajoute-t-il, toute ma force m'abandonna, je devins un autre

(1) Id., XXV, 41.

(2) III, 7. — Cf. Mt., XIII, 43.

homme, je me desséchai, et il ne me resta plus aucune vigueur (1) ».

Tel est l'effet que produit sur l'être humain la vision de la Majesté divine. Il entrevoit soudain l'abîme de son immense faiblesse, et il éprouve comme un besoin irrésistible de s'anéantir, de se dissoudre et de disparaître. C'est pourquoi Abraham, mis en présence de Dieu, se prosternait le visage contre le sol, et se déclarait *cendre et poussière* (2). C'est pourquoi encore la Sainte Ecriture nous montre Esther tombant en défaillance à la vue d'Assuérus (3); et elle nous enseigne ailleurs que *personne ne peut voir Dieu sans mourir* (4).

En disant qu'il tomba *comme mort*, saint Jean nous donne à entendre par surcroît que la contemplation de Dieu nous fait mourir au monde, et nous rend insensibles à ses attraits comme à ses agitations. En la prenant comme but de nos recherches, nous serons, nous aussi, *comme morts*, mais non pas morts; nous vivrons intérieurement d'une vie beaucoup plus intense, de la vie de Dieu même. Saint Paul avait dit dans le même sens : *Montrons-nous comme mourants, et voici que nous vivons* (5).

Et il posa sa main droite sur moi, en signe de la grâce que Dieu accorde à ceux qui s'humilient. Et il dit : *Ne crains point*. Qu'avons-nous à craindre, en effet? Qui donc pourrait nous nuire, quand nous sommes aux pieds du Maître du monde, de Celui qui possède toute puissance au ciel, sur la terre et dans les enfers? *Ne crains point, car je suis le pre-*

(1) X, 6, 8.

(2) Gen., XVII, 3; XVIII, 27.

(3) XV, 10.

(4) Ex., XXXIII, 20.

(5) II Cor., VI, 9.

mier, et je suis le dernier. « Je suis le Fils unique de Dieu, le premier-né de toutes les créatures, le Roi des anges et des hommes; et je suis le dernier : nul n'a été traité avec plus d'ignominie que moi, nul n'a été abreuvé d'outrages et d'affronts semblables à ceux que j'ai reçus. » Isaïe déjà, entrevoyant dans une vision prophétique le pitoyable état où serait réduit le Messie glorieux attendu par Israël, l'avait appelé : *le dernier des hommes* (1). Si misérables que nous soyons, nous ne serons jamais plus délaissés que lui; si cruelles que soient les persécutions déchaînées contre nous, elles n'atteindront jamais à la violence de celle qui s'abattit sur lui. « Je suis, continue-t-il, *celui qui vit*, d'une vie sans commencement et sans fin. Ne crains donc rien, âme que j'ai choisie, âme que j'aime, âme que je veux conduire aux noces éternelles, mais par la voie que j'ai suivie moi-même, et qui est celle de la croix. Car j'ai été mort : mon âme et mon corps se sont réellement séparés sur le Calvaire. Mais ensuite, je suis ressuscité, et me voici vivant à travers les siècles des siècles, d'une vie que rien ne peut me ravir. Et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. Je peux ressusciter qui il me plaît, je peux arracher qui je veux à l'enfer, aussi bien qu'à la mort du péché.

Et, afin de faire entendre la vérité de ce que je dis, écris donc ce que tu as vu. Ecris ce que tu as vu, toi, Jean, quand j'étais sur la terre avec vous; ce que tu as vu de tes yeux, quand ils se sont saisi de moi au jardin de Gethsémani, quand ils m'ont traîné de tribunal en tribunal, quand ils m'ont

(1) LIII, 3.

giflé, accablé de coups, couvert de crachats, couronné d'épines; quand ils ont percé mes pieds et mes mains avec les clous, quand ils ont ouvert mon côté avec la lance; mais *écris aussi ce que tu as vu*, le dimanche matin, quand tu as couru au tombeau avec Pierre, et puis le soir, au Cénacle, et les jours qui suivirent... Raconte les mystères de ma Passion et de ma Résurrection, dont tu as été le témoin. Ensuite, *écris ce qui se passe maintenant*, c'est-à-dire les souffrances qu'endurent quotidiennement l'Eglise et les âmes justes; *écris ce qui doit arriver après cela*, la persécution de l'Antéchrist, et la fin des temps. *Ecris le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main* : montre le sens caché de ces symboles, et explique que *les sept étoiles sont les anges* — c'est-à-dire : les évêques — *des sept Eglises*, et que *les sept chandeliers sont les sept Eglises*.

DEUXIEME PARTIE

LA LETTRE AUX SEPT EGLISES

CHAPITRE II. — A l'Ange de l'Eglise d'Ephèse, écris : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa [main] droite, qui marche au milieu des sept candélabres d'or : — 2. Je connais tes œuvres, et [ton] travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants : et tu as mis à l'épreuve ceux qui se disent Apôtres et qui ne le sont pas : et tu as reconnu qu'ils étaient menteurs : — 3. Et tu gardes la patience, et tu as supporté à cause de mon nom, et tu n'as pas défailli. — 4. Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ta charité première. — 5. Souviens-toi donc d'où tu es tombé : et fais pénitence, et fais les œuvres d'autrefois. Sinon, je viens à toi, et je déplacerai ton candélabre de sa place, si tu ne fais pas pénitence. — 6. Mais tu as ceci, que tu détestes les œuvres des Nicolaites, que je déteste moi aussi. — 7. Que celui qui a une oreille entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : Au vainqueur, je donnerai de manger de l'arbre de vie, qui est dans le Paradis de mon Dieu. — 8. Et à l'Ange de l'Eglise de Smyrne, écris : Voici ce que dit le premier, et le dernier, celui qui est mort, et qui vit : — 9. Je sais ton épreuve, et ta pauvreté, mais tu es riche : tu es tourné en dérision par ceux qui se disent être Juifs et [qui] ne le sont pas, mais [qui] sont la synagogue de Satan. — 10. Ne crains aucune des choses que tu auras à souffrir. Voici que le diable doit envoyer quelques-uns de vous en prison, pour que vous soyez tentés : et vous subirez une persécution de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. — 11. Celui qui a une oreille, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : Celui qui vaincra ne sera point atteint par la seconde mort. — 12. Et à l'Ange de l'Eglise de Pergame,

PREMIERE PARTIE

LE TRONE DE DIEU

CHAPITRE IV. — 1. Après cela je vis : et voici qu'une porte était ouverte dans le ciel : et la première voix que j'avais entendue, semblable au son d'une trompette, qui me parlait, [se fit entendre à nouveau], disant : Monte ici, et je te montrerai ce qui doit arriver après cela. — 2. Et aussitôt je fus [ravi] en esprit : et voici qu'un trône était disposé dans le ciel, et sur le trône [quelqu'un était] assis. — 3. Et celui qui était assis était semblable à l'éclat de la pierre de jaspe et de la cornaline : et il y avait à l'entour du trône un arc-en-ciel semblable à une vision d'émeraude. — 4. Et à l'entour du trône [il y avait] vingt-quatre sièges : et, sur les sièges, vingt-quatre vieillards assis, enveloppés de vêtements blancs et [portant] sur leurs têtes des couronnes d'or. — 5. Et du trône sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres : et il y avait devant le trône sept lampes ardentes, qui sont les sept esprits de Dieu. — 6. Et devant le trône, il y avait comme une mer de verre, semblable à du cristal : et au milieu du trône, et à l'entour du trône, [il y avait] quatre animaux, pleins d'yeux par devant et par derrière. — 7. Et le premier animal était semblable à un lion, et le deuxième animal était semblable à un veau, et le troisième animal avait une face comme celle d'un homme, et le quatrième animal était semblable à un aigle qui vole. — 8. Et les quatre animaux avaient chacun six ailes : et tout autour, et à l'intérieur, ils sont pleins d'yeux : et ils n'avaient de repos ni le jour ni la nuit, disant : Saint, saint, saint [est] le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était, et qui est, et qui doit venir. — 9. Et tandis que ces animaux rendaient gloire, honneur et bénédiction à celui qui vit dans les siècles des siècles, —

10. les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui était sur le trône, et ils adoraient celui qui vivait dans les siècles des siècles, et ils mettaient leurs couronnes devant le trône, disant : — 11. Vous êtes digne Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance : car c'est vous qui avez créé toutes choses et c'est de par votre volonté qu'elles étaient et qu'elles ont été créées.

§ 1. — Où Dieu est comparé à une pierre précieuse.

APRÈS avoir invité ses auditeurs à réformer leur conduite, pour se mettre en état de pénétrer les secrets de Dieu, saint Jean commence à leur révéler les mystères auxquels il fut initié dans son extase de Patmos. *Voici*, leur dit-il, *qu'une porte était ouverte dans le ciel*. Cette porte représente la Passion de Jésus-Christ : par elle, et par elle seule, les hommes peuvent à nouveau franchir l'enceinte du royaume des cieux, dont le péché d'Adam les avait exclus. Mais cette divine Passion se trouve être en même temps la clef des Ecritures ; c'est elle qui donne leur sens véritable aux figures comme aux prophéties de l'Ancien Testament, et qui seule les rend intelligibles pour nous. Voilà pourquoi, le soir même de sa sortie du tombeau, Notre-Seigneur se mit à expliquer aux disciples d'Emmaüs les livres de Moïse et ceux des Prophètes (1). Et lorsque, quelques heures plus tard, il apparut aux fidèles réunis dans le Cénacle, l'un de ses premiers soins fut de leur *ouvrir l'esprit*, nous dit saint Luc, *afin qu'ils comprissent les Ecritures* (2). Il n'y a donc point de contradiction à admettre avec certains

(1) Lc, XXIV, 27.

(2) Id., 45.

commentateurs (1) que la *porte ouverte* aperçue par saint Jean désigne, en même temps que la Passion du Sauveur, le sens spirituel des Livres Saints, au travers duquel il est possible à l'esprit humain d'entrevoir quelque chose des réalités célestes.

Tandis que ce spectacle s'offrait à lui, saint Jean entendit à nouveau la voix qui avait déjà retenti à ses oreilles lors de la première vision, et qui lui disait : *Monte ici*. Monte, c'est-à-dire, élève-toi à l'intelligence des choses divines — il ne s'agit pas d'un mouvement du corps, mais d'une ascension de l'esprit ; — sépare-toi des choses de la terre, tourne-toi vers la vie contemplative, *et je te montrerai ce qui doit arriver bientôt*, entendez : les tribulations que l'Eglise aura à subir jusqu'à la fin du monde, mais aussi les consolations qu'elle recevra, et les progrès qu'elle ne cessera de réaliser. — Le mot *bientôt* embrasse toute la durée du temps qui s'écoulera jusqu'à la fin du monde, et en souligne la brièveté, si on le compare à l'éternité qui doit suivre.

Aussitôt, continue l'Apôtre, *je fus ravi en esprit et voici qu'un trône était dressé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis. Et celui qui était assis jetait un éclat semblable à l'éclat de la pierre de jaspe et de la cornaline*. Au sens anagogique, saint Jean veut, par cette image éblouissante, désigner Dieu lui-même. Comme Dieu n'a point de figure ni de forme corporelle, il ne le compare pas à un homme ou à quelque autre créature ; mais il dit, en termes merveilleusement expressifs, qu'il était *semblable à l'éclat* qui jaillirait d'une gigan-

(1) Cf. par exemple Richard de Saint-Victor, *In Apoc. libri septem.*, L., II, ch. I. Pat. Lat., t. CXCVI, col. 744 C.

tesque pierre précieuse, présentant à la fois le ton du jaspé et celui de la cornaline (1). Le jaspé est vert, la cornaline est rouge. En attribuant à Dieu la couleur verte, l'auteur nous donne à entendre qu'il est le Vivant par excellence, car c'est là, dans la nature, le signe de la vie : lorsque la terre renaît, au sortir de l'hiver, elle le montre en se parant dans les prés, dans les champs, dans les bois, de toute la gamme des tons verts. Or Dieu est la Vie d'où procède toute vie.

Toute vie, tout mouvement vital, écrit saint Denis, émanent de ce foyer placé par-delà toute vie et tout principe de vie... C'est de cette vie originelle que les animaux et les plantes reçoivent leur vie et leur développement. Toute vie, qu'elle soit purement intellectuelle (comme celle des anges), raisonnable (comme celle de l'homme), animale, végétative; tout principe de vie, toute chose vivante enfin, empruntent leur vie et leur activité à cette vie suréminente, et préexistent en sa simplicité féconde. Elle est la vie suprême, primitive, la cause puissante qui produit, perfectionne et distingue tous germes de vie. Et à cause de ses nombreux et vivants effets, on peut la nommer vie multiple et universelle, et la considérer, et la louer en chaque vie particulière; car rien ne lui manque; elle possède, au contraire, la plénitude de la vie; elle vit par elle-même et d'une vie transcendante, et elle a une sublime force de vivifier, et elle possède tout ce que l'homme peut dire de glorieux touchant cette inexprimable vie (2).

Cette vérité, les philosophes païens l'avaient en partie découverte. Aristote, par exemple, a écrit :

L'acte de l'intelligence est une vie. Or Dieu est cet acte même à l'état pur. Il est donc sa propre vie : cet acte

(1) La cornaline, *sardix* (σάρδιον), ou pierre de Sardes, est une variété de la calcédoine, qui varie du rouge sang au rouge chair tendre.

(2) *De divinis nominibus*, ch. VI.

subsistant en soi, telle est sa vie éternelle et souveraine. C'est pourquoi l'on dit qu'il est un vivant éternel et parfait; parce que la vie qui dure éternellement existe en Dieu, car il est cela : la vie même (1).

Cependant, ces sages n'étaient arrivés qu'à une notion bien incomplète de Dieu; ils ne connaissaient pas la grande vérité révélée par le Verbe, le *Deus caritas est*, de saint Jean. Ils n'avaient pas compris que *Dieu est charité*. C'est pourquoi l'auteur a mêlé ici l'éclat de la cornaline à celui du jaspé : la cornaline est rouge, et à ce titre elle symbolise la charité. Il veut ainsi nous donner à entendre que Dieu est non seulement la Vie par excellence, mais qu'il est aussi, et essentiellement, l'Amour.

Au sens allégorique, celui qui est assis sur le trône est le Christ. Notre-Seigneur est assimilé à une pierre précieuse, c'est-à-dire à une pierre brillante et très dure, à cause de l'éclat que jetait sa divinité, à cause aussi de la fermeté invincible qui lui permit de supporter sans faiblir les affreuses tortures de sa Passion. C'est en Son nom et en ce sens que le prophète Isaïe avait dit : *J'ai posé mon visage comme une pierre très dure* (2).

Cette pierre est à la fois verte et rouge. Le vert symbolise ici la vie divine, toujours florissante en Lui, tandis que le rouge évoque le souvenir de ce sang dont il fut couvert des pieds à la tête à l'heure de sa Passion, et dont la vue arrachait aux Anges ce cri d'étonnement : *Pourquoi votre vêtement est-il rouge, comme celui des vendangeurs, quand ils foulent le pressoir?* (3). Les deux couleurs brillent

(1) *Métaphys.*, I. XII, ch. IX.

(2) *L.*, 7.

(3) *Is.* LXIII, 2.

simultanément dans la même pierre, comme les deux natures, la divine et l'humaine, dans l'unique personne de Jésus-Christ.

Et un arc-en-ciel environnait le trône, semblable à une vision d'émeraude.

L'arc-en-ciel, qui fut donné aux hommes après le déluge comme un signe de paix, est le symbole de la miséricorde de Dieu, qui enveloppe l'Eglise, figurée par le trône. Les sept couleurs dont il est formé et qui procèdent de la lumière blanche du soleil, sont une gracieuse image des sept sacrements, qui décomposent en des nuances diverses le rayon du Soleil de justice, la vertu rédemptrice du Christ.

L'auteur ajoute que cet arc-en-ciel était *semblable à une vision d'émeraude*, ce qui peut paraître, au premier abord, bien étrange. Voici ce qu'il veut dire : l'émeraude passait chez les anciens pour être la plus belle de toutes les pierres vertes. Son éclat a quelque chose de doux et de chaud à la fois, de pénétrant et d'apaisant, qui enchante le regard. C'est pour cela que Néron aimait, dit-on, à observer les spectacles qui l'intéressaient au travers d'une émeraude (1). En disant que l'arc-en-ciel était *semblable à une vision d'émeraude*, saint Jean laisse entendre que rien n'est aussi doux et aussi reposant à considérer, pour les yeux de notre âme, que la miséricorde de Dieu se manifestant à nous par l'œuvre rédemptrice du Christ.

(1) S. Isidore de Séville, *Originum Lib.*, XVI, VII, 1.

§ 2. — Les assistants du trône.

Et tout autour du trône, il y avait vingt-quatre sièges. Et sur les sièges vingt-quatre vieillards assis.

Ces vieillards représentent l'ensemble des saints qui assisteront le Christ au Jugement dernier. Notre-Seigneur, en effet, a promis à ses Apôtres de les faire asseoir ce jour-là sur douze sièges autour de Lui. Mais ce nombre ne saurait, de toute évidence, être pris à la lettre : car alors, selon la remarque de saint Augustin, il n'y aurait point de place même pour saint Paul, qui n'est pas compté dans le collège des Douze (1). Les paroles du Divin Maître indiquent d'ailleurs clairement que tous ceux qui auront suivi le Christ, à l'imitation des Apôtres, auront part à ce privilège et viendront au Jugement, non pas en accusés, mais au titre d'assesseurs. Si saint Jean a doublé le nombre donné par l'Evangile, c'est pour nous faire entendre que les justes de l'Ancien Testament ne seront pas exclus de cette faveur, et qu'ils siégeront auprès du Souverain Juge avec les douze Prophètes, comme les Saints du Nouveau avec les douze Apôtres.

Ces hommes sont appelés *vieillards*, parce que les Saints sont remplis de prudence et de sagesse ; ils sont *assis*, parce qu'ils jouissent du repos et de la stabilité éternelle ; leurs *vêtements blancs* marquent l'innocence dont ils sont ornés, et les *couronnes d'or* qu'ils portent sur leurs têtes sont la récompense qu'ils ont reçue du Christ pour leurs labeurs et leurs combats.

L'auteur décrit ensuite l'appareil terrifiant de ce

(1) *Enarrat super Ps.* LXXXVI, 4.

trône, dont il sortait, dit-il, *des éclairs, des voix et des tonnerres*. Que faut-il entendre par là? Le trône, nous venons de le dire, est la figure de l'Eglise, au milieu de laquelle Dieu siège sur la terre. Les *éclairs* sont les miracles par lesquels cette Eglise ne cesse de proclamer au monde son caractère divin. De même qu'il est impossible, à moins d'être aveugle, de ne pas voir l'éclair qui fend brusquement l'ombre de la nuit, de même il n'est pas possible, à moins d'être muré dans ses préjugés, de ne pas apercevoir le caractère transcendant de l'Eglise et l'éclat lumineux qu'elle projette au milieu des ténèbres du monde présent. Les *voix* sont les appels qu'elle fait entendre sans cesse par ses Pontifes, ses Docteurs, ses saints, ses prédicateurs, pour inviter les hommes à suivre le Christ. Les *tonnerres* sont les avertissements qu'elle donne aux pécheurs, et les anathèmes qu'elle prononce intrépidement, sans craindre aucune puissance humaine, contre tous ceux qui mettent en péril le salut des âmes. Quant aux *sept lampes qui brillent devant le trône*, saint Jean en explique lui-même le symbolisme, en disant que ce sont *les sept esprits de Dieu*, c'est-à-dire les sept dons du Saint-Esprit, qui illuminent l'Eglise, et il ajoute qu'elles sont *ardentes*, parce que ces dons ont pour effet, non seulement de donner la lumière aux âmes, mais encore de les embraser du feu de l'amour.

En présence du trône, continue le narrateur, *il y avait comme une mer de verre, semblable à du cristal, et, tout autour du trône, quatre animaux remplis d'yeux par devant et par derrière*.

Au sens allégorique, la mer de verre représente le sacrement de baptême, et, par extension, les âmes

purifiées dans ce sacrement. Le baptême est comparé à une *mer* parce qu'il détruit la masse de nos péchés, sans en laisser subsister un seul, comme la mer Rouge engloutit jusqu'au dernier soldat l'armée du Pharaon. Il est dit : *de verre*, parce qu'il rend l'âme transparente, permettant ainsi à la lumière divine de l'atteindre et de la pénétrer; et il est dit encore : *semblable à du cristal*, pour la pureté et la limpidité qu'il lui donne. Les âmes ainsi lavées dans le sang du Christ sont *en présence du trône*, parce qu'elles sont l'objet constant de la sollicitude de l'Eglise, qui ne perd pas de vue un instant les intérêts de leur salut.

Les *quatre animaux* désignent les quatre Evangélistes, et, avec eux, l'ensemble des Saints, qui sont tous, d'une certaine façon, des « Evangélistes », parce qu'ils se sont tous employés à faire connaître Jésus-Christ et sa doctrine. La position qu'occupent ces animaux, à la fois au milieu et autour du trône, est extraordinaire : il est tout à fait vain de se creuser la tête pour chercher à la traduire sur le papier, comme s'y évertuent certains commentateurs.

Nous l'avons déjà dit, saint Jean se sert volontairement d'images irréalisables, pour que, dépassant le sens littéral des paroles, nous en cherchions la signification mystérieuse. Les quatre Evangélistes sont à la fois *au milieu du trône*, c'est-à-dire de l'Eglise, comme des flambeaux pour l'éclairer; et *tout autour*, comme une muraille pour la défendre. Ils sont *remplis d'yeux par devant et par derrière*, parce qu'ils lui apprennent à regarder avec soin à la fois le passé et l'avenir, pour régler sa conduite. Ils ressemblent le premier à un lion, le second à un

bœuf, le troisième à un homme, le dernier à un aigle. Le *lion* est attribué ordinairement à saint Marc, pour avoir mis en valeur, plus que les autres, la victoire remportée par Jésus sur ses ennemis et sur la mort. Le *bœuf*, figure du sacrifice, convient à saint Luc, qui a insisté particulièrement sur les souffrances du Sauveur; *l'homme*, à saint Mathieu, pour avoir dressé la généalogie humaine du Christ; et *l'aigle*, à saint Jean, qui a révélé les plus hauts mystères sur sa divinité. Ces attributions toutefois n'ont rien d'absolu ni d'exclusif : de même que chacun des quatre Evangiles contient en soi la doctrine des trois autres, de même on peut dire ici que chacun des quatre animaux possède à la fois sa forme propre, et celle des trois autres (1). C'est ce qui apparaît clairement si l'on rapproche ce passage de celui où le prophète Ezéchiel décrit les quatre animaux fantastiques qui lui furent montrés, et dont chacun rappelait tout ensemble le visage de l'homme, la face du lion, celle du bœuf et celle de l'aigle (2).

Mais avant d'être ceux des Evangélistes, ces attributs sont ceux du Christ lui-même, qui est né comme un homme véritable, qui a combattu comme un lion, qui s'est laissé offrir en victime comme un bœuf, et qui est monté au plus haut des cieux comme un aigle. A son tour, chaque chrétien doit chercher à se les approprier : il sera *homme* en obéissant à

(1) Cette considération fera comprendre pourquoi l'on trouve parfois des variantes dans l'application des quatre animaux aux différents Evangélistes : c'est ainsi, par exemple, que saint Augustin et saint Bède attribuent le lion à saint Matthieu, l'homme à saint Marc. Mais la répartition faite ci-dessus est de beaucoup la plus commune.

(2) I, 6, 10.

sa raison, plutôt qu'à ses passions, et en se montrant « humain » à l'égard de ses semblables; *lion*, en attaquant résolument les ennemis de son salut; *bœuf*, en acceptant l'immolation; *aigle*, en vivant dans les cieux plus que sur la terre, par la constance de son oraison.

§ 3. — Liturgie céleste.

Et chacun des six animaux avait six ailes.

Les ailes, qui élèvent l'oiseau au-dessus de terre, sont la figure des vertus, qui soulèvent l'âme au-dessus des contingences du monde présent. Le nombre *six* est celui des degrés successifs qu'il faut franchir pour atteindre à la possession de la paix. Personne, peut-être, n'en a mieux exprimé le symbolisme que saint Bonaventure, dans le merveilleux traité qui s'intitule : *Itinéraire de l'âme à Dieu*.

De même, dit-il, que Dieu a consacré six jours à la création de l'univers et s'est reposé le septième, de même il faut que le monde inférieur soit conduit au parfait repos de la contemplation en passant par six degrés successifs d'illumination. Cet ordre était figuré par les six degrés qui conduisaient au trône de Salomon. De même, les Séraphins que vit Isaïe avaient six ailes; de même encore, Dieu n'appela Moïse du milieu de la nuée qu'après six jours; et ce fut également six jours après les avoir avertis, que Jésus-Christ conduisit ses disciples sur la montagne, où il fut transfiguré en leur présence. Selon ces six degrés d'élévation à Dieu, notre âme possède donc six degrés ou puissances pour monter des choses les plus basses aux plus élevées, des choses extérieures aux intérieures, des choses temporelles à celles de l'éternité. Ce sont : les sens, l'imagination, la raison, l'intellect, l'intelligence, le sommet de l'esprit... Celui donc qui veut s'élever à Dieu doit, après avoir renoncé au péché, qui défigure sa nature, exercer les puissances dont

nous venons de parler, à acquérir par la prière, la grâce qui réforme ; par une vie sainte, la justice qui purifie ; par la méditation, la science qui illumine ; et par la contemplation, la sagesse qui rend parfait (1).

En disant que *chacun des animaux avait six ailes*, l'auteur donne à entendre que dans chaque Évangile ou même dans les œuvres de chaque Saint, on trouve tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour s'élever à la plus haute vertu. C'est la pensée qu'exprime saint Benoît à la fin de sa *Règle*, quand il dit :

Quelle est la page, ou quelle est la parole d'autorité divine, dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, qui ne soit une règle très droite pour la vie humaine ? Ou quel est le livre des saints Pères orthodoxes qui ne nous enseigne à parvenir d'une course droite, jusqu'à notre Créateur ? (2).

Les animaux sont pleins d'yeux au dehors et au dedans, parce que les Saints s'observent avec une très grande attention, tant pour leurs actions extérieures, que pour leurs pensées. *Ils ne prennent de repos ni jour ni nuit*, parce que leur vie est une louange continue à l'adresse de leur Créateur. Tout ce qu'ils font, et même le repos qu'ils s'accordent la nuit, ils l'ordonnent à la gloire de Dieu, pénétrés qu'ils sont du désir d'accomplir sa Volonté, et de Lui plaire en toutes choses. C'est pourquoi l'Épouse du *Cantique* disait : *Je dors, mais mon cœur veille* (3), montrant par là que, même durant le temps du sommeil, elle ne cessait de chercher Dieu. Au sens mystique, la *nuit* représente les épreuves et les souffrances, par opposition au *jour*, qui sym-

(1) Op. cit., c. I.

(2) Ch. LXXIII.

(3) V., 2.

bolise la prospérité. Les Saints, donc, ne cessent de louer Dieu ni le jour ni la nuit, parce qu'ils chantent sa gloire dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Avec Job, ils lui rendent grâces de tout ce qui leur arrive, des maux comme des biens. Ils proclament son infinie perfection, sa bonté souveraine, en redisant le cantique des Séraphins, entendu déjà par Isaïe : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était de toute éternité, qui demeure toujours égal à Lui-même, et qui viendra juger les vivants et les morts.*

Et tandis que les animaux, c'est-à-dire la multitude des Saints, *rendaient ainsi gloire à Dieu*, les *vingt-quatre vieillards*, figurant les Docteurs des deux Testaments, *se prosternaient* en signe d'humilité ; et, adorant *Celui qui siégeait sur le trône*, ils mettaient à ses pieds leurs couronnes, c'est-à-dire les mérites de leurs œuvres, *disant* : « Ce n'est point à nous qu'en revient la gloire ; mais c'est à Vous seul, Seigneur notre Dieu... » Remarquez qu'ils disent : *notre Dieu*. Bien que Dieu soit le Maître de toutes les créatures, il l'est à un titre particulier de ceux qui se sont livrés à Lui par le renoncement, et qui font de Lui l'unique objet de leur amour. « C'est à Vous seul, donc chantaient-ils, qu'il est juste d'attribuer la gloire, l'honneur et la puissance, car c'est Vous qui avez créé toutes choses. C'est de par votre volonté qu'elles ont existé, dans Votre intelligence, avant que d'être réalisées en acte — comme l'ouvrage existe dans la pensée de l'artisan avant d'être mis au jour dans la matière. C'est donc librement, volontairement, sans être pressé par aucune nécessité, que Vous les avez conçues, et c'est volontairement encore que Vous les avez créées, c'est-à-dire :

que Vous les avez fait passer de cet être idéal à leur existence matérielle. Ainsi il est juste que tout ce qu'il y a de beau et de bon sur la terre Vous soit attribué et tourne à Votre gloire, puisque toutes choses sont sorties de Vous, et que Vous êtes à la fois le Principe et la Fin de tout ce qui existe.

DEUXIEME PARTIE

LE LIVRE SCELLE

CHAPITRE V. — 1. Et je vis, dans la (main) droite de celui qui était assis sur le trône, un livre écrit au dedans et au dehors, scellé de sept sceaux. — 2. Et je vis un Ange puissant, annonçant d'une voix forte : Qui est digne d'ouvrir le livre, et de briser ses sceaux ? — 3. Et personne ne pouvait ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre, ni le comprendre. — 4. Et moi, je pleurais beaucoup, de ce que personne n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre, ni de le considérer. — 5. Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point : voici venir en vainqueur le lion de Juda, la racine de David, pour ouvrir le livre et briser ses sept sceaux. — 6. Et je vis : voici qu'au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, il y avait un agneau qui se tenait debout, comme tué, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés sur la terre. — 7. Et il vint, et il reçut le livre de la (main) droite de celui qui était assis sur le trône. — 8. Et lorsqu'il eut ouvert le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des cithares et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints : — 9. et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre et d'ouvrir ses sceaux : parce que vous avez été mis à mort, et vous nous avez rachetés à Dieu, par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation : — 10. et vous avez fait de nous un royaume, et des prêtres pour notre Dieu : et nous régnerons sur la terre. — 11. Et je vis, et j'entendis la voix d'une multitude d'anges autour du trône, et des animaux et des vieillards : et leur nombre était des myriades de

myriades, — 12. qui disaient à haute voix : Il est digne, l'Agneau qui a été tué, de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. — 13. Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, et sous la terre, celles qui sont dans la mer et celles qui y demeurent : toutes, je les entendis qui disaient : A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance à travers les siècles des siècles. — 14. Et les quatre animaux disaient : Amen. Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent la face (contre terre), et ils adorèrent Celui qui vit à travers les siècles des siècles.

§ 1. — Apparition du livre.

LE livre qui figure au premier plan de cette description représente d'abord, au sens littéral, la prophétie que saint Jean va détailler dans les scènes suivantes, et dont les sept sceaux seront successivement énumérés. Mais il symbolise aussi, dans une acception plus large, la Bible, le « livre » par excellence, dont Dieu même est l'auteur ; livre *écrit au dehors*, parce que tout le monde peut en déchiffrer la signification littérale ; livre *écrit au dedans*, parce que les yeux des profanes n'en peuvent discerner le sens mystique. Les sept sceaux, qui enferment l'intelligence à tout esprit non initié, sont les sept mystères fondamentaux dont est jalonnée la mission rédemptrice du Christ, et que nous trouvons énumérés au *Credo* : la conception miraculeuse du Sauveur, sa naissance, sa passion, sa descente aux enfers, sa résurrection, son ascension, son avènement au dernier jour, pour juger les vivants et les morts. Nul ne peut comprendre le sens véritable de l'Écriture, si la foi n'a fait sauter pour lui ces scellés, apposés par Dieu sur le décret de notre rédemption, et qui rendent celui-ci impé-

nétrable aux efforts de la raison humaine laissée à elle-même.

Au sens allégorique, le « livre » désigne la sainte Humanité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui renferme en soi *tous les trésors de la sagesse et de la science divine*. Est-il un ouvrage, en effet, qui soit plus éloquent, plus apte à nous faire connaître Dieu tel qu'il est, que le Sauveur en croix ? Saint Thomas d'Aquin, dont l'érudition était prodigieuse, disait avoir appris plus de choses dans la contemplation de son Crucifix que dans tous les traités qu'il avait pu lire. Ce livre est *écrit au dehors* : tous ceux qui l'aperçoivent n'ont aucune peine, s'ils veulent bien le considérer un instant, à déchiffrer le mot AMOUR, écrit en grosses lettres dans les plaies des pieds et des mains, dans la tête tendrement inclinée, dans la blessure ouverte du côté. Mais ce sera bien autre chose pour ceux qui, illuminés de sa grâce et conduits par l'Esprit septiforme, pourront lire *au dedans*, et pénétrer les secrets de son Cœur.

Et je vis, continue l'Apôtre, un Ange puissant, lequel proclamait d'une voix forte : *Qui est digne d'ouvrir le livre et de briser ses sceaux ?* — Cet Ange, que certains auteurs ont voulu identifier avec saint Gabriel, à cause du titre d'*Angelum fortem*, que la liturgie attribue à ce dernier, représente en réalité l'ensemble des Docteurs de l'ancienne Loi. Ceux-ci sont dits *forts*, parce qu'ils supportèrent courageusement la longue attente du Messie, unanimes à appeler son avènement de tous leurs vœux. « *Qui donc*, demandaient-ils, *est digne d'ouvrir le livre*, c'est-à-dire de le rendre intelligible ? *Qui est digne de réaliser les promesses mystérieuses de la Loi ? Qui sera en mesure d'offrir à Dieu la victime*

pure, la victime sainte, la victime sans tache que les Prophètes ont annoncée, que les Patriarches ont immolée en figure dans leurs sacrifices, et qui, seule, pourra assurer le salut du genre humain? »

Remarquons que l'auteur dit : *ouvrir le livre*, et *briser les sceaux*, ce qui est contraire à l'ordre naturel : car il faut de toute évidence briser les sceaux d'abord, pour ouvrir le livre ensuite. Mais l'Écriture excelle à multiplier ainsi les invraisemblances apparentes, pour nous forcer à monter vers le sens spirituel qu'elle cache sous la lettre.

Le Christ, en effet, a ouvert le livre d'abord, quand il a accompli en sa personne les prophéties de l'ancienne Loi ; il a brisé les sceaux ensuite, quand il a donné l'intelligence de ces mystères à ses disciples, en leur envoyant le Saint-Esprit.

Cependant, à la question angoissée de l'humanité, qui attendait son libérateur, *personne ne pouvait répondre* avant qu'il ne fut venu Lui-même, ni parmi les Anges, ni parmi les vivants, ni parmi les morts, parmi les Patriarches et les Prophètes descendus dans les limbes ; personne, pas même saint Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes ; pas même la Sainte-Vierge, la plus sage de toutes les créatures, qui restera en suspens devant l'annonce de l'Incarnation, ne voyant pas comment cela pourra se faire, *puisqu'elle ne connaît point d'homme* (1). Personne, comme l'avait déclaré le prophète Isaïe, *ne saura expliquer sa génération* (2) et découvrir les chemins secrets par lesquels Dieu avait résolu d'opérer le salut du monde ! Personne ne pouvait comprendre comment Dieu qui est un Esprit, et un esprit sans

(1) Lc. I, 34.

(2) LIII, 8.

limites, arriverait à s'enfermer tout entier dans le sein d'une Vierge.

Et devant ce mystère inexorablement scellé, devant ces délais qui se prolongeaient sans que se réalisât jamais l'espérance du genre humain, saint Jean se mit à fondre en larmes. *Je pleurais abondamment*, dit-il. Il parle à la première personne, parce que son cœur plein de charité le fait communier, immédiatement et profondément, à toutes les souffrances dont il est le témoin. Pour lui, il connaissait le secret du livre et la clef de son langage mystérieux ; il avait vu le Sauveur mort, il l'avait vu ressuscité ; il avait reçu, dans sa plénitude, au jour de la Pentecôte, l'effusion de l'Esprit. Mais, emporté par son extase, saint Jean s'oublie lui-même ; il s'incorpore à cette multitude d'hommes qui vécurent et moururent avant que le Messie ne fût venu ; il s'associe à ces rois et ces prophètes de l'Ancien Testament, qui désirèrent si vivement de voir ce que virent les Apôtres, et qui ne le vivent point (1) ; il pleure avec David, qui faisait de ses larmes comme son pain quotidien, gémissant le jour et la nuit de ce qu'il ne voyait point son Dieu (2).

Devant cette douleur, les vieillards se laissèrent toucher, et l'un d'eux, prenant la parole au nom de tous, vint redire à saint Jean la promesse que, tour à tour, chacun des Prophètes, sous une forme différente, avait apportée à l'humanité : *Ne pleure point. Voici venir en vainqueur le lion de Juda, pour ouvrir le livre et en briser les sceaux*. Le lion est le symbole du courage : entre autres marques de son intrépidité, il donne celle-ci, que, lorsqu'il a choisi

(1) Lc, X, 24.

(2) Ps. XLI, 4.

sa proie, il bondit sur elle et l'emporte sans se laisser effrayer ni arrêter par rien. C'est ainsi qu'en agira le Christ avec l'humanité : il veut la ravir au démon, il veut l'entraîner au ciel avec Lui, et rien ne pourra briser son élan. Isaïe déjà s'était servi de cette image, lorsqu'il avait dit : *De même que le lion et le petit du lion, quand il saute en rugissant sur sa proie, et que la multitude des pasteurs se précipite au-devant de lui, ne se laisse point effrayer par leurs cris, ni intimider par leur nombre, ainsi descendra le Seigneur des armées, pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline* (1).

§ 2. — Apparition de l'Agneau.

Tandis que le vieillard annonçait à saint Jean la prochaine arrivée du héros, qui allait naître dans la tribu de Juda et la famille de David, l'Apôtre, levant les yeux, aperçut un agneau, debout au milieu du groupe qui entourait le trône. Dans cet innocent animal, nous n'avons aucune peine à reconnaître le Christ, plein de douceur et de mansuétude, debout au milieu de son Eglise. Mais ici encore, quelle apparente inconséquence présente le récit inspiré : on nous annonce un lion, et c'est un agneau qui paraît ! On nous promet pour Sauveur le fauve intrépide qui fait trembler tous les autres, et nous voyons arriver une petite bête sans défense, destinée à finir sur l'échalas d'un boucher ! Pourquoi cela ? Pourquoi ces incohérences, sinon toujours pour nous faire réfléchir, et nous conduire à des vérités plus

(1) XXXI, 4.

profondes ? Sinon pour nous donner à entendre ici que le Christ, le lion de Juda, a vaincu ses ennemis, non point par la force et la violence, mais par la patience et la douceur ! Les Juifs attendaient un Messie conquérant, un monarque dont la gloire éclipserait celle de David et de Salomon : et Dieu envoya le fils d'un charpentier, qui se fit condamner à mort et mourut sur un gibet. Trop souvent, comme eux, c'est au génie, à la puissance, à la fortune, que nous demandons le triomphe du christianisme : et nous oublions l'Agneau qui se tient debout, comme tué... Remarquons que l'antinomie continue entre ces deux expressions, car il n'est pas ordinaire à ceux qui sont tués de se tenir debout. Mais si l'Agneau est vu *debout*, c'est pour que nous sachions qu'il travaille et qu'il combat ; et il est *debout comme tué*, pour nous donner à entendre que c'est par sa mort qu'il a remporté la victoire.

En disant qu'il est : *comme tué*, et non pas : *tué*, l'auteur ne veut pas insinuer que la mort du Christ n'ait été qu'une mort apparente. Notre Sauveur est bien réellement mort sur la croix, c'est là un des articles fondamentaux de la foi catholique. Mais il est dit *comme tué*, parce que, dans sa mort même, il resta maître de la mort : celle-ci ne put le retenir dans son étreinte, Il se livra à elle quand il voulut, mais il lui échappa aussi quand il voulut. *Personne, avait-il dit à ses Apôtres, ne peut m'ôter la vie : c'est moi qui la dépose de moi-même, et j'ai le pouvoir de la déposer, et j'ai le pouvoir de la reprendre à nouveau* (1).

L'Agneau avait *sept cornes et sept yeux*. Saint Jean ajoute aussitôt l'explication de ce phénomène :

(1) Jo., X, 18

Ce sont là, dit-il, les sept esprits de Dieu envoyés sur la terre, c'est-à-dire les sept dons du Saint-Esprit, que l'Agneau a mérités au monde par sa mort. Ces dons sont comparés à des cornes parce qu'ils se dressent sur l'âme comme autant d'armes redoutables contre les sept péchés capitaux; et ils lui rendent tout ensemble le même service que des yeux, parce qu'ils lui permettent de discerner les chemins qui conduisent aux différentes vertus.

Et il vint, continue l'Apôtre, et il reçut le livre de la main droite de Celui qui était assis sur le trône. Ainsi l'Agneau annoncé par les Prophètes, attendu si longtemps par le genre humain, finit par venir. Il prit chair dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, et son Humanité reçut de Dieu la pleine connaissance du mystère de notre salut. Il ouvrit le Livre, en accomplissant, par ses souffrances et par sa mort, toutes les Prophéties qui concernaient l'œuvre de la Rédemption. C'est ce qu'il exprima sur la croix en disant : Tout est consommé. — Alors les animaux et les vingt-quatre vieillards, représentant la multitude des Saints, tombèrent à ses pieds et éclatèrent en actions de grâces. Ils lui offraient chacun les cithares et les coupes d'or pleines de parfums, qu'ils tenaient à la main. Ce double symbole représente les deux instruments essentiels employés par les Saints pour s'avancer dans la vertu, savoir : la mortification et la prière. Leurs cœurs, largement ouverts par la charité, comme les coupes d'or dont il est ici question, débordent sans arrêt de supplications, d'adorations, d'actions de grâces; et celles-ci montent vers Dieu comme autant de parfums d'une agréable odeur, ainsi que saint Jean l'explique lui-même. Pour ce qui est des cithares,

il n'en donne point la signification mystique, mais cette figure est tellement courante dans les Livres saints, que la pensée de l'auteur ne peut faire aucun doute. Lorsqu'elle nous montre David s'accompagnant, pour chanter les Psaumes, d'un instrument à cordes, harpe, cithare ou psaltérion, la tradition catholique veut nous faire comprendre que l'âme qui chante les louanges de Dieu doit accompagner ses cantiques d'une vie mortifiée. Les cordes rigoureusement tendues sur le bois de la cithare, et qui vibrent harmonieusement sous les coups dont on les frappe, rappellent la chair du Verbe étendu sur la croix, et répondant aux sévices, aux affronts, aux injures dont on l'accable par les paroles du plus sublime amour. A son image, le disciple fidèle doit chercher à immobiliser sa sensibilité, ses désirs, ses affections, ses appréhensions sur la croix que la Volonté divine a préparée pour lui, et à ne faire entendre, sous la pression de la souffrance, que des paroles de reconnaissance, de soumission et d'adoration.

§ 3. — Le cantique nouveau.

Et ils chantaient un cantique nouveau, celui de la rénovation du monde par l'Évangile : « Vous êtes digne, disaient-ils, Seigneur Jésus-Christ, vous êtes digne, par votre incomparable innocence, de recevoir le livre et d'en briser les sceaux. Nul n'aurait pu comme Vous accomplir les secrets desseins de Dieu, et assurer la réalisation des prophéties. Car vous avez fait preuve d'une vertu incroyable : vous avez accepté d'être mis à mort au mépris de toute justice, d'endurer des souffrances indicibles, et ainsi vous nous avez rachetés; vous nous avez rendus à

Dieu, au prix de votre sang, nous que nos péchés avaient fait les esclaves du démon. Et vous n'avez mis aucune borne à votre générosité : vous avez payé le prix du salut pour tous les hommes, pour toutes les races, toutes les langues, tous les peuples, toutes les nations. Vous avez ainsi permis à Dieu de régner sur nous, dès maintenant, par sa grâce, et plus tard, dans l'éternité, par sa gloire. Vous avez fait de nous des prêtres à son service, capables de lui offrir les sacrifices qu'Il aime ; et, grâce aux mérites que vous avez acquis pour nous, vous nous avez mis en mesure de mépriser les biens d'ici-bas, de dominer les inclinations de la chair, et ainsi de régner au-dessus de ce monde. »

Sur ces entrefaites, une multitude d'AnGES apparurent autour du trône et joignirent leurs voix à celles des Saints. Leur nombre dépassait toute évaluation : *il y en avait des myriades de myriades*. L'intelligence humaine, en effet, est impuissante à compter tous les esprits bienheureux ; ce que Job a exprimé en termes lapidaires, quand il a dit : *Y a-t-il donc un nombre à ses soldats ?* (1). Il y en a un sans doute, pour l'Intelligence divine, qui a conçu chacun de ces esprits distinct des autres, avec son espèce propre, son poids et sa mesure (2) : mais ce nombre dépasse l'esprit humain.

Il y en a, écrit saint Denis (3), mille fois mille et dix mille fois dix mille, l'écriture redoublant ainsi et multipliant l'un par l'autre les chiffres les plus élevés que nous ayons, et par là faisant voir clairement qu'il nous est impossible d'exprimer le nombre de ces bienheureuses créatures. Car les rangs des armées célestes sont pressés, et ils échappent à l'appréciation faible et restreinte de nos calculs matériels ;

(1) XXV, 3.

(2) Sap., XI, 21.

(3) Hiérarchie céleste, chap. XIV.

et le dénombrement n'en peut être sagement fait qu'en vertu de cette connaissance surhumaine et transcendante que leur communique si libéralement le Seigneur, sagesse incréée, science infinie, principe surséssentiel et cause puissante de toutes choses, force mystérieuse qui gouverne les êtres et les borne en les embrassant.

Tous ces Anges, donc, chantant maintenant avec les saints, disaient à pleine voix : *Il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de se voir décerner, par la louange des hommes, la vertu, la divinité* (1), *la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction*. Maintenant que son sacrifice est accompli et que nous en voyons les merveilleux effets pour l'humanité, il faut que l'odieuse injustice dont Il a été l'objet soit réparée. Il est digne de voir proclamer sa vertu, lui qui fut mis à mort comme blasphémateur et révolutionnaire ; sa divinité, lui que les Juifs condamnèrent pour s'être dit le Fils de Dieu ; sa sagesse, lui qui fut revêtu de la robe des fous ; sa force, lui qui se laissa écraser comme un ver de terre. Il est digne de se voir décerner l'honneur, pour les outrages dont il fut abreuvé, les gifles et les coups qu'il reçut, les crachats dont il fut couvert ; la gloire, pour avoir été traîné au gibet comme le dernier des scélérats ; la bénédiction de tous les peuples, lui que les Juifs rejetèrent du milieu d'eux comme un être maudit.

Et toutes les créatures, celles qui sont dans le ciel, celles qui sont sur la terre et celles qui sont au-des-

(1) Le texte grec porte ici : *la richesse*, au lieu de : *la divinité*. De même quelques manuscrits latins disent : *divitias*. Il faut suivre cette leçon si l'on veut traduire, sans erreur théologique, *accipere*, par : *recevoir de Dieu*. Mais, si l'on veut rester fidèle au texte de la Vulgate, qui porte : *divinité*, il faut suivre les commentateurs qui entendent : *recevoir de la louange des hommes*.

sous, les flots de la mer, et les êtres qu'ils renferment (1), toutes, je les entendis qui disaient : A Celui qui est assis sur le trône (c'est-à-dire au Dieu tout-puissant, Un et Trine) et à l'Agneau (c'est-à-dire à l'Humanité du Christ), bénédiction, honneur, gloire et puissance à travers les siècles des siècles !

Ainsi les êtres privés de raison, et ceux-mêmes qui sont inanimés, bénissent à leur façon leur Créateur. Ils ne le font point d'une voix articulée, comme la nôtre. Mais de leur beauté, de leur variété, de leur hiérarchie, de l'ordre qui préside à tous leurs mouvements, s'élève comme un magnifique concert qui chante la gloire de Dieu. C'est cette voix que percevait saint Augustin quand, pressé par le feu dont son cœur était embrasé, il allait demandant tour à tour au soleil, à la terre, à la lune, aux étoiles, à tous les êtres qu'il rencontrait, de lui parler de Dieu, et qu'il les entendait s'écrier tous ensemble : « C'est lui qui nous a faits (2). »

Et les quatre animaux disaient : Amen, reconnaissant ainsi le bien-fondé de cette louange universelle. Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent la face contre terre, et ils adorèrent Celui qui vit à travers les siècles des siècles.

(1) Ces derniers mots sont fort malaisés à traduire. La Vulgate dit en effet : *et quae sunt in mari, et quae sunt in eo*, c'est-à-dire littéralement : les choses qui sont dans la mer, et celles qui sont en elle?... Les meilleurs commentateurs pensent que la première expression vise la mer elle-même; la seconde, les êtres animés qu'elle renferme. D'autres versions portent d'ailleurs : *mare, et quae sunt in eo*. — Le texte grec n'est guère plus clair : *toute créature qui [est] dans le ciel, et sur la terre et en dessous de la terre et sur la mer et tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendis*, etc. (R. P. Allo.).

(2) Solil., ch. 31.

TROISIEME PARTIE

L'OUVERTURE DES SCEAUX

CHAPITRE VI. — 1. Et je vis que l'agneau avait ouvert un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux qui disait, d'une voix semblable au tonnerre : Viens, et vois. — 2. Et je vis : et voici un cheval blanc, et celui qui le montait tenait un arc, et il lui fut donné une couronne, et il sortit vainqueur, afin de vaincre. — 3. Et lorsqu'il eut ouvert le deuxième sceau, j'entendis le second animal qui disait : Viens, et vois. — 4. Et il sortit un autre cheval, roux : et, à celui qui le montait, fut donné (le pouvoir) de retirer la paix de la terre, et de (pousser les hommes) à s'entretuer les uns les autres, et il lui fut donné un glaive de grande taille. — Et lorsqu'il eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui disait : Viens, et vois. Et voici un cheval noir : et celui qui le montait tenait une balance à la main. — 6. Et j'entendis comme une voix au milieu des quatre animaux qui disait : Une double livre de froment pour un denier, et trois doubles livres d'orge pour un denier, et ne touche ni au vin ni à l'huile. — 7. Et lorsqu'il eut ouvert le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal qui disait : Viens, et vois. — 8. Et voici un cheval blanc : et celui qui le montait avait nom la mort, et l'enfer le suivait, et il lui fut donné puissance sur les quatre parties de la terre (pour) tuer par le glaive, par la famine, par la mort, et par les bêtes de la terre. — 9. Et lorsqu'il eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis à mort à cause du Verbe de Dieu, et du témoignage qu'elles rendaient ; et elles criaient d'une voix puissante, disant : Jusqu'à quand, Seigneur, saint et véridique, ne jugerez-vous point et ne vengerez-vous point notre sang, de ceux qui habi-

tent la terre ? — 11. Et il leur fut donné à chacun une robe blanche ; et il leur fut dit de demeurer en paix encore un peu de temps, jusqu'à ce que soit complété (le nombre de) ceux qui servent Dieu avec eux, et de leurs frères qui doivent être mis à mort comme eux. — 12. Et je vis, lorsqu'il eut ouvert le sixième sceau : et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de crin ; et la lune tout entière devint comme du sang ; — 13. et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme un figuier laisse tomber ses premières figues quand il est secoué par le vent. — 14. Et le ciel disparut comme un livre enroulé, et toute montagne, et toutes les îles furent ébranlées de leurs places. — 15. Et les rois de la terre, et les princes, et les tribuns, et les riches et les puissants, et tous les esclaves, et les hommes libres, se cachèrent dans les cavernes, et dans les rochers des montagnes. — 16. Et ils disent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous du visage de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau. — 17. Car voici venir le grand jour de leur colère : et qui pourra demeurer ferme ?

§ 1. — Le Cheval blanc.

Au chapitre précédent, saint Jean a rapporté la vision qu'il eut d'un livre scellé renfermant certaines prophéties sur l'avenir du Christianisme. Maintenant l'Agneau va ouvrir le livre et dévoiler aux yeux de l'Apôtre quelque chose des mystères qui y sont contenus.

L'un après l'autre, les sept sceaux seront brisés, et chacun d'eux laissera entrevoir l'état de l'Eglise aux points les plus importants de son développement : le premier la montrera à sa naissance, s'élançant à la conquête du monde ; les trois suivants préciseront les différentes persécutions qui l'assailliront tour à tour ; le cinquième manifestera la gloire dont elle jouira, dès le temps présent, en la personne de ses martyrs ; le sixième annoncera le

triomphe de l'Antéchrist, et le septième, le commencement de la béatitude éternelle.

*Et je vis, dit l'Apôtre, que l'Agneau avait brisé l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux, c'est-à-dire l'un des quatre Évangélistes, qui disait, d'une voix semblable au bruit du tonnerre, parce qu'il était impossible de ne pas l'entendre : « Viens, et vois. Viens, c'est-à-dire approche-toi, non pas physiquement, mais en esprit : approche-toi des divins mystères, au lieu de t'en éloigner, comme le font la plupart des hommes, qui s'en détournent pour s'occuper uniquement des choses terrestres ; applique-toi à les pénétrer ; et, éclairé par la divine lumière, tu verras, tu comprendras ce qu'il y a de caché sous ces symboles. » Et je vis, et voici que s'avancait un cheval blanc. Ce premier cheval, de l'avis unanime des commentateurs, représente les premiers prédicateurs de l'Évangile. Semblables à ces nobles animaux qui ont été pendant des siècles les compagnons inséparables de l'homme à la guerre, et qui mettent au service de leur maître, avec une générosité sans mesure, toute leur vitesse, toute leur force, toute leur ardeur, les Apôtres et les premiers disciples s'élancèrent à travers le monde, portant le Verbe aux nations, se jetant à corps perdu, sous sa conduite, dans la lutte contre le mal. Job déjà avait vu, dans le cheval, l'image du prédicateur de l'Évangile, quand il disait : *Le souffle fier de ses naseaux répand la terreur, il frappe du pied la terre, il s'élance avec audace, il court avec ardeur au-devant des hommes armés. Il méprise la peur et ne s'effraie point des glaives. Les flèches sifflent autour de lui, les haches et les boucliers résonnent sans l'intimider. Il écume,**

il frémit et semble vouloir dévorer la terre; il est intrépide au bruit de la trompette. Dès qu'il entend sonner la charge, il dit : Allons. Il sent de loin la guerre, il comprend les encouragements des chefs et les cris des soldats (1).

Ce cheval est blanc pour évoquer la pureté insigne des mœurs de ces premiers chrétiens, qui avaient pris dans les eaux toutes fraîches encore du baptême la candeur de la neige, et qui gardaient, au milieu des païens, une sainteté de vie immaculée. *Et celui qui le montait*, — entendez par là : le Christ, que les Apôtres portaient aux nations, et qui les dirigeait dans toutes leurs démarches, — *celui qui le montait tenait un arc à la main*. Cet arc n'est autre chose que l'Écriture Sainte, dont les paroles partent comme autant de traits, pour mettre en fuite le démon, pour confondre les ennemis de l'Eglise, ou encore pour percer les âmes saintes de ces blessures d'amour qui les font mourir au monde et au péché. *Il reçut une couronne* en signe du droit qu'il possède à la domination universelle. Ce droit lui fut confirmé par son Père, après sa Résurrection, encore qu'en raison de sa nature divine, Il le possédât de toute éternité.

E il sortit, de ce peuple qui, choisi par Dieu pour encadrer le Messie, s'était montré infidèle à sa mission, l'avait renié, bafoué, crucifié, et s'était employé de son mieux à étouffer l'Eglise naissante; *Il sortit* donc de la Judée, vainqueur du démon par son humilité, du monde par sa pauvreté, de la sensualité par son amour des souffrances; il sortit pour remporter d'autres triomphes, pour vaincre les

(1) XXXIX, 20-26.

hommes par la douceur pénétrante de ses exemples, par la vérité lumineuse de ses enseignements, et ainsi les gagner tous au royaume des cieux.

§ 2. — Les trois autres chevaux.

Mais le démon ne se tint pas pour battu : sur les pas du cheval blanc, il va lancer trois autres chevaux, trois chevaux à lui, qui représentent les trois formes principales de la lutte menée contre l'Eglise au cours des âges : le *cheval roux* symbolise les persécutions sanglantes; le *cheval noir*, les grandes hérésies; le *cheval blême*, les hypocrisies et les trahisons des mauvais chrétiens.

Lors donc que le *deuxième sceau* eut été ouvert, saint Jean vit sortir un *autre cheval* qui était roux, de la couleur du sang. *Et celui qui le montait*, c'est-à-dire le diable, dont les persécuteurs ne sont que les agents, *reçut le pouvoir de faire disparaître la paix de la terre*. Dieu, en effet, permit au démon de susciter de violentes tempêtes contre l'Eglise, comme il lui avait permis jadis d'exercer ses fureurs contre Job, non pour l'anéantir, mais pour faire éclater sa vertu. *Il lui donna un glaive de grande taille*, quand il le laissa utiliser la puissance romaine à son profit, pour frapper l'Eglise dans sa chair vive et chercher à la retrancher du monde.

Dès qu'une persécution est déchaînée, les hommes donnent libre carrière à leurs plus mauvais instincts : ils se dénoncent, se pourchassent, se tuent entre eux avec la dernière cruauté. Et cette lutte fratricide pénètre jusqu'au sein des familles, ainsi que l'avait annoncé Notre-Seigneur : *Vous serez livrés à la mort par vos parents, par vos frè-*

res, par vos proches, par vos amis. C'est pourquoi saint Jean vit ici que les hommes se livraient à la mort les uns les autres.

Mais quand le sang eut coulé à flots, le démon, constatant qu'il ne lui servait à rien de faire des martyrs; que, tout au contraire l'Eglise sortait chaque fois plus forte et plus vivace des persécutions dont il l'affligeait, le démon, dis-je, se résolut à changer de tactique, et chercha à détourner les hommes de la vraie foi en fomentant des hérésies. Cette nouvelle forme de guerre est annoncée par *le cheval noir*, qui sortit à l'ouverture du *troisième sceau*, et dont le cavalier *tenait une balance dans la main*. Ce cheval est *noir* parce que, de toutes les couleurs, celle-là est la plus réfractaire à la lumière: or, les hérétiques sont, de tous les pécheurs, les plus incapables de refléter la lumière de la vérité, c'est-à-dire le Christ lui-même. Le prophète Jérémie avait écrit dans le même sens: *Leur visage est plus noir que des charbons.*

Sainte Thérèse a bien noté ce point, dans le récit qu'elle fait de la vision où son âme lui fut montrée sous la forme d'un miroir, dans lequel apparaissait Jésus-Christ:

A l'aide de la lumière qui me fut donnée, écrit-elle, je vis comment, dès que l'âme commet un péché mortel, ce miroir se couvre d'un grand nuage, et demeure extrêmement noir, en sorte que Notre-Seigneur ne peut s'y représenter ou y être vu, quoiqu'il soit toujours présent, en tant que donnant l'être. Quant aux hérétiques, c'est comme si le miroir était brisé; malheur incomparablement plus affreux que s'il n'était qu'obscurci.

Et le cavalier qui le montait avait une balance dans sa main: entendez par là qu'il pesait les objets dans sa main, et que celle-ci lui servait comme de

balance. C'est là l'image de ce que font les hérétiques lorsqu'ils prétendent juger de toutes choses, et spécialement du sens des Ecritures, selon leur propre façon de voir, sans égard pour les règles que l'Eglise a fixées. Luther tenait une balance dans sa main quand, méprisant un enseignement quinze fois séculaire, il inventait la théorie du libre examen; et Calvin l'imitait quand il osait établir la société chrétienne sur de nouvelles bases, ou quand il expliquait la présence du Christ dans la sainte Hostie d'une façon jusqu'alors inédite. Les Docteurs véritables, au contraire, et les maîtres authentiques de la foi catholique, *enchaînant*, avec saint Paul, *leur intelligence à la suite du Christ*, pèsent toutes choses dans la balance de la tradition, se gardant bien de faire la moindre pression pour en modifier les données. Ils s'attachent fidèlement aux explications développées par les saints Pères et, les exposant à nouveau en des formes plus appropriées aux besoins de leur temps, ils les maintiennent cependant dans le même cadre, selon le conseil de l'auteur sacré: *Ne franchis point les bornes vénérables que tes pères ont posées* (1).

Les événements de ces dernières années laissent entrevoir que le cavalier au cheval rouge n'a rien perdu de sa cruauté et qu'il est prêt encore, aujourd'hui comme autrefois, à exercer contre l'Eglise les violences les plus sanguinaires.

Mais le guerrier au cheval noir n'a pas, lui non plus, abandonné la partie. Armé de sa fausse balance, il s'applique sans répit à énerver la foi en viciant l'interprétation authentique de l'Ecriture Sainte. C'est lui qui pousse les commentateurs à délaisser

(1) Deut., XIX, 4.

trop souvent les poids exacts établis par les Pères, pour leur substituer celui de leur jugement personnel ou ceux des auteurs hétérodoxes.

Devant cette dévastation, l'Eglise éprouve le besoin de rassurer ses fidèles, qui s'alarment et redoutent de voir la foi submergée bientôt sous la marée montante de l'hypercritique et du rationalisme. *Du milieu des quatre animaux*, c'est-à-dire solidement appuyée sur la doctrine de l'Evangile, elle fait entendre sa voix : « *N'ayez pas peur*, dit-elle, petit troupeau : la vérité n'a rien à craindre des progrès de l'erreur. Si vous savez rester simples comme des enfants ; si vous apportez à Dieu le *denier* d'une foi pure, confiante, sans réserve, vous obtiendrez toujours, en échange, une *double livre de froment*, ou *trois doubles livres d'orge*, c'est-à-dire la double intelligence de l'Ecriture, pesée à son vrai poids, dans son sens littéral et dans son sens mystique. » Le *froment* représente le Nouveau Testament, qui est pour l'âme la nourriture parfaite, comme le blé l'est pour le corps. L'*orge*, aliment plus rude, symbolise l'Ancien Testament, et il en faut trois mesures : parce qu'au lieu d'avoir l'unité du Nouveau, il se décompose en trois parties bien distinctes : la Loi, les livres historiques et les Prophètes.

Aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, Dieu continue de révéler aux petits et aux humbles ce qu'il cache aux savants et aux doctes de ce monde. La vérité peut être obscurcie par les fils des hommes, elle ne sera point entamée. Dieu veille sur elle, il ne laissera pas altérer dans son Eglise le sens authentique de Sa parole. C'est pourquoi la voix prophétique continue : *Ne touchez ni au vin ni à l'huile*, marquant par là qu'il est interdit au démon

et à ceux qui travaillent pour lui, d'enlever à l'Ecriture quoi que ce soit de sa force ou de sa douceur.

Aux persécutions sanglantes, aux hérésies déclarées, le prince des ténèbres ajoute maintenant un nouvel ennemi : ce sont les hypocrites, les hommes qui se donnent les dehors extérieurs de la sainteté et qui, grâce au prestige ainsi obtenu, séduisent les ignorants, puis les entraînent à leur perte. Ce sont eux qui furent montrés à saint Jean, lors de l'ouverture du quatrième sceau, sous la figure d'un quatrième cavalier : *Et je vis s'avancer un cheval blême ; et celui qui le montait avait pour nom la Mort* ; entendez : le démon. Car il est le père de la plus redoutable des morts, de la vraie, de celle qui consiste à séparer l'âme de Dieu pour toujours. *Et l'Enfer marchait derrière lui*, parce que partout où il passe, il traîne avec lui l'incendie, le désordre et la souffrance. Ce cheval jaune est donc la figure des hypocrites, de ceux qui, menant en apparence une vie sainte et sans tache, engendrent par leur secret orgueil ces innombrables hérésies surnoises, qui renaissent sans cesse sous de nouvelles formes. *Ils ont puissance sur les quatre parties de la terre*, c'est-à-dire sur les quatre catégories qui se partagent l'humanité, sous le rapport de la croyance en Dieu : les chrétiens, les Juifs, les païens et les hérétiques.

Il se trouve, en effet, de ces séducteurs dans toutes les sectes religieuses, mais surtout dans le christianisme. *Ils ont le pouvoir de faire périr les âmes par la famine*, en leur supprimant la parole de Dieu et les sacrements ; *par le glaive*, en les traversant de leurs suggestions perfides ; *par la mort*, en les séparant de la vie de l'Eglise ; *par les bêtes de la terre*,

en déchaînant secrètement leurs mauvais instincts, qui exercent ensuite de terribles ravages.

§ 3. — Le cinquième et le sixième Sceaux.

Tel est le tableau sommaire des ennemis qui doivent persécuter l'Eglise pendant la durée de son existence sur la terre. Pour nous encourager à les attendre de pied ferme, saint Jean va maintenant laisser entrevoir quelque chose des consolations réservées à ceux qui auront souffert pour Jésus-Christ : *Et lorsqu'il eut brisé le cinquième sceau, je vis sous l'autel, c'est-à-dire étroitement unies au sacrifice du Sauveur, les âmes de ceux qui ont été mis à mort pour avoir rendu témoignage au Verbe de Dieu.*

Et elles criaient, pressées d'un ardent désir de retrouver leurs corps. Mais le désir dont il est parlé ici ne comporte, remarquons-le bien, aucune impatience, aucune inquiétude : il ne tend qu'à voir le royaume de Dieu prendre le plus tôt possible sa forme achevée et parfaite. *Elles criaient donc, d'une voix forte : « Jusqu'à quand attendrez-vous Seigneur, vous qui êtes saint dans toutes vos œuvres et vérifi- que dans vos promesses, pour prononcer votre juge- ment et pour venger notre sang ? Quand châtierez- vous, enfin, nos persécuteurs, qui demeurent en paix sur la terre, parfaitement heureux, comme s'ils n'avaient rien à se reprocher, et jouissent de tous les biens périssables, sans désirer autre chose ? »* Ici encore, gardons-nous de prêter aux Saints des pen- sées de vengeance : le châtiment qu'ils appellent sur leurs persécuteurs n'est point la réprobation dé- finitive, mais une épreuve temporelle qui porte ces

malheureux à faire pénitence et à éviter ainsi la mort éternelle.

Et il leur fut donné à chacun une robe blanche. Cette robe représente la béatitude que les théolo- giens nomment essentielle, et dont jouissent dès maintenant les âmes des élus, par la contemplation de l'Etre de Dieu, en attendant la joie complète qui résultera pour elles de la réunion à leurs corps glo- rifiés.

Et il leur fut répondu qu'ils eussent patience en- core un peu de temps : un peu, parce que le délai qui nous sépare du Jugement est peu de chose, si nous le comparons à l'éternité ; jusqu'à ce que soit complété le nombre de ceux qui servent Dieu avec eux (c'est-à-dire, des confesseurs) et de leurs frères, qui doivent être mis à mort comme eux (c'est-à-dire des martyrs).

Alors, quand les élus auront atteint leur nombré définitif, ils recouvreront leurs corps ; le mal dispa- raîtra de la terre, et le règne de Dieu s'établira pour l'éternité.

Nous n'en sommes point encore là ; et après ce regard vers le ciel, saint Jean nous ramène au monde présent : voici venir maintenant la dernière persécu- tion, la plus terrible de toutes, celle de l'Antéchrist, marquée par l'ouverture du sixième sceau. Le tremblement de terre qui l'annonce figure le boule- versement général, qui doit être le prélude de ces jours affreux. *Le soleil deviendra noir comme un sac de crin ; c'est-à-dire : le Christ, le Soleil de justice, sera outragé de mille façons ; il semblera se retirer de la terre, tandis que l'Antéchrist multi- pliera les prodiges.* Alors, selon la parole de Notre- Seigneur, *il surgira de faux prophètes, capables*

d'induire en erreur, s'il se pouvait faire, les élus eux-mêmes (1). Alors la lune toute entière deviendra semblable à du sang : l'Eglise sera ensanglantée par la plus cruelle des persécutions. Les étoiles tomberont du ciel sur la terre : les prélats qui devraient servir de lumière et de guide aux autres hommes, apostasieront, séduits par les faux miracles de l'Antéchrist, ou ébranlés par la violence des tourments dont ils seront menacés. Ils défailliront en grand nombre, ils tomberont comme tombent les premières figues, lorsque le figuier est agité par un vent violent.

Et le ciel disparut comme un livre que l'on roule ; c'est-à-dire : l'Ecriture deviendra un livre fermé pour l'immense majorité des hommes ; aucun prédicateur ne développera plus le sens de la parole de Dieu ; et le culte de l'Eglise lui-même, ce culte qui, par ses chants, sa pompe, ses rites, évoque la liturgie du ciel, disparaîtra de la surface de la terre : la persécution sera si générale que le Saint-Sacrifice ne pourra plus être célébré publiquement nulle part ; la vie chrétienne ne subsistera qu'en se terrant dans le secret. Une panique indescriptible s'emparera de l'humanité, à mesure que s'avancera le jour du jugement : les montagnes et les îles seront ébranlées de leur place, parce que ceux qui paraissaient aussi fermes qu'une montagne, aussi indépendants d'esprit qu'une île au milieu de la mer, prendront la fuite ou apostasieront, devant la persécution de l'Antéchrist.

Et ceux qui se croyaient les maîtres de la terre : les rois, les princes, les tribuns, dont l'éloquence maniait les foules à son gré, les riches et les puis-

(1) Mt., XXIV, 24.

sants ; et ceux qui vivaient comme s'ils n'avaient rien à craindre : les esclaves du péché, et les hommes qui se sont affranchis de la loi de Dieu, tous se cacheront dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous, devant le visage de Celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'Agneau. Car voici que vient le grand jour de leur colère : et qui pourra demeurer ferme ? Tous les supplices, en effet, sans en excepter ceux de l'Enfer, seront, de l'aveu des théologiens, préférables aux éclats de l'indignation du Souverain Juge. Job déjà avait dit dans le même sens : A peine aurons-nous entendu une petite goutte de ses paroles, qui donc pourra considérer le tonnerre de sa grandeur ? (1).

(1) XXVI, 12.

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

CHAPITRE VII. — 1. Après cela, je vis quatre Anges qui se tenaient debout sur les quatre coins de la terre, maintenant les quatre vents de la terre, afin qu'ils ne soufflent point sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. — 2. Et je vis un autre Ange qui montait de l'Orient, ayant le signe du Dieu vivant : et il cria d'une grande voix aux quatre Anges auxquels il a été donné de nuire à la terre, et à la mer : — 3. Disant : Ne nuisez pas à la terre, à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous marquions les serviteurs de notre Dieu sur leurs fronts. — 4. Et j'entendis le nombre de ceux qui furent marqués : cent quarante-quatre mille marqués de toute tribu des fils d'Israël. — 5. De la tribu de Judas, douze mille marqués : de la tribu de Ruben, douze mille marqués : de la tribu de Gad : douze mille marqués. — 6. De la tribu d'Aser, douze mille marqués ; de la tribu de Nephtali, douze mille marqués ; de la tribu de Manassé, douze mille marqués. — 7. De la tribu de Siméon, douze mille marqués ; de la tribu de Lévi, douze mille marqués ; de la tribu d'Issachar, douze mille marqués. — 8. De la tribu de Zabulon, douze mille marqués ; de la tribu de Joseph, douze mille marqués ; de la tribu de Benjamin, douze mille marqués. — 9. Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait dénombrer, de toutes les races, tribus, peuples, et langues : se tenant debout devant le trône, et en présence de l'Agneau : vêtus de robes blanches, et des palmes dans leurs mains. — 10. Et ils criaient d'une voix forte, disant : Le salut à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. — 11. Et tous les Anges se tenaient debout à l'entour du trône, et ils adorèrent Dieu. — 12. Disant : Amen. La bénédiction, et la gloire, et la sagesse, et l'ac-

tion de grâces, et l'honneur, et la vertu, et la force à notre Dieu pour les siècles des siècles, Amen. — 13. Et l'un des vieillards prit la parole, et me dit : Ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches, qui sont-ils ? Et d'où viennent-ils ? — 14. Et je lui dis : Monseigneur, vous le savez ; et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation : et qui ont lavé leurs robes et qui les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. — 15. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple : et Celui qui est assis sur le trône étendra sa tente au-dessus d'eux. — 16. Ils n'auront plus faim, et ils n'auront plus soif et ni le soleil, ni aucune intempérie ne tombera plus sur eux : — 17. Parce que l'Agneau qui est au milieu du trône, les gouvernera, les conduira aux sources des eaux vives, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.

§ 1. — Le signe du Dieu vivant.

APRÈS nous avoir montré, au chapitre précédent, quelque chose des rigueurs du jugement de Dieu, l'auteur, pour nous redonner confiance, va maintenant soulever un coin du voile qui cache à la terre la béatitude des élus : *Je vis ensuite*, nous dit-il, *quatre anges sur les quatre coins de la terre, et qui maintenaient les quatre vents de la terre pour les empêcher de souffler sur la terre, sur la mer et sur aucun arbre.* Ces quatre Anges sont en réalité quatre démons : le démon en effet, en tombant du Paradis, n'a pas perdu pour autant la nature angélique. Il continue même, comme les esprits bienheureux, à servir Dieu, encore que ce soit contre son gré : sa jalousie et sa malfaisance sont utilisées par la Sagesse divine pour la probation des justes. Les quatre vents qu'il empêche de souffler sur la terre, représentent la prédication de l'Eglise, qui répand sur le monde la doctrine des quatre Évangiles. Il sait bien que rien n'est aussi utile aux

âmes que la connaissance de la parole de Dieu : c'est pourquoi il s'efforce de l'entraver par tous les moyens. L'auteur du *Cantique* se sert de la même image quand il appelle ces vents sur l'Epouse pour lui donner toute sa beauté : *Lève-toi Aquilon, dit-il; accours, vent du midi : souffle dans mon jardin, afin qu'il exhale tous ses parfums* (1). De même que la rose des vents, c'est-à-dire toute la variété des courants atmosphériques qui fécondent la terre, est déterminée par quatre points cardinaux, de même la prédication qui apporte aux âmes la semence divine s'ordonne toute entière autour de quatre points fondamentaux : le ciel, l'enfer, la fuite du péché, et la pratique de la vertu.

Le démon cherche à empêcher ces vents bienfaisants de souffler *sur la terre, sur la mer, et sur les arbres*, c'est-à-dire sur les hommes de toutes conditions ; la *terre* représente les âmes de bonne volonté, qui sont aptes à se laisser labourer par le soc de la prédication, et à faire fructifier la parole reçue ; la *mer* est l'image des pécheurs qui sont instables et agités ; les *arbres* enfin sont la figure des justes, parce que, comme eux, ceux-ci portent des fruits, à savoir, leurs bonnes œuvres ; ils travaillent continuellement à s'élever vers le ciel, ils étendent autour d'eux les branches de leur charité, et abritent les autres hommes sous l'ombre de leurs bons exemples, de leurs conseils, de leurs consolations.

Tandis donc que les démons s'efforçaient d'entraver la diffusion de l'Evangile sur la terre, saint Jean vit apparaître un autre Ange dans la direction du Soleil-Levant. Celui-là était l'Ange du grand

conseil, c'était le Christ en personne. Il *montait de l'Orient*, c'est-à-dire : il sortait du sein de la lumière éternelle, et il portait avec lui, pour l'imprimer sur les siens, le *sceau du Dieu vivant*, le signe qui donne tout pouvoir sur la terre, dans le ciel et dans les Enfers, le signe de la croix. De même, nous voyons, dans le prophète Ézéchiél, un messager céleste imprimer la marque du *Tau*, c'est-à-dire : de la croix, sur le front des justes de Jérusalem.

Mais ce *signe du Dieu vivant*, c'est aussi, dans un sens plus général, la puissance que possédait le Christ quand il vivait sur la terre, et par laquelle il manifestait clairement qu'il était, lui-même, le Dieu vivant, le vrai Dieu, égal en toutes choses à son Père. Saint Pierre, témoin quotidien de ses miracles, ne s'y était pas trompé : il l'avait confessé publiquement le premier, à Césarée : « *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » Et c'est encore ce signe que le centurion avait su reconnaître dans les prodiges qui suivirent la mise en croix et qui lui arrachèrent ce cri : « *En vérité, celui-là était le Fils de Dieu.* »

Cette apparition du Christ, dans la vision que nous analysons, se rapporte plus particulièrement au miracle de la Résurrection et à tout ce qui suivit : c'est alors en effet que Notre-Seigneur se manifesta aux siens avec toute sa puissance. — *Et il cria à haute voix*, quand la prédication de ses Apôtres se répandit sur toute la terre. Et il fit savoir aux quatre Anges auxquels permission avait été donnée de

(1) IV, 16.

(1) IX, 2, 4.

persécuter la terre et la mer, — c'est-à-dire aux démons, — que leurs efforts seraient vains, qu'ils n'arrêteraient point le progrès de la nouvelle religion, qu'ils n'empêcheraient pas le Dieu tout-puissant de réaliser ses desseins : d'appeler, de justifier, de glorifier ceux qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils (1). C'est en ce sens qu'il faut entendre les paroles qui suivent : Ne persécutez point la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous marquions les serviteurs de notre Dieu sur le front. Les serviteurs de Dieu sont marqués sur le front quand ils ne rougissent point de leur foi, ni de la croix de leur Maître. Cette marque n'a pas pour effet de les soustraire aux attaques du démon et aux persécutions des pécheurs, bien au contraire : elle leur donne seulement la force de surmonter toutes ces épreuves et de les faire tourner à leur avantage spirituel.

L'apparition de ce « signe » — *σφραγίς* — désigne-t-elle proprement l'impression du « caractère » des sacrements de Baptême et de la Confirmation ? Il n'est pas interdit de le penser : on sait que la Confirmation en particulier est précisément destinée à assurer au chrétien les secours nécessaires pour confesser sa foi en toutes circonstances. Néanmoins, au sens mystique, il convient de voir plutôt, ici, dans ce mot le souvenir de Sa propre Passion, que Notre-Seigneur grave en traits profonds dans l'âme de ses serviteurs, tandis qu'eux-mêmes en marquent leur corps par la pratique assidue de la mortification. Ce dernier signe est celui qu'il était ordonné aux Hébreux de faire sur leurs portes, avec le sang

(1) Rom., VIII, 29, 30.

de l'Agneau, la nuit où ils quittèrent l'Égypte, s'ils ne voulaient pas être frappés par l'Ange exterminateur.

§ 2. — Les élus d'Israël.

*Et j'entendis le nombre de ceux qui avaient été marqués, à savoir cent quarante-quatre mille, de l'ensemble des fils d'Israël. — Dieu montre maintenant à l'Apôtre bien-aimé l'armée immense de ceux qui, grâce à ce signe mystérieux, auront échappé à la domination du démon. Bien que, dans cette multitude il n'y ait plus de distinction, selon saint Paul, entre le Juif et le Gentil, le Barbare et le Scythe, l'esclave et l'homme libre (1), saint Jean sépare dans sa description les fils d'Israël de la masse des élus. Il se propose par là un double enseignement. D'une part, il veut faire entendre aux premiers qu'il ne suffit point d'appartenir au peuple choisi et de descendre d'Abraham selon la chair pour être sauvé : Il faut encore compter parmi les *signati*, il faut avoir été marqué par le Christ du signe de vie. D'autre part, il veut faire ressortir la hiérarchie qui subsistera au ciel entre les chrétiens qui auront suivi la voie étroite des conseils évangéliques et ceux qui se seront contentés du chemin plus large et plus facile des commandements de Dieu. Les Juifs représentent ici les premiers, c'est-à-dire ceux qui ont pratiqué sur eux-mêmes, sur leur cœur, sur leurs yeux, sur leur langue, la circoncision spirituelle, par l'habitude de la mortification. Ils sont cent quarante-quatre mille, comme les vierges dont*

(1) Coloss., III, 11.

il sera question plus loin, *qui suivent l'Agneau partout où il va*. Ce chiffre n'a évidemment qu'une valeur symbolique. Sans essayer ici de suivre les Pères dans les explications qu'ils en donnent et qui déroutent un peu nos modernes notions d'arithmétique, nous résumerons seulement leur pensée, en disant qu'à l'analyser simplement selon son énoncé, il renferme en lui la perfection de la charité (*mille*), celle des œuvres (*cent*), celle de la pénitence (*quarante*), celle des vertus évangéliques (*quatre*), indiquant par là les éléments essentiels de toute sainteté. De plus ces bienheureux sont groupés en douze tribus, pour montrer d'abord qu'ils se rattachent aux douze Apôtres, comme le peuple d'Israël descendait des douze fils de Jacob ; mais pour nous faire entendre aussi que tous les Saints n'ont pas suivi la même voie. Les uns se sont sanctifiés dans la vie active, les autres dans la vie contemplative. Certains ont été admirables par leurs austérités, d'autres par leur esprit de sacrifice, d'autres par leur obéissance, d'autres par leur charité. Les noms des douze tribus, entendus selon leur sens mystique, vont nous préciser douze points dont la pratique assidue peut nous conduire à la perfection.

Remarquons tout de suite que la tribu de Dan ne figure pas dans l'énumération qui va suivre. La tradition a toujours attribué cette omission, certainement volontaire, au fait que l'Antéchrist doit sortir de cette souche. Saint Irénée nous l'enseigne en propres termes :

Jérémie, écrit-il, a fait voir non seulement l'avènement soudain de l'Antéchrist, mais encore la tribu d'où il viendra quand il dit : *Le bruit de ses chevaux s'est fait entendre de Dan ; à la voix des hennissements de ses combattants,*

toute la terre a été ébranlée ; et ils sont venus, et ils ont dévoré la terre, et tout ce qu'elle contient, la ville et ses habitants. C'est pourquoi cette tribu n'est pas nommée dans l'Apocalypse, avec celles qui seront sauvées (1).

Cette opinion est due aussi au passage de la Genèse, où Jacob compare ce fils à un serpent (2).

La tribu de Dan étant ainsi éliminée, saint Jean, pour rester fidèle au nombre de douze, dédouble celle de Joseph ; mais, au lieu de nommer les deux fils de ce patriarche, Ephraïm et Manassé, comme on s'y attendrait, il mentionne Joseph lui-même, et puis Manassé : c'est qu'en effet il lui répugne de citer Ephraïm parmi les saints, parce que ce fut un descendant de celui-ci, Jéroboam, qui commit le crime horrible d'introduire l'idolâtrie dans le peuple de Dieu, en faisant faire deux veaux d'or et en établissant le culte sacrilège qui leur serait rendu (3).

De cette double exclusion, il ne faudrait pas conclure évidemment qu'aucun des descendants de Dan, ni d'Ephraïm ne sera sauvé : la pensée de l'auteur ne se limite pas, répétons-le, au peuple Juif ; elle embrasse toute l'humanité ; il veut nous faire comprendre qu'aucun de ceux qui auront adhéré au parti de l'Antéchrist, comme aucun de ceux qui auront entraîné les chrétiens dans l'idolâtrie, ne pourront prendre rang parmi les bienheureux.

Revenons maintenant à l'énumération des douze tribus et à son sens mystique : *12.000 marqués de la tribu de Juda*. Juda est nommé le premier, bien qu'il ne soit que le quatrième des fils de Jacob.

(1) *Contra Haereses*, Lib. V, cap. 30, 2. — Pat. Gr., T. VII. — Jérém., VIII, 16.

(2) XLIX, 17.

(3) III Reg., XII.

L'auteur veut nous montrer, par cet apparent illogisme, qu'il s'agit ici de génération spirituelle bien plus que de descendance naturelle. Le nom de Juda en effet, veut dire : « *confession* » : or la confession des péchés est le premier acte à poser dans l'ordre de la perfection. C'est là que s'acquiert cette vraie connaissance de soi-même qui est la base indispensable de l'ascension en Dieu. Les douze mille marqués de la tribu de Juda représentent donc tous ceux qui, par l'humble aveu de leurs fautes, se sont élevés, comme le Saint Roi David, sainte Marie-Madeleine, sainte Thaïs, et tant d'autres, à la béatitude éternelle.

12.000 de la tribu de Ruben. Après la connaissance de soi-même, qui est la base de l'édifice spirituel, nous allons voir passer les trois vertus théologiques. Et voici d'abord la foi, dont saint Paul nous dit qu'elle est *la substance des choses* (1). Elle est représentée par Ruben dont le nom signifie : *fil de la vision*. Il désigne mystiquement ceux qui, voyant Dieu dans l'obscurité de la foi, se font les *fil de cette vision*, c'est-à-dire tirent d'elle le principe de leur vie. Mais, parce que la foi est l'objet principal des attaques de l'ennemi des âmes, Ruben est suivi de Gad, qui veut dire : *ceint, équipé, armé*, parce que celui qui embrasse la foi doit en même temps, nous dit encore l'Apôtre, *se revêtir de l'armure de Dieu, afin de pouvoir tenir bon contre les embûches du démon* (2).

La tentation courageusement supportée engendre la confiance et la joie. C'est saint Jacques qui nous l'enseigne : *Bienheureux l'homme qui supporte la*

(1) Hébr., XI, I.

(2) Ephes., VI, II.

tentation, parce que lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie (1). Et encore : *Estimez comme une joie parfaite, mes frères, que de tomber en des tentations variées* (2). C'est pourquoi Gad est suivi d'Aser qui veut dire « *heureux* », heureux de cette joie qu'engendre l'espérance. Et voici maintenant la charité : 12.000 marqués de la tribu de Nephtali. Nephtali signifie *étendu, dilaté*, et figure ceux dont l'amour embrasse l'universalité des hommes, et qui veulent du bien même à leurs ennemis. Mais la charité une fois allumée dans le cœur, remplit peu à peu celui-ci de la pensée de Dieu, au point de lui faire oublier tout le reste. A la tribu de Nephtali succède donc celle de Manassé. Ce nom s'interprète en effet : *oublié*, et il groupe sous son sens spirituel, tous ceux qui, laissant là les vanités du monde présent, s'appliquent à la méditation continuelle des choses célestes. Sous l'action de cette méditation, la dureté naturelle de leur cœur s'amollit insensiblement ; une vraie douleur les pénètre à la pensée des souffrances qu'a endurées Jésus-Christ, du malheur éternel où se précipitent les âmes des méchants, et par-dessus tout, du mal que font à Dieu nos péchés. — On passe ainsi à la tribu de Siméon, dont le nom signifie : *Celui qui entend la douleur*. A celle-ci succède la tribu de Lévi, c'est-à-dire : *de ceux qui ajoutent*, parce que sous la pression de cette douleur, ils multiplient les bonnes œuvres, ajoutant à la pratique des préceptes de la Loi celle des conseils évangéliques, pour parvenir à la perfection de la charité.

Après les vertus théologiques, viennent les vertus

(1) I, 12.

(2) I, 2.

cardinales. La justice est représentée par la tribu d'Issachar. Ce nom s'interprète : *récompense* et convient à tous ceux qui s'acquittent consciencieusement de leurs devoirs, pour obtenir un jour la récompense éternelle. Puis vient la tribu de Zabulon, c'est-à-dire de ceux *en qui habite la force* — c'est le sens de ce mot, — et qui sont prêts à tout supporter pour l'amour de Dieu. La tribu de Joseph représente la prudence, en souvenir de la conduite exemplaire de ce patriarche en Egypte. Et celle de Benjamin, la tempérance, parce que ce nom, qui signifie *fil de la droite*, désigne mystiquement tous ceux qui sont fils de leur main droite, c'est-à-dire qui se gouvernent sagement, et se laissent conduire par leur raison, au contraire de ceux qui, « fils de leur main gauche », s'abandonnent au gré de leurs instincts (1).

§ 3. — Les élus venus de la Gentilité.

Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait dénombrer. Personne, c'est-à-dire aucun homme vivant sur cette terre. Car il va de soi que Dieu en connaît tous les individus un par un. Elle était composée *de toutes les races, de toutes les tribus, de tous les peuples, et de toutes les langues.* Cette énumération est destinée à nous faire comprendre que Notre-Seigneur a effacé toutes les divisions qui séparaient les hommes : il a refait autour

(1) On trouvera, chez les Pères et dans les Commentaires du Moyen Âge, des explications beaucoup plus détaillées sur la signification mystique des Douze tribus. Nous nous sommes bornés aux considérations qui nous ont paru les plus simples, les plus pratiques, les plus aptes à être saisies par des esprits modernes.

de sa personne sacrée l'unité de la race humaine. Tous ces élus ainsi groupés se tenaient debout, *stantes*, dit saint Jean, par opposition aux réprouvés dont le prophète Amos nous dit qu'ils *tomberont, écrasés sous la sentence de damnation, et ne se relèveront pas* (1). Ils se tenaient ainsi *en présence de Dieu*, jouissant du bonheur ineffable de le voir, et *en présence de l'Agneau* : parce que la contemplation de la Très Sainte Humanité du Sauveur est pour les bienheureux la source d'une joie particulière. Ils étaient *revêtus de robes blanches* et *tenaient des palmes dans leurs mains* : certains commentateurs modernes se sont appuyés sur ce double signe pour soutenir qu'il s'agit ici seulement des martyrs. Mais cette restriction n'est pas justifiée : la robe blanche est le symbole de la pureté recouvrée dans le sacrement de baptême, puis dans celui de pénitence. Les palmes, qui plus tard, il est vrai, sont devenues l'emblème iconographique du martyre, désignent ici simplement les victoires que les élus ont remportées sur eux-mêmes, sur le monde, sur le démon ; qu'ils ont remportées non par de belles paroles, mais par leurs œuvres : c'est pourquoi il est spécifié qu'ils les tenaient *dans leurs mains*, celles-ci étant le symbole de leur activité.

Et ils clamaient à haute voix, d'une voix pleine d'allégresse et d'amour : Salut à notre Dieu, c'est-à-dire : « Si nous avons été tirés du désastre dans lequel nous avait entraîné le péché de notre premier père, c'est à Dieu que nous le devons ; à Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, qui a accepté de payer notre dette au prix de son sang. » Ainsi

(1) VIII, 14.

les fidèles attribuent à Dieu et à l'Agneau, indivisiblement, l'œuvre de leur salut.

Et tous les Anges, ceux des plus hautes hiérarchies comme ceux des moins élevées, se tenaient à l'entour du trône et des vieillards, et des quatre animaux, ne formant avec eux qu'une seule Eglise; ils se tenaient debout, comme des serviteurs prêts à obéir, comme des gardiens prêts à intervenir, comme des hôtes accueillant des voyageurs au terme de leur parcours. Et ils se prosternèrent, la face contre terre, en présence du trône, et ils adorèrent Dieu, célébrant eux aussi le mystère de la Rédemption. Bien loin d'éprouver la moindre jalousie contre les hommes, pour la tendresse que Dieu marque à l'égard de ceux-ci, ils se réjouissent de leur bonheur, mettant en pratique le conseil donné par l'Evangile au frère aîné de l'enfant prodigue : « Mon fils, vous, vous êtes toujours avec moi et tout ce que j'ai vous appartient; il fallait vous réjouir de ce que votre frère, qui était mort, est revenu à la vie; il était perdu, et il a été retrouvé (1). »

Ils disaient : Amen, c'est-à-dire : « Il en est bien ainsi, c'est de Dieu seul que vient le salut; nous le confessons avec vous. C'est à lui que nous devons tous la bénédiction, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la vertu et la force, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Sept mots, pour manifester l'universalité — puisque c'est là la valeur symbolique du nombre sept — de la gloire de Dieu, et de la louange qu'ils veulent lui rendre. Par *bénédiction*, ils veulent désigner l'état de béatitude dans lequel ils sont établis, eux qui sont au

(1) Lc, XV, 32.

sommet de la hiérarchie des créatures; par *gloire*, la splendeur dont ils sont revêtus et les biens dont ils sont comblés; par *sagesse*, la connaissance savoureuse de la vérité, dont ils sont remplis; par *action de grâces*, les sentiments de reconnaissance qui les animent. Tout cela, ils le doivent à Dieu, et encore *l'honneur* d'appartenir à sa cour, *la vertu* qui leur permet de résister au mal, *la force* qu'ils trouvent dans la grâce où ils sont confirmés.

Mais ces paroles s'appliquent également aux élus. C'est à Dieu que ces derniers aussi doivent la *bénédiction*, c'est-à-dire tous les biens dont ils jouissent tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel; la *gloire*, c'est-à-dire le rayonnement d'une vie pure; la *sagesse*, ou connaissance de Dieu et d'eux-mêmes; *l'action de grâces*, au lieu de l'état habituel d'ingratitude où vivent la plupart des hommes et qu'ils tiennent de leurs premiers parents; *l'honneur* qu'ils rendent au prochain par leurs bons procédés; la *force* de résister aux tentations, et celle de supporter les épreuves.

§ 4. — Où l'un des vieillards parle à Saint Jean.

Et l'un des vieillards, prenant la parole au nom de tous et devinant les questions que je me posais, me dit : « Ceux-là qui sont revêtus de robes blanches, sais-tu qui ils sont, et d'où ils sont venus? Sais-tu par quel chemin ils ont passé, pour parvenir de la misérable condition d'hommes vivant sur la terre, à une telle gloire? » — Et je lui répondis : « Monseigneur, moi je n'en sais rien, mais vous, vous le savez. Voulez-vous me le dire? » — Par là, saint Jean nous montre comment nous devons inter-

roger les témoins de la Tradition pour avoir l'intelligence des visions de l'Écriture. Point n'est besoin d'ailleurs de les consulter tous : l'opinion d'un seul, lorsqu'elle n'est pas combattue par les autres, suffit à nous donner une interprétation exacte. C'est pourquoi le dialogue se limite à un seul des vieillards.

Et celui-ci me répartit : « Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation. » Ils en sont venus, c'est-à-dire qu'ils sont sortis d'elle, ils ont été façonnés par elle. C'est elle qui les a faits ce qu'ils sont. Cette « grande tribulation » désigne l'ensemble des épreuves que doit endurer, de la part du monde, de la chair et du démon, toute âme qui cherche à expier ses péchés. Elle est pénible à la nature, et cependant elle est peu de chose si on la compare aux souffrances du Purgatoire ou à celles de l'Enfer. C'est pourquoi l'auteur se contente de dire qu'elle est grande (*magna*), mot qui laisse deviner la progression suivante : *magna in mundo, major in Purgatorio, maxima in inferno*. — Ils ont, continue le vieillard, lavé leurs robes, et ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. Remarquons qu'il ne dit point : dans leur propre sang, parce que, comme nous l'avons montré tout à l'heure, il s'agit ici non pas des seuls martyrs, mais de tous les élus. Les deux expressions : *lavé* — et : *blanchi* ne sont pas absolument synonymes : la première marque que les souillures ont été enlevées par le baptême, ou par la pénitence ; la seconde, que ces âmes, en imitant les vertus de Notre-Seigneur, ont pris une belle couleur blanche.

C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu : c'est parce qu'ils sont ainsi purifiés, que les élus

méritent de jouir de la vision béatifique. *Et ils le servent jour et nuit dans son temple*, ils célèbrent perpétuellement la grande liturgie dans la patrie céleste. *Et Celui qui siège sur le trône*, Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, *les possédera éternellement* : il les protégera, les gouvernera, leur fera part de tous ses biens.

Ils n'auront plus jamais faim, parce qu'ils se nourriront du Pain supersubstantiel (1) ; *ni soif*, parce qu'ils boiront à volonté aux sources de l'eau vive. Ils auront à satiété tout ce qu'ils pourront désirer, et rien ne viendra plus les incommoder. *Le soleil ne tombera plus sur eux, ni aucune intempérie*, ils n'auront plus à craindre aucune persécution, ni aucun contre-temps.

Parce qu'ils seront sous le sceptre de l'Agneau, qui est au milieu du trône, c'est-à-dire du Christ, plein d'innocence et de miséricorde. C'est Lui qui les gardera dans le bien, sans qu'aucune chute, aucun égarement puisse les en faire sortir, et il les conduira aux sources des eaux vives, c'est-à-dire aux trésors de la Sagesse, de la Puissance, de la Bonté divines. Là, ils trouveront la joie sans mélange, que rien ne pourra désormais leur ôter. Plus on puise à ces sources, plus elles apparaissent profondes ; plus on boit de ces eaux, plus le désir augmente d'en boire encore. Mais pour arriver jusqu'à elles, il faut aller d'abord aux cinq fontaines que les Juifs ont ouvert dans la chair du Sauveur, à ces cinq plaies sacrées d'où jaillit l'eau merveilleuse qui purifie l'âme, éteint ses mauvais désirs, et lui donne la joie. C'est d'elles que parlait mystérieusement le

(1) Mt., VI, 11.

prophète Isaïe quand il disait : *Vous puiserez les eaux de la joie aux sources du Sauveur* (1).

Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. Comment expliquer la douceur de ces paroles? Saint Jean nous fait entendre que les consolations divines et la béatitude éternelle iront à ceux qui versent ici-bas des larmes de componction, selon la parole de Notre-Seigneur lui-même : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés* (2). L'Apôtre dit : *toutes larmes*, c'est-à-dire : toutes espèces de larmes, pour montrer que les causes qui font pleurer les Saints sont diverses : tantôt ils pleurent la perte des âmes, qui ont méprisé le sang de Jésus-Christ; tantôt, ce sont leurs propres péchés, ou la longueur de leur exil ici-bas, ou les persécutions qu'ils ont à souffrir. Mais toutes ces larmes seront séchées, toutes ces douleurs deviendront des sources de bonheur éternel.

(1) XII, 3.
(2) Mt., V, 5.

Troisième Vision

LES SEPT TROMPETTES

PREMIERE PARTIE

LES QUATRE PREMIERES

CHAPITRE VIII. — 1. Et lorsque [l'Agneau] eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel, d'environ une demi-heure. — 2. Et je vis sept anges qui se tenaient en la présence de Dieu ; et sept trompettes leur furent données. — 3. Et un autre ange vint, et il se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or : et on lui apporta un grand nombre de [charbons] enflammés, pour qu'il offrît [une oblation] faite des prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. — 4. Et la fumée des [charbons] enflammés, [faite] des prières des saints, monta de la main de l'ange en présence de Dieu. — 5. Et l'ange prit l'encensoir, et il le remplit du feu de l'autel, et il l'envoya sur la terre, et il se fit des tonnerres, et des voix, et des éclairs, et un grand tremblement de terre. — 6. Et les sept anges, qui avaient les sept trompettes, se préparèrent à sonner de la trompette. — 7. Et le premier ange sonna de la trompette : et il se fit de la grêle, et du feu, mélangés dans du sang ; et [tout cela] fut envoyé sur la terre, et la troisième partie de la terre fut consumée, et la troisième partie des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut consumée. — 8. Et le second ange sonna de la trompette : et [il y eut] comme une grande montagne embrasée de feu, [qui] fut jetée dans la mer, et la troisième partie de la mer devint du sang. — 9. Et la troisième partie de la créature, de ceux qui avaient des âmes dans la mer, mourut, et la troisième partie des navires périt. — 10. Et le troisième ange sonna de la trompette ; et il tomba du ciel une grande étoile embrasée comme une torche, et elle tomba dans la troisième partie des fleuves et dans les sources des eaux : — 11. Et le nom de l'étoile

se dit : Absinthe, et la troisième partie des eaux fut changée en absinthe, et un grand nombre d'hommes périrent à cause des eaux, parce qu'elles étaient devenues amères. — 12. Et le quatrième ange sonna de la trompette : et la troisième partie du soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles, de telle sorte que la troisième partie de ceux-ci fut obscurcie, et la troisième partie du jour ne brillait plus, et de même la troisième partie de la nuit. — 13. Et je vis, et j'entendis la voix d'un aigle qui volait par le milieu du ciel, et qui disait d'une voix puissante : Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent sur la terre, à cause des voix des trois autres anges, qui allaient sonner de la trompette.

Ce chapitre s'ouvre sur un verset qui appartient encore à la deuxième vision de l'Apocalypse et qui dit la rupture du dernier des sept sceaux dont le livre était signé. Cette septième révélation fait voir quel sera l'état de l'Eglise après le règne de l'Antéchrist, dont la sceau précédent avait annoncé l'avènement redoutable; la chrétienté jouira alors d'une grande paix, durant laquelle il sera permis aux docteurs et aux saints de prêcher l'Evangile comme ils le voudront. Mais cette phase durera peu de temps : *une demi-heure*, dit saint Jean. Si nous nous en rapportons à la prophétie de Daniel, cette demi-heure représente environ quarante-cinq jours. Le prophète, en effet, après avoir annoncé que *l'abomination de la désolation* durerait *mille deux cent quatre-vingt-dix jours*, ajoute : *Bienheureux celui qui attend et qui parvient jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours* (1). Paroles que saint Jérôme interprète ainsi : « Bienheureux celui qui, après la mort de l'Antéchrist, survenue au bout de deux mille deux cent quatre-vingt-dix jours, soit après

un règne d'un peu plus de trois ans et demi, attendra encore quarante-cinq jours, jusqu'à la venue du Sauveur. »

§ 1. — La distribution des trompettes.

Aussitôt après la promesse de cette paix, commence, sans transition, une vision nouvelle, la troisième : l'accomplissement de notre salut et l'histoire de l'Eglise y sont repris sous des symboles mystérieux, dont l'apparition successive est provoquée par sept anges, qui sonnent tour à tour de la trompette. *Et je vis*, dit l'Apôtre, *sept anges qui se tenaient en la présence de Dieu*, le cœur tourné vers Lui par la ferveur et la continuité de leur contemplation, prêts à faire n'importe quoi et à aller n'importe où pour son service. Les anges sont évoqués pour que les prédicateurs sachent qu'ils ont en eux un modèle accompli des vertus qu'ils doivent mettre en pratique. *Sept trompettes leur sont données*, pour dire que nul ne peut s'investir soi-même de la mission de prédicateur, mais qu'il faut être chargé de cette fonction par l'autorité légitime de l'Eglise. La prédication est comparée à la trompette, qui est à la fois un instrument de guerre et un instrument de triomphe, parce qu'elle consiste essentiellement à appeler les chrétiens au combat et à annoncer les victoires de Christ. Et les trompettes sont au nombre de *sept* pour rappeler la part essentielle de l'Esprit septiforme dans la conversion des hommes.

(1) XII, 12.

§ 2. — L'encensoir d'or.

Et un autre ange vint, un ange d'une nature supérieure, l'ange du grand conseil, le Fils de Dieu lui-même. Il fallait *qu'il vînt*, en effet, Lui d'abord, pour que les apôtres pussent prêcher l'Evangile; il fallait qu'il se revêtît d'une chair semblable à la nôtre, et *qu'il se tint debout devant l'autel*, s'offrant à son Père en victime expiatoire, prêt à accomplir la volonté divine jusqu'à la mort, et *la mort de la croix*. — Il avait à la main un encensoir d'or, symbole de cette petite Eglise qu'il avait forgée du métal de sa propre Sagesse, et dans laquelle il avait allumé le feu de son amour; brasier incandescent de charité, seul digne, seul capable de faire monter jusqu'au ciel le parfum de prières agréables à Dieu. Cet encensoir d'or, néanmoins, représente aussi l'âme, ou le Cœur de notre Sauveur Jésus. Il le tient *dans sa main*, parce qu'il fut toujours maître de ses mouvements les plus secrets, n'ayant point en sa chair la concupiscence originelle. C'est dans le même sens que le Prophète royal, parlant en son nom, avait dit : *Mon âme est toujours dans mes mains* (1). Ce Cœur est vraiment un cœur d'or, lui qui ne connut jamais la moindre souillure, la moindre imperfection, et qui s'identifie avec la charité parfaite.

A l'imitation du Christ, nous aussi, quand nous voulons que nos prières soient exaucées, il faut que nous tenions dans nos mains *cet encensoir d'or*, et que nous déposions nos oraisons dans ce Cœur, qui seul est capable de fléchir la divine justice et d'obtenir tout ce qu'il veut.

(1) Ps. CXVIII, 109.

Et on lui apporta un grand nombre de charbons enflammés, c'est-à-dire de prières ardentes faites par les justes; pour qu'Il choisît parmi elles, et qu'il offrit à Dieu une oblation faite *de prières de tous les Saints*. Notre-Seigneur, en effet, ne présepte à son Père que les prières utiles pour le salut des âmes. Et celles-là même ne sont agréées de la divine Majesté que si elles sont déposées par Lui *sur l'autel d'or*, qui symbolise sa Passion, dont le souvenir est toujours présent *devant le trône de Dieu*. De même que l'encens, pour dégager son parfum, doit être mis sur le feu, de même nos prières ne montent jusqu'aux pieds de la divine Majesté qu'à la condition d'être comme versées sur les souffrances de Jésus-Christ. La croix du Sauveur est vraiment l'autel de la liturgie éternelle, sur lequel a été immolée la Victime véritable, dont les autres n'étaient que la figure; autel étincelant comme l'or parce qu'il est couvert du sang du Christ et constellé de ses plaies; bois précieux entre tous les bois, comme le chante l'Eglise (1), de la même façon que l'or est précieux entre tous les métaux.

Et la fumée des charbons allumés, c'est-à-dire la ferveur des prières des Saints, *monta jusqu'à Dieu de la main de l'ange*, entendez : par la vertu, l'intercession et les mérites de Jésus-Christ. *Et l'ange prit l'encensoir*, la petite Eglise qu'il avait forgée pendant sa vie terrestre, *il le remplit du feu de l'autel*, au jour de la Pentecôte, quand il fit descendre sur elle le Saint-Esprit; *et il le jeta sur la terre*, envoyant ses apôtres vers toutes les nations

(1) Hymne de la Passion, à Laudes : *Crux fidelis inter omnes, Arbor una nobilis.*

pour allumer parmi les hommes le feu de la divine charité. *Alors se produisirent des tonnerres, des voix, des éclairs et un grand tremblement de terre.* Nous avons expliqué déjà le sens de ces paroles, qui désignent les miracles et les signes éclatants dont s'accompagna la prédication apostolique (1). *Et les sept anges qui avaient reçu les sept trompettes se préparèrent à en sonner.* Ce détail n'est pas rapporté en vain : il est destiné à faire comprendre aux prédicateurs qu'ils doivent, eux aussi, *se préparer*, avant d'annoncer la parole de Dieu, dans la prière, dans l'étude de la vérité et la pratique des vertus.

§ 3. — La première trompette.

Et le premier ange sonna de la trompette, ou plus exactement : *chanta de la trompette*. Les deux mots s'accordent assez mal ; mais leur rapprochement, fait à dessein, enseignent à ceux qui prêchent qu'ils doivent, pour gagner les cœurs de leurs auditeurs, allier la proclamation des vérités chrétiennes les plus redoutables, telles que la rigueur du Jugement dernier, à une grande douceur dans la forme de leurs discours. Au son de cette première trompette, qui symbolise la première prédication des Apôtres, celle qu'ils firent aux Juifs au lendemain de la Pentecôte, il se produisit *de la grêle et du feu, mélangés avec du sang*. La grêle représente la violente persécution qui se déclencha aussitôt ; le feu, la charité des premiers chrétiens, qui s'enflamma

(1) Cf. II^e Vision, IV, 5. — Tout le passage que nous venons de commenter sur l'Ange à l'encensoir d'or est appliqué par la liturgie au Prince des armées célestes, saint Michel. Cf. *Offertoire* de la Messe du 29 septembre.

dans les supplices, et se mélangea à ceux-ci *dans le sang* des premiers martyrs. La mise à mort de saint Etienne nous offre une image presque littérale de ce qui est dit ici : sous la grêle de pierres dont l'accablent les Juifs, le martyr s'embrase du feu de la charité. Il prie pour ses bourreaux, comme l'avait fait le Christ sur la croix : *Seigneur*, suppliait-il, *ne leur imputez point cela à péché* (1). Et après ce magnifique cri d'amour, il tombe, baignant dans son sang.

Et tout cela fut envoyé sur la terre. La nouvelle de ces événements se propagea partout. *Et la troisième partie de la terre fut consumée, et la troisième partie des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut consumée.* La terre désigne ici les habitants de notre planète, l'humanité tout entière. La troisième partie ne doit pas s'entendre du tiers numérique, pas plus que le « Tiers état » ne s'identifiait autrefois avec le tiers réel de la population française. Mais, à envisager la totalité des hommes sous l'angle de leur salut, on peut les ranger en trois grandes catégories : 1^o ceux qui n'ont jamais commis de fautes graves et qui cherchent en tout temps à accomplir la loi de Dieu ; — 2^o ceux qui, après de sérieux désordres, se convertissent et font pénitence ; — 3^o ceux qui, au contraire, ne veulent point faire pénitence et meurent dans leur péché. Les deux premières espèces sont dans la voie du salut, la *troisième partie* est destinée au feu éternel. — Les *arbres* représentent les hommes que Dieu a plantés, avec un soin spécial, dans le jardin de son Eglise, tels que les clercs, les prélats, les religieux, pour

(1) Act., VII, 59.

qu'ils y croissent et y fructifient spirituellement. Parmi eux, les uns se sanctifient dans la vie contemplative, d'autres dans la vie active. La *troisième partie* désigne ceux qui ne portent aucun fruit, ni dans l'une ni dans l'autre, et qui seront maudits au jour du jugement. L'*herbe verte*, enfin, figure les hommes qui vivent, pour ainsi parler, au ras de terre ; qui suivent uniquement les inclinations de la chair, sans s'élever jamais au-dessus du monde présent. Ici, il n'est plus question d'un tiers seulement ; ils sont *tous* dans la voie de la damnation.

§ 4. — La deuxième trompette.

Et le second ange sonna de la trompette. Cette seconde prédication est celle que les mêmes Apôtres firent entendre, non plus cette fois aux Juifs, mais aux Gentils, quand ils se furent partagés les provinces de l'univers. *Et il y eut comme une grande montagne embrasée de feu qui fut jetée dans la mer, et le tiers de la mer devint comme du sang.* La mer, toujours en mouvement, est le symbole de la Gentilité, c'est-à-dire de l'humanité non régénérée par le baptême, esclave de la loi du péché, toujours agitée par la triple concupiscence des yeux, de la chair, de l'esprit. Lorsque le démon, figuré ici par la *montagne en feu*, vit venir les Apôtres à elle, il se jeta avec furie au milieu des païens pour les soulever contre la nouvelle doctrine. Malgré cela, une partie des Gentils embrassa la foi chrétienne et se fit baptiser ; une autre partie demeura indifférente. La *troisième partie* seule se déchaîna contre les prédicateurs et *devint semblable à du sang*, par la cruauté des supplices qu'elle leur fit subir.

Et la troisième partie de la créature, de ceux qui avaient des âmes dans la mer, mourut. La créature désigne, dans ce passage, non pas l'ensemble des êtres en général, mais ceux-là seuls auxquels tous les autres sont ordonnés, et pour lesquels Dieu a fait l'univers : ceux qui vivent selon la raison. La même expression se retrouve dans l'*Épître aux Romains* (1), lorsque saint Paul parle des *attributs invisibles de Dieu*, que la *créature du monde* — c'est-à-dire : l'homme — peut entrevoir, au moyen des choses créées. Saint Jean précise d'ailleurs sa pensée en ajoutant : *de ceux qui avaient des âmes dans la mer*, par opposition à ceux qui vivent comme s'ils n'en avaient pas, et qui vont toujours de ci de là, ballottés comme des corps morts sur les vagues, par les fluctuations de leur concupiscence. De ces sages donc, les uns vinrent presque naturellement au christianisme par le résultat de leurs réflexions ; d'autres furent convertis par la prédication des apôtres ; d'autres enfin refusèrent de se rendre à la lumière et forment la *troisième partie* dont il est question ici, qui *mourut* spirituellement, en n'acceptant pas la Vie qui s'offrait à elle.

Et la troisième partie des navires périt. Les navires symbolisent mystiquement les rois, les princes, les chefs, tous ceux auxquels Dieu donne autorité sur les hommes pour conduire ceux-ci, à travers la mer de ce monde, jusqu'au port du salut. En entendant la parole des Apôtres, les uns se convertirent, d'autres se montrèrent simplement tolérants, les derniers enfin se transformèrent en persécuteurs, et s'enfoncèrent dans leur perte éternelle comme un navire qui s'engloutit dans les flots.

(1) I, 20.

§ 5. — La troisième trompette.

Et le troisième ange sonna de la trompette. Cette troisième prédication est celle que firent entendre les grands Docteurs du IV^e siècle, quand, grâce à la paix de Constantin, ils purent développer librement la doctrine des Apôtres, et quand se déclarèrent les grandes hérésies. Alors *il tomba du ciel une grande étoile, embrasée comme une torche.* Démasquée par eux, les maîtres d'erreurs, tels qu'Arius, Pélage, Nestorius, etc..., qui d'abord brillaient au firmament de l'Eglise par l'éclat de leur parole et de leurs œuvres, *tombèrent* dans la révolte, se séparant de la communion catholique. *Ils brûlèrent comme des torches*, parce qu'ils continuèrent, une fois tombés, à jeter un certain éclat : mais cette lumière n'a plus rien de la pureté de celle des étoiles. L'étoile brille, toujours sereine, toujours limpide, toujours égale à elle-même ; la torche, au contraire, se consume par sa propre flamme et dévore tout ce qu'elle touche. Ainsi font les hérétiques, qui se détruisent, et perdent les autres par la fureur de leur zèle.

Et elle tomba dans la troisième partie des fleuves. Les fleuves représentent ici les saintes Ecritures qui arrosent l'âme, la fécondent, entretiennent sa vie spirituelle. D'ordinaire, on n'y distingue que deux parties, l'Ancien et le Nouveau Testament, mais l'auteur en compte trois, et cela pour notre instruction. Cette *troisième partie* désigne les expositions des saints Docteurs, si étroitement liées, dans l'esprit de l'Eglise, au texte sacré qu'elles font corps avec celui-ci pour constituer le bloc indéformable et inexpugnable de la Tradition catholique.

Nous avons dit déjà son importance (1), et saint Jean ici la met bien en lumière. C'est sur cette *tierce partie* — on ne le redira jamais assez — que tombent les théologiens qui se perdent. Les hérétiques et ceux qui marchent sur leurs traces, acceptent sans peine l'autorité de l'Ancien comme du Nouveau Testament ; mais ils rejettent l'interprétation authentique qu'en ont donnée les saints Pères ; ils prétendent les expliquer par des lumières nouvelles. Ainsi ils vont à leur propre ruine, entraînant leurs disciples avec eux. C'est pourquoi saint Jean ajoute que *l'étoile tomba dans les sources des eaux*, empoisonnant les sources où les chrétiens viennent alimenter leur foi et leur piété.

Et le nom de l'étoile se dit Absinthe, parce que l'hérésie rend amer tout ce à quoi elle se mêle. De ce fait, *la troisième partie des eaux fut changée en absinthe* : c'est-à-dire, selon ce que nous venons d'exposer, le commentaire pervers donné de l'Ecriture par ceux qui s'écartent de la tradition, changea en amertume ce livre divin, dont le Saint-Esprit compare la douceur *au lait et au miel*. Et ainsi infecté d'erreur, il devient un breuvage de mort pour ceux qui veulent s'y désaltérer, lui qui a été donné aux hommes pour y puiser les eaux vives de la grâce.

§ 6. — La quatrième trompette
et l'annonce des trois « Vae ».

La *trompette du quatrième ange* désigne tout l'ensemble des Docteurs qui se sont succédé dans l'histoire de l'Eglise, depuis ceux dont il vient

(1) Voir la Préface.

d'être question jusqu'à ceux qui précéderont immédiatement l'Antéchrist. A travers les siècles, leur mission est toujours la même : elle consiste à dénoncer les erreurs et les défaillances qui compromettent la santé morale du peuple chrétien.

Leur parole a pour effet de *faire tomber le tiers du soleil, de la lune et des étoiles*, c'est-à-dire de démasquer les pasteurs négligents qui ne font pas leur devoir. Car le soleil, la lune, les étoiles, qui tour à tour illuminent la terre, sont la figure des prélats, des prêtres, des religieux, de tous ceux qui sont chargés par Dieu d'éclairer la masse des fidèles durant le temps que durera le monde présent. Parmi eux, les uns sont vraiment tout à leur devoir, et se sanctifient en sanctifiant les autres : ils forment la première partie ; d'autres négligent leur propre sanctification, mais du moins s'acquittent convenablement du ministère qui leur est assigné : ils font la seconde partie. D'autres enfin n'ont souci ni de leur propre âme, ni de celles dont ils ont la charge : ils constituent la *troisième partie*, celle qui est *obscurcie*, qui perd tout son lustre devant les prédications énergiques des serviteurs de Dieu.

Et la troisième partie du jour ne brillait point, et de même la troisième partie de la nuit : l'auteur veut dire par là que, du fait de la défaillance de certains pasteurs, toute une partie de l'humanité n'avait plus de lumière pour l'éclairer dans son travail durant le jour, ni de lune ou d'étoile pour la guider dans la nuit. Le travail du jour représente les bonnes œuvres qu'il faut accomplir pour gagner le denier de la récompense éternelle ; la marche dans la nuit symbolise la recherche de Dieu, dans l'obscurité de la vie présente, à la seule lumière de la

foi. Privés de ceux qui étaient chargés de les éclairer, les hommes délaissèrent les bonnes œuvres et perdirent la foi.

Avant d'aborder la prédication des trois anges qui restent, saint Jean l'annonce par un bref préambule, pour souligner le caractère particulièrement terrible des luttes qui précéderont la fin du monde : *Et je vis*, dit-il, *et j'entendis la voix d'un aigle*, symbole de tous ceux qui pénètrent profondément dans les mystères divins. *Il volait par le milieu du ciel*, bien supérieur aux choses de la terre, marchant droit son chemin sans se laisser détourner ni à droite ni à gauche. *Et il disait d'une voix puissante : Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent la terre*, non seulement de corps, mais de cœur ; à ceux dont toutes les affections et les préoccupations vont aux biens, aux plaisirs, aux honneurs du monde présent. Esclaves de leurs trois concupiscences, ils sont menacés de châtiments effroyables pour chacune d'elles, et les anges qui viennent vont leur en donner le détail.

DEUXIEME PARTIE

LES CINQUIEME ET SIXIEME TROMPETTES

CHAPITRE IX. — 1. Et le cinquième ange sonna de la trompette : et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre, et il lui fut donnée la clef du puits de l'abîme. — 2. Et elle ouvrit le puits de l'abîme, et une fumée monta du puits, comme la fumée d'une grande fournaise : et le soleil fut obscurci, et l'air, par la fumée du puits. — 3. Et de la fumée du puits sortirent des sauterelles sur la terre : et puissance fut donnée à celles-ci, comme ont puissance les scorpions de la terre : — 4. Et il leur fut prescrit de ne pas nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui est vert, ni à tout arbre, si ce n'est seulement aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts. — 5. Et il leur fut donné non pas de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois : et leur tourment est semblable au tourment du scorpion, lorsqu'il pique un homme. — 6. Et en ces jours-là, les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront point : et ils désireront mourir, et la mort s'enfuira d'eux. — 7. Et ces ressemblances de sauterelles sont semblables à des chevaux préparés pour le combat : et sur leurs têtes, il y a comme des couronnes semblables à de l'or : et leurs visages sont comme des visages d'hommes. — 8. Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femme et leurs dents étaient comme des dents de lion. — 9. Et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer et la voix de leurs ailes était comme une voix de chars de chevaux nombreux courants au combat ; — 10. Et elles avaient des queues pareilles à des scorpions, et il y avait des aiguillons dans leurs queues : et leur pouvoir [est] de nuire aux hommes pendant cinq mois : et elles avaient au-dessus d'elles, — 11. (comme) roi l'Ange

de l'abîme, qui a nom en hébreu Abaddon, en grec Appollyon, en latin ayant le nom d'Exterminateur. — 12. La première malédiction s'en est allée, et voici qu'encore deux malédictions viennent après ces choses. — 13. Et le sixième ange sonna de la trompette : et j'entendis une voix [qui montait] des quatre cornes de l'autel d'or, qui est devant les yeux de Dieu, — 14. disant au sixième ange, qui avait la trompette : Délie les quatre anges qui ont été enchaînés dans le grand fleuve de l'Euphrate. — 15. Et les quatre anges furent déliés, qui étaient prêts pour l'heure, et le jour, et le mois, et l'année afin de tuer le tiers des hommes. — 16. Et le nombre de l'armée à cheval était de vingt mille fois dix mille. Et j'entendis leur nombre. — 17. Et de même je vis les chevaux dans la vision : et ceux qui étaient assis sur eux, avaient des cuirasses de feu, et d'hyacinthe, et de soufre, et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions ; et de leur bouche sortit du feu, de la fumée, et du soufre. — 18. Et par ces trois plaies fut tué le tiers des hommes, en raison du feu, et de la fumée, et du soufre qui sortaient de leur bouche. — 19. La puissance des chevaux en effet est dans leur bouche, et dans leurs queues. Car leurs queues sont semblables à des serpents, ayant des têtes : et c'est par celles-ci qu'elles font du mal. — 20. Et tous les autres hommes qui ne furent pas tués dans ces plaies, ne firent point pénitence des œuvres de leurs mains, pour ne plus adorer les démons, et les idoles d'or, et d'argent, et de bronze, et de pierre, et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, — 21. et ils ne firent point pénitence de leurs homicides ni de leurs empoisonnements, ni de leur fornication, ni de leurs vols

§ 1. — La cinquième trompette et le premier « Vae ».

La trompette du cinquième Ange représente la lutte que l'Eglise aura à mener contre les hérésies qui précéderont la venue de l'Antéchrist : *Je vis, dit saint Jean, une étoile qui était tombée du ciel sur la terre, et il lui fut donné la clef du puits de l'abîme.* Cette étoile à laquelle on donne une clef représente un être vivant, et celui-ci ne peut être que le démon. Il est comparé à une étoile, parce qu'il

avait été créé lumineux et pur, parce qu'il était fait pour orner le ciel et chanter la gloire de Dieu : mais à la suite de sa rébellion il fut chassé de la cour céleste, et *tomba sur la terre*. En réalité, il fut précipité au fond de l'Enfer, mais l'expression : tomber sur la terre est mise ici pour signifier qu'il a la permission de demeurer sur notre globe, afin d'y tenter les hommes jusqu'à la fin des temps.

Saint Jean ne dit pas qu'il le vit tomber sous ses yeux : le mot *cecidisse*, en latin, au parfait, et, en grec, le participe passé *πεπεσιν* indiquent qu'il s'agit d'un événement déjà réalisé : en effet, ce n'est pas sous les accents de la cinquième trompette que tombera le démon. La chute s'est produite aux origines du monde, et nul homme n'en fut le témoin, hormis Celui qui dit dans l'Evangile : *J'ai vu Satan tomber du ciel comme la foudre* (1).

Et il lui fut donné la clef du puits de l'abîme, c'est-à-dire l'adresse nécessaire pour fermer à la grâce et ouvrir au péché le cœur des hérétiques. L'abîme, *abyssus*, désigne proprement un lieu dans lequel la lumière ne peut pénétrer ; en y ajoutant le mot « puits » qui indique un trou profond creusé par la main de l'homme, l'auteur veut marquer que les méchants ont fait de leur cœur, par leur propre travail, un gouffre profond, dans lequel les rayons de la sagesse divine ne peuvent plus pénétrer.

§ 2. — L'ouverture du puits de l'abîme et les sauterelles.

Et il ouvrit le puits de l'abîme : il poussa les hérétiques à publier au dehors toutes les erreurs et tous les desseins pervers qu'ils cachaient au fond

(1) Lc, X, 18.

d'eux-mêmes. *Et la fumée monta de ce puits comme d'une grande fournaise*, c'est-à-dire leur doctrine en sortit, aveuglant et étouffant, comme une fumée épaisse, tous ceux qui la respirèrent ; et cette fumée était semblable à celle d'une grande fournaise, parce qu'elle ressemblait à s'y méprendre à celle de l'Antéchrist lui-même. *Et le soleil fut obscurci* : et la lumière du Christ qui éclaire son Eglise fut comme voilée ; *et l'air*, c'est-à-dire la foi, parce que cette vertu est un milieu aussi nécessaire à la vie spirituelle que l'air à la vie naturelle ; *l'air fut obscurci*, comme par un brouillard, dans lequel beaucoup perdirent le chemin de la vérité.

Et de la fumée du puits sortirent des sauterelles, qui se répandirent sur la terre : la doctrine des hérétiques engendra une multitude de disciples, bien incapables de se maintenir dans les hauteurs comme les aigles ou les colombes, c'est-à-dire comme les Saints, sur les ailes de leurs vertus, mais s'efforçant vainement de s'y élever par des bonds disgracieux et désordonnés comme les sauterelles, pour retomber aussitôt sur la terre, sur leurs préoccupations matérielles, et dévorer tout ce qu'ils trouvent. Dieu permit qu'il leur fut donné une puissance semblable à celle des scorpions... Le scorpion ne porte pas son arme venimeuse dans sa tête, comme le serpent, mais dans sa queue ; il ne se jette pas sur sa victime avec une attitude menaçante : il s'approche d'elle au contraire, doucement, comme s'il voulait la caresser ; puis soudain il lui enfonce son dard à l'improviste et lui fait une blessure mortelle. — Ainsi ces hérétiques ne chercheront pas à se faire des adeptes, les armes à la main ; ils s'appliqueront à séduire d'abord les gens sans méfiance,

et lorsque ceux-ci se seront laissés prendre à leurs manières doucereuses, ils leur inoculeront le poison qui les perdra.

Et il leur fut interdit de nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui est vert, ni à tout arbre : ces trois termes marquent les trois degrés classiques de la vie spirituelle : *l'herbe* qui sort à peine de terre symbolise l'état des commençants ; la plante, qui s'élève sous la poussée de la sève intérieure, celui des progressants, qui se développent sous l'action de la grâce ; *l'arbre*, celui des parfaits, c'est-à-dire des hommes qui solidement établis dans la vertu, portent les fruits abondants de leurs bonnes œuvres et couvrent les autres de leur ombre. Il fut donc interdit aux hérétiques de nuire à aucun de ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle : pleine liberté au contraire leur fut laissée à l'égard des hommes qui n'ont point le signe de Dieu sur leur front, de ceux dont parle le prophète Ezéchiel et qui ne sont point marqués du thau (1), c'est-à-dire de la croix du Christ ; qui rougissent d'elle, qui ne veulent point se faire ses disciples, ni mettre en elle leur espérance ; qui n'ont ni la charité, ni les œuvres.

Cependant, cette interdiction de nuire aux justes ne doit s'entendre que dans le domaine spirituel ; c'est seulement l'âme de ces derniers, qui ne pourra être tuée, c'est-à-dire séparée de sa Vie, séparée de Dieu ; mais les méchants auront le pouvoir de les tourmenter dans leurs corps pendant cinq mois, c'est-à-dire de les persécuter pendant toute la durée de la vie présente : le mois en effet est la durée de la révolution de la lune, et celle-ci symbolise

(1) IX, 6.

l'inconstance des choses d'ici-bas. Le nombre *cinq* y ajoute l'évocation des cinq âges de la vie humaine : bas-âge, enfance, adolescence, âge mur, vieillesse.

Et leur persécution sera semblable à la manière dont s'y prend le scorpion pour tuer un homme, qu'il caresse d'abord, puis qu'il pique sauvagement et fait mourir à petit feu. Elle sera si violente que les hommes, même les justes, *chercheront la mort, et ils ne la trouveront point* : ils chercheront la mort temporelle, pour éviter la mort éternelle, redoutant d'apostasier sous la rigueur des tourments ; et ils ne la trouveront point, parce que Dieu veut qu'ils subissent leur épreuve ; et ils désireront mourir, comme Elie dans le désert, anéanti sous le poids de la tristesse qui l'accablait (1) ; *et la mort s'enfuira loin d'eux*, afin qu'ils continuent leur tâche et que l'Eglise ne disparaisse point.

Et ces ressemblances de sauterelles, c'est-à-dire : ces hérétiques qui m'apparaissaient sous forme de sauterelles, *étaient semblables aussi à des chevaux préparés pour le combat* ; parce que, contenant avec peine leur fougue, ils étaient prêts à s'élancer dans n'importe quelle direction, sans discernement personnel, mettant toute leur impétuosité et leur force au service de leur cavalier, le diable. Cette image de sauterelles qui se croient des chevaux fait songer en outre à la grenouille qui se prenait pour un bœuf, et nous laisse deviner la haute opinion d'eux-mêmes qu'auront les impies. *Sur leurs têtes, il y avait des couronnes qui semblaient être d'or*, parce qu'ils étaient auréolés d'un faux-semblant de sagesse, et d'intelligence des Ecritures ; *et leurs visages res-*

(1) III Reg., XIX, 4.

semblaient à des visages d'hommes, parce qu'ils proféraient des maximes humanitaires, et donnaient l'impression d'agir et de parler selon la raison. Mais, sous ces couronnes, ils avaient des cheveux comme ceux des femmes, et, sous ces visages, des dents comme celles des lions. Des cheveux de femmes, parce que cette fausse sagesse ne recouvrait que des pensées molles et efféminées; des dents de lions, parce qu'ils étaient toujours prêts à déchirer et à dévorer.

Ils avaient autour de la poitrine des cuirasses comme des cuirasses de fer : leurs cœurs, bardés de préjugés et de faux principes, étaient absolument impénétrables aux traits de la vérité; et le bruit de leurs ailes était pareil au bruit que font les chevaux des chars courant nombreux vers la bataille : c'est-à-dire qu'incapables de fournir des arguments raisonnables pour appuyer leur doctrine, ils y suppléent par le tumulte de leurs paroles. L'auteur compare leurs discours à des ailes, parce que les hérétiques affectent de parler de choses élevées, et semblent planer très haut dans leurs considérations : mais il ajoute que ces discours sont semblables à ceux d'une troupe de chars courant au combat. En effet, une troupe qui s'élance à l'assaut fait entendre toutes sortes de cris et de bruits disparates : roulement des chars, hennissements des chevaux, sonneries des trompettes, appels des chefs, clameurs des soldats, cliquetis des armes, etc... Ce vacarme, ainsi produit par des éléments discordants, ne tire son unité que de l'adversaire contre lequel il est dirigé. Ainsi les ennemis de l'Eglise font entendre les voix les plus hétéroclites, les plus contradictoi-

res : mais il forment bloc de par leur haine commune contre l'Epouse du Christ.

Et ils avaient des queues semblables aux queues des scorpions : ils traînaient derrière eux des axiomes ou des principes, qui excellent à séduire les hommes, mais qui dissimulent des aiguillons pleins de souffrances et de mort. Ceci s'est rencontré bien souvent dans l'histoire de notre planète : les révolutions s'y font avec grand tumulte et pour de généreux principes. Elles s'abritent derrière les étendards de la liberté, de l'amour des hommes, de la défense des faibles, etc.; mais derrière elles se montre la queue du scorpion : la persécution religieuse et la haine du Christ.

Et ils avaient le pouvoir de nuire aux hommes durant cinq mois, entendez durant tout le temps de la vie présente, ainsi que nous venons de l'expliquer plus haut. Et ils avaient au-dessus d'eux un roi, dont le nom se dit en hébreu Abaddon, en grec Appollyon, et en latin Exterminateur. — Ce roi n'est autre, il est aisé de le deviner, que l'ange de l'abîme. Son nom est donné ici en hébreu, en grec et en latin pour faire entendre qu'il veut imiter le Christ, dont le titre royal fut inscrit de la même manière au sommet de la croix. Ces trois langues, en effet, représentent toutes les autres. Elles maigrent que la souveraineté du Christ s'étend à l'univers entier et s'exerce dans les trois mondes auxquels appartient l'homme : le monde visible, unifié alors sous la tutelle de Rome, et donc sous celle du latin; le monde de l'intelligence, où la pensée grecque règne en maîtresse incontestée; le monde surnaturel, parce que, quand Dieu a parlé aux hommes par l'intermédiaire des Prophètes ou de son divin

Fils, il l'a fait en hébreu. Le démon, que saint Augustin appelle le singe de Dieu, a donc la prétention d'exercer, lui aussi, une autorité universelle et dans tous les domaines. Mais tandis que le Christ est essentiellement Roi, c'est-à-dire : *conducteur*, parce que toute son activité s'est employée à *conduire* les hommes à leur fin, qui est Dieu ; le démon, lui, est appelé *exterminateur*, c'est-à-dire *celui qui détourne du terme*, parce qu'il n'a d'autre dessein, en toutes choses, que d'empêcher les hommes d'atteindre à cette fin. Tous doivent savoir ce qu'ils ont à attendre de Lui.

La première des trois tribulations annoncées, celle qui doit être suscitée par le précurseur de l'Antéchrist, *prend fin ici ; mais voici qu'il en vient deux autres*, avec les trompettes des sixième et septième Anges : celle de l'Antéchrist lui-même, et celle qui accompagnera le Jugement dernier.

§ 3. — La sixième trompette : L'annonce de la persécution de l'Antéchrist.

Et le sixième Ange sonna de la trompette : ce sixième messenger représente les prédicateurs qui auront à lutter contre l'Antéchrist.

Et j'entendis une voix qui montait des quatre cornes de l'autel d'or, lequel se trouve toujours en la présence de Dieu. L'autel représente ici l'Eglise, sur laquelle Dieu veille sans cesse. Elle est dite « en or » parce qu'elle est faite du même métal que son divin Fondateur. Comme Lui, elle est toute sagesse, charité, obéissance, vertus que l'or symbolise à la fois par son éclat, sa pureté, sa ductilité. *Les quatre cornes* qui la protègent contre l'erreur

sont les quatre Evangiles, et avec eux toute la légion des Docteurs et des défenseurs de la foi. *La voix qui monte* de ces cornes, c'est celle de la Tradition. Et cette voix était *une*, parce que cette tradition est unanime à avertir les pasteurs que la persécution de l'Antéchrist sera particulièrement redoutable. C'est pourquoi *elle dit ici au sixième Ange*, c'est-à-dire aux prédicateurs de ce temps-là : *Délie les quatre Anges qui sont enchaînés dans le grand fleuve de l'Euphrate*. Entendez : Annoncez aux hommes que les démons, qui étaient enchaînés jusqu'à maintenant, vont être lâchés dans le monde. — L'Euphrate, sur lequel était bâtie la ville de Babylone, se signale par la profondeur de son lit, la rapidité de son cours, la couleur limoneuse de ses eaux : il est ainsi la figure du courant fangeux qui va de Babylone à la mer, c'est-à-dire des passions qui conduisent de la cité du monde aux Enfers. Sous ces passions, se tient en tout temps l'esprit du mal, mais contenu par la miséricorde de Dieu en d'étroites limites. Survienne un incident : une guerre, une révolution, une émeute, le voilà qui s'agite avec la permission de Dieu, et qui entraîne les hommes dans toutes sortes de crimes. Au temps de l'Antéchrist, il aura puissance contre l'Eglise (1), comme il l'eut contre Notre-Seigneur à l'heure de sa Passion.

Et les démons furent déliés, eux qui étaient prêts pour l'heure, pour le jour, pour le mois, pour l'année. L'auteur veut nous indiquer par là que le démon est toujours prêt à nuire aux hommes, afin de nous exhorter à être toujours sur nos gardes. Et

(1) Pour l'explication du nombre 4, cf. plus haut, VII, 2.

licence leur fut donnée *de tuer*, c'est-à-dire de faire mourir spirituellement, de précipiter dans l'abbîme du péché, *la troisième partie de la terre*. On peut, sous l'angle du salut éternel, diviser les hommes en trois catégories : les innocents, qui n'ont jamais commis de faute grave ; les pécheurs qui se repentent de leurs fautes, et ceux dont le cœur endurci se refuse à faire pénitence. C'est de cette dernière espèce qu'il est question ici.

Mais les quatre démons ne s'avançaient pas seuls au combat. Derrière eux, il y avait une masse énorme de cavaliers : *vingt mille fois dix mille*, dit le texte de la *Vulgate*, c'est-à-dire 200 millions, une multitude immense. Le texte grec porte simplement : des myriades de myriades. *Et j'entendis leur nombre*, ajoute saint Jean. L'Apôtre eut-il vraiment connaissance du nombre des damnés ? Ces mots permettraient de le supposer. En tous cas, il ne nous l'a point révélé. Beaucoup de commentateurs anciens complètent ainsi cette phrase : « Et je compris que le nombre des damnés était plus considérable que celui des élus. » Ces cavaliers représentent à la fois les démons inférieurs, qui obéissent à leurs princes, et les hommes qui, pleinement conscients de ce qu'ils font, épousent la cause de ces esprits mauvais et emploient toutes leurs ressources à mener le combat contre l'Eglise. *Et de même que les cavaliers, je vis dans cette vision leurs chevaux*. Les chevaux désignent au contraire les hommes grossiers qui, emportés par leurs passions, servent comme de monture aux précédents et aux puissances infernales pour répandre leurs erreurs à travers le monde. *Et ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe,*

et de soufre : des cuirasses, parce que leur cœur, enfermé dans sa malice, est invulnérable à tous les traits de la grâce ; et ces cuirasses sont faites de la triple concupiscence déchaînée : elles sont *de feu*, parce qu'ils brûlent du désir de conquérir l'univers, prêts sans cesse à l'incendier tout entier ; elles sont *d'hyacinthe*, parce qu'ils se croient des êtres célestes. L'hyacinthe est en effet une variété bleue-de-ciel de la pierre précieuse appelée « Zirkon » par les naturalistes (1) ; elles sont *de soufre*, parce qu'ils répandent autour d'eux l'odeur fétide de la luxure, et spécialement de celle qui est contre nature. — Bien que ce passage vise directement les démons, l'auteur parle d'eux comme s'ils étaient des hommes, pour marquer les passions qu'ils excitent dans ces derniers, quand ils font, pour ainsi parler, corps avec eux.

Les têtes des chevaux, c'est-à-dire, les grands hérésiarques et les chefs de cette armée des persécuteurs de l'Eglise, *étaient semblables à des têtes de lions* : parce qu'ils sont orgueilleux, cruels, prêts à tout dévorer ; — *de leur bouche sortait du feu, de la fumée et du soufre* ; du feu, parce que leur parole, au contraire de celle du Christ, que l'Ecriture compare à de la rosée, est toute pleine de colère, de haine, d'excitation au crime ; *de la fumée*, parce que leur doctrine est sans consistance et qu'elle aveugle au lieu d'éclairer ; *du soufre*, parce que leurs discours sont pleins d'impureté. *Sous l'action de ces trois plaies*, savoir des fléaux déchaînés *par le feu, la fumée et le soufre* qui sortaient ainsi de leur bon-

(1) Cf. S. Isidore de Séville, *Liber Originum*, XVI, 9, 3 ; — S. Epiphane, dans son : *Traité des XII pierres précieuses*, VII, où il l'assimile au λυγριον, des Grecs.

che, le tiers de l'humanité fut tué. Devant la persécution en effet, une partie des hommes se cachera; une autre confessera sa foi et rendra témoignage au Christ; une troisième Le reniera, et c'est celle-là qui périra de la seconde mort, de la mort éternelle.

Tandis que la puissance des Apôtres est dans le Verbe, et dans la force de Dieu, celle au contraire de ces chevaux, c'est-à-dire de ces messagers de l'erreur, sera dans leur bouche, dans leur habileté à flatter et à séduire; et dans leurs queues, c'est-à-dire dans le soin qu'ils mettent à couvrir leur ignominie; la queue en effet dissimule la partie la plus honteuse du corps de l'animal. Le livre des Proverbes nous déclare que les lèvres de la courtisane, c'est-à-dire de l'âme qui veut entraîner les autres au péché, sont semblables à un rayon de miel (1); et celui d'Isaïe, que le Prophète qui enseigne le mensonge, celui-là est une queue (2). Il cache la corruption de sa doctrine sous son apparente honorabilité de prophète. Ces queues sont semblables à des serpents, à ce serpent qui se glissa dans le Paradis terrestre pour faire tomber nos premiers parents; et elles ont des têtes, elles ont à leur service les princes et les puissants de ce monde, et c'est par là qu'elles nuisent, c'est grâce à eux qu'elles peuvent faire tant de mal. On voit par ces mots que les ennemis de l'Eglise se serviront et de la ruse et de la puissance séculière pour parvenir à leurs fins.

Et tous les autres hommes, qui ne furent point tués par ces fléaux, — entendez : ceux qui n'auront point à subir la persécution de l'Antéchrist, — ne firent point pénitence de leurs œuvres mauvaises;

(1) V, 3.

(2) IX, 15.

ils continuèrent à adorer les démons et toutes ces idoles que l'homme se fabrique à lui-même avec tout ce qu'il peut trouver : idoles d'or, d'argent, de bronze, de pierre, de bois, alors que Dieu est un pur esprit, invisible et immatériel; idoles qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, qui sont donc bien incapables de rendre le moindre service, à leurs adorateurs. Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, de leurs empoisonnements, de leur fornication, — le péché qui peuple l'Enfer, — et de leurs vols.

11. Et [l'ange] me dit : Il faut que tu prophétises de nouveau aux nations, aux peuples, aux langues, et à de nombreux rois.

§ 1. — L'Ange qui se tenait sur la terre
et sur la mer.

TROISIEME PARTIE

L'ANGE ET LE PETIT LIVRE

CHAPITRE X. — 1. Et je vis un autre ange, fort, qui descendait du ciel, revêtu d'un nuage ; et [il y avait] un arc-en-ciel autour de sa tête, et son visage était comme le soleil, et ses pieds étaient comme des colonnes de feu. — 2. Et il avait dans sa main un petit livre ouvert : et il posa son pied droit sur la mer, son pied gauche sur la terre, — 3. et il cria d'une voix puissante, comme quand le lion rugit. Et lorsqu'il eut crié, les sept tonnerres firent entendre leurs voix. — 4. Et lorsque les sept tonnerres eurent fait entendre leurs voix, je me préparais à écrire : et j'entendis une voix [venue] du ciel qui me disait : Scelle ce qu'on dit les sept tonnerres ; et ne l'écris point. — 5. Et l'ange que je vis se tenant debout sur la mer et sur la terre, leva sa main vers le ciel : — 6. et il jura par Celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel, et ce qu'il renferme ; la terre et ce qu'elle renferme ; la mer et ce qu'elle renferme : Qu'il n'y aura plus de temps : — 7. mais aux jours de la voix du septième ange, lorsqu'il commencera à sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera consommé, comme il l'a annoncé par ses serviteurs, les Prophètes. — 8. Et j'entendis la voix [venue] du ciel, qui parlait de nouveau avec moi et qui me disait : Va, et reçois le livre ouvert de la main de l'ange qui se tient sur la mer, et sur la terre. — 9. Et je m'en allai vers l'ange, lui disant de me donner le livre. Et il me dit : Reçois le livre, et dévore-le : et il remplira ton ventre d'amertume, mais dans ta bouche, il sera doux comme du miel. — 10. Et je reçus le livre de la main de l'ange, et je le dévorai : et il était dans ma bouche doux comme du miel : et lorsque je l'eus dévoré, mon ventre se remplit d'amertume, —

APRÈS avoir décrit au chapitre précédent l'assaut des puissances du mal contre l'Eglise, sous le règne de l'Antéchrist, l'auteur va montrer maintenant les secours ménagés par Dieu à ses serviteurs contre ces redoutables événements. Ces secours seront d'une part l'assistance particulière du Fils de Dieu et la prédication renouvelée de l'Evangile, dont il va être traité au présent chapitre ; d'autre part, l'intervention de deux mystérieux témoins qui doivent reconforter aux derniers jours les fidèles du Christ, et dont la mission sera décrite au chapitre suivant.

Et je vis un autre Ange, nous dit saint Jean : un ange bien différent des quatre dont il vient d'être parlé. Ceux-ci en effet sortaient, pour dévaster la terre, du fond de l'abîme, où ils étaient enchaînés : celui-là descendait du ciel, pour réparer les ruines du péché. Il était fort, il était le Fort par excellence, auquel rien ne peut résister. C'est cette force qui lui permit de supporter sans faiblir les affreuses souffrances de sa Passion, d'écraser la tête de Satan, d'arracher à l'Enfer tous les hommes qui ont voulu croire en Lui. Il descendait donc du ciel, enveloppé d'un nuage, c'est-à-dire de la chair immaculée dont il s'était revêtu dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie. Cette chair est comparée à un nuage, parce que son innocence la maintenait toujours, légère et comme immatérielle, au-dessus des affec-

tions terrestres ; parce que son ombre s'interposait entre le ciel et la terre pour protéger les hommes contre les ardeurs brûlantes de la colère divine ; parce qu'elle portait en elle une pluie abondante de grâces, capable de fertiliser toute la terre. Isaïe s'était servi déjà de la même image : *Voici, dit-il, que le Seigneur montera sur une nuée légère, et il entrera en Egypte, c'est-à-dire : dans le monde* (1).

Il avait, continue saint Jean, un arc-en-ciel autour de sa tête. L'arc-en-ciel, on le sait est le signe par lequel Dieu fit savoir aux hommes, après le déluge, que sa colère était apaisée. En disant que sa tête en était nimbée, l'auteur veut nous faire entendre que toutes les pensées du Christ, toutes ses réflexions allaient à rétablir la paix entre Dieu et les hommes. *Son visage était éblouissant comme le soleil, c'est-à-dire que la présence en Lui de la divinité se manifestait de la manière la plus éclatante ; et ses pieds étaient comme des colonnes de feu.* Les pieds du Sauveur désignent ici les prédicateurs de l'Evangile, qui devaient porter le Verbe aux quatre coins du monde, comme les pieds portent le corps là où il veut aller. Le Prophète Isaïe avait dit dans le même sens : *Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qui annonce la paix !* (2), Ces prédicateurs sont comparés à des colonnes, pour marquer et la fermeté de leur foi, et la patience avec laquelle ils supportèrent toutes les contradictions, toutes les injures, tous les tourments. Et ces colonnes étaient de feu, à l'imitation de celle qui jadis conduisait les Hébreux vers la Terre promise, parce que l'ardeur

(1) XIX, 1.

(2) LII, 7.

de leur charité illuminait les intelligences et guidait les cœurs vers la patrie éternelle.

Et l'Ange tenait dans sa main un petit livre ouvert : ce petit livre désigne l'Evangile, qui n'est pas plus gros, nous le savons par lui-même, qu'un grain de senevé. Il est ouvert, parce qu'il est plus facilement accessible à tous les esprits que les livres de l'Ancien Testament. Le Christ le tient dans sa main parce qu'il ne s'est pas contenté d'en prêcher la doctrine du haut d'une chaire : il a pratiqué celle-ci à la lettre et en a exécuté ponctuellement tous les préceptes.

*Et il posa son pied droit sur la mer, son pied gauche sur la terre, c'est-à-dire, Il envoya ses disciples tant sur la terre que vers les îles de la mer, afin d'y annoncer l'Evangile. Cependant, dans la distinction faite entre le pied droit et le pied gauche, nous pouvons voir, avec Rupert de Deutz, une allusion plus subtile : la mer représente parfois dans l'Ecriture la Gentilité, abandonnée au mouvement de ses passions, par opposition au peuple Juif, qui était la terre choisie par Dieu pour y faire croître le plus beau fruit de la création, le Christ Jésus. D'autre part, le pied droit symbolise les Apôtres confirmés dans la foi après la Résurrection ; le pied gauche, les mêmes, mais encore faibles et chancelants, parce que, dit saint Thomas, « sinistra non ita nobilis et fortis est ut dextra pars ». Les Apôtres en effet n'avaient pas toujours été les colonnes dont nous parlions tout à l'heure. Que l'on se souvienne de leur hésitation devant les premières annonces de l'Eucharistie : *Beaucoup de ses disciples, rapporte l'Evangile, en entendant Jésus leur parler de la nécessité de manger sa chair et de boire son sang,**

dirent : Cette parole est dure, et qui peut l'écouter? Et beaucoup s'éloignèrent, et ils ne venaient plus avec lui (1). Que l'on se souvienne aussi de leur fuite au moment où leur Maître fut arrêté, et du reniement de saint Pierre. Tant qu'ils furent dans cet état de faiblesse spirituelle, Notre-Seigneur ne les fit prêcher qu'en Judée, il leur défendit d'en dépasser les limites : *Vous n'irez pas, leur disait-il, sur la route des Gentils, et vous n'entrerez pas dans les cités des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël* (2). Quand au contraire le Saint-Esprit fut venu; quand il les eut confirmés en grâce, et que, les ayant revêtus de la force de Dieu, il en eût fait les hommes de sa droite, alors le divin Maître les envoya évangéliser l'univers entier : *Allez, leur dit-il, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (3). D'où nous pouvons déduire que quiconque ne se sent pas affermi dans la foi et porté par un zèle ardent, ne doit pas entreprendre d'aller convertir les infidèles; mais il peut néanmoins travailler à évangéliser ses proches.

Au sens moral, les pieds représentent, comme on sait, la miséricorde de Notre-Seigneur. Cette miséricorde se fait sentir à nous tantôt sous la forme de consolations : c'est le *pied droit*; tantôt sous forme d'épreuves, destinées à nous purifier : c'est le *pied gauche*. Le Sauveur pose son *pied droit* sur la mer quand, par la douceur de sa visite, il apaise les agitations de l'âme et lui donne la paix; il pose son *pied gauche* sur la terre, quand, par les épreuves

(1) Jo., VI, 61, 67.

(2) Mt., X, 5, 6.

(3) Mt., XXVIII, 19.

qu'il lui envoie il appuie sur les points malades, sur les affections trop terrestres dont elle est infectée et les perce comme des abcès.

§ 2. — Les sept tonnerres et le serment de l'Ange.

Et l'Ange cria d'une voix forte, semblable à celle du lion quand il rugit. Cette voix forte c'était celle qui avait fait sortir Lazare de son tombeau, en l'appelant par son nom; c'est elle qui poussa sur la croix ce cri déchirant, capable d'émouvoir tous les cœurs jusqu'à la fin du monde : *Eli, Eli, lamma sabactani !* De même que le cri du lion fait trembler tous les autres animaux, — c'est le prophète Amos qui nous l'enseigne : *le lion rugit, dit-il, qui donc n'aura pas peur?* (1) — de même la voix du Christ ouvrit les tombeaux, fendit le rocher, fit trembler les Enfers, glaça les démons d'épouvante, délivra les justes retenus dans les limbes.

Et lorsqu'il eut crié, les sept tonnerres firent entendre leurs voix. Les sept tonnerres représentent ici l'ensemble des Prophéties de l'Ancien Testament. Tout Prophète n'est-il pas, comme le tonnerre, une voix venue du ciel? Avant la naissance du Christ, grands et petits avaient tonné sur le peuple d'Israël, ils avaient fait entendre des menaces redoutables, mais dont le sens demeurerait inintelligible, parce que Celui qui est la clef de l'Ecriture ne s'était point encore montré. Quand Il fut venu, quand Il eut parlé Lui-même, alors ces prophéties firent entendre leur voix; alors elles devinrent claires, au moins pour ceux qui avaient des oreilles attentives. Et parce

(1) III, 8.

que saint Jean était de ceux-là, *il se mit en devoir d'écrire* ce qu'il avait entendu, pour tirer les Juifs de leur aveuglement. Mais le Seigneur l'en empêcha : *Scelle, lui dit-il, ce qu'ont dit les sept tonnerres : et ne l'écris pas*. Le moment n'est pas encore venu de le livrer au domaine public. Il ne faut pas jeter aux chiens ce qui est saint : il ne faut pas livrer le sens mystique de la parole divine à ceux qui ne sont pas capables de l'entendre, car ils le tourneront en dérision et s'enfonceront ainsi davantage dans leur incrédulité.

Saint Jean connu, à n'en pas douter, et tous les Apôtres comme lui, le sens caché de l'Écriture : maints passages des Évangiles et des Épîtres le montrent clairement. Mais ce ne fut pas leur mission de l'exposer : l'Eglise était encore trop petite, sa foi était trop voisine du paganisme, pour que le plus grand nombre des nouveaux convertis pussent le supporter. Ce devait être la tâche des Pères et des Docteurs, aux âges suivants. C'est pourquoi saint Paul nous dit : *J'ai posé le fondement ; un autre bâtit dessus* (1).

Et l'Ange que j'avais vu debout sur la terre et sur la mer leva sa main vers le ciel : Notre-Seigneur, quand il eut achevé l'œuvre de Rédemption, éleva sa propre Humanité vers le ciel, au jour de son Ascension glorieuse, comme un signe de ralliement destiné à entraîner tous les hommes vers leur destinée éternelle.

Et il jura, c'est-à-dire il affirma de la façon la plus solennelle, sous la garantie du Dieu tout-puissant, qui vit à travers les siècles des siècles, et qui

(1) I, Cor., III, 10.

est ainsi la source inépuisable de toute vie ; *qui a créé le ciel et tout ce qu'il renferme, c'est-à-dire le soleil, la lune, la variété infinie des étoiles : la terre et tout ce qu'elle contient, c'est-à-dire les animaux, les arbres, les plantes, etc..., la mer et tous les poissons qu'elle renferme*. Il affirma donc, de par ce Dieu qui est le Créateur et le Maître souverain de toutes choses, *qu'après la trompette du septième Ange, le temps cessera de couler, c'est-à-dire : il n'y aura plus de temps pour la pénitence*. Alors se réalisera ce qu'a annoncé l'Apôtre saint Paul : *qu'avec la dernière trompette, nous ressusciterons tous en un instant, en un clin d'œil* (1). Alors il n'y aura plus pour les élus aucune vicissitude, il n'y aura plus de nuit alternant avec le jour, plus d'hiver succédant à l'été, plus d'épreuves menaçant leur bonheur. Ils seront fixés à jamais dans une béatitude que rien ne troublera jamais plus.

Cette immutabilité toutefois ne s'étendra point aux réprouvés, qui, eux, continueront de subir des supplices divers, et de passer, selon Job, *des eaux glacées de la neige à une chaleur excessive* (2). Le Psalmiste nous dit en effet *que leur temps à eux durera à travers les siècles, c'est-à-dire : éternellement* (3).

Ainsi donc, *quand aura commencé à sonner la septième trompette ; quand on entendra la voix des prédicateurs des derniers temps, alors se consumera le mystère de Dieu ; alors s'accomplira au grand jour le jugement suprême, qui maintenant nous est caché ; alors seront dévoilées avec éclat les*

(1) I Cor., XV, 51, 52.

(2) XXIV, 19.

(3) Ps. LXXX, 14.

récompenses qui attendent les bons, les châtiments réservés aux méchants, comme Dieu nous l'a annoncé bien souvent par ses serviteurs les Prophètes.

§ 3. — Le livre qu'il faut dévorer.

Et j'entendis la voix, venue du ciel, qui me parlait de nouveau et me disait : Va et reçois le livre ouvert de la main de l'Ange, qui se tient debout sur la terre et sur la mer; c'est-à-dire : « Va demander l'intelligence de la Sainte Ecriture au Christ, qui domine maintenant toutes les puissances de la terre et toutes les persécutions, car c'est Lui qui en a manifesté les secrets par sa vie, sa mort, sa résurrection. » Ces paroles ne s'adressaient point à saint Jean en sa personne, puisqu'il avait reçu déjà l'intelligence des Ecritures, au soir de Pâques, quand Notre-Seigneur la donna à tous les Apôtres (1). Mais Dieu lui parlait ainsi en tant qu'il était la figure des prédicateurs à venir; pour faire entendre à tous ceux-ci que leur premier soin, avant d'aller prêcher, doit être de se munir de la connaissance approfondie des Livres Saints, étudiée à la lumière de la vie et de la mort du Sauveur.

Saint Jean s'en alla donc vers l'Ange, montrant par ce geste que l'homme apostolique doit être prêt toujours à tout quitter pour suivre le Christ; et il lui demanda le livre : c'est-à-dire qu'il le supplia, dans une fervente oraison, de lui donner cette mystérieuse science de l'Ecriture que le labeur de l'homme est impuissant à découvrir, mais que Dieu accorde aux cœurs purs. Et il me dit : Prends le

(1) Lc., XXIV, 45.

livre, c'est-à-dire, reçois-le, tel qu'il est, dans un esprit de foi et d'obéissance, sans prétendre le juger et l'interpréter à ta manière. Puis mange-le : étudie-le avec soin, grave-le dans ta mémoire, rumine-le dans tes méditations. Il remplira ton ventre d'amertume, mais il sera plus doux que le miel dans ta bouche. La Sainte Ecriture en effet est amère pour notre ventre, entendez au sens spirituel : pour notre sensualité, pour la partie inférieure de notre âme; parce qu'elle lui prêche sans cesse le renoncement, la pénitence, la mortification; elle lui retranche toutes les petites douceurs de la vie présente, elle lui rappelle que c'est *per dura et aspera* que l'on parvient au royaume de Dieu. C'est dans le même sens que Jérémie gémissait : *Ventrem meum, ventrem meum doleo*, mon ventre, mon ventre me fait mal (1), exprimant sous cette forme originale les répugnances de la nature humaine devant le calice que Dieu prépare à chacun de ses serviteurs. Mais cette divine Ecriture est en même temps un rayon de miel pour la bouche; c'est-à-dire pour la partie supérieure de l'âme, parce qu'elle lui procure une réfection infiniment douce : elle éclaire son intelligence, elle lui révèle l'amour infini de Dieu pour l'homme, elle excite sa ferveur, et la fait tressaillir dans l'intime d'elle-même par des touches profondes que le langage humain est impuissant à imiter. C'est pourquoi le Psalmiste chantait lui aussi : *Que vos paroles sont douces à ma gorge! Elles sont plus douces dans ma bouche que le miel* (2). — Et je pris le livre de la main de l'Ange, continue saint Jean, et je le dévorai; je le reçus avec une foi ardente, je lui

(1) IV, 19.

(2) Ps. CXVIII, 103.

ouvris toutes grandes les portes de mon assentiment intérieur. *Et il était dans ma bouche doux comme du miel ; et lorsque je l'eus dévoré, mon ventre fut rempli d'amertume. Et l'Ange me dit : Il faut encore que tu prophétises aux nations, aux peuples, aux langues et à beaucoup de rois.* Ce qui doit se comprendre ainsi : « Je sais bien qu'après avoir goûté de cette nourriture céleste, ton plus ardent désir serait d'être délivré des liens de ton corps, et d'aller voir face à face Celui que tu as appris à connaître sous le voile des Écritures. Mais ta mission n'est pas finie : tandis que tu es en exil à Patmos, ton troupeau se relâche, des hérésies se déclarent, les Antéchrists se multiplient, les rois se laissent séduire, ils abandonnent la vraie foi, et leurs peuples les imitent. Il faut que tu les instruises encore, et que tu rétablisses devant eux la saine doctrine. »

De fait, saint Jean revint à Ephèse après sa détention. Il y enseigna encore pendant bien des années, et, pour défendre contre les erreurs naissantes la divinité du Christ et sa génération éternelle, il écrivit l'Évangile qui s'ouvre par cette déclaration solennelle : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* : paroles qui devaient être traduites en toutes les langues, et servir à l'instruction des peuples et des nations, des rois et de leurs sujets, jusqu'à la fin des temps.

QUATRIEME PARTIE

LE RETOUR DES DEUX TEMOINS

CHAPITRE XI. — 1. Et il me fut donné un roseau semblable à un sceptre, et il me fut dit : Lave-toi, et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent : — 2. Pour le parvis qui se trouve à l'extérieur du temple, jette-le dehors et ne le mesure pas ; parce qu'il a été donné aux gentils ; et [ceux-ci] fouleront aux pieds la cité sainte pendant quarante-deux mois : — 3. et je donnerai à mes deux témoins de prophétiser pendant mille deux cent soixante jours, revêtus de sacs. — 4. Ceux-là sont deux oliviers, et deux chandeliers, qui se tiennent debout en présence du Seigneur de la terre. — 5. Et si quelqu'un veut leur nuire, un feu sortira de leur bouche, et il dévorera leurs ennemis, et si quelqu'un veut les frapper, il faut qu'il se tue lui-même aussi. — 6. Ceux-là ont puissance pour fermer le ciel, de telle sorte qu'il ne pleuve plus durant les jours de leur prophétie ; et ils ont pouvoir sur les eaux, pour les changer en sang, et pour frapper la terre de toutes sortes de plaies, aussi souvent qu'ils le voudront. — 7. Et lorsqu'ils auront achevé leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme fera la guerre contre eux, et les vaincra, et les mettra à mort. — 8. Et leurs corps gironent sur les places de la grande cité, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, là où leur Seigneur aussi a été crucifié. — 9. Et des hommes de toutes tribus, de tous peuples, de toutes langues, de toutes nations, verront leurs corps pendant trois jours et demi ; et ils ne permettront pas que leurs corps soient déposés dans des tombeaux. — 10. Et ceux qui habitent la terre se réjouiront à leur sujet, et ils feront des fêtes ; et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes ont crucifié ceux qui habitaient

sur la terre. — 11. Et après trois jours et demi, un esprit de vie [venant] de Dieu entra en eux. Et ils se tinrent debout sur leurs pieds, et une grande terreur s'empara de tous ceux qui les virent. — 12. Et ils entendirent une voix forte [venue] du ciel, qui leur disait : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, et leurs ennemis les virent. — 13. Et à cette même heure, il se fit un grand tremblement de terre, et la dixième partie de la ville tomba, et sept mille noms d'hommes périrent dans le tremblement de terre ; et les autres furent pénétrés de crainte, et ils rendirent gloire au Dieu du ciel. — 14. La seconde tribulation est passée, et voici que la troisième tribulation va venir bientôt. — 15. Et le septième Ange sonna de la trompette, et des voix puissantes se firent entendre dans le ciel, qui disaient : Le royaume de ce monde est devenu [le royaume] du Seigneur notre [Dieu] et de son Christ, et il régnera à travers les siècles des siècles. Ainsi-soit-il. — 16. Et les vingt-quatre vieillards, qui sont assis en présence de Dieu sur leurs sièges, tombèrent la face contre terre, et adorèrent Dieu, disant : — 17. Nous vous rendons grâce, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, et qui étiez, et qui devez venir : parce que vous avez pris en main votre grande puissance, et vous avez établi votre règne. — 18. Et les nations se sont irritées, et votre colère s'est levée, et le temps [est arrivé] de juger les morts et de donner la récompense à vos serviteurs les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

§ 1. — Le roseau de la discrétion.

SAINT Jean continue, dans ce chapitre, le récit de sa troisième vision : la description des prodiges qui doivent accompagner l'avènement de l'Antéchrist et précéder la fin du monde. Dieu lui avait fait savoir, un peu plus haut, qu'il aurait bientôt à quitter sa retraite de Patmos pour recommencer à prêcher. Mais il fut prévenu aussi qu'avant de reprendre ce ministère il recevrait des lumières spéciales, ce qu'il exprime ici en disant que l'Ange lui donna un roseau semblable à un sceptre. Ce roseau

représente la vertu de discrétion, si chère à saint Benoît, et qui marque d'un cachet spécial sa Règle, comme son œuvre ; vertu aussi nécessaire à quiconque doit instruire les autres, que la plume (ou le roseau) à celui qui écrit. Sans elle, il est impossible de faire pénétrer dans les cœurs la doctrine que l'on enseigne. Toute exhortation, en effet, toute prédication doit être adaptée à la capacité de ceux qui l'écoutent : on ne peut exposer indifféremment les mêmes vérités à n'importe quel auditoire. On ne parle pas le même langage aux innocents et aux pécheurs, aux enfants et aux hommes faits, à ceux qui ont la foi et à ceux qui la cherchent, à ceux qui ont embrassé la vie parfaite et à ceux dont l'idéal ne dépasse point l'observance du Décalogue (1).

Cette précieuse discrétion est comparée à la fois à un sceptre et à un roseau. A un sceptre, parce qu'elle permet, à quiconque la possède, et de régner sur ses propres passions, et de gouverner les autres hommes. Lorsqu'elle est présente dans une âme, tout s'y ordonne, tout s'y équilibre harmonieusement. Lorsqu'elle est absente, tous les excès sont à craindre et la ruine est fatale. Nécessaire à chacun pour régler sa propre conduite, elle l'est doublement à ceux qui ont la charge d'instruire ou de commander les autres. Le roi Salomon, que l'Écriture nous donne comme un modèle de sagesse, l'avait bien compris quand il la demandait à Dieu, de préférence à la richesse, à la gloire, ou à une longue vie, pour bien gouverner son peuple (2).

(1) Le célèbre *Liber pastoralis*, de saint Grégoire le Grand, n'est qu'un développement de cette notion fondamentale sur la discrétion.

(2) III Reg., III, 11.

Mais cette délicate vertu est assimilée en même temps à un *roseau*, parce qu'elle est légère comme le joug du Christ lui-même ; elle « se plie et ne rompt pas », elle sait tenir compte des circonstances, des temps, du milieu, et appliquer avec à-propos, aux cas les plus divers, les principes de la morale évangélique.

Pour mieux faire entendre le symbolisme de cette baguette, l'Ange dit à saint Jean, et, avec lui, à tous les prédicateurs : *Lève-toi* : ne te contente pas de rester assis dans ta chaire ; pratique ce que tu enseignes, et cet effort personnel rendra ton enseignement plus précis, plus nuancé, plus efficace ; *mesure le temple, l'autel et ceux qui y adorent*. Mesure le temple, c'est-à-dire l'Eglise, et songe que Dieu l'a faite pour des hommes, non pour des Anges ; mesure l'autel, c'est-à-dire l'Humanité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est le centre de notre liturgie, le propitiatoire sur lequel toutes nos prières et tous nos sacrifices doivent être déposés, si nous voulons les faire agréer de Dieu ; souviens-toi de la douceur de cet Agneau, de sa patience, de sa mansuétude, de son humilité, de sa pauvreté, et règle sur son exemple ton enseignement comme ta conduite ; mesure enfin *ceux qui y adorent*, et qui sont des hommes de chair, sujets à l'erreur, à mille faiblesses ; songe qu'ils n'ont point tous le même tempérament, les mêmes besoins, les mêmes aspirations, les mêmes ressources ; parle-leur un langage qu'ils soient capables d'entendre et n'impose à chacun qu'un fardeau qu'il puisse porter.

Mais pour l'atrium qui se trouve à l'extérieur du temple, chasse-le et ne le mesure point. Pour ceux qui n'appartiennent qu'extérieurement à l'Eglise,

comme le parvis touche à la maison sans en faire vraiment partie ; qui, tout en gardant des simulacres extérieurs de religion, n'acceptent ni la foi ni les lois de l'Eglise dans leur intégrité, comme font les pécheurs endurcis et les hérétiques, *chasse-les*, retranche-les de ta communion ; ne discute point avec eux, *ne les mesure point*, ne tiens aucun compte de leurs prétentions. Il est tout à fait inutile de chercher à adapter la Vérité révélée aux exigences de ceux qui sont par avance décidés à ne la point entendre. C'est pourquoi Notre-Seigneur, à l'heure de sa Passion, ne répondit rien aux juges qui l'interrogeaient ; c'est pourquoi, de nos jours encore, l'Eglise se refuse avec tant de fermeté, à toute « conversation », qui se propose d'amorcer un compromis entre sa doctrine et celle des sectes dissidentes. Le dogme catholique est un bloc de diamant auquel il est impossible de retrancher ou de changer la moindre parcelle. Il faut le prendre tel qu'il est.

Ne mesure donc point le parvis, car il a été donné aux nations ; car ces faux chrétiens se mettront du côté des ennemis de l'Eglise à l'heure de l'épreuve. Avec ceux-ci, ils la fouleront aux pieds, pendant quarante-deux mois, c'est-à-dire le temps du règne de l'Antéchrist. *Ils la fouleront aux pieds*, comme on foule le raisin dans le pressoir, pour en faire sortir le vin de la charité ; mais ils ne pourront l'écraser, car il est écrit que *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*.

Néanmoins, cette dernière persécution sera d'une violence inouïe ; aussi Dieu procurera-t-il des secours extraordinaires à ses fidèles, pour les empêcher de tomber dans l'apostasie. A cet effet, il sus-

citera les deux personnages mystérieux dont saint Jean va parler maintenant, et qui auront pour mission de rendre au Christ, à sa doctrine, à son Eglise un témoignage particulièrement éclatant.

§ 2. — Les deux témoins.

Et je donnerai à mes deux témoins, continue l'auteur sacré, la force et la sagesse qui leur seront nécessaires pour mener les combats des derniers jours, pour animer les fidèles, convertir les incroyants, affronter enfin le martyre. Ils prêcheront la vérité, annonçant comme une chose certaine, et sans faiblir, la ruine prochaine de l'Antéchrist, malgré les succès incroyables de celui-ci, malgré sa puissance, son génie, ses richesses et les prodiges stupéfiants qu'il accomplira. Vivant dans la plus grande austérité, *vêtus de sacs* en signe de pénitence, ils *prophétiseront* ainsi pendant *mille deux cent soixante jours*, ce qui fait environ trois ans et demi, soit la durée même promise au règne de l'Antéchrist.

Quels sont ces deux prophètes qui apparaissent ainsi soudainement dans la trame du récit apocalyptique, et dont le nom n'est pas révélé? La tradition catholique a toujours vu en eux Hénoc, qui vécut avant le déluge, et le prophète Elie : tous deux, en effet, ont disparu d'une façon mystérieuse du monde des vivants, et la Sainte Ecriture laisse entendre à mots couverts qu'ils doivent y revenir un jour. On lit, par exemple, dans la prophétie de Malachie : *Voici que je vous enverrai le prophète Elie, avant que vienne le jour du Seigneur, le grand et terrible*

jour (1) ; et dans l'Evangile de saint Matthieu, de la bouche même de Notre-Seigneur : *Elie reviendra, et il rétablira toutes choses* (2). Saint Grégoire le Grand enseigne à ce sujet que le prophète du Carmel, après avoir été enlevé, sur les bords du Jourdain, dans un char de feu, fut transporté dans une partie inconnue de l'univers, où il attend la fin du monde, pour reparaître alors, et payer le tribut que chaque homme doit à la mort (3). Cette opinion a été suivie par tous les Docteurs de l'Eglise : Elie, selon leur sentiment commun, n'est point au ciel ; il ne jouit pas, comme les élus, de la vision béatifique. Mais il a recouvré un état semblable à celui de nos premiers parents avant leur chute. Provisoirement affranchi des conditions ordinaires de la vie humaine, il attend, au milieu d'une grande paix du corps et de l'âme, dans un état de bonheur continu qui dépasse toutes les joies de la terre, le moment de revenir confesser le Christ, et de verser son sang en témoignage de sa foi.

Pour Hénoc, la Tradition s'appuie sur un passage de la Genèse, où il est dit de lui *qu'il disparut, parce que Dieu l'enleva* (4) ; et plus encore sur le texte suivant, tiré de l'Ecclésiastique : *Hénoc fut agréable à Dieu, et il fut transporté dans le paradis, afin de prêcher la pénitence aux nations* (5) ; c'est-à-dire : il fut placé dans un lieu de repos, afin de revenir un jour prêcher la pénitence aux nations. Quelques commentateurs, cependant, ont pensé qu'il s'agissait ici de Moïse, en souvenir de la scène de la

(1) IV, 5.

(2) XVII, 11.

(3) Hom. XXIX sur l'Evangile.

(4) V, 22.

(5) XLIV, 16.

Transfiguration ; mais la très grande majorité tient pour Hénoc comme compagnon d'Elie. Ces deux hommes sont la figure des Saints que Dieu envoie à son Eglise dans les temps d'épreuve, pour la consoler et défendre sa doctrine.

L'auteur sacré, donc, après avoir annoncé le retour de ces deux serviteurs de Dieu, les compare à *deux oliviers*, puis à *deux chandeliers* : à deux oliviers, parce qu'ils seront pleins de l'onction de l'Esprit-Saint, et parce qu'ils produiront de la charité comme l'olivier produit de l'huile ; à deux chandeliers, parce qu'ils porteront en eux la lumière de la vérité divine, et serviront à éclairer les autres hommes. *Ils se tiendront en la présence du Maître de la Terre*, c'est-à-dire, ils seront toujours attentifs à la présence de Dieu, ne cherchant que l'exécution de Sa volonté, insensibles aux attraites comme aux menaces du monde. Mais pour accomplir la mission dont ils seront chargés, Dieu les munira d'une puissance surhumaine. *Si quelqu'un prétend leur nuire, un feu sortira de leur bouche, qui dévorera leurs ennemis*. Ces paroles sont à prendre dans un sens figuré ; elles signifient que si quelqu'un veut essayer de les séduire et cherche à les détourner de prêcher la vérité, il sentira dans leurs paroles une telle sagesse et une charité si ardente qu'il en sera couvert de confusion. Et si, refusant de se laisser convaincre, il s'efforçait d'employer contre eux la violence, et de les *blessar dans leurs corps*, qu'il sache bien que, de par la divine justice, il se condamnerait lui-même à périr.

Les deux témoins auront le pouvoir de fermer le ciel et d'empêcher la pluie de tomber ; celui de

changer les eaux en sang et celui de *frapper la terre de toute plaie* aussi souvent qu'ils le voudront.

On lit dans la Sainte Ecriture qu'Elie, pour arrêter l'impiété d'Achab, condamna la Palestine à une sécheresse de trois années (1) ; que Moïse, pour délivrer le peuple hébreu de l'oppression du Pharaon, changea les eaux en sang et frappa l'Egypte de dix plaies (2). Il est naturel de supposer que ceux qui auront à maîtriser l'Antéchrist seront doués d'un pouvoir encore plus considérable.

Cependant, certains commentateurs pensent que, pour laisser à la dernière persécution toute sa violence, Dieu n'accordera à personne alors la puissance de faire des miracles. Dans cette hypothèse, il faut entendre au sens figuré les paroles qui viennent d'être dites : Le pouvoir de *fermer le ciel* sera celui d'empêcher toute prédication ; les hérétiques se sentiront tellement dominés par la sagesse des deux prophètes qu'ils n'oseront plus rien dire publiquement ; le pouvoir de *changer les eaux en sang* donnera aux deux témoins l'autorité nécessaire pour faire voir aux plus ignorants le caractère mortel des doctrines pernicieuses qu'ils buvaient jusqu'alors comme de l'eau ; celui enfin de *frapper la terre de toutes sortes de plaies* leur permettra de toucher les cœurs et d'y imprimer la crainte des châtiments éternels.

Lorsqu'ils auront achevé la mission à eux confiée par Dieu, et qu'ils auront rendu à la divinité de Jésus-Christ un témoignage suffisant, ils seront à leur tour livrés à l'Antéchrist pour subir le martyre. Alors, dit saint Jean, *la bête qui monte de*

(1) III Reg., XVII, 1.

(2) Ex., VII et sqq.

*l'abîme leur fera la guerre, les vaincra, au moins en apparence, et les mettra à mort. La bête n'est autre que l'Antéchrist lui-même, qui, par la violence de ses passions, ressemblera à une vraie bête sauvage. Cependant, il se gardera bien, tout d'abord, d'éta-
ler au grand jour la cruauté qui sera le fond de son caractère. Il s'appliquera, au contraire, à se mon-
trer libéral et généreux, pour séduire les hommes et se faire agréer d'eux comme chef et comme roi. Mais, ensuite, lorsque son pouvoir sera solidement
établi, la bête montera de l'abîme, la méchanceté cachée au fond de son cœur se dévoilera et se tra-
duira en actes d'une férocité inattendue. Irrité de la résistance que lui auront opposée les deux pro-
phètes, il leur déclarera une guerre acharnée et, vainqueur d'un instant, les fera mettre à mort. Et leurs corps demeureront sans sépulture sur les
places de la grande cité. L'auteur sacré dit ici : les places, au pluriel, parce que les corps des deux
martyrs seront portés tour à tour, dit-on, aux en-
droits principaux de la ville, pour bien montrer à tous la puissance de l'Antéchrist et pour servir
d'avertissement à quiconque serait tenté de lui tenir tête. La grande cité où leur Maître, c'est-à-dire le
Seigneur Jésus, a été crucifié désigne Jérusalem. Celle-ci est appelée mystiquement Sodome ou
Egypte : l'Egypte est par excellence la terre de l'idolâtrie, son nom veut dire, en hébreu, ténèbres ;
Sodome est le type de l'abomination, son nom signi-
fie la muette ou l'aveugle : par ces expressions, l'au-
teur veut faire entendre l'aveuglement et la misère morale dans laquelle est tombée la cité sainte, pour
n'avoir pas su reconnaître son Sauveur et pour n'avoir pas voulu confesser ses fautes.*

Les corps des deux martyrs resteront donc ainsi exposés, sans sépulture, pendant trois jours et demi. Beaucoup de commentateurs pensent que ces der-
niers mots ne doivent pas être pris au sens littéral, mais que ce spectacle se prolongera fort longtemps, puisque, selon la suite du récit, des *hommes de tou-
tes tribus, de tous les peuples, de toutes les langues, de toutes les nations* pourront les contempler.

Cette exécution sera une source de joie pour les hommes qui habitent la terre, c'est-à-dire qui sont voués tout entiers, corps et âme, aux choses de la terre, sans aucune aspiration vers les biens éter-
nels. Ils donneront des fêtes, à cette occasion, et s'enverront les uns aux autres des présents, en signe d'allégresse, ravis de voir cesser le tourment d'inquiétude que leur causaient les deux prophètes, avec leurs avertissements terribles et leurs conti-
nuelles menaces de châtements.

Mais une fois révolu le délai fixé par Dieu, les âmes des deux martyrs réintégreront leur corps (1). On les verra soudain tous les deux se relever, se tenir sur leurs pieds : alors une grande frayeur s'emparera de ceux qui les avaient vus morts ; ils ne douteront plus, à ce signe, que les prophètes n'aient dit vrai, et que leurs menaces ne soient bientôt suivies d'exécution. Eux, cependant, n'ayant plus rien à faire sur la terre, seront appelés par Dieu. Et ils s'élèveront vers le ciel dans un nuage, aux yeux stupéfaits de leurs ennemis.

(1) Saint Jean, à ce point de son récit, passe sans transition du futur au parfait, pour montrer que tout, le passé comme l'avenir, est simultanément présent de-
vant Dieu, et que les événements annoncés ici sont aussi certains que s'ils s'étaient déjà produits. Toutefois, nous avons gardé le futur, dans ce commentaire, pour rendre le sens plus clair.

§ 3. — La septième trompette.

Aussitôt après leur ascension, un tremblement formidable ébranlera toute la terre, et *la dixième partie de la cité sera détruite*. L'Eglise nous enseigne, dans l'Office de la Dédicace (1), que la Cité de Dieu se bâtit, non avec des pierres ordinaires, mais avec des pierres vivantes, c'est-à-dire avec les âmes des justes. Ceux-ci, à mesure qu'ils y sont admis, viennent occuper, selon une opinion courante parmi les auteurs mystiques, les places laissées libres par les anges apostats. Ainsi ils s'incorporent aux hiérarchies célestes et, d'après le degré de leur charité, se répartissent, comme les anges, en neuf chœurs. *La dixième partie*, dont il est question ici, ce sont ceux qui ne trouvent place dans aucun de ces chœurs, et qui sont dès lors condamnés à une ruine éternelle avec les démons. Ceux-là compteront dans leurs rangs un bon nombre des serviteurs de l'Antéchrist, et c'est la perte de ces derniers que saint Jean entrevoit ici symboliquement, sous la figure *des sept mille hommes* qui moururent alors, sans faire pénitence.

Les autres, épouvantés par ces événements terribles, se convertiront et, revenant à Dieu, lui rendront grâces d'avoir bien voulu les arracher à la puissance des ténèbres.

*
**

Ainsi finira la *deuxième* des trois grandes tribulations qui doivent précéder la fin du monde, savoir : la persécution de l'Antéchrist. Voici maintenant la

(1) Cf. Hymne des Vêpres.

troisième, qui *va venir bientôt* : et celle-là ce sera la terreur panique qui s'emparera de l'humanité lorsque commenceront à se produire dans la nature les signes précurseurs du Jugement. Mais elle sera précédée d'une courte période de paix, annoncée par *la trompette du septième Ange*. Cette dernière trompette représente les derniers prédicateurs qui se feront entendre dans l'Eglise, pour dire aux hommes l'avènement imminent du Fils de Dieu, la nécessité urgente de se convertir.

En même temps, un nouvel hymne d'allégresse retentira dans le ciel : « *Le royaume de ce monde, chanteront les élus, qui a été si longtemps l'empire du démon, est devenu maintenant le royaume du Seigneur notre Dieu et de son Christ, et Il régnera à travers les siècles des siècles. Amen.* » Et les *vingt-quatre vieillards qui se tiennent sur leurs sièges, en la présence de Dieu*, c'est-à-dire l'ensemble des Prophètes, des Apôtres et des Saints qui doivent servir d'assesseurs à Notre-Seigneur, au jour du Jugement, ainsi qu'Il l'a Lui-même promis ; tous, saint Jean les vit qui se prosternaient le visage contre terre, adorant Dieu et disant : « *Nous vous rendons grâces, Seigneur, Souverain Maître de toutes choses ; Dieu tout-puissant, auquel rien ne peut échapper, rien ne peut résister ; Vous qui êtes, qui étiez et qui devez venir. — Vous qui êtes, immuable dans votre Etre éternel ; Vous qui étiez présent ; alors même que les impies niaient votre existence et vous tournaient en dérision ; Vous qui devez venir incessamment pour juger l'univers. — Nous vous rendons grâces de ce que vous daigniez user de votre puissance pour rassembler votre Eglise, pour écraser ses ennemis, et de ce que vous*

avez établi votre royaume dans nos cœurs. Les nations, c'est-à-dire tous ceux qui sont restés dans l'état de nature, qui n'ont point été régénérés dans le Christ, tous les serviteurs obstinés du monde, se sont irritées contre vous, au lieu de s'humilier et de faire pénitence, devant les prodiges dont ils étaient témoins. Aussi la mesure est comble : l'heure de votre juste colère est maintenant arrivée. Le moment est venu de juger les morts, de récompenser vos serviteurs, les prophètes, les saints et ceux qui craignent votre nom, qu'ils soient petits ou grands, car vous n'oublierez personne ; et d'exterminer, au contraire, ceux qui ont infecté le monde de leur corruption.

Quatrième Vision

ASSAUTS DE L'ENFER CONTRE L'EGLISE

PREMIERE PARTIE

LA FEMME ET LE DRAGON

CHAPITRE XI. — 19. Et le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel : et l'arche de son alliance apparut dans son temple, et il se produisit des éclairs, des voix, des tremblements de terre, et une grêle abondante.

CHAPITRE XII. — 1. Et un grand signe apparut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, et la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles : — 2. et, portant [un fruit] dans son sein, elle criait dans le désir de l'enfantement, et elle souffrait pour enfanter. — 3. Et il apparut un autre signe dans le ciel : et voici un grand dragon roux, qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes, sept diadèmes ; — 4. et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre, et le dragon se tint devant la femme qui allait enfanter : afin que, lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son fils. — 5. Et elle mit au monde un fils du sexe masculin, qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer : et son fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône : — 6. et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une place préparée par Dieu, afin d'être nourrie pendant mille deux cent soixante jours. — 7. Et un grand combat s'engagea dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, et ses anges [avec lui]. — 8. Et ils furent impuissants, et il ne se trouva plus, dès lors, de place pour eux dans le ciel. — 9. Et ce grand dragon fut jeté bas, l'antique serpent qui est appelé diable, et Satan, qui séduit tout l'univers : et il fut rejeté sur la terre, et ses anges furent chassés avec lui. — 10. Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui disait : Maintenant s'est accompli le salut, et la vertu, et le règne de notre Dieu,

et la puissance de son Christ : parce que l'accusateur de nos frères a été rejeté, lui qui les accusait jour et nuit en présence de notre Dieu. — 11. Et eux ont triomphé de lui, à cause du sang de l'Agneau, et à cause de la parole de leur témoignage, et parce qu'ils n'ont pas aimé leurs âmes jusqu'à la mort. — 12. A cause de cela, réjouissez-vous, cieux, et vous qui habitez au milieu d'eux. Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable descend vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps. — 13. Et après que le dragon eut vu qu'il avait été jeté sur la terre, il poursuivit la femme, qui enfanta un fils : — 14. et à la femme furent données deux grandes ailes, pour qu'elle volât au désert, vers son lieu [de refuge], où elle est nourrie pendant un temps, et des temps, et la moitié d'un temps, hors de la face du serpent. — 15. Et le serpent envoya de sa bouche, derrière la femme, de l'eau comme un fleuve, afin de la faire emporter par le fleuve. — 16. Et la terre vint au secours de la femme, et la terre ouvrit sa bouche, et elle absorba le fleuve que le dragon avait envoyé de sa bouche. — 17. Et le dragon s'irrita contre la femme : et il s'en alla faire la guerre contre le reste de sa descendance, contre ceux qui gardent les commandements de Dieu, et qui rendent témoignage à Jésus-Christ. — Et il s'établit sur le sable de la mer.

LA quatrième vision de l'Apocalypse annonce, sous la forme d'un combat engagé par un dragon contre une femme, l'assaut continu que mèneront les puissances infernales contre l'Eglise, depuis sa fondation jusqu'à la fin des temps. Elle est destinée à affermir notre constance devant les épreuves et les persécutions, en nous montrant les secours que Dieu assure à l'Epouse de son Fils et la victoire qu'Il lui réserve.

§ 1. — La femme revêtue du soleil.

Cette vision, dont la description proprement dite commence avec le chapitre XII^e, s'amorce néanmoins avec le dernier verset du chapitre XI^e, qui

lui sert de préambule. Ainsi elle s'enchaîne étroitement à la vision précédente : l'auteur sacré, usant de la liberté coutumière au style prophétique, ramène sans transition le lecteur, de la fin du monde qu'il vient de lui faire entrevoir, au mystère de l'Incarnation et aux origines de l'Eglise : *Et le temple de Dieu, dit-il, fut ouvert dans le ciel*. Le temple de Dieu désigne ici mystiquement le mode selon lequel Dieu veut être adoré et servi par les hommes, par analogie avec l'édifice de pierre dans lequel se célèbre le culte divin. C'est à cette révélation d'un temple spirituel supérieur au temple de Jérusalem que Notre-Seigneur faisait allusion quand il disait à la Samaritaine : *Femme, crois-moi, ce n'est plus à Jérusalem que vous adorerez le Père : mais l'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... Car Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité* (1). Ainsi le temple de Dieu fut ouvert quand le Christ nous apprit à servir par amour, et à honorer dans le secret de notre cœur ce Dieu que les Juifs jusqu'alors n'avaient adoré que par crainte, et en lui offrant des sacrifices sanglants ; il fut ouvert dans le ciel, c'est-à-dire dans l'Eglise parce que ce culte spirituel lui appartient en propre et ne se trouve que chez elle.

Et l'arche d'alliance apparut au milieu du temple : l'arche d'alliance véritable, celle dont il est question ici et dont l'Ancien Testament ne connaissait que la figure, représente l'Humanité du Christ, où se trouve déposé le gage authentique de l'alliance

(1) Jo., IV, 21 et suiv.

du Créateur avec sa créature. L'Humanité du Christ apparut donc *au milieu du temple*, comme le centre du culte qu'il convient de rendre à Dieu; comme la révélation essentielle, l'intermédiaire unique et nécessaire entre les hommes et leur Créateur; comme le don du ciel par excellence, celui dans lequel le Père a mis toutes ses complaisances et dont il a fait l'exemplaire achevé de toute perfection. Dès que le Christ eut révélé à ses disciples le secret des divins mystères, ceux-ci se répandant à travers le monde, *produisirent partout des éclats de tonnerre, des voix, des tremblements de terre*, entendez qu'ils accomplirent des miracles stupéfiants, multiplièrent les prédications, ébranlèrent les hommes et les convertirent, tandis que se déchaînait contre eux *une grêle abondante* de persécutions.

Ainsi l'Eglise est fondée, et un combat à mort va s'engager entre elle et le démon pour la possession du genre humain, combat que saint Jean vit se dérouler symboliquement entre une femme et une bête. *Un grand signe*, dit-il, *apparut dans le ciel : une femme revêtue du soleil*, figure de l'Eglise, enveloppée toute entière dans le Christ qui est à la fois sa protection et sa parure, comme le vêtement l'est pour le corps. *Elle avait la lune sous ses pieds*, parce qu'elle est supérieure à toutes les vicissitudes terrestres. La lune, qui sans cesse croît et décroît, est le symbole des choses humaines, qui toujours montent ou descendent. Rien n'est stable ici-bas : les institutions les plus vénérables, les fortunes les mieux assises, s'effritent peu à peu ou s'écroulent d'un seul coup; d'autres se lèvent à l'horizon pour prendre leur place, qui, une fois établies, déclineront à leur tour : seule l'Eglise, fondée sur la pierre

posée par le Verbe, demeure inébranlable au milieu de ce perpétuel mouvement de flux et de reflux. Elle porte *sur sa tête une couronne de douze étoiles*, la doctrine des douze apôtres, qui sertit tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle enseigne. *Et, ayant dans son sein*, c'est-à-dire dans son cœur, le désir du salut des âmes, *elle criait dans les douleurs de l'enfantement*, elle suppliait Dieu nuit et jour de l'aider à engendrer des âmes à la vie éternelle, et *elle souffrait pour enfanter*, s'adonnant à la pénitence, aux veilles, aux jeûnes, pour atteindre cette fin.

La femme revêtue du soleil désigne aussi la Vierge Marie, irradiée par le Verbe dans le mystère de l'Incarnation; et encore, au sens moral, toute âme sainte dans laquelle le Christ établit sa demeure. Les douze étoiles qui font la couronne de la Vierge — et aussi, quoique à un degré beaucoup moindre, celle de ces âmes saintes — sont les douze fruits de l'esprit, tels que les énumère saint Paul dans sa lettre aux Galates, savoir : la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Portant elle aussi dans son cœur un ardent désir du salut des âmes, la Très Sainte Mère de Dieu gémissait à la pensée des souffrances qu'aurait à endurer son Fils pour opérer le salut du monde; et *elle était torturée par les douleurs de son enfantement* : toute sa vie elle fut hantée par le spectre de la croix où son enfant devait être attaché un jour, et au pied de laquelle elle-même souffrirait les douleurs qui lui avaient été épargnées au moment où elle l'avait mis au monde.

Quant aux âmes saintes, elles portent dans le

secret de leur cœur un désir de la vie éternelle qui les consume, qui les torture, qui leur fait pousser vers le ciel des cris suppliants, et, comme sainte Thérèse, « elles se meurent de ne pouvoir mourir ».

§ 2. — Le Dragon.

Alors un autre signe apparut dans le ciel, un signe qui s'opposait au premier et se partageait avec lui la masse entière de l'humanité : car quiconque est du parti de Dieu combat sous l'étendard de la Vierge et de l'Eglise ; quiconque, au contraire, se fait serviteur du monde porte les couleurs de Satan. *C'était un dragon énorme et rouge ; énorme*, parce que le démon est armé d'une puissance redoutable ; *rouge*, parce qu'il est assoiffé de sang. Il avait sept têtes, et dix cornes, et sept diadèmes sur ses sept têtes. Les sept têtes du monstre — *capita* en latin — représentent les sept péchés capitaux, qui servent de principe à tous les autres. Dans le style de l'Ecriture, la *corne*, qui dresse sa pointe vers le ciel, est souvent le symbole de l'orgueil et de la révolte contre Dieu. Celles que l'imagerie chrétienne a coutume de mettre sur la tête du démon ne sont que la traduction matérielle du *Non serviam* initial, par lequel cet esprit de superbe se dressa contre son Créateur. Le dragon ici en porte dix, pour montrer que sa volonté s'oppose sur tous les points à la volonté de Dieu, qui se fait connaître à nous essentiellement par les dix préceptes du *Décalogue*. Enfin les *diadèmes* dont il se pare représentent les victoires qu'il a remportées sur les hommes ; leur nombre *sept* donne à entendre que chacun des

péchés capitaux a été pour lui matière à de nombreux triomphes.

Et sa queue fit tomber le tiers des étoiles et les jeta sur la terre : dès l'origine du christianisme, il séduisit par son hypocrisie beaucoup de ceux qui appartenaient au peuple de Dieu ; il les détourna de la recherche des biens célestes en les orientant vers ceux de la terre. *Et il se tint devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils* : chaque fois que l'Eglise, par le sacrement du baptême, engendre une âme à la vie surnaturelle, le démon cherche à perdre celle-ci ; chaque fois qu'une âme produit une bonne œuvre, il se tient aux aguets pour lui en ravir le mérite par des pensées de vaine gloire.

La femme, cependant, mit au monde un garçon du sexe masculin, c'est-à-dire une génération de chrétiens vigoureux prêts à affronter toutes les persécutions. On remarquera le redoublement de cette expression : *un fils du sexe masculin*. L'Eglise, en effet, dans le style allégorique de l'Ecriture, n'enfante que des fils ; car le sexe des âmes n'est pas celui des corps : toute âme dans laquelle l'esprit domine la sensualité est du sexe masculin ; toute âme dans laquelle la chair règne en maîtresse est du sexe féminin. C'est pourquoi le Pharaon d'Egypte, tenant le rôle du démon et persécutant, dans la race d'Israël, l'image du peuple de Dieu, disait à ses serviteurs : *Mettez à mort tous les garçons, mais conservez les filles* (1).

Ce fils devait gouverner les nations avec une verge de fer, parce que les premières générations chrétiennes, grâce au prestige de leur vertu, réussirent

(1) Ex, I, 16.

à imposer aux peuples barbares des lois si contraires à la nature de l'homme qu'aucun législateur n'aurait pu les faire accepter ; telles sont, par exemple, le pardon des injures, l'amour des ennemis, la mortification des désirs, etc... La *verge de fer* signifie encore, au sens moral, la domination rigoureuse que les âmes viriles exercent sur tout le peuple de sensations et de sentiments qui se pressent dans la partie inférieure d'elles-mêmes.

Et ce fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône, parce que Jésus, après avoir accompli l'œuvre de la Rédemption, remonta vers son Père, et s'assit sur son trône pour juger les vivants et les morts. Au sens moral, ce fils est l'esprit des saints, qui une fois dégagé de la tyrannie des passions établit sa demeure en Dieu, et cherche en Lui sa sécurité et son repos.

§ 3. — Le combat dans le ciel.

La femme, cependant, pour échapper au dragon, *s'enfuit dans sa solitude, où elle avait une place préparée par Dieu* : au temps des persécutions, l'Eglise laissant la pompe des cérémonies et les manifestations extérieures du culte, se réfugie dans le secret des cœurs, où Dieu lui a préparé une place, où il a établi ces sanctuaires intimes dans lesquels on l'adore *en esprit et en vérité*. De même c'est dans le désert, dans la séparation d'avec le monde, dans le dépouillement de toutes choses, que les âmes justes cherchent leur protection contre les assauts du démon, et Dieu, qui les attendait là, vient alors les visiter, comme Il le dit Lui-même par son prophète Osée : *Je le conduirai dans la solitude, et je*

parlerai à son cœur (1). C'est là que les anges *les nourrissent du pain de la parole divine et du vin de la comunion durant mille deux cent soixante jours*, soit trois ans et demi, c'est-à-dire le temps que doit durer la persécution de l'Antéchrist, et, par extension toute persécution. Cependant, ce chiffre représente aussi, d'après la tradition, le temps que Notre-Seigneur consacra à la prédication de sa doctrine : saint Jean veut dire ici que les anges ne nourrissent les âmes, dans l'Eglise, que du pain préparé par Notre-Seigneur durant le temps qu'il enseigna sur la terre.

Et un grand combat s'engagea dans le ciel : à la suite de l'Ascension du Christ, une bataille acharnée s'engagea sur la terre pour la possession du ciel : l'Eglise, protégée par saint Michel, par les milices célestes, mais aussi par ses Pontifes, ses Docteurs, ses saints, que l'Ecriture range ici au nombre des anges, l'Eglise combattait pour conquérir, non les empires de la terre, mais le royaume des cieux ; et le démon luttait contre elle avec fureur pour conserver son hégémonie, pour maintenir le culte qu'il recevait alors des hommes, sous la figure des idoles, lui dont la plus haute ambition est de se rendre semblable au Très-Haut et de se faire adorer comme un dieu (2). Le combat se livrait dans les âmes, et saint Paul y fait clairement allusion quand il déclare que nous *n'avons pas à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les princes, et les puissances, et contre ceux qui gouvernent ce monde de ténèbres, contre les esprits d'iniquité*, pour la possession des biens célestes (3).

(1) II, 14.

(2) Is., XIV, 13, 14.

(3) Ephes., VI, 12.

Les démons, cependant, ne purent *prévaloir*, ils furent contraints de *céder la place* à la religion nouvelle et de renoncer à se faire adorer par les hommes. Le paganisme disparut du monde civilisé, les autels des faux dieux furent partout abattus. *Et le grand dragon fut jeté bas*, malgré sa puissance; malgré la longue expérience qu'il a acquise, au cours des générations, des meilleurs moyens de tenter l'homme, expérience que l'Écriture évoque ici en l'appelant : *l'antique serpent*; elle le nomme encore *diable*, mot qui veut dire « double » et, par conséquent, hypocrite; ou : *Satan*, c'est-à-dire l'adversaire, l'ennemi obstiné de notre salut, *qui séduit tout l'univers*, qui réussit à tromper et à faire pécher tous les hommes, même les plus saints.

Tout ce passage, dont nous avons essayé d'indiquer sommairement à la fois le sens allégorique et le sens moral, comporte aussi un « sens historique » : il rappelle la grande bataille qui se livra dans le ciel lorsque Dieu, après avoir créé les anges, soumit ceux-ci à une épreuve pour voir si leur amour était sincère; épreuve qui consista, selon l'opinion des meilleurs théologiens, à leur montrer *la femme revêtue du soleil*, c'est-à-dire le mystère de l'Incarnation. Les uns se soumirent aussitôt à tous les désirs de leur Créateur; les autres se révoltèrent contre la perspective d'avoir à adorer un jour un Dieu fait homme. Les premiers, conduits par saint Michel, résistèrent vaillamment aux suggestions de Lucifer, tandis que celui-ci se jetant dans la rébellion perdait toute la splendeur dont Dieu l'avait revêtu. Devenu un monstre d'horreur, il réussit néanmoins à entraîner dans sa chute *le tiers des étoiles*, c'est-à-dire la troisième partie des esprits

célestes; la première partie comprenant ceux qui furent choisis pour demeurer toujours près de Dieu, dans le ciel, la seconde, ceux qui acceptèrent d'être députés auprès des hommes pour leur servir de gardiens.

Mais, fidèles à la méthode des Pères qui recommandent aux commentateurs d'Écriture sainte la sobriété, nous nous contenterons de ces indications et nous reviendrons au sens allégorique, c'est-à-dire à la prophétie sur l'histoire de l'Église.

§ 4. — Défaite du Démon.

Ainsi *le dragon fut rejeté sur la terre*, et ses satellites avec lui. Chassé du ciel et de l'âme des justes, il ne trouva plus de place que dans le cœur des hommes assujettis aux choses de la terre. *Et une voix puissante se fit entendre dans le ciel*, celle des anges qui se réjouissaient de la délivrance des hommes, *et qui disaient* : « Maintenant la mort a fait place à l'espérance du salut, la corruption à la vertu, le règne du péché au règne de Dieu, la tyrannie du démon à la puissance du Christ. Voici qu'il a été jeté bas, l'accusateur de nos frères. — Remarquez en passant la tendresse des anges, qui disent : *nos frères*, pour parler des hommes. — Après les avoir poussés au péché par tous les moyens, il ne cessait ensuite de les accuser devant Dieu, le jour et la nuit, les réclamant comme sa part, au nom du décret qui condamnait leur race à mort (1). *Et nos frères l'ont vaincu*, non par leurs propres mérites, mais grâce au sang de l'Agneau et par le témoi-

(1) Coloss., II, 14.

gnage qu'ils ont rendu à sa résurrection, à sa divinité; et parce qu'ils n'ont pas aimé la vie présente jusqu'à perdre leur âme. Réjouissez-vous donc, *cieux*, anges des hiérarchies supérieures, et avec vous, tous ceux qui habitent au milieu de vous, c'est-à-dire, qui vivent sous votre protection et qui reçoivent vos lumières. Réjouissez-vous de ce que le démon et ses satellites ont été vaincus. Malheur, au contraire, à la terre et à la mer; malheur aux hommes attachés uniquement aux choses d'ici-bas et toujours agités par leurs passions, comme la mer par les vagues; malheur, car le démon descend vers vous rempli de colère, furieux de ce qu'il a été chassé du cœur des élus, dévoré du désir de nuire et sachant que le temps dont il dispose est court. »

§ 5. — Nouveaux assauts.

Le dragon, en effet, une fois précipité sur la terre, n'abandonna pas la partie : il poursuivit la femme, qui mit au monde un enfant mâle. Lorsque l'empereur Constantin eut assuré le triomphe du christianisme en adorant la Croix, le démon, sentant que le monde allait lui échapper, suscita contre l'Eglise les grandes erreurs d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, et les autres. Remarquons qu'il persécute la femme, non le Christ : c'est là, en effet, un trait commun à tous les hérétiques. Ils ne demandent pas à leurs disciples de renier Jésus-Christ, mais il les séparent de l'Eglise catholique et tournent contre celle-ci toute leur fureur.

La femme reçut de Dieu deux grandes ailes : la sagesse, qui lui permet de déjouer les arguties des hérétiques, et la patience, qui rend vaines leurs

persécutions. Grâce à ces ailes, les défenseurs de la foi purent se réfugier dans la solitude, au sens où nous l'avons expliqué plus haut, et y être nourris à l'abri des morsures du serpent, pendant un temps, et deux temps, et un demi-temps, soit trois ans et demi, le mot : *temps*, ayant ici la valeur d'une année. Ces trois ans et demi ont la même signification que les mille deux cent soixante jours dont il a été parlé ci-dessus.

Le démon, incapable d'atteindre la femme qui s'était enfuie, lançait derrière elle de l'eau comme un fleuve; entendez par là que, ne pouvant ébranler les Saints qui servent de fondement à l'Eglise, il diffusait, par la bouche des impies, une doctrine semblable en apparence à la doctrine catholique; mais, au lieu de ce fleuve d'eau vive qui jaillit du trône de l'Agneau et qui fertilise toute l'Eglise, ce n'était qu'une eau putride, une eau inerte, une doctrine morte, sous laquelle il s'efforçait de submerger le peuple fidèle, pour le perdre.

Au sens moral, l'âme, sous la pression de la persécution, engendre un enfant mâle, le Christ lui-même, qui devient présent en elle; les deux ailes que Dieu lui donne sont la dévotion dans la prière et la patience dans l'épreuve. Elle s'enfuit alors au désert, où elle trouve le repos de la contemplation. Mais le démon ne l'y laisse pas longtemps en paix et la poursuit à nouveau de ses tentations; le fleuve qu'il envoie derrière elle est le souvenir des plaisirs du monde, par le moyen duquel il cherche à la perdre.

La terre, continue l'auteur, vint au secours de la femme. Les princes de la terre, à la suite de Constantin, vinrent au secours de l'Eglise. Les évêques,

assemblés en concile sous la protection des empereurs, *ouvrèrent la bouche et absorbèrent le fleuve* lancé par le dragon, en condamnant formellement les théories des hérétiques. *Et le dragon s'irrita contre la femme* : impuissant à triompher de l'Eglise dans sa doctrine, il chercha à la perdre dans ses mœurs ; c'est pourquoi *il s'en alla combattre contre le reste de sa progéniture*, contre le menu peuple, contre ceux qui ne sont point parfaits, mais qui *observent les commandements de Dieu et rendent témoignage à Jésus-Christ* par une vie conforme à l'Evangile. *Et il se dressa sur le sable de la mer* : ne pouvant réussir à les vaincre tous, il établit du moins son empire sur les esclaves du monde, sur ceux qui sont aussi légers que le sable et aussi agités que les flots de la mer.

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX BÊTES

CHAPITRE XIII. — 1. Et je vis une bête qui montait de la mer, ayant sept têtes, et dix cornes, et sur ses cornes, dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. — 2. Et la bête que je vis était semblable à une panthère, et ses pieds [étaient] comme les pieds d'un ours, et sa bouche, comme une bouche de lion. Et le dragon lui donna sa force et une grande puissance. — 3. Et je vis l'une de ses têtes comme frappée à mort : et la blessure de sa mort fut guérie. Et toute la terre fut remplie d'admiration derrière la bête. — 4. Et ils adorèrent le dragon, qui a donné puissance à la bête : et ils adorèrent la bête, disant : Qui est semblable à la bête ? et qui pourra lutter avec elle ? — 5. Et il lui fut donné une bouche qui disait de grandes choses, et des blasphèmes : et il lui fut donné pouvoir de faire [le mal] pendant quarante-deux mois. — 6. Et elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu pour blasphémer son nom, et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. — 7. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. Et il lui fut donné puissance sur toute tribu, peuple, langue et nation : — 8. et tous ceux qui habitent la terre l'adorèrent : [ceux] dont les noms ne sont pas écrits dans le Livre de vie de l'Agneau, qui a été mis à mort, dès l'origine du monde. — 9. Si quelqu'un a une oreille, qu'il entende. — 10. Celui qui aura mené [les autres] en captivité ira en captivité : celui qui aura tué avec le glaive, il faut qu'il périsse par le glaive. C'est là que se trouve la patience et la foi des saints. — 11. Et je vis une autre bête qui montait de la terre, et elle avait deux cornes semblables à [celles] de l'Agneau, et elle parlait comme le dragon. — 12. Et toutes les [œuvres] puissantes

[qu'accomplissait] la première bête, elle [les] accomplissait en sa présence : et elle amena la terre, et ceux qui l'habitent, à adorer la première bête, dont la blessure de la mort a été guérie. — 13. Et elle accomplit de grands prodiges, au point même qu'elle faisait descendre du feu du ciel sur la terre en présence des hommes. — 14. Et elle séduisit ceux qui habitent sur la terre, par le moyen des signes qu'il lui fut donné de faire en présence de la bête, disant aux habitants de la terre de faire une image de la bête, qui porte la trace [du coup] d'épée [qui l'a tuée] et qui est ressuscitée. — 15. Et il lui fut donnée d'insuffler la vie à l'image de la bête, et de faire parler l'image de la bête : et de faire que quiconque n'aura pas adoré l'image de la bête soit mis à mort. — 16. Et elle fera que tous, les petits, et les grands, et les riches, et les pauvres, et les [hommes] libres, et les esclaves, porteront le caractère [de la bête] sur leur main droite ou sur leur front. — 17. Et que personne ne pourra acheter ni vendre, à moins qu'il ne porte le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. — 18. Voici [maintenant en quoi] consiste la sagesse. Que celui qui a l'intelligence suppute le nombre de la bête. Car ce nombre est [un nombre] d'homme : et son nombre est de six cent soixante-six

§ 1. — La Bête qui monte de la mer.

APRÈS une vue d'ensemble sur la guerre que le dragon fait à la femme, c'est-à-dire que le démon mène contre l'Eglise à travers les âges, saint Jean en arrive maintenant à la phase la plus aiguë de cette lutte, aux Jours redoutables où paraîtra l'Antéchrist.

Et je vis, dit-il, une bête qui montait de la mer, L'Antéchrist a déjà été désigné sous cette forme à la troisième vision, lorsque nous fut montré son duel avec Hénoc et Elie. Il est appelé : bête, et, plus exactement : *bestia* (bête sauvage), parce qu'il sera la personnification des passions les plus cruelles de l'humanité ; parce qu'il agira perpétuellement

au rebours de la raison, parce qu'il sera animé d'instincts féroces envers tous les hommes. Il est dit *monter de la mer*, entendez : du fond de l'amertume du monde, en ce sens qu'il sera le produit le plus accompli de la perversité humaine.

Il avait, continue l'apôtre, *sept têtes et dix cornes*. Au sens historique, les sept têtes représentent les différents princes qui, au cours des sept âges du monde, auront été ses précurseurs en cherchant à anéantir le peuple de Dieu : tels par exemple, le Pharaon d'Égypte, qui donna l'ordre d'égorger sans merci les nouveau-nés des Hébreux ; Jézabel, qui mit tout en œuvre pour remplacer le culte du vrai Dieu par celui de Baal, et fit massacrer les prêtres ; Nabuchodonosor, qui prétendit soumettre la terre entière à sa domination et se faire adorer comme étant le seul dieu ; Aman, qui prépara l'extermination générale des Juifs ; Antiochus Épiphane, qui profana le temple et chercha à abolir la religion ; Hérode, qui massacra les Innocents ; Néron et ceux des empereurs qui persécutèrent les chrétiens. Tous ces princes, et d'autres encore, sont comme des ébauches dessinées sous nos yeux par Dieu lui-même pour nous donner une idée de ce que sera « le fils de perdition » ; pour nous aider à le reconnaître quand il viendra, afin que nous ne nous laissions ni épouvanter ni séduire par sa puissance.

Au sens allégorique, les *sept têtes* représentent ceux des grands de ce monde qui, courbés sous la tyrannie des péchés capitaux, deviendront par le fait même les feudataires de l'Antéchrist ; les *dix cornes* figurent la multitude des impies qui méprisent la volonté de Dieu et transgressent ouvertement le Décalogue. Ce sont eux qui constitueront

l'armée de l'Antéchrist, et lui serviront comme de défenses naturelles pour éventrer ses ennemis. Les *diadèmes* dont ils sont parés symbolisent les nombreuses victoires qu'ils remporteront, et les honneurs dont leur chef les couvrira. Les princes dont il vient d'être question à propos des sept têtes ne se contenteront pas de servir sous les ordres de l'ennemi de Dieu; ils s'associeront à sa haine contre le Sauveur, et leurs armes, leurs étendards, leurs devises seront autant de *blasphèmes* contre lui.

Revenons maintenant à la bête elle-même. Elle sera, dit saint Jean, *semblable à une panthère avec des pieds d'ours et une bouche de lion*. Qu'est-ce à dire? La *panthère* se fait remarquer entre les fauves par sa férocité et par son besoin de remuer sans cesse. A ce titre elle exprime bien la méchanceté de l'Antéchrist et l'agitation perpétuelle qui le portera sans trêve à de nouveaux crimes. Son caractère sournois évoque l'hypocrisie du personnage, et son pelage tacheté, où se mêlent des poils de toutes nuances, est la figure de sa doctrine; qui sera un assemblage de tous les vices et de toutes les hérésies. L'*ours* se distingue à la fois par sa cruauté et par sa gourmandise: il est sans pitié pour sa victime, qu'il foule aux pieds avant de la dévorer; et il est extrêmement avide de miel et sucreries: à sa ressemblance, l'Antéchrist alliera une sensualité efféminée à une férocité qui s'acharnera même sur ses ennemis vaincus. Enfin, *sa bouche sera semblable à celle des lions*, parce que ses paroles seront remplies d'orgueil.

En outre, *il recevra du dragon*, — entendez: de Satan, — *une force et une puissance singulières*. Le démon, ce singe de Dieu, comme l'appelle saint

Augustin, s'applique à imiter le Créateur dans toutes ses œuvres, pour jouer lui-même le rôle de dieu. Il cherchera donc à réaliser dans l'Antéchrist quelque chose de comparable à l'union hypostatique, telle qu'elle existe en la personne sacrée de Notre-Seigneur. Ne pouvant l'engendrer directement lui-même, ni unir sa propre nature d'ange déchu à la nature humaine en une seule hypostase, il s'efforcera du moins de s'attacher à ce fils de péché aussi étroitement que possible, dès le sein de sa mère; il lui communiquera toute sa perversité, tout son génie du mal, toute son expérience millénaire, et mettra à sa disposition tout le pouvoir que Dieu lui a laissé à lui-même depuis sa chute. Il lui donnera ainsi la possibilité de faire, non pas de vrais miracles, — car ceux-ci exigent un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, — mais du moins des choses stupéfiantes qui dépassent la portée des forces humaines et provoqueront l'enthousiasme des foules. C'est ainsi, par exemple, que l'Antéchrist pourra simuler successivement la mort, puis la résurrection, à l'image du Sauveur. Ce que saint Jean exprime ici en disant: *Et je vis l'une des têtes de la bête*, entendez: la tête qui commande à toutes les autres, la tête des *sept têtes* dont il a été parlé ci-dessus, c'est-à-dire l'Antéchrist en personne, *je la vis comme mise à mort*. Remarquons bien qu'il dit: *comme mise à mort*, et non pas simplement: *mise à mort*, car il n'y aura là qu'une grossière supercherie. Au bout de trois jours, il feindra de reprendre ses sens et se dira ressuscité. Mais il gardera apparente la cicatrice du coup qui l'aura soi-disant tué, afin d'imiter le Christ qui conserve sur son corps les stigmates de sa Passion.

La feinte sera si bien conduite que *toute la terre*, c'est-à-dire tous les hommes charnels crieront au miracle, *seront remplis d'admiration* pour la Bête et se rangeront parmi ses partisans. Ils lui prodigueront des honneurs de toute espèce, et cette adulation montera jusqu'au démon, dont l'Antéchrist ne sera que le suppôt et dont il tirera tout son pouvoir. Ils célébreront à l'envi ses louanges : ils *l'adoreront* comme un dieu, disant : *Qui donc est semblable à la Bête? et qui pourra combattre contre elle?* De fait, jamais homme n'aura connu les triomphes que connaîtra celui-là, et nul n'aura jamais possédé une puissance aussi formidable que la sienne.

Devant cet encens qui, de toutes parts, s'élèvera vers lui, l'orgueil de l'Antéchrist atteindra à des proportions démesurées : *alors il lui sera donné une bouche disant de grandes choses*; alors on l'entendra se louer et se glorifier lui-même sans aucune retenue, tandis qu'il *blasphèmera* impudemment le nom de Jésus-Christ. Et il en sera ainsi *durant quarante-deux mois*, c'est-à-dire durant trois ans et demi. Ce n'est pas sans raison que l'auteur sacré redit souvent ce chiffre : il veut nous faire comprendre que les jours de l'Antéchrist sont strictement comptés afin que les hommes de ce temps-là ne perdent point la tête devant des succès, stupéfiants sans doute, mais qui seront éphémères; afin qu'un fol égarement ne les pousse pas à prendre rang parmi les adorateurs d'un dieu qui doit s'effondrer lamentablement au bout d'un temps si court !

L'Antéchrist, cependant, ivre d'orgueil, ne cessera plus de vomir des blasphèmes; il soutiendra que

Jésus n'était qu'un imposteur, un suppôt du démon, et il affirmera être lui-même le fils de Dieu envoyé par Lui dans le monde. Il insultera *son tabernacle*, c'est-à-dire l'Eglise catholique, et *ceux qui habitent dans le ciel*, assurant que les Apôtres, les Martyrs, et tous les Saints canonisés n'ont été que les ministres de Satan et se sont perdus à tout jamais. Il entreprendra une lutte sévère pour détruire tout ce qui résiste à son autorité; il déclarera en particulier *la guerre aux saints*, c'est-à-dire aux chrétiens, et, avec la permission divine, *il les vaincra*, — corporellement s'entend, — les faisant périr dans de cruels supplices et obligeant toute la vie de l'Eglise à se cacher sous terre, comme au temps des catacombes. Avec l'aide du démon, il réussira à étendre son empire sur les hommes *de toute tribu, de toute nation, de toute langue, de toute race*, comme si la prophétie messianique de Daniel se réalisait en lui : *Tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. Sa puissance sera une puissance éternelle, qui ne lui sera point enlevée, et son règne ne sera point détruit* (1). Ainsi, il deviendra maître de l'univers entier; et tous les serviteurs du monde seront à son entière dévotion, tous ceux qui ne vivent point de l'attente des biens éternels, et dont les noms ne sont pas inscrits dans le Livre de vie. Ceux-là, en effet, ne sont point rachetés par le Sang de l'Agneau, qui a été mis à mort dès l'origine du monde. Ces derniers mots veulent dire que, depuis la création, les hommes n'ont pu être sauvés que par la mort du Christ. C'est uniquement en prévision des mérites infinis de son Fils mourant sur la

(1) VII, 14.

croix que Dieu, même avant l'accomplissement de la Rédemption, leur faisait miséricorde.

Ces mots sont aussi destinés à nous rappeler que, dès les origines de l'humanité, dès le temps d'Abel et de Caïn, les justes, qui constituent le Corps mystique du Christ, ont été voués à la persécution et au martyre. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Ne soyons donc pas surpris en voyant le déchaînement des fureurs de l'Antéchrist, ne nous laissons pas abattre par le succès fouroyant de ses entreprises. Ses sectateurs et lui paieront cher leur triomphe d'un instant. *Si notre oreille n'est point fermée* aux choses spirituelles, *écoutons* plutôt ce que dit l'Apôtre : *Celui qui aura réduit les autres en captivité y sera réduit à son tour*; celui qui aura travaillé à mettre les autres sous le joug du péché et du démon se verra pris soudain dans l'étau de feu de la damnation éternelle; *celui qui aura fait périr par le glaive*, — qu'il s'agisse de la mort naturelle ou de la mort spirituelle, — *périra à son tour*, mais de la seconde mort, de celle qui n'a point de fin.

Ainsi, n'en doutons pas, les injustices, les persécutions, les triomphes des méchants ne sont permis par Dieu sur cette terre que pour le bien de ses élus. *C'est là*, en effet, c'est devant ces épreuves et sous leur action que se manifestent en vérité, *la patience et la foi des saints*. Beaucoup d'hommes ici-bas se croient justes, parce qu'ils vivent honnêtement tant que tout leur est prospère; mais vienne l'adversité, leur apparente vertu fond comme la cire au soleil, et l'on voit clairement alors qu'ils ne servaient Dieu que pour les avantages qu'ils trouvaient dans la pratique de la piété.

§ 2. — La Bête qui monte de la terre.

Et je vis, continue saint Jean, *une autre bête qui montait de la terre*. Ce deuxième monstre qui apparaît ici à la suite du premier, représente le groupe des hommes qui se feront les apôtres de l'Antéchrist et mettront à son service toutes les ressources de leur intelligence, de leur éloquence, de leurs talents.

La première bête montait *du fond de la mer*, elle se formait et grandissait, pour ainsi dire, par le seul fait de sa foncière perversité; mais la seconde montera *de la terre*, en ce sens qu'elle sera engendrée surtout par le désir qu'auront les individus qui en seront les membres de s'assurer gloire, honneurs, richesses, plaisirs, en épousant la cause de l'Antéchrist. Elle aura *deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau*. Les deux cornes de l'Agneau sont, d'une part, la doctrine sublime et, d'autre part, la sainteté éclatante par le moyen desquelles le divin Sauveur a conquis le monde. A son imitation, les sectateurs de la Bête prêcheront une doctrine séduisante, et simuleront une haute vertu : par là, ils triompheront des résistances qui tenteraient de s'opposer à leur action. Ils *parleront comme le dragon*, blasphémant comme le démon lui-même, se répandant en discours pleins d'orgueil et d'hypocrisie. Ils accompliront des œuvres aussi extraordinaires que *la première Bête*, parce que celle-ci leur communiquera *son pouvoir*.

Mais, de même que les Douze n'opéraient des miracles qu'au nom de Jésus-Christ et ne travaillaient que pour la gloire de leur Maître, de même ces pseudo-apôtres auront soin d'agir toujours *en présence de la Bête*, c'est-à-dire en son nom et dans

son intérêt. *Ils amèneront la terre, et ceux qui en sont les esclaves, à adorer la Bête, publiant partout que celle-ci a triomphé de la mort, qu'elle s'est ressuscitée elle-même après avoir été tuée. Ils accompliront des prodiges étonnants, comme, par exemple, de faire descendre un feu du ciel, toujours pour copier les Apôtres qui appelaient le Saint-Esprit sur les premiers fidèles sous cette forme sensible. Ce phénomène ne dépasse pas, d'ailleurs, la puissance du démon, comme l'Écriture sainte l'enseigne expressément à propos de Job, dont Satan détruisit ainsi les troupeaux.*

Les signes opérés par les, protagonistes de l'Antéchrist rallieront à sa cause tous les hommes qui vivent sous l'esclavage de la chair. Ceux-ci recevront l'ordre *de se faire une image de la Bête, qui porte sur son corps la trace du coup qui l'a tuée, et qui est ressuscitée. Ainsi le fils de perdition, comme l'appelle saint Paul, s'efforcera de contrefaire le Christ en toutes choses : de même que notre Sauveur est représenté sur les images avec les cinq plaies qu'il a voulu garder dans sa chair sacrée pour les rappeler sans cesse à notre amour, de même l'Antéchrist proposera à la vénération des hommes son portrait, où se verront les marques de la blessure dont il prétendra être mort. Chacun sera invité à exposer des tableaux ou des statues le représentant ainsi. Et ces images, la deuxième Bête, — c'est-à-dire la bande des prédicateurs de l'Antéchrist, — aura le pouvoir de les animer, de les faire parler, ainsi que celui d'exterminer quiconque se refuserait à les adorer. Entendez par là que, à l'invitation de ces maîtres en fourberie, le démon lui-même don-*

nera un semblant de vie aux statues de l'Antéchrist, et parlera par leur bouche.

Enfin ces mêmes prophètes de mensonge feront porter à tous, *petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, le caractère de la Bête, — quelque chose comme une croix gammée, — soit à la main droite, soit au front, pour marquer que tous devront agir comme la Bête, et la confesser sans rougir. Personne ne pourra acheter ou vendre, nul n'aura le droit d'exercer un métier ni d'accomplir un acte civil quelconque s'il ne porte ostensiblement le caractère de la Bête, ou son nom, ou le nombre de son nom.*

Tous les détails qui précèdent peuvent aussi s'entendre dans un sens figuré : les hommes auront à *se faire une image de la Bête*, c'est-à-dire qu'ils devront modeler leur conduite sur la sienne, comme les chrétiens s'efforcent d'imiter en tout le Christ Jésus. La deuxième Bête aura le pouvoir de *faire parler les images de la première* : entendez par là que les prédicateurs de l'Antéchrist pourront, avec l'aide du diable, provoquer en eux-mêmes ou chez les sectateurs de la Bête des inspirations et des transports analogues aux charismes qui s'emparaient des fidèles, aux premiers temps de l'Église. Enfin, dans l'obligation imposée à tous les hommes de *recevoir le caractère de la Bête, ou son nom, ou le nombre de son nom*, il faut voir une parodie du baptême : les partisans de l'Antéchrist devront se soumettre à quelque rite, qui sera censé imprimer sur eux, en traits indélébiles, l'appartenance à leur maître ; comme nous nous recevons au baptême le nom d'enfants de Dieu, et aussi le nombre de ce nom, lorsque nous sommes signés du chiffre sacré

de la Sainte Trinité, des Trois qui n'en font qu'Un, lorsque nous sommes marqués au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Alors la situation des chrétiens deviendra extrêmement critique. Ils seront traqués, dénoncés, mis hors la loi, et cela sur toute la surface de la terre. Dans cette épreuve, néanmoins, qu'ils n'aillent point se croire abandonnés de Dieu et sombrer dans le désespoir. Plus que jamais il sera nécessaire de régler sa conduite, non sur les impressions d'un moment, mais sur les conseils de la sagesse. Or, en l'occurrence, *voici en quoi consistera la vraie sagesse : Que celui qui a l'intelligence, — et ce dernier mot doit se prendre ici dans son sens étymologique, intus legere, lire en dedans, — que celui donc qui sait considérer le fond des choses sans s'arrêter aux apparences, suppute le nombre de la Bête. Et il verra clairement que ce nombre n'est pas un nombre de dieu, ni un nombre d'ange, mais que c'est un nombre d'homme, et que ce nombre est 666.*

§ 3. — Le nombre de la Bête.

Nous arrivons ici à l'un des points les plus obscurs de l'*Apocalypse*, et l'un de ceux qui ont le plus exercé la sagacité des chercheurs. Si le lecteur veut bien avoir la patience de nous suivre, nous espérons néanmoins l'aider, non point, sans doute, à découvrir des précisions sur l'époque de la fin du monde, mais à comprendre d'abord le sens littéral de ce passage, puis la leçon morale qui s'y cache.

L'*Apocalypse* a été écrite originellement en grec. Dans cette langue, les nombres s'expriment, comme

d'ailleurs en latin, non pas par des signes spéciaux, mais au moyen des lettres de l'alphabet : ainsi α (alpha) signifie 1, β (bêta) signifie 2, ι (iota) représente 10 ; χ (cappa), 20, etc., etc. Ceci posé, il suffit, pour trouver le nom de la Bête, de rechercher les mots dont les lettres additionnées ensemble, donnent le total de 666. Parmi les noms multiples que l'on obtient ainsi, il en est trois qu'ont retenus tous les Pères ou Docteurs, et sur lesquels se réalise pratiquement l'unanimité de la tradition. Ce sont ceux de : ΤΕΙΤΑΝ (teitan), qui veut dire géant ; ΑΝΤΙΜΟΣ (antimos), qui signifie honneur contraire ; et le verbe Ἀρνούμαι (arnoumai), je nie.

Les auteurs se sont livrés au même travail sur le texte latin, et ici, le seul mot qui ait réuni leurs suffrages est celui de : DICLUX, qu'ils interprètent *Dic me esse lucem veram* (dis que c'est moi qui suis la vraie lumière). Ce nom, notons-le en passant, donne un intérêt particulier à la formule que porte sur ses branches la croix de saint Benoît : *Crux sancta sit mihi lux, non Draco sit mihi dux* (que la sainte Croix soit ma lumière ; que le dragon ne soit point mon chef). Notre Bienheureux Père connaissait les desseins du prince des ténèbres, sur lequel il avait reçu un pouvoir particulier. Ces desseins, qui doivent se manifester au grand jour, lors du règne de l'Antéchrist, travaillent sourdement toute l'histoire du monde, et bien des siècles à l'avance, saint Benoît pour les déjouer, nous a mis dans la main un signe qui est, à notre insu, une profession de foi contre la devise de la Bête.

Ainsi l'Antéchrist portera un nom, dont le sens sera : le géant, l'honneur contraire, la négation, ou : Dis que je suis la lumière. Ici doit s'arrêter notre

interprétation littérale : les commentateurs qui ont voulu lire plus précisément dans ces lettres mystérieuses, et ont prétendu y découvrir tour à tour les noms de Titus, de Trajan, de César, de Néron, de Dioclétien, de Mahomet, ou d'autres plus proches de nous, se sont engagés dans le domaine de la libre fantaisie ; ils sont sortis du chemin marqué par la tradition authentique, qu'il est nécessaire cependant de suivre pas à pas pour ne pas s'égarer sur un sujet aussi difficile. L'Antéchrist doit venir à la fin des temps : il est vain de chercher à le reconnaître dans tel ou tel personnage des siècles passés.

Comment maintenant la sagesse consistera-t-elle à comprendre que le nombre de l'Antéchrist est un nombre d'homme, et que ce nombre est 666 ? Ce suppôt du démon, nous l'avons vu, accomplira toutes sortes de prodiges. Il fera descendre le feu du ciel et parler les statues ; il triomphera de tous ses ennemis et les livrera à la mort ; dans toutes ses entreprises, il réussira avec un bonheur qui lui permettra d'affirmer que « Dieu est avec lui », qu'il est son lieutenant, son envoyé, son prophète ; et les hommes dont l'intelligence n'est point guidée par le Saint-Esprit, abusés par des succès si éclatants, le croiront, en effet. Mais de tels signes sont-ils réellement la marque du vrai Dieu ? Notre-Seigneur a-t-il jamais exécuté chose semblable ? A-t-il fait descendre le feu du ciel, quand ses disciples le lui demandaient ? A-t-il consenti à opérer des prodiges, dans les airs ou sur la terre, quand les Pharisiens ou quand Hérode l'y ont invité ? S'est-il servi de sa puissance pour s'assurer gloire et honneur parmi les hommes ? A-t-il poursuivi et fait périr ses ennemis, Lui qui obligeait saint Pierre à remettre au fourreau

le glaive tiré pour le défendre, et qui, cloué sur la croix, intercédait encore pour ses meurtriers : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ? — Tout au contraire, il n'a accompli des miracles que pour soulager les autres hommes ; il s'est montré dans l'appareil le plus modeste, il a vécu dans la plus grande pauvreté, il n'a cherché d'autre triomphe que celui du Calvaire, et il n'a versé d'autre sang que le sien. Mais aussi, devant tant de douceur, tant de patience, tant de bonté, le cœur de l'homme, quand il n'était pas complètement endurci par la haine, était contraint de reconnaître la présence de la Vérité et de confesser, comme le centurion qui le vit expirer, que *Celui-là* était vraiment le Fils de Dieu.

A l'inverse, devant les actes de l'Antéchrist, quiconque écouterait la voix de sa conscience sera forcé de convenir avec soi-même qu'il n'a sous les yeux qu'un homme, et non point un Dieu ; un homme marqué des stigmates du péché, esclave des plus cruelles passions ; un homme de la race des géants, sans doute, mais de ces géants d'orgueil qui prétendent escalader le ciel et en détrôner Dieu ; un homme qui mérite le nom d'*Antimos*, c'est-à-dire, *Honneur contraire*, parce qu'il cherche à détourner à son profit un honneur, une gloire, une adoration qui n'appartiennent qu'au Créateur ; un homme qui serait bien nommé : *Négation*, parce que sa doctrine ne sait que contredire les vérités enseignées par l'Eglise, sans être apte à rien construire de positif ; un homme enfin qui n'est point la lumière, et qui veut cependant contraindre tous les hommes pour tel, et à dire qu'il est la lumière.

Voilà en quel sens la vraie sagesse consistera à

reconnaître que *le nom de Bête est un nom d'homme*. Mais pourquoi maintenant ce nombre est-il 666? Il faut bien ici que nous entrions un instant dans le domaine, particulièrement obscur et difficile, de la mystique des nombres. Dieu, selon la *Genèse*, a créé le monde en six jours. Au soir du sixième jour, tout l'univers était sorti de ses mains; tous les êtres qui devaient servir de principes aux espèces vivantes étaient venus à la lumière, il ne restait plus rien à tirer du néant; et cependant l'œuvre n'était point achevée. Pour qu'elle fût parfaite, il fallait que Dieu y ajoutât le septième jour, ce *sabbat* qui porte sa bénédiction, qui est son jour à Lui, et comme le couronnement des six autres. C'était là une façon voilée de nous faire entendre que la créature n'est pas venue au monde pour demeurer bornée à l'œuvre des six jours, ou, en langage mystique, pour rester enfermée dans le nombre *six*; mais qu'elle doit tendre, au contraire, à en sortir, et chercher son repos, son harmonie, son équilibre, son épanouissement, sa perfection dans le septième jour, dans ce *jour du Seigneur*, qui est comme le terme de la création et la fin vers laquelle elle tend; dans ce *sabbat* qui symbolise la paix éternelle et souverainement bienheureuse de Dieu, paix à laquelle Il fera participer ceux qui auront fidèlement accompli le labeur de la vie présente. En ce sens, *six* devient le nombre de la créature, en tant qu'elle est imparfaite; *sept*, au contraire, celui du Créateur et de la perfection: c'est pourquoi, comme on l'a vu déjà, ce nombre est aussi celui de l'Agneau.

Or, devant les œuvres de l'Antéchrist, devant le spectacle de cet homme enivré de sa puissance, avide de domination universelle, toujours prêt à se glori-

fier soi-même et plein d'une fureur sauvage contre ses ennemis, la vraie *sagesse*, celle qui permettra aux justes de se sauver, consistera à comprendre que rien de ce qu'il fait ne tend à la paix du Seigneur; que toute sa puissance, toute sa science, toute sa splendeur, toute sa gloire ne sortent point de l'ordre créé et du domaine de la pure créature. Il aura beau multiplier ses œuvres, les décupler, les centupler, il aura beau déployer une activité forcée, gonfler et dilater son nombre six, son nombre de créature, jusqu'à en faire 666, il n'arrivera pas à sortir de ce nombre imparfait, et ni lui ni ceux qui marchent sur ses pas n'entreront jamais dans le repos du Seigneur.

TROISIEME PARTIE

L'AGNEAU ET SA JUSTICE

CHAPITRE XIV. — 1. Et je vis : et voici que l'agneau se tenait debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille, qui avaient son nom, et le nom de son Père écrit sur leurs fronts. — 2. Et j'entendis une voix [qui venait] du ciel, semblable à la voix des grandes eaux et semblable à la voix d'un grand tonnerre : et la voix que j'entendis [était] comme [le son] de joueurs de cithare jouant sur leurs cithares. — 3. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux, et les vieillards : et personne ne pouvait dire le cantique, sinon ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. — 4. Ceux-là sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes : ils sont vierges, en effet. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Ceux-là ont été rachetés d'entre les hommes [comme] prémices pour Dieu et pour l'Agneau. — 5. Et dans leur bouche, il ne s'est point trouvé de mensonge : car ils sont sans tache devant le trône de Dieu. — 6. Et je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, tenant l'Evangile éternel, pour évangéliser ceux qui siègent au-dessus de la terre et au-dessus de toute race, tribu, langue et peuple, — 7. disant d'une voix forte : Craignez le Seigneur, et rendez-lui honneur, parce que voici venir l'heure de son jugement, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux. — 8. Et un autre ange suivit, disant : Elle est tombée, elle est tombée, cette grande Babylone qui a abreuvé toutes les nations du vin de la colère de sa fornication. — 9. Et un troisième ange suivit ceux-ci, disant d'une voix forte : Si quelqu'un adore la bête et son image ; s'il a reçu le caractère sur son front, ou sur sa main : — 10. celui-là

aussi boira du vin de la colère de Dieu, lequel est mélangé de vin pur dans le calice de sa colère, et il sera tourmenté par le feu et par le soufre en présence des anges saints, et en présence de l'Agneau : — 11. et la fumée de leurs tourments s'élèvera durant les siècles des siècles : et ils n'ont point de repos ni le jour ni la nuit, ceux qui ont adoré la bête et son image, et quiconque aura accepté le caractère de son nom. — 12. Là se trouve la patience des saints, qui gardent les commandements de Dieu, et la foi de Jésus. — 13. Et j'entendis une voix [venue] du ciel qui me disait : Ecris : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Sur-le-champ, l'Esprit dit qu'ils se reposent de leurs travaux : car leurs œuvres les suivent. — 14. Et je vis, et voici un nuage blanc : et, assis sur le nuage, [quelqu'un de] semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or, et, dans sa main, une faux aiguisée. — 15. Et un autre ange sortit du temple, criant d'une voix forte à celui qui était assis sur le nuage : Lancez votre faux et moissonnez, parce que l'heure est venue de moissonner, parce que la moisson de la terre s'est desséchée. — 16. Et celui qui était assis sur la nuée envoya sa faux sur la terre, et la terre fut moissonnée. — 17. Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant lui aussi une faux aiguisée. — 18. Et un autre ange sortit de l'autel, qui avait puissance sur le feu : et il cria d'une voix puissante à celui qui avait une faux aiguisée, disant : Lance la faux aiguisée sur la terre : et vendange les ceps de la vigne de la terre : parce que ses raisins sont mûrs. — 19. Et l'ange envoya sa faux aiguisée sur la terre, et il vendangea la vigne de la terre, et il l'envoya dans le grand lac de la colère de Dieu : — 20. et le lac fut foulé aux pieds en dehors de la cité, et le sang sortit du lac jusqu'aux mors des chevaux, sur mille six cents stades.

§ 1. — Les cent quarante-quatre mille Vierges.

APRÈS avoir décrit prophétiquement la persécution de l'Antéchrist, saint Jean, pour nous affermir contre cette redoutable éventualité, va donner maintenant un bref aperçu du secours que le Sauveur et ses saints apporteront alors aux fidèles. *Je vis*, dit-il, *et voici que l'Agneau se tenait debout sur la monta-*

gne de Sion. L'Agneau désigne, à n'en pas douter, — toute la tradition et la liturgie de l'Eglise en témoignent — le Christ lui-même, modèle de patience et de douceur, qui s'est laissé conduire à la mort sans la moindre résistance. Cependant, il se tient debout, dans l'attitude de l'homme qui travaille ou qui combat ; et il se tient sur la montagne de Sion, c'est-à-dire dans l'Eglise, qui se dresse au-dessus de la terre comme une montagne, dont la pointe porte la Cité sainte, la Jérusalem céleste. Car le Christ, nous l'avons déjà dit, n'agit que dans l'Eglise, et il est vain de le chercher en dehors d'elle.

Autour de lui se pressait la foule innombrable de ceux qui portent son nom et le nom de son Père, c'est-à-dire le titre de chrétiens et le nom de fils de Dieu ; qui le portent authentiquement, gravé sur leur front, en lettres indélébiles, par le sacrement de baptême et par la ferme détermination où ils sont de ne rien préférer à l'amour de Jésus-Christ.

De cette masse sortait une voix, terrible comme le fracas des grandes eaux ou l'éclat du tonnerre, et douce en même temps comme le son que font entendre les joueurs de cithare quand ils jouent sur leurs cithares. Cette voix, c'est celle des Saints dans leurs prédications : voix terrifiante, par ses allusions constantes à la rigueur des jugements divins ; et pleine néanmoins de tendresse affectueuse, parce qu'elle sort de cœurs embrasés par la charité. La cithare est la figure de la croix : ses cordes desséchées, durement tendues sur la monture de bois, et qui répondent par des sons mélodieux quand la main du musicien frappe, symbolisent le Christ, tendu à force sur sa croix, et n'exhalant que des

paroles d'amour sous les outrages et les tourments dont on l'accable. Les joueurs de cithare sont les prédicateurs, qui, comme saint Paul, ne savent autre chose que le Christ, et le Christ crucifié (1). Mais ils jouent de la cithare sur leurs propres cithares : c'est-à-dire qu'ils ne se contentent pas d'évoquer en termes émouvants les souffrances de leur Maître. Ils se mortifient eux-mêmes, ils crucifient leur propre chair avec ses vices et ses concupiscences (2), ils passent, toujours comme l'Apôtre, par le creuset des persécutions, ils deviennent des croix vivantes ; et c'est là ce qui donne à leur parole une onction, une douceur que l'éloquence et le talent sont incapables d'imiter.

Mais tout en « citharisant » ainsi, tout en se mortifiant, ils chantent. Leur vie est illuminée de joie, de pureté, d'espérance. Ils chantent le cantique nouveau, celui que l'Ancien Testament n'a point connu, et que le Christ est venu révéler à la terre : le cantique d'un amour qui se renouvelle toujours sans connaître jamais ni déclin, ni lassitude, ni accoutumance. Remarquons cependant qu'ils chantaient ; non pas « le » cantique nouveau, mais « comme » un cantique nouveau, l'auteur laissant entendre par là que le vrai cantique, le cantique authentique et complet, ne retentira qu'après la résurrection finale, quand les élus auront retrouvé, avec leurs corps, l'intégrité de leur nature.

Et personne d'autre ne pouvait dire ce chant merveilleux : personne, hormis ces cent quarante-quatre mille, qui représentaient tous ceux que le sang du Christ a rachetés dès ici-bas, tous ceux que les

(1) I Cor., II, 2.

(2) Galat., V, 24.

mérites de leur Sauveur ont arrachés à la tyrannie de la chair, à l'esclavage de la concupiscence, et qui se sont élevés, par la chasteté, à un état au-dessus de la nature. Ceux-là constituent la portion choisie du peuple de Dieu, le chœur des vierges, sur lequel saint Jean, parce qu'il était lui-même l'Apôtre vierge, eut de particulières révélations. C'est à eux, à ces eunuques spirituels, — pour parler le langage de l'Evangile, — que Dieu disait prophétiquement, par la bouche d'Isaïe : *A ceux qui auront gardé mes solennités, qui auront fait ce que j'ai voulu et respecté mon alliance, je donnerai place dans ma maison et dans mes murailles. Et je leur donnerai un nom meilleur que s'ils avaient eu des fils et des filles : je leur donnerai un nom éternel qui ne périra point* (1). Seuls, donc, peuvent chanter le cantique de l'Agneau ceux qui sont purs : parce que la chasteté engendre une joie intérieure qu'il est impossible de connaître sans elle ; parce qu'elle donne plus de force pour prêcher, pour corriger, pour consoler, pour parler de Dieu. C'est saint Paul encore qui nous l'enseigne, quand il écrit : *Celui qui n'est pas marié tourne sa sollicitude vers les choses du Seigneur, cherchant à plaire à Dieu ; celui qui est marié se met en peine des choses du monde, il cherche à plaire à son épouse, et il est partagé* (2).

Ainsi, ceux qui n'ont point souillé leur corps et qui sont vierges ont le privilège de suivre l'Agneau partout où il va. Qu'est-ce à dire ? — Il ne s'agit pas là, on le conçoit sans peine, d'un déplacement physique à travers les espaces infinis de l'empyrée.

(1) LVI, 4.

(2) I Cor., VII, 32.

Suivre l'Agneau partout où il va, c'est s'engager à sa suite dans la voie étroite du renoncement absolu ; c'est marcher derrière Lui dans la nuit de la foi, en acceptant sans discuter tous les dogmes qu'il énonce, tous les mystères qu'il impose à la raison. Ceux-là ne suivaient point l'Agneau partout où il allait, qui, après lui avoir entendu dire qu'il fallait *manger sa chair et boire son sang*, murmuraient entre eux : *Voilà une parole qui est dure, et qui peut l'entendre?.. Et beaucoup*, ajoute l'Evangile, *s'éloignèrent, et ils ne marchaient plus avec lui* : ils abandonnaient l'Agneau, leur foi étant trop faible pour le suivre jusqu'au bout de sa course. Saint Pierre, au contraire, et les disciples fidèles continuaient de le serrer de près : *Seigneur*, disaient-ils, *à qui irions-nous ? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle* (1). Ils le suivaient dans le tunnel de la foi, et ils devaient le suivre encore jusque sur les cimes de la charité, le jour où, comme lui, ils donneraient leur sang pour la conversion de leurs frères et pour le salut de leurs ennemis.

Ceux-là, continue saint Jean, *ont été séparés des autres hommes*. Ils ont été choisis et mis à part, comme on fait des plus beaux fruits d'un verger, pour être offerts en prémices à Dieu et à l'Agneau. Dans leur bouche, il n'a point été trouvé de mensonge, parce qu'ils ont toujours confessé la vérité et adhéré de tout leur être à la doctrine catholique ; ils sont sans tache devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont fui le péché de leur mieux, s'appliquant à se tenir sans cesse en la présence de leur Créateur. Aussi ils forment cette troupe d'élite que Dieu se ré-

(1) Jo., VI, 61, 67, 69.

serve toujours sur la terre, qui constitue, à travers les générations, le noyau de son Eglise, et dont il révélait l'existence au prophète Elie, quand il lui disait : *J'ai gardé pour moi sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal* (1).

Peut-on conclure de ce passage que la virginité aura le pas sur toutes les autres vertus dans la vie éternelle? — Non : c'est essentiellement la charité qui servira de fondement à la hiérarchie des élus, et la virginité, de soi, ne méritera qu'une auréole, c'est-à-dire une récompense accidentelle, comme la patience des martyrs ou l'enseignement des Docteurs. Mais la vertu dont veut parler ici l'auteur sacré est bien plutôt la pureté du cœur que la chasteté du corps. De même qu'il ne suffit pas de garder la continence pour être un Saint, de même, à l'inverse, on ne saurait douter qu'il ne se trouve parmi les Saints, et parmi les plus grands, des hommes qui ont vécu ici-bas sous la loi du mariage; seulement, même dans cet état, leur cœur adhérait à Dieu seul. Ils le considéraient comme le véritable Epoux de leurs âmes, ils ne cherchaient à plaire qu'à Lui, et la pureté de leur amour leur permet de prendre rang parmi les vierges, en entendant ce mot dans un sens large.

§ 2. — Le châtiment de Babylone.

Nous venons de voir que le Christ et ses Saints, du haut de la montagne, sont prêts à combattre pour nous. N'ayons donc point peur des persécutions à venir, d'autant plus que la suite du récit va nous

(1) Rom., XI, 4; III Reg., XIX, 18.

montrer la ruine de nos ennemis comme imminente et terrible. L'auteur sacré met en scène quatre anges, qui représentent tous les prédicateurs de l'Evangile, et dont l'action s'oppose à celle des hérauts de l'Antéchrist, figurés au chapitre précédent par la deuxième Bête. Ceux-ci avaient ordonné aux hommes d'adorer la Bête, de reproduire son image, de porter sur eux son caractère : les prédicateurs vont rappeler la nécessité d'adorer Dieu seul et montrer les châtiments effroyables qui attendent les partisans de l'Antéchrist. Un premier Ange apparut donc, *qui portait avec lui l'Evangile éternel*, celui qu'aucune erreur ne peut obscurcir, qu'aucune persécution ne peut détruire; *il volait par le milieu du ciel*, parce que rien ne peut arrêter la diffusion de la doctrine chrétienne; et il se faisait entendre, sinon de tous les hommes, du moins de ceux qui sont capables de désirer les biens éternels et de vivre ainsi comme *au-dessus de la terre, supérieurs à toute distinction de race, de tribu, de langue, de peuple* : car ils savent que ces séparations entre les humains n'ont de valeur que pour le monde présent, et que, dans le ciel, *il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur*. Signalons, en passant, que ce texte contient une condamnation formelle des doctrines racistes. *Et cet Ange criait d'une voix forte* : « Craignez le Seigneur, ô hommes, et non pas les fureurs de la Bête. C'est à Lui, et à Lui seul, qu'il faut rendre l'hommage auquel Il a droit, car voici qu'arrive l'heure de son jugement : bientôt, si vous ne vous hâtez, il sera trop tard. Et adorez-Le avec toute la vigilance, tout le respect, tout le recueillement dont vous êtes capables, car c'est Lui qui a fait le ciel, la terre, la mer et les

source des eaux. » A la lettre, en effet, Dieu a créé toutes ces choses. Entendu dans son sens moral, ce passage nous rappelle en outre notre entière dépendance vis-à-vis de Lui : *le ciel* désigne la partie supérieure de notre âme, faite pour vivre de la vie des anges ; *la terre*, notre corps de chair, avec ses bas instincts ; *la mer*, les tribulations que nous ménage la vie présente. Mais, à côté d'elles, il y a *les sources des eaux*, c'est-à-dire les grâces que la divine miséricorde a disposées partout, pour laver notre âme de ses souillures, pour éteindre l'aideur de la concupiscence, pour étancher la soif de notre cœur.

Et un autre ange suivit le premier, disant : « Ne vous laissez pas séduire par la Bête, ne courez pas à la cité du mal, qui lui sert de métropole. Bien qu'elle vous apparaisse dans tout l'éclat de sa splendeur, celle-ci est si près de sa ruine qu'on peut dire déjà qu'elle est tombée. Elle est tombée, cette grande Babylone, avec ses vices, ses idoles, ses vanités de toute espèce. Elle s'est écroulée, dès ici-bas, sous l'action de sa propre pourriture, et elle s'abîmera, au jour du Jugement, dans le gouffre de l'Enfer, elle qui a abreuvé toutes les nations du vin de la colère de sa fornication. » Le vin désigne ici la concupiscence, qui, en s'enflammant, enivre l'homme, lui fait perdre l'usage de sa raison et le pousse à tous les péchés. Or, le péché constitue une *fornication* de l'âme : celle-ci, en le commettant, abandonne son Epoux légitime pour courir après la créature et provoque ainsi l'irritation de Celui qu'elle trahit. C'est pourquoi ce vin est appelé : *vin de la colère de sa fornication*.

Voici venir maintenant le troisième ange, et voici

ce qu'il dit : « *Si quelqu'un adore la Bête ou son image, s'il a reçu son caractère sur le front ou sur la main, c'est-à-dire s'il a confessé publiquement sa foi en elle, ou s'il l'a imitée dans ses crimes, il boira lui aussi du vin de la colère de Dieu, qui est mélangé de vin pur dans le calice de sa colère.* » Ce passage est fort difficile à entendre. La meilleure interprétation semble être la suivante : ici-bas, les châtiments que Dieu nous envoie sont étroitement mesurés *dans le calice* qu'il prépare pour chacun de nous, en proportion de ses fautes, sous l'action *de la colère* que lui inspirent nos péchés ; et la lie, c'est-à-dire l'amertume de la souffrance que provoquent ces châtiments s'y trouve *mélangée de vin pur*, entendez : de la force vivifiante que procure une correction salutaire. Mais, dans l'éternité, les damnés n'auront plus que la lie de ce vin ; ils ne trouveront, en le buvant, qu'une affreuse amertume, sans rien qui les réchauffe ni qui les réconforte.

De plus, ils seront tourmentés par *un feu* dont la violence défie toute description, et par l'insupportable odeur *de soufre* qui régnera dans cette prison sans air et sans issue, où sera entassée toute la corruption de l'univers.

Mais ce qui rendra leur situation plus cruelle, ce sera d'être torturés ainsi *en présence des saints Anges et en présence de l'Agneau*. Les dernières paroles s'adressent aux hommes, si nombreux de nos jours, même parmi les chrétiens qui, préférant leur propre jugement aux vérités enseignées par l'Eglise, se refusent à admettre et le caractère effrayant, et la durée éternelle des supplices de l'Enfer, les déclarant incompatibles avec la miséricorde de Dieu.

Sans doute, la raison humaine, laissée à elle-même, s'étonne d'une telle rigueur, et sa notion de la justice s'accommoderait volontiers d'un peine finie; mais elle doit s'incliner devant un mystère qui la dépasse; elle doit adorer, avec l'Apôtre, la *profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, dont les jugements sont incompréhensibles et les voies impénétrables* (1). Si nous savions ce que c'est que Dieu, si nous avions entrevu l'éclat de sa Majesté et la violence de son amour pour l'homme; si nous comprenions quel mal et quelle ingratitude représente l'obstination dans le péché, nous verrions aussitôt la nécessité d'un Enfer éternel. Il n'en faut point douter : ceux sur lesquels a été prononcée la sentence de réprobation n'ont plus rien à attendre de la miséricorde de Dieu, ni de l'intercession des Saints, ni de la charité des Anges, ni de la tendresse de Celui qui est mort pour eux : ils souffriront *en présence des Anges saints et en présence de l'Agneau*, et cette présence ne leur sera d'aucun secours !

Enfin, ce qui met le comble à l'horreur de ces supplices, c'est qu'ils sont éternels : *la fumée de ce feu montera durant les siècles des siècles. Et il n'y aura plus de repos pour ceux qui ont adoré la Bête et son image, et qui se sont laissés marquer du caractère de son nom !* Gardons-nous d'écarter ou de mépriser ces grandes vérités. Ce n'est pas sans raison que l'Écriture les remet sans cesse devant nos yeux : elles sont vivifiantes et fécondes : *en elles se trouve le fondement de la patience des Saints*, et c'est dans leur considération qu'ils pui-

(1) Rom., XI, 33.

sent la force *d'observer*, malgré toutes les épreuves, *les commandements de Dieu*, en demeurant *fidèles à la loi de Jésus-Christ*.

§ 3. — Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

Après ce sombre tableau du sort qui attend les partisans de la Bête, voici maintenant un rayon de paix dont jouissent les élus. *Et j'entendis une voix venue du ciel, qui me disait : Écris.* Comme pour dire : « Ne te contente pas d'annoncer ce que tu vas entendre, car les paroles s'oublient vite; mais *écris-le*, afin que cela reste, et qu'on se le transmette de génération en génération. *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur !* Bienheureux ceux qui sont morts au monde, au péché, à eux-mêmes, à leur volonté propre, à leurs attachements déréglés, à la vanité des choses qui passent ! Bienheureux ceux qui peuvent dire avec l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis : c'est le Christ qui vit en moi* (1). Ceux-là sont vraiment *morts*, qui sont maîtres de leurs appétits et de leurs passions, qui haïssent le péché par amour de la vertu et qui désirent par-dessus tout plaire à Dieu. Lorsque l'autre mort, celle qui est la suite du péché originel, et dont l'approche remplit les hommes de crainte; lorsque cette autre mort vient les saisir, ils ne font que s'endormir doucement dans le Seigneur. Et aussitôt, dès que leur âme s'est séparée de leur corps (2), l'Esprit, c'est-à-dire le Dieu d'amour,

(1) Gal., II, 20.

(2) Nous avons suivi ici, comme toujours, la leçon de la Vulgate. Le texte grec ponctue différemment. Il dit : *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur dès*

ordonne qu'ils entrent dans la félicité éternelle et qu'ils jouissent sans fin du repos qu'ils ont mérité par leurs œuvres. Car les hommes, en quittant ce monde, n'emportent rien des richesses, des honneurs, ni des plaisirs d'ici-bas ; mais il leur reste le mérite ou le démérite de toutes leurs actions, et cela pour l'éternité. »

§ 4. — Vision du Jugement dernier.

Après la vision de l'Agneau sur la montagne, après l'annonce des châtements réservés aux impies, saint Jean, toujours dans le dessein de reconforter ceux qui auront à combattre l'Antéchrist, leur fait une brève description du jugement dernier, où bons et méchants recevront la juste rétribution de leur conduite. *Je vis*, dit-il, *et voici qu'apparut un nuage blanc, et, assis sur lui, quelqu'un qui était semblable au Fils de l'homme*. Ce nuage blanc est le symbole de la chair immaculée du Christ. Dieu, en effet, a caché sa majesté et l'éclat de sa gloire derrière cette sainte Humanité, comme fait le soleil lorsque, placé derrière un nuage, il envoie à la terre sa chaleur et sa lumière, mais atténuées, et sans se montrer dans sa propre forme.

Au jour du Jugement, la nature humaine du Christ servira comme de trône à la divinité : c'est pourquoi saint Jean vit assis sur elle *quelqu'un qui était semblable au Fils de l'homme*. C'était Jésus, il le reconnaissait sans peine, lui qui l'avait vu de ses yeux chaque jour pendant trois ans, et qui

maintenant, comme pour signifier : sans attendre la résurrection générale. *Déjà l'Esprit dit* : etc., etc. Le sens revient au même.

l'avait touché de ses mains (1), quand il avait aidé à le descendre de la croix. Mais c'était Jésus délivré de toutes les infirmités humaine, Jésus rayonnant d'une gloire, d'une beauté, d'un charme tels qu'il paraissait n'être plus le même : c'est ce que l'Apôtre exprime en disant qu'il était *semblable au Fils de l'homme*. Il avait sur la tête une couronne d'or, symbole de la puissance royale qu'il a reçue sur le genre humain tout entier ; *et il tenait à la main une faux aiguisée*, en signe de son pouvoir judiciaire, qui lui permettra de châtier les méchants avec la même facilité que le moissonneur fait tomber les épis. *Et un Ange sortit du temple, lui criant d'une voix forte : lancez votre faux et moissonnez, parce que l'heure de la moisson est venue, parce que la récolte de la terre s'est desséchée*. Cet Ange représente l'assemblée des saints, qui sortiront de la demeure céleste où ils règnent déjà, pour supplier le Seigneur de hâter l'heure du Jugement, parce que la perversité du monde est arrivée à son comble, parce que la terre ne produit plus de vertus. *Et le Sauveur, déférant à leur prière, lança sa faux sur la terre, et celle-ci fut moissonnée* : les bons comme les méchants périrent, et comparurent au jugement de Dieu. Alors, *un autre Ange sortit du temple à son tour, mais celui-là portait comme le Sauveur une faux aiguisée* : c'est qu'il personnifie le groupe des saints qui occupent les demeures les plus élevées du ciel, et qui doivent participer à la puissance judiciaire du Christ ; ceux dont la *Sagesse* dit qu'ils *jugeront les nations* (2), et auxquels le Seigneur a promis, en la personne des Apôtres, de

(1) Jo., I, 1.

(2) III, 8.

les faire asseoir près de Lui, *pour juger les douze tribus d'Israël* (1).

Les assesseurs du Juge souverain sont en place. Un autre Ange paraît au milieu d'eux : celui-là sort de l'autel, c'est-à-dire du cœur même du temple, du sein de la divinité ; il représente Notre-Seigneur en personne. Il invite les saints à user de la puissance qu'Il leur a donnée, à *lancer leur faux, et à vendanger les ceps produits par la vigne de la terre, car ses raisins sont mûrs* ; c'est-à-dire à séparer les bons des méchants, car les premiers sont mûrs pour le ciel, tandis que la malice des autres est désormais sans remède. Et l'Ange *lança sa faux, et il vendangea la vigne*. Ceci ne veut pas dire que les Saints exerceront réellement la justice suprême au tribunal du dernier jour : mais l'exemple de leur vie pure, droite, pénitente, éclatant soudain au grand jour des assises du monde, sera une condamnation implacable de la vie des impies et couvrira ceux-ci de la plus amère confusion. L'auteur de la *Sagesse* déjà avait dépeint prophétiquement cette scène, quand il retrace les plaintes désespérées des damnés, mis en présence de la gloire des élus (2).

Et ce qui avait été vendangé tomba dans le grand lac de la colère de Dieu, c'est-à-dire en Enfer (3). *Et le lac fut foulé aux pieds hors de la cité de Dieu :*

(1) Mt., XIX, 28.

(2) V.

(3) Nous avons traduit les mots *lacum... magnum*, du verset 19, par : le grand lac, comme la plupart des commentateurs. Cependant, quelques-uns d'entre eux, au premier rang desquels il faut citer saint Jérôme, font de *magnum* un complément direct de *misit*, et lisent : *il envoya le grand*, c'est-à-dire l'orgueilleux, l'Antéchrist, dans le lac de la colère de Dieu. Les versions grecques, variant sur ce point, autorisent les deux interprétations.

toute la masse des damnés sera mise sous l'oppression d'un remords et d'une souffrance éternels. Mais pourquoi l'auteur souligne-t-il ici qu'ils sont foulés *hors de la cité* ? — Pour nous faire entendre le caractère désespérant de la peine des damnés. Lorsque les Saints souffrent sur cette terre, lorsqu'ils sont mis sous ce pressoir de l'épreuve et de la persécution auquel font allusion les titres de certains Psaumes, leur âme saigne sans doute, elle endure des tourments qui la font crier de douleur : mais du moins son sang coule *dans la cité* : il va rejoindre celui du Christ dans le calice qu'il offre à son Père, il produit des fruits inestimables, il se change en un vin délicieux que les Anges portent aux celliers du Paradis, il lui acquiert pour l'éternité ce *poids de gloire* dont parle saint Paul. Il en va de même des chrétiens qui font pénitence, des âmes qui gémissent dans le Purgatoire ; leurs peines, quelque douloureuses qu'elles soient, ne sont pas perdues. Elles leur obtiennent la rémission de leurs péchés et leur ouvrent les portes du ciel. Mais ce qu'il y a d'affreux pour les damnés, c'est de souffrir *hors de la cité* ; c'est d'être rayés à jamais de la communion des saints, séparés du Corps mystique de Jésus-Christ, et d'avoir à supporter des tourments indicibles, sans y gagner aucun mérite. Leur souffrance, privée de cette fécondation que seule pourrait lui donner la participation à celle du Christ, est stérile, impitoyablement stérile. Elle n'engendrera jamais le plus petit bourgeon de componction, ni la moindre fleur de patience ; elle ne servira qu'à alimenter éternellement leur remords, leur haine de Dieu, leur désespoir, à leur arracher ces hurlements de l'Enfer, dont un seul, au dire des saints, nous gla-

cerait d'épouvante s'il nous était donné de l'entendre ici-bas.

Et le sang sortit du lac et s'éleva jusqu'à la hauteur du mors des chevaux sur une distance de seize cents stades. — Le cheval est souvent pris, dans l'Écriture, comme le symbole des passions humaines. De son naturel, c'est un animal fier, lascif et emporté; mais, dompté par l'homme, il en devient le plus noble et le plus utile compagnon. De même, nos passions, laissées en liberté, s'élancent à la poursuite de toutes les satisfactions sensuelles; soumises au contraire par la volonté, elles aident puissamment celle-ci à aller vers Dieu. En disant que *le sang sortit du lac et s'éleva jusqu'au mors des chevaux* (1), saint Jean veut faire entendre que la peine de l'Enfer actuellement cachée au fond des abîmes deviendra, au moment du Jugement, manifeste à tous les yeux; elle s'étendra comme une marée sur toutes les activités humaines qui n'ont pas accepté *le mors*, ou la bride, de la raison. Seuls lui échapperont ceux qui auront consenti à réfréner leurs appétits et à vivre selon la loi de Dieu. Le *stade* est une arène dans laquelle on se livre aux jeux les plus variés: les hommes y déploient toute leur adresse, toute leur force, pour obtenir une récompense futile et une gloire d'un instant. En ce

(1) L'interprétation que nous donnons de ce passage s'inspire du commentaire d'André de Césarée (Pat. Gr. de Migne, t. 106, col. 351). Elle n'est pas cependant la plus commune: la très grande majorité des interprètes autorisés de l'Apocalypse voit dans *les chevaux* les hommes adonnés à leurs passions; dans *le mors*, les démons qui règlent tous leurs mouvements, comme la bride dirige ceux du cheval. La confusion des damnés débordera sur les démons, qui seront cruellement châtiés pour chacun des péchés qu'ils auront fait commettre aux hommes.

sens, il est l'image du monde, avec ses vanités et son inconsistance, où l'humanité gaspille en pure perte toute l'énergie qu'elle tient de son Créateur. Et l'auteur parle de *seize cents stades* pour montrer le caractère universel de cette inondation ou de ce châtiment qui embrassera tout l'espace, figuré ici par le nombre de *mille*, et tous les temps, représentés par le nombre *six cents*, en raison des six âges du monde.

Cinquième Vision

LES CHATIMENTS DES DERNIERS TEMPS

PREMIERE PARTIE

LA MENACE DES SEPT PLAIES

CHAПITRE XV. — 1. Et je vis un autre signe dans le ciel, grand et merveilleux : sept anges, ayant (en main) sept plaies, les dernières : parce qu'en elles s'est consommée la colère de Dieu. — 2. Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui ont vaincu la bête, et son image, et le nombre de son nom, debout sur la mer de verre, tenant les cithares de Dieu : — 3. et chantant le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Grandes et admirables sont vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant : justes et véridiques sont vos voies, Roi des siècles. — 4. Qui ne vous craindra, Seigneur, et ne glorifiera votre nom ? parce que seul vous êtes miséricordieux ; parce que toutes les nations viendront et adoreront en votre présence, parce que vos jugements se sont manifestés. — 5. Et après cela, je vis, et voici que fut ouvert le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel : — 6. et les sept anges sortirent du temple, ayant les sept plaies, vêtus d'un lin pur et étincelant, et serrés sur la poitrine de ceintures d'or. — 7. Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or, pleines de la colère du Dieu qui vit à travers les siècles des siècles. — 8. Et le temple fut rempli de fumée de par la majesté de Dieu et par sa puissance ; et personne ne pouvait entrer dans le temple, jusqu'à ce que fussent consommées les sept plaies des sept anges.

LES trois visions qui achèvent la série de l'*Apocalypse* vont montrer maintenant le sort qui attend l'Eglise et l'humanité aux derniers jours du

monde : la cinquième, que nous abordons ici et qui embrasse les chapitres XV, XVI et XVII, dénonce, sous la figure de sept coupes versées par des Anges sur l'univers, les châtiments dont seront frappés les hommes au temps de l'Antéchrist. La sixième décrira la condamnation de Babylone au jugement dernier ; la septième, l'avènement de l'Eglise triomphante.

Le chapitre XV, qui sert d'introduction à la vision proprement dite de l'effusion des coupes, nous présente tour à tour les prédicateurs qui annoncent les rigueurs de la justice divine, les hommes qui échappent à celles-ci, et enfin ceux qui, au contraire, en sont les victimes.

§ 1. — L'apparition des sept Anges.

Je vis, dit saint Jean, *un autre signe dans le ciel*, signe *grandiose* par le spectacle qu'il offrait, et *merveilleux* par les enseignements qui s'y trouvaient renfermés. Il y avait là *sept anges*, qui représentaient la totalité des prédicateurs de l'Evangile à travers les temps. Ceux-ci sont comparés à des *Anges* parce qu'ils sont, comme ces esprits bienheureux, les messagers de la vérité céleste ; et ils sont placés sous le nombre *sept* parce que ce nombre est celui de l'Eglise, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.

Ces personnages symboliques *tenaient en main sept plaies*, figurant les châtiments qu'ils annoncent aux pécheurs pour le terme de leur vie et qui peuvent se dénombrer ainsi : la peine du *dam*, ou privation de la vision de Dieu ; le *ver*, ou remords de la conscience, qui rongera l'âme des réprouvés ; la

peine du *feu*, se combinant avec un *froid* qui dépasse toutes les imaginations ; l'horreur de *ténèbres* perpétuelles ; l'*odeur* effroyable de l'enfer ; enfin la *société des démons*. Ces peines sont dites *les dernières*, parce qu'il ne peut rien arriver de plus terrible à personne, et qu'elles épuisent, pour ainsi parler, la colère de Dieu.

§ 2. — Le moyen d'éviter les sept plaies.

Voici maintenant le moyen, le seul, d'échapper à ces châtiments redoutables, si souvent prédits par l'Evangile et par les Saints : c'est de suivre la voie tracée par Jésus-Christ, c'est de mener une vie chrétienne. Or, la vie chrétienne comporte comme trois états superposés, exigeant des fidèles une ferveur de plus en plus grande : l'état des commençants, celui des progressants et celui des parfaits. Cette distinction est aussi ancienne que le christianisme, et nous allons le retrouver sous les figures mystérieuses dont se sert l'Apôtre. *Je vis*, continue-t-il, *comme une mer de verre mélangée de feu*. Nous avons déjà aperçu cette mer de verre au chapitre IV, et nous avons dit alors qu'elle était le symbole du baptême. Le baptême, en effet, délivre l'âme de tous les péchés qui la poursuivent, et qui veulent l'empêcher d'entrer dans le royaume des cieux ; comme la mer Rouge engloutit, sans en laisser un seul, les soldats du Pharaon lancés sur les pas d'Israël en marche vers la Terre promise. Il la débarrasse de l'ombre opaque dont la faute originelle l'avait recouverte, la rend ainsi pénétrable à la lumière divine et translucide comme *du verre* ; il allume enfin en elle le flambeau divin de la vie de l'Esprit, figuré ici par *le feu*.

Ceux qui se tiennent debout sur la mer, ce sont ceux qui, fermement appuyés sur la grâce de leur baptême, tiennent tête aux séductions du monde. *Ils ont vaincu la Bête*, en méprisant les menaces de l'Antéchrist, en déjouant son hypocrisie, en supportant ses mauvais traitements ; *ils ont vaincu son image*, en se gardant d'imiter ses sectateurs, *et le nombre de son nom*, en reconnaissant, comme nous l'avons expliqué à propos du chapitre XIII, que c'était là le nombre d'un homme, et non pas celui d'un Ange, ni celui d'un Dieu. Cette fidélité à la loi divine constitue la note spécifique de l'« état des commençants » : c'est par elle que doivent débiter tous ceux qui veulent aller à Dieu.

L'état suivant, celui « des progressants », est caractérisé par la lutte contre les vices, lutte dont l'arme essentielle est la mortification, symbolisée ici par les *cithares*, que tiennent les fidèles. Nous connaissons déjà la signification mystique de cet instrument : c'est cette cithare que saisissait David quand il voulait mettre en fuite l'esprit mauvais dont Saül était tourmenté (1), car c'est par la pénitence que les hommes de Dieu triomphent du démon. L'auteur dit : *les cithares*, au pluriel, parce qu'il y a bien des façons de se mortifier, et des croix de toute sorte. Et il les appelle : *cithares de Dieu*, parce que ces peines, volontaires ou subies, ne sont embrassées que par amour pour Dieu.

Voici enfin l'« état des parfaits », des Saints que Dieu admet dans son intimité, et auxquels il révèle les secrets de son amour. Ceux-là, éclairés sur l'infinie sagesse et sur l'ineffable bonté de leur

(1) I Reg., XVI, 23.

Créateur, reconnaissent, sous le désordre apparent du monde, la Volonté miséricordieuse qui poursuit inlassablement le salut de l'humanité : dès lors, ils vivent dans un perpétuel état d'action de grâces. Ils ne peuvent que louer, et louer encore, ce Dieu si profondément méconnu des hommes, et qui a pourtant tant de droits à leur amour ! Ils *chantent le cantique de Moïse et celui de l'Agneau*, empruntant tour à tour les accents de l'Ancien Testament et celui du Nouveau, pour exprimer leur allégresse et leur reconnaissance. Ils disent : « *Elles sont grandes et dignes d'admiration, vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant*. Elles sont grandes par la puissance qui éclate en elles, et *merveilleuses* par la sagesse qui se manifeste dans leur ordonnance. *Vos voies*, c'est-à-dire les moyens que vous employez pour conduire les hommes à leur fin, les préceptes que vous leur donnez, les nécessités auxquelles vous les soumettez, les épreuves que vous leur envoyez ; *vos voies* sont justes, parce qu'elles dirigent toutes choses selon la plus stricte équité, récompensant chacun en proportion de ses mérites ; et elles sont *véridiques* parce qu'elles conduisent réellement là où elles le disent ; parce que vous êtes fidèle dans vos promesses, *ô Roi des siècles*, Roi qui gouvernez, non seulement le temps présent, mais encore les siècles futurs, et qui disposez tout ce que vous faites en fonction de cette éternité.

Qui sera assez insensé pour ne pas vous craindre, Seigneur, et pour ne pas se donner tout entier à votre service, quand votre sagesse et votre puissance brillent ainsi dans toutes vos œuvres ? Et qui sera assez endurci *pour ne pas glorifier votre nom*, devant le spectacle universel de votre bonté ? Vous

êtes digne de toute louange pour votre miséricorde : celle-ci est si grande que, à côté d'elle, la nôtre semble ne pas exister, et l'on peut dire en vérité que *vous êtes seul miséricordieux*, vous qui seul prenez en main l'affaire de notre salut. Vous êtes digne de toute louange encore, parce que vous appelez tous les hommes à la vie : ce n'est pas aux Juifs seulement, c'est à toute la terre que l'Évangile sera prêché, et *toutes les nations viendront à vous*, et toutes *adoreront en votre présence*, c'est-à-dire éclairées par la lumière de votre regard. Vous en êtes digne enfin, parce que *vos jugements sont manifestes*, pour tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité : il ne leur est pas difficile de discerner que, si vous devez placer les uns à votre droite, les autres à votre gauche au jour du jugement, ce n'est point par caprice que vous en agirez ainsi, mais parce que vous avez des raisons profondes de faire ce que vous faites.

§ 3. — Le châtement des obstinés.

Ainsi ceux-là échapperont aux supplices annoncés par les sept Anges, qui seront restés fidèles aux lois de la vie chrétienne dans l'un des trois états marqués ci-dessus. Saint Jean montre ensuite, à l'opposé, ceux qui tomberont sous les coups de la justice divine. Ce sont les obstinés qui refuseront de croire aux mystères de la vie du Sauveur, prêchés par les Apôtres, et cela malgré la sainteté éclatante de ces messages, malgré les châtements terrifiants qui leur seront promis.

Après cela, dit-il, je vis, et voici que fut ouvert dans le ciel le temple du tabernacle du témoignage.

Le tabernacle du témoignage désigne l'Eglise. Celle-ci est comparée à un *tabernacle*, c'est-à-dire à une tente, parce qu'elle est la demeure provisoire de ceux qui combattent sur la terre avant d'aller jouir au ciel des fruits de leurs victoires ; et comme leur combat consiste essentiellement à rendre témoignage à la vérité en toutes circonstances, elle est appelée *tabernacle du témoignage*. En outre, *l'Eglise* possède en son centre un *temple*, lequel n'est autre chose que l'Humanité de Jésus-Christ, où se célèbre perpétuellement le mystère de l'Incarnation. Ce temple mystique était figuré, dans l'ancienne Loi, par celui qui faisait la gloire de Jérusalem ; mais ce dernier était alors, spirituellement parlant, fermé : il était, en effet, interdit aux Gentils et réservé à une toute petite portion du genre humain. Il était fermé surtout parce que les cérémonies qui s'y célébraient étaient inintelligibles pour tous ceux qui n'en avaient point la clef, et qui ne comprenaient pas que le Christ en était le nerf, la réalité, le « type ». Au moment de la mort du Sauveur, le voile qui protégeait les mystères de la liturgie mosaïque fut déchiré depuis le haut jusqu'en bas (1) ; et Jésus, apparaissant à ses disciples peu de temps après, commença par leur *ouvrir l'esprit, afin qu'ils comprissent les Ecritures* (2). C'est cette révélation des données de la vraie foi aux Apôtres d'abord, puis, par eux, à toute l'humanité, que saint Jean signifie ici par le temple qui s'ouvre. Depuis qu'elle s'est faite, en effet, l'Eglise brille sur la terre comme un phare dans la nuit, jetant un éclat tel qu'il est impossible de le méconnaître ou de

(1) Matt., XXVII, 51.

(2) Luc, XXIV, 45.

l'ignorer. Ou plutôt, comme le dit l'auteur, elle brille *dans le ciel*, parce que quiconque lève les yeux vers l'infini, quiconque se hausse au-dessus des contingences matérielles de la vie quotidienne pour penser à l'éternité, ne peut pas ne pas la voir.

Lorsque les vérités saintes eurent ainsi été dévoilées, *les sept Anges*, c'est-à-dire les Apôtres, sortirent du Temple. Ils quittèrent la Loi ancienne pour se répandre à travers le monde, *ayant en main les sept plaies*, entendez : annonçant aux hommes le jugement à venir et leur prêchant la pénitence. *Ils étaient vêtus d'un lin blanc et étincelant* : leur âme, lavée dans les eaux toutes fraîches du baptême, en était ressortie purifiée de tous ses péchés, éclatante d'innocence, irradiée des feux de la grâce. Cette lumière intérieure rayonnait de leur âme sur leur corps, passait dans toutes leurs actions, et leur sainteté était telle qu'il était impossible de n'en être pas frappé. En outre, *ils portaient sur le haut de leur poitrine des ceintures d'or* ; le Christ avait noué autour de leurs cœurs la ceinture de la charité, qui en comprimait toutes les divagations, en réfrénait toutes les passions, en redressait toutes les pensées.

Saint Jean insinue successivement, dans les versets 6 et 7, trois raisons qui devraient toucher les pécheurs, les exciter à réfléchir et les convaincre de la vérité de l'enseignement catholique.

La première, — nous venons de l'entendre, — c'est la sainteté de l'Eglise, c'est la pureté de vie qui brille dans les Saints qu'elle offre en exemple au monde, et la charité ardente dont ils sont animés. La seconde, c'est l'unité de sa doctrine, unité qui demeure immuable sous la multiplicité des inter-

prêtes et à travers la suite des générations. Cette unité est indiquée par les mots qui suivent : *Et l'un des quatre animaux* ; entendez : et la voix unique qui sortait des quatre animaux. Cette voix « une », *donna donc aux sept Anges sept coupes d'or*. Les quatre animaux représentent les quatre Evangélistes, qui sont les sources essentielles de toute la doctrine chrétienne. Mais chacun d'eux ne parle pas pour son propre compte : du milieu de leur quadrige, et du cortège des Pères, des Docteurs, des Pontifes qui les ont expliqués, s'élève une voix, une seule, celle de la Tradition, qui les harmonise dans un accord parfait, et qui seule a qualité pour exprimer la pensée de l'Eglise. C'est cette Tradition catholique qui donne aux sept Anges, c'est-à-dire aux Apôtres et à leurs successeurs, aux prédicateurs de tous les temps, les enseignements qu'ils doivent faire entendre au peuple chrétien. Elle leur remet *des coupes d'or pleines de la colère de Dieu* ; elle leur apprend à avoir un cœur fait à l'image de celui du Christ, un cœur largement ouvert, comme une coupe, c'est-à-dire dilaté par la charité et tout brillant de l'or de la Sagesse divine.

Et cependant ces cœurs débordants de lumière et de miséricorde sont *pleins de la colère de Dieu* ! Qu'est-ce à dire ? sinon que la vraie charité, celle qui brûle du désir de sauver les âmes, bien loin d'affadir la justice divine et d'en voiler les rigueurs, ne cesse, au contraire, d'en montrer le caractère terrible, afin d'exciter les hommes à sortir de la voie du péché et à se préparer au dernier jugement ? L'annonce répétée de cette colère *du Dieu qui vit à travers les siècles des siècles*, de cette colère qui

doit, elle aussi, être éternelle, et ne jamais se relâcher de son indignation contre les damnés, c'est la troisième raison qui devrait porter les pécheurs à écouter les Apôtres. Car on n'est pas excusable de ne prêter aucune attention aux discours de quelqu'un qui nous avertit avec insistance d'un péril très grave, et de ne prendre aucune précaution pour l'éviter. Or, l'Eglise ne cesse, à travers les âges, de rappeler les châtimens qui attendent les pécheurs morts dans leur péché; il est impossible à tout homme qui réfléchit de ne pas entendre sa voix et de continuer à courir, le cœur léger, un risque aussi redoutable.

Et cependant tel est bien le cas d'un trop grand nombre : au lieu d'accepter la lumière et d'adorer *la majesté de Dieu et sa puissance*, ils ferment obstinément les yeux, et *le temple*, pour eux, *se remplit de fumée*.

Au sens historique, ces mots veulent dire que, lorsque les Apôtres commencèrent à prêcher l'Evangile, lorsqu'ils se mirent à annoncer au monde *la majesté et la puissance* du Dieu que leur avait fait connaître Jésus-Christ, *le temple* de Jérusalem s'enténébra et l'atmosphère en devint irrespirable : parce que la religion juive, dont il était le centre, perdit l'insigne monopole qu'elle avait jusqu'alors d'être seule sur la terre à assurer le service du vrai Dieu. Les justes l'abandonnèrent et passèrent au Christianisme; les autres, pour avoir rejeté le Sauveur, pour avoir voulu étouffer *la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde*, tombèrent dans un aveuglement qu'ils se transmettent de génération en génération; et ils s'obstineront dans leur erreur jusqu'à

ce que soient consommées les sept plaies des sept Anges, jusqu'à ce que soit achevée la prédication de l'Eglise, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

A leur exemple, on voit quotidiennement les pécheurs de toutes les époques refuser de se rendre à l'enseignement des pasteurs et de croire à la vérité. Quand les Anges répandent leurs coupes devant eux, quand les ministres de l'Eglise leur annoncent les rigueurs du jugement et les peines de l'Enfer, le temple pour eux se remplit de fumée : ils épaississent leurs ténèbres intérieures, ils s'enfoncent plus avant dans leur aveuglement; ils déclarent ne rien comprendre à une religion aussi sévère, ils ne veulent pas admettre que Dieu puisse se formaliser de leur conduite, et se persuadent à eux-mêmes que sa miséricorde les met entièrement à l'abri des exigences de sa justice. Et ils demeurent dans cet état jusqu'à ce qu'il soit trop tard, jusqu'à ce que la mort s'abatte sur eux : alors la fumée qui leur voilait la vérité se dissipera; alors ils verront le temple de la gloire céleste éclairé des splendeurs de la lumière déifiante; mais ils en seront exclus tant que ne seront pas consommées les plaies prédites par les sept Anges, et, comme ces plaies sont éternelles, ils n'y entreront jamais.

DEUXIEME PARTIE

L'EFFUSION DES SEPT COUPES

CHAPITRE XVI. — 1. Et j'entendis une grande voix, [qui sortait] du temple, disant aux sept anges : Allez et répandez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre. — 2. Et le premier s'en alla, et répandit sa coupe sur la terre : et il se produisit une blessure grave et très mauvaise sur les hommes qui avaient le caractère de la bête, et sur ceux qui adorèrent son image. — 3. Et le second ange répandit sa coupe sur la mer ; et il se fit du sang, comme d'un mort, et toute âme vivante mourut dans la mer. — 4. Et le troisième répandit sa coupe sur les fleuves et sur les sources des eaux : et il se fit du sang. — 5. Et j'entendis l'Ange des eaux qui disait : Vous êtes juste, Seigneur, vous qui êtes, et qui étiez, le Saint, et qui avez jugé ces choses. — 6. Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, vous leur avez donné, [Vous] aussi, du sang à boire : car ils [en] sont dignes. — 7. Et j'entendis un autre [Ange], qui disait de l'autel : Oui, Seigneur Dieu, tout-puissant, vos jugements sont vrais et justes. — 8. Et le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil : et il lui fut donné d'affliger les hommes par la rigueur de la température et par le feu. — 9. Et les hommes s'enflammèrent d'une grande ardeur, et ils blasphémèrent le nom du Seigneur qui a puissance sur ces plaies, et ils ne firent pas pénitence pour lui rendre gloire. — 10. Et le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et le royaume de celle-ci devint plein de ténèbres, et ils se mangèrent [réciproquement] les langues de douleur. — 11. Et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs blessures : et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres. — 12. Et le sixième ange répandit sa coupe sur ce

grand fleuve de l'Euphrate : et il en assécha l'eau, afin que fut préparée la voie aux rois, au lever du soleil. — 13. Et je vis sortir de la bouche du dragon et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes en forme de grenouilles. — 14. Ce sont là en effet des esprits de démons, qui font des signes, et ils vont vers les rois de toute la terre les rassembler pour le combat jusqu'au grand jour du Dieu tout-puissant. — 15. Voici que je viens comme un voleur. Bienheureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'on ne voit point son ignominie. — 16. Et il les rassemblera dans le lieu qui est appelé en hébreu Armagedon. — 17. Et le septième ange répandit sa coupe sur l'air : et une grande voix sortit du temple, [venant] du trône, qui disait : C'est fait. — 18. Et il se fit des éclairs, et des voix, et des tonnerres, et il se produisit un grand tremblement de terre, tel qu'il ne s'est jamais produit, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, un tel séisme, aussi grand. — 19. Et la grande cité se partagea en trois parties, et les cités des nations tombèrent, et la grande Babylone revint en mémoire devant Dieu [pour] qu'il lui donnât le calice du vin de l'indignation de sa colère. — 20. Et toute elle s'enfuit, et les montagnes disparurent. — 21. Et une grêle grande comme un talent descendit du ciel sur les hommes : et les hommes blasphémèrent Dieu, à cause de la plaie de la grêle, parce qu'elle devint extrêmement violente.

Le chapitre précédent nous a montré les prédicateurs des divers âges de l'Eglise recevant du ciel le pouvoir de répandre sur tous les précurseurs ou tenants de l'Antéchrist les coupes de la colère divine. Nous allons assister maintenant à l'accomplissement de cette mission, sur un ordre venu de Dieu : les réprouvés sont rangés en sept catégories, selon une classification établie en fonction de l'Antéchrist, dont ils sont tous, à un titre quelconque, les devanciers, les serviteurs ou les membres. Elle distingue : 1° les Juifs non convertis ; — 2° les païens ; — 3° les hérétiques et ceux qui pervertissent le sens des Ecritures ; — 4° l'Antéchrist en

personne ; — 5° ses partisans convaincus ; — 6° la masse des faux chrétiens ; — 7° les démons.

Au sens moral, ce même chapitre décrit l'effet de la prédication apostolique sur les sept péchés capitaux. Nous en dirons quelque chose après avoir exposé le sens allégorique.

« *Et j'entendis une voix forte qui sortait du temple* ». Cette voix, c'était celle du Tout-Puissant lui-même, qui se faisait entendre du temple, c'est-à-dire de l'Eglise, car c'est de là seulement qu'elle parle, comme dans l'Ancien Testament, elle ne donnait ses ordres à Moïse que *du propitiatoire, entre les deux Chérubins* (1). Et elle disait aux sept Anges, c'est-à-dire à l'ensemble des prédicateurs : *Allez, montrant par là que nul ne doit se mettre à prêcher avant d'en avoir reçu l'ordre de l'autorité légitime : et répandez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre, annoncez aux pécheurs les châtimens qui vont s'abattre sur eux.*

§ 1. — La première et la deuxième plaies.

Et le premier Ange, c'est-à-dire le collège apostolique, sortit, sur l'ordre de Notre-Seigneur lui-même. Il répandit sa coupe sur la terre, c'est-à-dire sur les Juifs, qui sont appelés ici terre, parce que Dieu les avait entourés, cultivés, soignés comme un jardin choisi, tandis que les Gentils vont être appelés : mer, en raison de leur stérilité, de leur instabilité, de leurs violences. Et il en advint une blessure grave et très mauvaise pour les hommes qui portaient le signe de la Bête, et pour tous ceux

(1) Ex., XXV, 22.

qui adorèrent son image. Cette blessure, dont les Juifs devaient mourir en tant que peuple libre et indépendant, ce fut, au sens littéral, l'invasion romaine, qui, avec Titus et Vespasien, détruisit Jérusalem de fond en comble et dispersa sa population par tout l'univers. Toutefois, cette catastrophe ne fut fatale qu'à ceux qui portaient le signe de la Bête, à ceux qui, par leur haine du nom chrétien, se montraient déjà des sectateurs de l'Antéchrist ; *et qui adoraient son image*, qui donnaient leur foi aux mauvais bergers, dont la vie était déjà comme une image, une première ébauche, un premier dessin de ce que sera un jour celle de l'Antéchrist : pour ceux au contraire qui avaient adhéré au christianisme, on sait par l'historien Eusèbe que, se souvenant des prophéties du Sauveur sur la ruine de la cité, ils eurent le temps de fuir et de se mettre à l'abri.

Et le deuxième Ange répandit sa coupe sur la mer : les Apôtres, dans la deuxième phase de leur prédication, et leurs successeurs immédiats allèrent porter, aux Gentils cette fois, l'annonce des châtimens de la colère divine. Mais ceux-ci au lieu de les croire se mirent le plus souvent à les persécuter, à les torturer, à les tuer. Ce fut l'âge des martyrs : *et il se fit du sang*, non pas comme le sang d'un blessé qui peut être guéri et remis sur pied, mais *comme le sang d'un mort*, qui ne reviendra plus à la vie. Ainsi en fut-il de l'Empire romain, détruit à jamais par les invasions Barbares. Ainsi en fut-il surtout des persécuteurs du christianisme qui, en échange de la mort temporelle infligée par eux aux martyrs, reçurent de Dieu le coup de massue de la mort éternelle. *Et toute âme vivante mourut dans*

la mer : en effet, dans ce soulèvement *de la mer*, c'est-à-dire : du paganisme, contre l'Eglise naissante, aucune *âme vivante* ne put subsister : tous ceux des païens qui, par leur intelligence, par la pureté de leurs mœurs, montraient qu'ils avaient une âme humaine, une *âme vivant* d'une vraie vie morale, ou bien se convertirent au christianisme, comme saint Justin, et, ce faisant, sortirent, pour ainsi parler, *de la mer* ; ou bien au contraire, devenant aussi cruels que les persécuteurs, ils secondèrent la fureur de ses flots, et méritèrent d'être engloutis dans l'éternelle damnation.

§ 2. — La troisième plaie.

Et le troisième Ange versa sa coupe sur les fleuves et sur les sources des eaux : Le troisième Ange désigne le chœur des grands Docteurs qui succédèrent aux martyrs, et qui défendirent la foi contre les erreurs christologiques des III^e et IV^e siècles. Les *fleuves* représentent ici les hérétiques, parce que ceux-ci au lieu de prendre le chemin étroit du renoncement qui monte vers le ciel, préférèrent suivre la pente de la nature, descendant toujours plus bas, toujours instables, toujours fluents, jusqu'à ce qu'enfin ils se perdent dans la mer de feu, c'est-à-dire en Enfer. Les *sources des eaux* sont leurs chefs, les grands hérésiarques, comme Arius, Nestorius, Eutychès, etc..., ou plus tard Luther, Calvin, Huss, Wicleff, etc..., chez lesquels les erreurs s'alimentent, comme les fleuves à leur source. *Et il se fit du sang*, c'est-à-dire : ces fleuves et ces sources se changèrent en sang, parce que Dieu frappa ces renégats d'une peine terrible.

Et j'entendis l'Ange des eaux, mais non plus des eaux empoisonnées auxquelles faisait allusion le verset précédent ; l'Ange au contraire des eaux vives qui jaillissent du trône de Dieu et offrent aux âmes fidèles de quoi étancher leur soif ; l'Ange gardien des Ecritures, personnifiant lui aussi tout le chœur des Docteurs, *je l'entendis qui disait* : « Vous êtes juste, Seigneur, dans les jugements que vous portez, Vous qui êtes, parce que vous possédez immuablement la plénitude de l'Etre ; Vous qui êtes toujours saint, même quand les apparences sont contre vous. Les condamnations que vous avez prononcées contre ces maîtres d'erreur, étaient pleinement méritées. Parce qu'ils ont excité contre votre Eglise la haine des princes séculiers ; *parce qu'ils ont répandu le sang des saints* — c'est-à-dire : des chrétiens — et celui des prophètes — c'est-à-dire : des ministres qui leur parlent en votre nom — Vous, en échange, vous leur avez donné du sang à boire, vous les avez plongés tout entiers dans les supplices de l'Enfer, vous les avez comme enivrés de souffrances et de mort : ils en sont dignes, en effet, parce qu'il est juste que celui qui n'a pas reculé devant l'horreur de verser le sang de son prochain, boive éternellement l'horreur de la damnation. »

Et j'entendis une autre voix, qui disait de l'autel. Cette autre voix, c'était celle de tous les Saints qui venait faire écho à celle des Docteurs. Ils disaient cela non point du bout des lèvres, comme ce peuple, dont parle le Seigneur, qui « *m'honore des lèvres, mais dont le cœur est loin de moi* » ; comme trop de chrétiens, qui chantent ou récitent des prières dans les assemblées, pour répondre aux exhortations

de leurs pasteurs, mais sans penser à ce qu'ils disent; eux parlaient *de l'autel*, c'est-à-dire du fond d'eux-mêmes, de ce sanctuaire intime où ils se tiennent en la présence du Seigneur, lui offrant sans cesse leurs prières et leurs sacrifices. *Oui, certes*, disaient-ils, *Seigneur Dieu tout-puissant, vos jugements sont conformes à la vérité et à la justice.*

§ 3. — La quatrième et la cinquième plaies.

Et le quatrième Ange répandit sa coupe sur le soleil, c'est-à-dire sur l'Antéchrist, qui est appelé *soleil*, parce qu'il se prendra pour la lumière du monde. Ce quatrième Ange représente les prédicateurs que Dieu suscitera contre lui, et qui lui rappelleront avec force les châtiments qu'il accumule sur sa tête par son impiété. Lui néanmoins ne changera point de conduite pour autant : bien au contraire, Dieu le permettant ainsi, *il affligera les hommes* de mille manières, il y emploiera même *le feu*, qui passe pour être le plus cruel des supplices. Alors sévira *cette grande tribulation*, dont parle l'Evangile, *telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais plus* (1). Mais les hommes, au lieu de voir dans cette persécution une juste punition de leurs péchés, *laisseront consumer*, par l'âcreté de leur impatience, tout le bien spirituel qu'ils auraient pu en retirer; ils *blasphèmeront le nom du Dieu qui a puissance sur ces plaies*, ils Lui reprocheront avec insolence de ne pas les en préserver, alors qu'Il le pourrait aisément, *et ils ne feront point pénitence, refusant*

(1) Mt., XXIV, 21.

ainsi à Dieu la gloire qu'Il eut tirée de leur conversion.

Et le cinquième Ange répandit sa coupe sur le trône de la Bête, c'est-à-dire sur les disciples de l'Antéchrist, ainsi appelés parce que leur cœur sera un lieu de tout repos pour cette bête féroce. *Et son règne devint tout plein de ténèbres* : bien loin d'être éclairée par cette prédication, la foule des gens qui forment son empire s'obstinera dans les ténèbres d'un aveuglement volontaire; ils se *man-geront de douleur les langues les uns aux autres*, ils se déchireront réciproquement par des paroles venimeuses, sous l'action du dépit qu'ils éprouveront à se voir confondus par les témoins du Christ. Alors, en effet, se vérifiera cette promesse du Sauveur : *Je vous donnerai une éloquence et une sagesse à laquelle ne pourront résister ni s'opposer tous vos adversaires* (1). Les sectateurs de l'Antéchrist, furieux de leur impuissance, se rejeteront les uns aux autres la responsabilité de leurs échecs. *Ils blasphèmeront le Dieu du ciel*, c'est-à-dire le Christ, disant qu'il n'est point Dieu, *à cause des douleurs* que leur causera la constance des Saints, *et des blessures* que ceux-ci, par leurs discours, infligeront à leur orgueil. *Et ils ne feront point pénitence de leurs œuvres mauvaises* : et comme ce n'est pas par l'effet d'une conviction intime, mais uniquement pour satisfaire leurs passions personnelles qu'ils auront combattu la vérité, ils mourront dans l'impénitence finale, car c'est là proprement le péché contre le Saint-Esprit.

(1) Lc., XXI, 15.

§ 4. — La sixième coupe
et les esprits en forme de grenouilles.

Et le sixième Ange répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate. L'Euphrate, dont le nom signifie : *fertilité* ou *abondance*, représente la foule immense des individus, sans convictions personnelles, qui n'ont d'autre règle de vie que la poursuite de l'argent et la course aux plaisirs d'ici-bas. Tant que le christianisme est à l'honneur, ils y adhèrent volontiers, et même en pratiquent ostensiblement les vertus. Mais survienne le règne d'un Antéchrist quelconque, ils suivent le courant qui les porte invinciblement vers la recherche de l'*abondance* terrestre, et passent sans vergogne du côté du plus fort. Les prédicateurs de l'Evangile répandent leur coupe sur l'Euphrate et le mettent à sec, quand ils montrent la vanité des biens terrestres et le sort que se préparent ceux qui en usent mal, comme le mauvais riche de la parabole. Ils prêchent ainsi non seulement pour effrayer les méchants, mais encore pour *préparer la voie aux rois*, c'est-à-dire aux chrétiens qui, fidèles à l'onction de leur baptême, veulent régner avec le Christ : ceux-ci, en effet, trop souvent arrêtés par l'attachement aux biens de ce monde, ne savent pas se mettre sous l'action du Soleil levant, du Soleil de justice, du Christ, dont la grâce éclaire et réchauffe quiconque s'engage à sa suite dans la voie du renoncement.

Mais le démon ne se laissa pas faire sans résistance : il mit en œuvre toutes ses ressources pour annihiler l'effet de cette prédication. C'est pourquoi saint Jean vit sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes en forme de grenouilles. Le

dragon représente le démon ; la Bête, l'Antéchrist ; le faux prophète, les hérauts de celui-ci. Leur action à tous trois va donc s'unir pour susciter dans la masse des chrétiens, des courants qui s'opposeront à la saine doctrine. Les trois esprits qui sortent de leur bouche, — c'est-à-dire : qui procèdent des suggestions du démon, et des discours de ses suppôts, Antéchrist ou faux prophètes, — représentent : 1° les arts magiques, ou sciences occultes, sorcellerie, spiritisme, etc..., dont le démon se sert depuis les origines du monde, pour induire les hommes en erreur et les enchaîner à son service par des pactes formels ; — 2° toutes les fables de la mythologie, ou toutes les formes de propagande qui portent l'homme à rendre à d'autres hommes, ou à des démons, un honneur qui n'appartient qu'à Dieu. Ces fables, et ces cultes homolâtriques naissent, comme nous l'enseigne le livre de la Sagesse, de l'orgueil des grands et des adulations de la multitude à leur égard (1) : nul ne poussera la jactance plus loin dans ce domaine que l'Antéchrist, qui prétendra prendre la place de Dieu lui-même dans ses propres temples ; — enfin, 3° tous les faux systèmes de philosophie, mis en avant par les prophètes du mensonge pour détourner l'homme du culte de la vérité.

Les hommes qui se font les avocats de ces inventions pernicieuses sont comparés à des grenouilles, parce qu'ils siègent dans la fange du péché, comme les grenouilles dans la vase ; parce qu'ils coassent sans arrêt, répétant invariablement et avec force les mêmes affirmations, les mêmes rengaines, les mêmes « slogans », sans rien dire de raisonnable, sans

(1) Cf. Sap., XIV, 15-21.

écouter aucun argument contraire. Ce sont des *esprits de démons*, c'est-à-dire inspirés et conduits par le démon. C'est pourquoi *ils feront des miracles* : non point sans doute de vrais miracles, au sens où les théologiens entendent ce mot ; mais des prodiges, *mira*, des actes qui dépassent la puissance de la nature corporelle. Que le démon ait le pouvoir de réaliser de tels actes, qu'il soit à même de communiquer ce pouvoir à des hommes, l'Écriture nous le montre clairement par l'exemple des mages de Pharaon, qui, pour tenir Moïse en échec, accomplirent des prodiges en apparence aussi merveilleux que les siens (1). Et la théologie le confirme :

On donne, dit saint Thomas, le nom de *miracle* à tout ce qui déroge à l'ordre de toute la nature créée. Mais comme nous ne connaissons pas toutes les vertus des créatures, toutes les fois que, par une puissance qui nous est inconnue, un être créé produit un effet qui sort des lois ordinaires de la nature, cet effet est un *miracle* par rapport à nous. Ainsi, quand les démons font, par leur puissance naturelle, quelque chose d'extraordinaire, ces phénomènes ne sont pas des miracles, absolument parlant, mais ils passent pour tels à nos yeux. C'est de cette manière que les magiciens font des miracles par l'entremise des démons (2).

Faute de connaître ces principes, on est exposé à porter des jugements faux chaque fois qu'il est question de faits merveilleux ou prétendus tels. On raisonne trop souvent en pareil cas comme s'il n'y avait que deux hypothèses possibles : supercherie, ou intervention divine. On oublie qu'entre les deux, il y a place pour une troisième : il peut y avoir, il y a effectivement parfois, intervention d'une puis-

(1) Ex., VII, 22; VIII, 7.

(2) Somme théologique, I^a P., qu. CX, a. 4., ad. 2.

sance qui n'est pas celle de Dieu, et qui cependant accomplit réellement, objectivement, des choses impossibles à l'homme. C'est la puissance de celui que saint Augustin appelle le singe de Dieu, et qui est *le père du mensonge* ; il cherche à nous donner le change, afin de se faire passer pour Dieu aux yeux des hommes, car c'est là sa suprême ambition. Pour donner une idée du genre de prodiges qu'il est à même d'accomplir, le même Docteur rapporte, d'après les historiens de Rome, le cas d'images de dieux se déplaçant d'elles-mêmes d'un lieu dans un autre ; le cas de Tarquin, coupant un caillou avec un rasoir ; celui d'une femme qui pour prouver sa chasteté, tira seule avec sa ceinture un vaisseau portant la statue de Junon, alors qu'un grand nombre d'hommes et d'animaux n'avaient pu l'ébranler ; celui d'une Vestale qui, accusée d'avoir manqué ses engagements, alla puiser de l'eau dans le Tibre avec un crible, et la rapporta à ses juges (1).

On pourrait citer bien des traits semblables à l'actif des fausses religions, notamment des religions hindoues, si en vogue aujourd'hui. On en verra davantage encore au moment de l'Antéchrist : il est donc utile d'être prévenu afin de ne se laisser ni abuser ni ébranler dans sa foi. La doctrine de l'Église a établi depuis longtemps les critères qui permettent de distinguer les vrais miracles des faits qui n'en ont que l'apparence. Sans entrer dans le détail, disons simplement, à la suite du Docteur angélique, que les miracles improprement dits restent soumis aux lois de la nature, encore qu'ils fassent appel à des forces secrètes de celle-ci, incon-

(1) Cité de Dieu, L. X, ch. 16.

nues des hommes. Au contraire, les miracles véritables comportent nécessairement une dérogation aux lois de la nature, dérogation qui ne peut être que l'œuvre de Dieu. Aussi, quand on est en mesure d'établir celle-ci d'une façon certaine, il faut s'incliner avec les mages de Pharaon cités plus haut, et dire comme eux, quand ils se sentirent impuissants à continuer leur duel avec Moïse : *Le doigt de Dieu est là* (1).

Revenons maintenant au texte de l'Apocalypse.

Ainsi les esprits immondes envoyés par le démon feront des miracles, et ils iront vers les rois de toute la terre, afin de les rassembler contre l'Eglise. Toutes les forces du Mal se coaliseront donc au temps de l'Antéchrist, pour un combat décisif. Mais tandis qu'ils croiront marcher à la victoire, et se flatteront d'anéantir le nom du Sauveur, ils iront en réalité au grand jour du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire au jour où ils sentiront pour de bon et d'une manière irrésistible ce que c'est que la puissance de Dieu, au Jour du jugement dernier. Car ce jour est tout proche, et il est certain. « Préparez-vous sans cesse à le voir arriver soudainement, car voici que je viens comme un voleur, je vous l'ai dit dans l'Evangile, et vous ne savez quand ce sera. Bienheureux celui qui se tient sur ses gardes, qui veille sur ses paroles, ses actions, ses pensées; qui garde ses vêtements, qui conserve soigneusement l'innocence reçue au baptême, et les vertus qui sont la parure de son âme; afin de ne point s'exposer à passer nu de la vie présente à la vie éternelle, et à voir son ignominie étalée devant tous les Saints. »

(1) Ex., VIII, 19.

Le démon rassemblera tous ses partisans dans un lieu qui est appelé en hébreu *Armagedon*. Les auteurs modernes ont vainement cherché à situer ce point de ralliement quelque part en Palestine. Certains à la suite de Bossuet, inclinent pour la ville de Mageddo, dans la plaine d'Esdrélon, que de nombreux désastres au cours de l'histoire avaient déjà ensanglantée. La mort de Josias, en particulier (1), « en avait rendu le nom sinistre aux oreilles juives » (2). Cette hypothèse ne s'impose pas, ni aucune autre du même genre. Le mieux, jusqu'à plus ample informé, est de s'en tenir avec les Pères à la signification allégorique du mot. *Armagedon* veut dire : *mont des voleurs*, ou *mont ténébreux*. A ce titre, il désigne mystiquement l'Antéchrist, car celui-ci, par sa puissance et par son orgueil se dressera au milieu des autres hommes comme une montagne au milieu de la plaine; montagne sur laquelle se rallieront tous ceux qui cherchent à voler les âmes à Dieu; montagne ténébreuse, parce qu'elle ne reçoit point la lumière de Celui qui se dit lui-même *la fleur de la plaine et le lys des vallées* (3).

§ 5. — La septième coupe et la fin du monde.

Et le septième Ange répandit sa coupe sur l'air. Ce qui est appelé ici : air, ce sont les démons, par analogie avec l'expression de saint Paul qui nomme leur chef : *le prince des puissances de l'air* (4). Le

(1) II Reg., XXIII, 29.

(2) R. P. Allo, op. cit., p. 239.

(3) Cant., II, 1.

(4) Ephes., II, 2.

septième ange représente les prédicateurs des derniers temps qui annonceront que le châtement définitif de ces ennemis de Dieu va sonner. Actuellement, en effet, selon une opinion courante parmi les théologiens, il leur est permis, pour pouvoir tenter les hommes, d'infecter l'air où nous vivons. Tel est notamment le sentiment de Pierre Lombard, le célèbre Maître des sentences, si souvent cité par saint Thomas :

[Lucifer et ses satellites], dit-il, reçurent comme demeure, en tombant du ciel, l'air obscur (qui entoure la terre). Et cela fut fait pour nous éprouver, afin qu'ils devinssent pour nous une cause d'exercice, selon ce que nous dit l'Apôtre : *Nous n'avons point à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs de ce monde des ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (1)... Il ne leur a pas été permis d'habiter dans le ciel, parce que c'est un lieu lumineux et plein d'agrément ; ni sur la terre, de crainte qu'ils ne fissent trop de mal aux hommes ; mais cet air obscur leur a été assigné comme prison, jusqu'à l'époque du jugement. Alors, ils seront précipités dans le gouffre de l'Enfer, selon ce texte de saint Matthieu : « *Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges* » (2).

Certains Docteurs pensent même qu'ils évitent ainsi momentanément le supplice de ce feu qui, quoique matériel, a néanmoins le pouvoir de torturer les esprits (3). C'est pourquoi ceux que Notre-Seigneur avait chassés du corps du possédé suppliaient avec tant d'instance qu'il leur fut permis

(1) Ephes., VI, 12.

(2) XXV, 41. — II^e Livre des Sentences, dist. VI.

(3) S. Bonaventure, en particulier, se montre favorable à cette opinion. — Comment. sur le II^e Livre des Sent., dist. VI, art. 2, qu. 2.

d'entrer dans le troupeau de porcs : ils tremblaient que le Sauveur ne les contraignît à descendre immédiatement dans la géhenne (1). Mais, après le Jugement dernier, leur mission sur terre étant achevée, ils seront enfermés à jamais avec les damnés dans les prisons de feu.

Saint Jean vit donc les prédicateurs des derniers temps annoncer le châtement imminent du démon. *Et une voix puissante, la voix de Celui qui était assis sur le trône, celle de Dieu même, se fit entendre hors du temple, disant : C'est fini : le pouvoir de l'Antéchrist est parvenu à son terme, la fin du monde est arrivée.*

Alors commencèrent à se manifester les signes, annoncés par l'Evangile, qui doivent précéder le Jugement dernier : *il se produisit des éclairs, des cris d'épouvante, des tonnerres, et un séisme si violent, qu'il ne s'en est jamais produit de semblable depuis qu'il y a des hommes sur la terre.* Au sens figuré, ces mêmes paroles marquent les derniers sursauts de la Bête, les suprêmes efforts de l'Antéchrist et de ses satellites pour établir leur empire : *les éclairs* représentent les pseudo-miracles qu'ils multiplieront pour éblouir la foule ; *les cris*, le déchaînement de leurs prédications ; *les tonnerres*, les menaces qu'ils feront à quiconque prétendra leur résister ; *le tremblement de terre*, enfin, la dernière persécution, qui sera plus terrible que toutes celles qui ont jamais décimé l'Eglise, comme Notre-Seigneur lui-même nous l'atteste (2).

Et la grande cité, c'est-à-dire ici : la cité du monde, qui embrasse l'universalité du genre hu-

(1) Mc., V, 10, 12.

(2) Mt., XXIV, 21.

main, verra ses habitants se diviser *en trois parties*, savoir : les justes qui auront toujours observé la loi de Dieu ; les pécheurs qui auront fait pénitence, et les pécheurs obstinés. *Et les cités des nations s'écrouleront* : alors disparaîtront toutes les institutions, toutes les sociétés qui n'ont qu'une valeur humaine. *Et la grande Babylone viendra en mémoire devant Dieu* : Dieu qui pendant tant d'années a semblé ignorer les crimes commis sur la terre ou s'en désintéresser, au point que les impies ont pu rassurer leur conscience, et se dire en eux-mêmes : *Il ne nous demandera pas de comptes* (1) ; Dieu alors, sortant enfin de son silence, évoquera à son tribunal, un par un, avec une extrême précision, sans laisser dans l'ombre aucun détail, tous les péchés de la grande Babylone, tous les désordres, toutes les turpitudes, toutes les injustices de la cité du Mal. *Et il lui donnera le calice du vin de l'indignation de sa colère*, il distribuera à chacun, en proportion de ses crimes, la mesure qui lui revient des châtiments réclamés par sa colère ; colère engendrée par son indignation à la vue de tant d'outrages faits à son Amour.

Alors *toutes les îles s'enfuirent*, tous les groupements d'hommes qui, sous une forme quelconque, s'étaient maintenus fermes au milieu de la corruption générale, comme des îles au milieu de la mer, se sépareront de la société des méchants, échappant ainsi à la ruine universelle ; et *les montagnes ne furent point trouvées* : c'est-à-dire : les Saints, que leur vertu élève au-dessus de la foule comme des montagnes au-dessus d'une plaine, ne seront point enveloppés dans la catastrophe.

(1) Ps. IX, 13.

Et une grêle descendit du ciel sur les hommes, et le châtiment annoncé par les prédicateurs s'abat-
tit sur les pécheurs ; *ses grêlons étaient gros* *chacun comme un talent*, parce que la peine de chaque péché sera exactement pesée selon la gravité de celui-ci ; *et les hommes*, ainsi précipités dans la géhenne, *blasphémèrent* le Dieu qui les punissait ainsi, parce que *la grêle devint d'une violence extrême*, parce que la rigueur des supplices de l'Enfer dépasse tout ce que nous pourrions imaginer.

§ 6. — Explication morale des sept coupes ou sept plaies.

Les coupes des sept Anges, dont nous venons d'exposer le sens allégorique, en fonction de l'histoire de l'Eglise, ont aussi une signification morale ; et dans cet ordre, elles représentent les châtiments préparés aux sept péchés capitaux. Les prédicateurs sont symbolisés par des *Anges*, parce que, comme ces esprits bienheureux, ils sont commis à la garde des âmes, qu'ils doivent protéger contre tous les maux dont elles sont menacées. *La première coupe* qu'ils ont à répandre, le premier péché qu'ils doivent signaler est celui de la gourmandise : ce vice en effet est comme la *terre* dans laquelle poussent tous les autres, et, s'il n'est vaincu d'abord, il rend stériles les efforts que l'on fait contre les suivants. De plus, les gourmands sont comparés à la *terre*, parce qu'ils sont insatiables comme elle ; ils ont le *caractère de la Bête*, parce qu'ils vivent comme des animaux, uniquement occupés de satisfaire leurs appétits les plus

grossiers, et ils adorent son image, parce que leur Dieu, c'est leur ventre, ainsi que le dit saint Paul (1). Ce vice prépare à l'âme une terrible blessure, parce que les damnés souffriront d'autant plus en Enfer de n'avoir rien pour satisfaire leur faim ni leur soif, qu'ils auront plus avidement recherché les plaisirs de la table ici-bas.

La coupe du deuxième Ange représente le châtiement de la luxure. Les hommes adonnés à ce vice sont comparés à la mer, à cause des mouvements tumultueux, des tempêtes violentes que cette passion excite dans leurs âmes, et de l'amertume dont elles les remplit. Le sang qui coule de leur plaie est semblable à celui d'un mort; non à celui d'un blessé, parce que, humainement parlant, il ne laisse pas place à l'espoir d'une guérison; celui qui tombe sous l'emprise de cette passion, aura un mal infini à en sortir. Il y faudra un vrai miracle, comme pour ressusciter un mort. C'est ce que veut nous faire entendre l'auteur de l'Ecclésiaste, quand il nous dit : *J'ai rencontré une femme plus amère que la mort : elle est comme le lacet des chasseurs, son cœur est un filet, ses mains sont des chaînes* (2). Et celui des Proverbes ajoute que la courtisane est une fosse profonde (3).

La troisième coupe est l'annonce du châtiement auquel expose la colère : et parce que ce vice, tantôt demeure sourdement au fond du cœur, tantôt se répand au dehors avec force, il est comparé ici successivement aux sources des eaux, et à un fleuve. Les deux Anges qui entrent en scène pour rendre

(1) Philipp., III, 19.

(2) VII, 27.

(3) XXIII, 27.

témoignage à la justice de Dieu représentent les deux Testaments, qui nous garantissent tous deux solennellement que Dieu demandera un compte rigoureux à quiconque aura versé le sang de ses semblables.

Le quatrième vice est celui de la vaine gloire, figurée par le soleil, parce que ceux qui en sont atteints se prennent pour le centre de l'univers. Bien loin de cacher leurs bonnes œuvres, selon le conseil de l'Évangile, ils s'appliquent à les mettre en lumière, et se flattent de répandre autour d'eux, par leurs vertus un éclat merveilleux. C'est pourquoi Job se félicitait de n'avoir point vu l'éclat du soleil : il voulait faire entendre par là qu'il n'avait pas remarqué que sa vie pût être un exemple pour les autres (1). Et, continue l'auteur sacré, l'Ange reçut le pouvoir d'affliger les hommes, c'est-à-dire les orgueilleux et les vaniteux, avec les ardeurs et avec le feu : avec les ardeurs de l'ambition, quand leurs affaires sont prospères; avec au contraire le feu de la colère, quand ils se heurtent à l'adversité. C'est là en effet un double fruit de l'orgueil. De fait, les hommes se laissèrent dévorer par l'ambition, quand ils réussissaient; ils blasphémèrent au contraire le nom de Dieu, quand ils échouaient, lui reprochant de ne point user de son pouvoir pour leur épargner les maux qui les frappaient. Et ils se refusèrent à faire pénitence, car c'est là encore un des effets les plus dommageables de l'orgueil : cependant, cette pénitence eût été pour eux un moyen de salut, et pour Dieu un sujet de gloire.

Le cinquième Ange répandit sa coupe sur le siège de la Bête, c'est-à-dire, prêcha contre le vice de la

(1) XXXI, 26.

jalousie et en montra les ravages : ceux qui se laissent subjugués par lui deviennent *un royaume de ténèbres*, ils mettent leur âme sous l'empire particulier du démon. *C'est en effet par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde*, dit le livre de la *Sagesse* (1). Ils sont plongés dans l'aveuglement le plus pernicieux : les joies et les succès du prochain sont pour eux, un sujet de peine et ses progrès dans le bien les enfoncent davantage dans le mal, par la haine qu'ils en conçoivent. *Ils mangent leurs propres langues*, par la médisance et la calomnie auxquelles ils se laissent aller, sous l'action de la douleur que leur cause le bonheur des autres ; se déchirant entre eux et *blasphémant le Dieu du ciel à la suite des meurtrissures* qu'ils se font ainsi à eux-mêmes par leurs détractions. Car « la détraction, dit saint Bernard, est une vipère qui blesse simultanément trois personnes : celui qui la fait, celui qui l'écoute volontiers et celui qui en est l'objet, quand elle vient à être connue de lui ». *Et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres*, parce que, ici encore, l'homme habitué à ce péché a beaucoup de peine à s'en corriger.

Le sixième Ange, qui verse sa coupe sur l'Euphrate, représente les prédicateurs qui dénoncent le mal de l'avarice. Celle-ci est symbolisée par l'Euphrate, parce que ce fleuve, dont les flots pressés semblent vouloir toujours monter et s'étendre, ne laisse cependant derrière lui que de la boue : ainsi l'avarice tout en s'efforçant d'accroître sans cesse ses richesses, ne laisse derrière elle que la boue du péché. *En assécher l'eau*, comme le fait ici l'Ange,

(1) II, 24.

pour préparer les voies aux rois, c'est montrer le caractère inconstant et passager de l'abondance temporelle, afin que les rois, c'est-à-dire les prédicateurs, puissent accéder facilement au cœur de leurs auditeurs, sous l'action du Soleil levant, c'est-à-dire de la grâce du Christ. Mais contre cette prédication se liguent les forces du monde, à savoir la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie (1). Elles sont représentées ici par le dragon, la Bête, et le pseudo-prophète. La concupiscence des yeux, parce qu'elle n'est jamais satisfaite, est figurée par le dragon, animal toujours altéré. Les trois esprits immondes qui sortent de sa bouche sont les trois tendances qu'elle fomenté chez l'homme : l'âpreté au gain, la parcimonie quand il s'agit de donner, l'accumulation des réserves. La Bête représente l'orgueil, qui ravage toutes choses : les trois esprits immondes qu'en sortent sont : l'irrévérence envers les supérieurs, le désir de dominer les égaux, la dureté envers les inférieurs. Ce sont là les trois lances dont Joab perça Absalon (2), les trois traits par lesquels l'orgueil détruit sa victime. Enfin, le pseudo-prophète représente la concupiscence de la chair ; les trois esprits qui en procèdent sont : la gourmandise, la recherche dans les vêtements, et l'oisiveté.

Voilà donc les esprits dont se sert le démon pour troubler les hommes, et pour les amener au grand combat qu'il veut engager contre son Créateur. *Bienheureux celui qui veille*, celui qui se tient sur ses gardes, en s'appliquant à vivre dans l'obéis-

(1) Ia Jo., II, 16.

(2) II Reg., XVIII, 14.

sance, à demeurer sous le regard de Dieu, à agir toujours avec pureté d'intention.

La coupe du septième Ange représente le châtiement des paresseux, qui vont et viennent en tous sens, comme *l'air*, sans rien faire. Quelle honte, pour l'homme, de penser qu'il gaspille ainsi le temps de la vie présente, alors que la nature toute entière lui donne l'exemple d'une activité qui ne se lasse jamais; alors que les étoiles courent sans répit et de toute leur vitesse, sur l'orbe que Dieu leur a tracée; alors que tant d'animaux s'appliquent sans relâche à un labeur dont ils n'ont cependant à attendre aucune récompense. C'est pourquoi Salomon nous exhorte à contempler les fourmis : « *Va voir la fourmi, paresseux, nous dit-il, considère ses voies, regarde le mal qu'elle se donne pour ramener à son logis un grain de blé, et apprends d'elle la sagesse !* (1) ».

(1) Prov., VI, 6.

TROISIEME PARTIE

LA GRANDE COURTISANE

CHAPITRE XVII. — 1. Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes vint, et parla avec moi, disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande courtisane, qui est assise sur les grandes eaux, — 2. avec laquelle ont péché les rois de la terre, et se sont enivrés ceux qui habitent la terre, [en buvant] du vin de sa fornication. — 3. Et il m'emporta en esprit au désert. Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. — 4. Et la femme était enveloppée de pourpre et d'écarlate, et couverte d'or, d'une pierre précieuse, et de perles, ayant dans sa main une coupe d'or, pleine d'abomination et de l'impureté de sa fornication. — 5. Et sur son front, un nom était écrit : Mystère : la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. — 6. Et je vis la femme ivre du sang des saints, et du sang des martyrs de Jésus. Et je fus pris, après l'avoir vue, d'un grand étonnement. — 7. Et l'ange me dit : Pourquoi t'étonnes-tu ? Moi je te dirai le mystère de la femme, et de la bête qui la porte, et qui a sept têtes et dix cornes. — 8. La bête que tu as vue, a été, et elle n'est plus, et elle montera de l'abîme, et elle ira à la mort : et ceux qui habitent la terre (dont les noms ne sont pas écrits depuis l'origine du monde dans le livre de vie) seront stupéfaits en voyant la bête qui était et qui n'est plus. — 9. Et voici le sens qui contient la sagesse. Les sept têtes représentent sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise, et ce sont sept rois. — 10. Cinq sont tombés, l'un existe, et le dernier n'est pas encore venu : et lorsqu'il sera venu, il faudra qu'il demeure peu de temps. — 11. Et la bête qui était et qui n'est plus, elle est, elle, la huitième ;

et elle est des sept, et elle va à la ruine. — 12. Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais qui recevront puissance comme des rois durant une heure, à la suite de la bête. — 13. Ceux-ci ont un seul dessein, et ils livreront leur force et leur pouvoir à la bête. — 14. Ceux-ci combattront avec l'Agneau, et l'Agneau les vaincra : parce qu'il est Seigneur des seigneurs, et Roi des rois, et [à sa suite], ceux qui sont avec lui, [qui ont été] appelés, [qui ont été] élus, et [qui lui sont demeurés] fidèles. — 15. Et il me dit : Les eaux que tu as vues, sur lesquelles la courtisane est assise, sont les peuples, les nations et les langues. — 16. Et les dix cornes que tu as vues sur la bête, ceux-là haïront la prostituée, ils la réduiront à la désolation, ils la mettront à nu, ils mangeront ses chairs, et ils la brûleront au feu. — 17. Dieu, en effet, a permis [qu'ils consentissent] dans leurs cœurs à faire ce qui plaît à la bête, et qu'ils donnassent leur propre gouvernement, jusqu'à ce que soient accomplies les paroles de Dieu. — 18. Et la femme que tu as vue est la grande cité, celle qui exerce son empire sur les rois de la terre.

§ 1. — Où l'un des sept Anges parle à Saint Jean.

APRÈS avoir décrit, au chapitre précédent, les peines promises aux pécheurs, l'auteur va nous montrer la cause de leur damnation, afin de nous rendre vigilants nous-mêmes et de nous prémunir contre un sort semblable. Dans ce dessein, il se sert de la figure d'une femme de mauvaise vie, de celles que l'Écriture appelle *meretrices*, ou courtisanes. Souvent, déjà, dans l'Ancien Testament, les prophètes avaient employé la même image pour représenter les âmes pécheresses, les âmes infidèles qui abandonnent Dieu, leur époux légitime, pour courir après les créatures et demander à celles-ci des plaisirs défendus. Jérémie, par exemple, les apostrophait en ces termes : *Au nom du Seigneur, tu as brisé mon joug, tu as rompu mes liens; tu as dit : je ne servirai pas. Et sur toutes les collines*

élevées, et sous tous les arbres chargés de feuillages tu allais, et tu te prostituais comme une courtisane (1).

C'est, en effet, dans cette infidélité à l'égard de Dieu, dans cette fièvre qui porte l'homme à chercher à tout prix et n'importe où des plaisirs sensibles, des satisfactions immédiates que se trouve la cause originelle de tous les péchés que commet le genre humain et de tous les maux dont il souffre.

Saint Jean raconte donc qu'il vit venir à lui *l'un des sept anges*, qu'il avait dépeint dans la vision précédente, occupés à répandre sur le monde les coupes de la colère de Dieu. Peu importe, parmi les sept, quel était celui-là : tous sont des messagers du même Dieu, des hérauts de la même vérité, et il n'y a point de discordance entre eux. La doctrine de l'Église est *une*, malgré la diversité des maîtres qui l'exposent, et chacun de ceux-ci est auréolé de l'autorité du Christ. Le céleste envoyé s'approcha de saint Jean, et il lui parla, ou, plus exactement, *il parla avec lui*. Cette nuance, qui marque une intimité plus grande, donne à entendre que saint Jean avait le privilège de converser familièrement avec les esprits bienheureux, et cela parce qu'apôtre vierge, il était d'une pureté qui pouvait être comparée à la leur. « Viens, lui dit l'Ange, viens, âme bien-aimée de ton Seigneur, âme choisie par son Amour pour les noces éternelles; laisse-là le monde des créatures, rentre au-dedans de toi-même, dans cette chambre secrète où ton Dieu demeure et t'attend.

Retire-toi dans l'oraison, ferme les yeux de ton

(1) II, 20.

corps, ouvre ceux de ton âme, et je te montrerai la condamnation de la grande courtisane qui est assise sur les eaux abondantes. » La cause de la damnation de tous ceux qui se perdent se trouve, en effet, dans cet instinct de courtisane que toute âme humaine sent sourdre au fond d'elle-même et qui la porte à abandonner son Créateur, son époux, son maître légitime, pour se livrer aux créatures. Cet instinct s'épanouit d'une façon particulièrement vivace chez ceux qui font métier d'arracher les autres au culte du vrai Dieu, chez les grands hérétiques, chez tous les tribuns qui savent prendre de l'autorité sur les masses pour les entraîner dans l'erreur, enflammer leur cupidité, éveiller leur haine et déchaîner leurs passions. Au sens moral, donc, toute âme qui se sait pécheresse peut se reconnaître dans la courtisane qui nous est présentée ici ; mais, au sens allégorique, cette femme représente au premier chef l'Antéchrist, et avec lui tous les mauvais bergers qui conduisent à leur perte la foule des ignorants et des faibles. Ce sont eux qui sont assis sur *les eaux abondantes*, c'est-à-dire sur les peuples : saint Jean lui-même l'expliquera un peu plus loin ; ce sont eux qui ont fait pécher les rois de ce monde, en les poussant à persécuter l'Eglise, à s'emparer de ses biens, à la réduire en servitude ; ce sont eux qui ont enivré les habitants de la terre, entendez : les hommes cupides, les hommes dont le cœur est possédé tout entier par les biens, les amours, les ambitions terrestres sans aucun regard vers l'éternité. Les Saints, eux, n'habitent pas la terre. Ils n'y sont que comme dans un lieu de passage, le meilleur d'eux-mêmes est sans cesse aux portes du ciel.

Les mauvais bergers dont parle saint Jean ont donc enivré les hommes, c'est-à-dire qu'ils leur ont ôté toute crainte et tout sentiment des convenances. De même, en effet, qu'un homme ivre perd la notion du danger, et n'a plus aucun souci de sa dignité personnelle ; de même les pécheurs endurcis oublient complètement le péril de la mort éternelle, qu'ils frôlent à tout instant ; ils ne se font aucun scrupule de vivre comme les bêtes, sans aucun égard pour l'image de Dieu, dont leur âme est couronnée. Et le vin qu'on leur présente pour les égarer ainsi, c'est celui de la *fornication de la courtisane*, c'est le plaisir que la sensualité de l'homme goûte dans le commerce des créatures.

§ 2. — Où la courtisane est montrée à l'Apôtre.

Et l'Ange, continue saint Jean, *m'emporta en esprit au désert*. C'est-à-dire qu'il le sépara du monde présent par le phénomène de l'extase. En cet état il lui fit comprendre que le cœur de ceux qui ont abandonné Dieu, et qui ne reçoivent plus la rosée bienfaisante de la grâce, devient comme un affreux désert, dans lequel ne poussent ni les fleurs des vertus, ni les fruits des bonnes œuvres, et où ne subsiste aucune vie intérieure. Au lieu du Dieu qui devrait régner sur eux, trône une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. Ce qui règne dans le cœur des pécheurs, c'est la sensualité, symbolisée ici par la « femme », tandis qu'à l'opposé, la volonté est souvent exprimée sous la figure de l'homme, *vir*. Il n'y a rien de viril, en effet, dans l'attitude des pécheurs : la pensée du de-

voir, la conquête de la vertu, le désir d'atteindre Dieu leur sont choses étrangères... Toutes leurs préoccupations ne vont qu'à satisfaire les trois concupiscences : à flatter leur chair, à nourrir leur vanité, à augmenter leur fortune.

Cette femme cependant *était assise sur une bête*, et celle-ci n'est autre chose que la figure du démon. De même que la vie chrétienne est fondée sur le Christ, de même la vie licencieuse repose sur le démon, qui lui imprime ses mouvements et qui la porte lentement, mais sûrement, vers l'Enfer. Celui-ci est dit : *rouge*, en raison des crimes qu'il fait commettre ; *il a sept têtes*, qui sont les péchés capitaux, et *dix cornes* qui, par leur pointe dressée vers le ciel et leur dureté, symbolisent son orgueil, et l'endurcissement qu'il oppose à la volonté de Dieu, résumée dans les dix commandements.

La femme était enveloppée de pourpre. La pourpre est le vêtement des rois : à ce titre, la sensualité en est parée, parce qu'elle est reine, en effet, reine de ce monde, où tout obéit à ses désirs. Mais cette pourpre est doublée d'*écarlate*, parce que sous la vie molle et facile des serviteurs du monde, se cache une cruauté secrète, prête à immoler implacablement tout ce qui s'oppose aux désirs de la concupiscence. En outre, la femme était *dorée avec de l'or* : remarquons cette expression. L'auteur ne dit pas qu'elle était d'or, il dit qu'elle était *dorée avec de l'or*, c'est-à-dire qu'elle présentait extérieurement l'éclat de la sagesse, voire de la sainteté. Mais c'est là un éclat qui n'est pas naturel à l'esprit du monde, qui ne jaillit pas de sa propre substance, et qu'il emprunte en se maquillant avec les couleurs de la vraie sagesse, en se donnant les airs de

la vraie charité. Il ne craint pas d'y ajouter la *Pierre précieuse*, la pierre sur laquelle repose l'Eglise ; pierre précieuse entre toutes, puisqu'elle n'est autre que le Christ lui-même, dont le monde prétend parfois observer la doctrine et imiter les exemples. Il y joint encore toutes sortes de *perles*, c'est-à-dire la variété des vertus qui brillent chez les saints. Mais tout cela est un vêtement d'apparat, qui ne lui appartient pas ; sous cette prétendue sagesse, cette charité feinte, ces simulacres de vertu, il n'y a qu'une sensibilité corrompue, une bestialité prête à tout dévorer. La femme tient un vase d'or, symbole de la vérité divine, dont elle prétend répandre les bienfaits ; mais elle le tient *dans sa main*, parce qu'elle l'interprète à son gré, et elle le *remplit d'abomination et des immondices de sa fornication*, parce qu'elle ne sait en faire sortir que le mensonge et les vices, qui la séparent elle-même de Dieu.

Et elle portait un nom écrit sur son front, parce que son iniquité était manifeste pour tous ceux qui savent lire le langage de la vérité, pour tous ceux dont les yeux sont illuminés des clartés de la foi. Mais pour les autres, pour les obstinés, pour ceux qui ne veulent pas voir, *le nom signifiait mystère*, parce que la malice du monde est inintelligible pour ceux qui en sont les esclaves, et ils ne deviennent pas l'abîme de perversité qui se cache sous les apparences séduisantes de la courtisane. Et ce nom était celui de : *Babylone*. Il désigne ici, non pas la ville ainsi appelée, mais la *grande Babylone*, la cité du mal, celle que l'orgueil humain bâtit en face de la cité de Dieu, et qui est la mère de tous les crimes et de toutes les abominations de la terre,

parce que tous les péchés du monde ont leur principe dans la révolte de l'esprit humain contre Dieu.

Et je vis que cette femme était ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. Elle est animée de la haine la plus vive contre ceux qui mènent une vie pure et contre ceux qui rendent témoignage à Jésus-Christ. Cette haine est si forte que ceux qui en sont possédés perdent la raison et ne gardent aucune mesure : c'est pourquoi l'auteur la compare à un état d'ivresse.

§ 3. — Le mystère de la femme et de la Bête.

En voyant le hideux spectacle qu'offrait cette femme sur la bête qui la portait, saint Jean fut pris d'un immense étonnement. Il fut stupéfait du succès de cette courtisane, de sa puissance, de l'empire qu'elle exerçait sur les hommes ; stupéfait surtout du châtiment terrible qui lui était réservé pour l'éternité, et de l'inconscience avec laquelle elle marchait vers cet abîme, se croyant en sûreté, disant, ainsi que le rapporte un autre prophète : *Je serai reine toujours* (1). — L'Ange dit alors à l'Apôtre : « Pourquoi t'étonnes-tu ? Si tu connaissais d'une part la malice de l'homme, et d'autre part la sainteté de Dieu, tu ne serais pas surpris des rigueurs de Sa justice. Cherche plutôt à comprendre, et moi je te révélerai le mystère de la femme et de la bête qui la porte ; qui la porte de péché en péché, et du monde présent, en Enfer. Cette bête est la figure du démon. Elle a été toute-puissante sur la terre, jusqu'à l'avènement du Christ

(1) Is., XLVII, 7.

et maintenant elle n'est plus rien, car son pouvoir a été ruiné. » Remarquons combien cette image est expressive : *la bête a été, et elle n'est plus.* Avant l'Incarnation du Sauveur, en effet, le démon faisait vivre les hommes sous la tyrannie de leurs instincts, c'est-à-dire à la manière des bêtes. Mais le Christ est venu : il a appris aux fils d'Adam leur dignité d'enfants de Dieu, il leur a enseigné à se servir de leur raison, et depuis lors, ceux-ci vivent comme des hommes. C'est ce que voulait faire entendre mystérieusement le Psalmiste, quand il disait : *Le soleil s'est levé*, entendez : le Christ est paru sur la terre. *Et les hommes ont été rassemblés. Les bêtes de la forêt resteront dans leurs tanières et l'homme, qui jusqu'alors ne se montrait pas, sortira pour aller à son travail* (1).

Revenons au discours de l'Ange. *Et la bête, continue-t-il, montera de l'abîme.* Aux jours de l'Antéchrist, elle retrouvera son pouvoir d'antan, mais pour un temps très court ; il ne faut donc pas en avoir peur. Après un triomphe momentané, elle s'effondrera de nouveau, et elle ira à la mort. *Et cette ruine sera un objet de stupeur pour tous ceux qui ne voient rien au delà de leurs intérêts terrestres ; pour ceux dont les noms, en raison de leurs péchés, ne sont pas restés inscrits au livre de vie, où Dieu les avait marqués à l'origine du monde.* Car Il ne veut point la mort des pécheurs, et il a créé tous les hommes pour les faire participer à sa propre vie. Mais lorsque, par leur attachement au péché, les hommes étouffent et détruisent en eux cette vie divine, Dieu se voit comme contraint de

(1) Ps. CIII, 22.

les rayer du livre où sont inscrits les élus. Ceux-là donc seront stupéfaits, eux qui avaient mis toute leur confiance dans la Bête, de voir *que celle-ci était, et qu'elle n'est plus*. Elle était puissante, et elle n'est plus rien, parce qu'elle est séparée de *Celui qui Est* et qui, possédant la plénitude de l'Etre, possède aussi celle de la Vérité, de la Justice, de la Force, et de toute perfection.

§ 4. — Les sept têtes et les dix cornes.

Et voici maintenant le sens de cette vision. Elle est destinée à faire comprendre à ceux qui ont la sagesse et qui cherchent à tirer de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent, de ce qu'ils lisent, des fruits pour leur amendement personnel, les malheurs auxquels on s'expose en se pliant au joug de la sensualité, et le peu de crainte que doivent nous inspirer les succès momentanés des ennemis de Dieu, *Les sept têtes représentent sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise, ce sont sept rois*. Les sept têtes de la bête, c'est-à-dire du démon, représentent les hommes dont celui-ci se sert, à travers l'histoire du monde, pour exercer son emprise sur les autres, et qui sont tous des manières d'Antéchrist. L'auteur les compare à des têtes, parce qu'ils jouent vis-à-vis de pécheurs ordinaires le même rôle que la tête par rapport aux membres du corps; à des montagnes pour exprimer leur orgueil, qui se dresse au-dessus des autres hommes, comme les sommets au-dessus de la plaine; à des rois, parce qu'ils conduisent les autres, ce qui est proprement la fonction du roi, — mais au terme où les attend le démon.

Le nombre *sept* évoque le cycle complet de l'histoire du monde, que l'Ecriture a coutume de diviser en sept époques : la première va d'Adam à Noé ; la deuxième, de Noé à Abraham ; la troisième, d'Abraham à Moïse ; la quatrième, de Moïse à la captivité de Babylone ; la cinquième, de cette captivité à l'avènement du Christ ; la sixième, de l'Incarnation à la venue de l'Antéchrist ; quant à la septième, elle s'identifie avec le règne de l'Antéchrist. Ceci posé, il est facile de comprendre ce que veut dire saint Jean quand il ajoute : De ces têtes, *cinq sont tombées*. Au temps où il écrivait, en effet, les cinq premiers âges du monde avaient passé, et les princes qui travaillaient pour le compte du démon tels que le Pharaon, Nabuchodonosor, Antiochus, etc., avaient disparu l'un après l'autre ; *la sixième demeure* : celle-là, c'est la puissance romaine qui continue, avec les empereurs, à persécuter les chrétiens ; et *la septième*, c'est-à-dire l'Antéchrist, *n'est pas encore venue*. *Lorsqu'elle sera venue, il lui faudra demeurer peu de temps* : ses jours seront abrégés à cause des élus, selon la promesse de Notre-Seigneur. Elle s'écroulera à son tour, comme passent tous les ennemis de Dieu, tous les périls, toutes les persécutions : c'est cette pensée pleine de confiance qui constitue proprement la *sagesse* que saint Jean veut nous inculquer ici et graver dans nos cœurs.

Et ce ne seront pas seulement les hommes qui passeront ; le démon aussi aura son tour, ainsi que l'indiquent les paroles qui suivent : *la bête qui était, et qui n'est plus, elle est, elle, la huitième* en ce sens qu'elle dépasse en méchanceté les princes les plus cruels de toute l'histoire du

monde; et cependant *elle n'en est pas moins de l'espèce des sept*, parce que le démon est un pécheur au même titre que les hommes réprouvés; il sera puni comme eux, *et il va à sa ruine éternelle*.

Quant aux dix cornes que tu as vues, elles figurent les dix rois qui seront les vassaux de l'Antéchrist. Ils n'ont pas encore reçu la royauté, parce que leurs empires n'existent pas encore. Mais ceux-ci apparaîtront au temps de l'Antéchrist, et les dix cornes recevront alors une puissance semblable à celle des rois. L'auteur ne dit pas : la puissance royale, mais une puissance semblable à celle des rois, parce que ce seront des tyrans, exploitant et opprimant leurs peuples à leur profit au lieu de les conduire vers la vie éternelle, comme c'est le devoir des vrais chefs. Cependant, ne les craignons pas : ils n'auront cette puissance que *durant une heure*; c'est-à-dire durant un laps de temps très court, et *derrière la bête*, dont ils suivront fidèlement toutes les directives. Ces personnages sont comparés à des cornes pour nous donner à entendre qu'ils seront aussi durs, aussi insensibles que la corne d'un bœuf ou celle d'un rhinocéros; qu'ils adhéreront à l'Antéchrist avec la même solidité que la corne adhère à la tête de l'animal, et qu'ils serviront d'armes à celui-ci pour attaquer ses adversaires et déchirer ses victimes.

Ils se rangeront sous sa loi pour poursuivre le grand, *l'unique dessein*, sur lequel ils sont tous d'accord : ruiner le royaume du Christ. Ils mettront toute leur force, toute leur autorité à sa discrétion. Sous son commandement, ils engageront le combat avec l'Agneau : mais l'Agneau les vaincra,

car il est le Seigneur des seigneurs, auquel toutes choses sont soumises, et le Roi des rois, auquel rien ne peut résister; et ceux-là vaincront avec Lui et auront part à sa gloire, *qui lui sont attachés par la foi et par la charité*, qui ont été appelés par Lui, qui ont mérité de devenir ses amis, en conservant sa doctrine dans son intégrité, en accomplissant fidèlement ses commandements, en se dévouant de tout leur cœur à son Eglise.

On peut se demander pourquoi, dans cette scène où il est question de combat et de victoire, Notre-Seigneur nous est représenté sous la figure de l'Agneau, animal pacifique et résigné par excellence, plutôt que sous celle, qui semblerait bien plus naturelle et plus expressive, du lion de Juda terrassant sa proie. — A cela les commentateurs répondent que c'est précisément pour nous faire entendre que le Sauveur vaincra non par la force mais par sa patience, par sa douceur, par sa docilité; et c'est en l'imitant dans ces vertus que les Saints triompheront de leurs ennemis. Au moment de la Passion, l'Enfer et le monde se sont coalisés contre Jésus-Christ. Les démons, les Juifs, les bourreaux ont déchaîné sur lui toute leur cruauté, toute leur fureur pour lui arracher un murmure, un geste de colère, un mouvement de révolte. Mais ce fut en vain; et cette incomparable mansuétude du Sauveur au milieu d'un débordement inouï de haine et de colère constitue son vrai triomphe, celui qui manifeste avec éclat l'impuissance de ses ennemis. Ainsi qu'il le dit par la bouche de ses Prophètes, *il a posé son visage comme une pierre très dure; il ne l'a point détourné de ceux qui le couvraient de crachats, et qui lui arrachaient la*

barbe (1). La pierre à laquelle il se compare, ce n'est point celle de l'indifférence stoïcienne; c'est le pur diamant de la charité, qu'aucune cruauté, aucune injure n'est parvenue à entamer, et qui continuait à darder les feux ardents de son amour sur ceux mêmes qui traitaient leur Sauveur avec la dernière sauvagerie.

§ 5. — Pourquoi les dix cornes haïront la femme.

Reprenons la suite des paroles de l'Ange : *Les eaux que tu vois, sur lesquelles la courtisane est assise, sont les peuples, les nations et les langues*, ce qui veut dire, au sens moral, que la sensualité règne en maîtresse sur le genre humain tout entier; au sens allégorique, que l'Antéchrist et ses partisans arriveront à étendre leur domination sur toute la terre. Et cependant *les dix cornes de la Bête haïront la courtisane*. Qu'est-ce à dire? Nous venons de voir que ces cornes représentent les rois, les chefs de peuples qui précisément se mettront au service de l'Antéchrist pour assurer son empire universel. Comment ceux-là même détesteront-ils le maître pour lequel ils travaillent? Parce qu'ils se retourneront contre lui et le haïront furieusement quand, après la victoire de l'Agneau, ils verront dans quel abîme de maux ils ont été précipités par lui. Ils le détesteront, lui et tous les maîtres d'erreur qui les ont alléchés par leurs sophismes et entraînés hors du droit chemin. Et cette haine ne sera pas platonique : jetés avec leurs séducteurs au fond de l'Enfer, ils causeront la désolation

(1) Is., L, 6, 7.

lotion de ceux-ci en les poursuivant de leurs reproches; ils *mettront à nu* leur ignominie, proclamant tous leurs vices et toutes leurs tares, sans que ceux-ci puissent les voiler en aucune façon; ils *mangeront leurs chairs*, en se repaissant de leurs souffrances, et ils les *brûleront*, en attisant dans leur cœur le feu du remords, en leur rappelant la facilité avec laquelle ils auraient pu éviter le sort effroyable qui leur est échü maintenant. Par ces expressions, l'auteur sacré nous enseigne que les damnés se haïssent entre eux et qu'ils augmentent leurs souffrances par leurs colères réciproques, leurs injures et leurs reproches. La haine est l'atmosphère de l'Enfer, comme la charité est celle du Ciel; tandis que les élus sont les uns pour les autres un sujet d'admiration et de joie, chaque damné est pour les autres un objet de désolation et d'horreur.

Et il est juste qu'il en soit ainsi, qu'ils soient châtiés avec la dernière rigueur. Dieu les avait créés libres, leur laissant la faculté de Le servir ou de s'éloigner de Lui. Respectueux au plus haut point de cette liberté, il n'a pas voulu contraindre leur obstination. *Il a permis* qu'ils consentissent dans leur cœur à embrasser le parti de la Bête et qu'ils *cherchassent à plaire à celle-ci*; il ne les a pas empêchés de livrer leur royaume intérieur au démon, et de se laisser porter par ce dernier de péché en péché; mais, un jour, la justice reprendra ses droits. Dieu fera entendre *les paroles* qui fixeront immuablement les récompenses et les châtiments pour l'éternité. Il dira à ceux qui sont à sa droite : *Venez les bénis de mon Père, et recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du*

monde, tandis qu'il rejettera les méchants avec cette terrible sentence : *Allez, maudits, au feu éternel.*

Enfin l'Ange explique à saint Jean que la femme assise sur le monstre représente *la grande cité qui exerce son empire sur tous les rois de la terre.* Ceci nous ramène à ce que nous disions au début et qui constitue la pensée maîtresse de ce chapitre : à savoir, que tout ce qui constitue l'esprit du monde, tout ce qui travaille à édifier la cité du mal contre la cité de Dieu et à peupler l'Enfer, tout cela a pour cause secrète la sensualité de l'homme, habilement manœuvrée par le démon.

Sixième Vision

L'HEURE DE LA JUSTICE

PREMIERE PARTIE

LE CHATIMENT DE BABYLONE

CHAPITRE XVIII. — 1. Et après cela je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance : et la terre fut illuminée de sa gloire. — 2. Et il cria d'une voix puissante, disant : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone, et elle est devenue l'habitation des démons et le refuge de tous les esprits impurs, et le refuge de tous les oiseaux immondes et détestables. — 3. Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa fornication ; et les rois de la terre ont péché avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de la vertu de ses délices. — 4. Et j'entendis une autre voix [qui venait] du ciel et qui disait : Sortez de là, mon peuple, afin de n'avoir point de part à ses crimes et de ne point recevoir de ses châtiments. — 5. Parce que ses péchés sont parvenus jusqu'au ciel et que le Seigneur s'est souvenu de ses iniquités. — 6. Rétribuez-la comme elle-même vous a rétribué, et rendez-lui au double selon vos œuvres : dans la coupe qu'elle [vous] a préparée, préparez-lui le double. — 7. Dans la mesure où elle s'est glorifiée et où elle a vécu dans les délices, donnez-lui du tourment et de la peine, parce qu'elle a dit dans son cœur : je suis assise comme une reine, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point le châtiment. — 8. A cause de cela, en un seul jour viendront ses punitions : la mort, la douleur, la famine, et elle sera brûlée par le feu parce que le Dieu qui la jugera est fort. — 9. Et ils pleureront, et ils gémiront sur eux-mêmes, les rois de la terre qui ont péché avec elle et qui ont vécu dans les délices, lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement ; — 10. se tenant loin, à cause de la crainte de ses tour-

ments, disant : Malheur, malheur, cette grande cité de Babylone, cette cité puissante, parce qu'en une heure est survenu ton jugement. — 11. Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que plus personne n'achètera leurs marchandises : — 12. leurs marchandises d'or, d'argent, de pierre précieuse, de perle, de lin, de pourpre, de soie, d'écarlate ; et tout leur bois de thuya, tous leurs objets d'ivoire, et tous leurs vases de pierres précieuses, d'airain, de fer, de marbre, — 13. et leur canelle, leurs parfums, leur baume, leur encens, leur vin, leur huile, leur farine, leur blé, leurs bêtes de somme, leurs moutons, leurs chevaux, leurs voitures, leurs serviteurs et les âmes de leurs hommes. — 14. Et les fruits [que désirait] ton âme se sont éloignés de toi ; et toutes les choses excellentes et splendides ont péri pour toi, et elles ne se retrouveront plus jamais. — 15. Ceux qui vendaient ces choses, qui se sont enrichis, se tiendront loin d'elle, à cause de la crainte de ses tourments, pleurant, gémissant et disant : — 16. Malheur, malheur à cette cité magnifique, qui était vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, et qui était ornée d'or, de pierres précieuses et de perles, — 17. parce qu'en une heure ont été anéanties de si grandes richesses : et tous les pilotes, et tous ceux qui naviguent sur le lac, et tous les marins, et ceux qui travaillent dans la mer, se sont tenus à distance, — 18. et ils ont crié, en voyant le lieu de son embrasement, disant : Qui est semblable à cette grande cité ? — 19. Et ils ont mis de la poussière sur leur tête, et ils ont crié, pleurant, gémissant et disant : Malheur, malheur, à cette grande cité, dans laquelle se sont enrichis tous ceux qui avaient des navires dans la mer, avec ce qu'elle leur payait : parce qu'en une heure elle a été ruinée. — 20. Réjouissez-vous sur elle, ciel, saints apôtres et prophètes, parce que le Seigneur lui a demandé compte de votre jugement. — 21. Et un ange, plein de force souleva une pierre, semblable à une grande meule, et il la jeta dans la mer, disant : Voilà avec quelle force sera précipitée Babylone, cette grande ville, et jamais plus on ne la trouvera. — 22. Et la voix des joueurs de cithare, et des musiciens, et des joueurs de flûte et de trompette ne se fera plus entendre en toi, et aucun artisan d'aucun métier ne se rencontrera plus en toi ; et on n'entendra plus chez toi le bruit de la meule, — 23. et l'éclat de la lumière ne brillera plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne se fera plus entendre en toi : parce que tes marchands étaient les princes de la terre, parce que

tes maléfices ont égaré toutes les nations. — 24. Et on a trouvé en elle le sang des prophètes et des saints et [celui] de tous ceux qui ont été tués sur la terre.

§ 1. — La ruine de Babylone.

Avec ce chapitre XVIII^e commence la VI^e vision de saint Jean. L'auteur y décrit, sous les images symboliques qui lui sont coutumières, le jugement de Dieu à la fin des temps. Nous allons voir d'abord la damnation de Babylone, ou de la *grande courtisane*. c'est-à-dire de tous les réprouvés, telle qu'elle s'accomplira lorsque retentiront ces terribles paroles : *Allez, maudits, au feu éternel*. Dans les chapitres suivants, on verra celle de l'Antéchrist et du démon. Et pour associer plus étroitement la prophétie qui va suivre à celles que le divin Maître a faites sur ce sujet dans l'Evangile, le Saint-Esprit, parlant par la bouche de l'Apôtre, met en scène dès le principe le Christ lui-même. Il évoque sa venue sur la terre dans le mystère de l'Incarnation et ses avertissements touchant les redoutables jugements de Dieu. Car cet autre Ange que saint Jean vit descendre du ciel, muni d'une grande puissance, et qui illuminait toute la terre de sa gloire, représente le Sauveur du monde, lorsqu'il est venu habiter parmi nous, et que les Apôtres ont vu sa gloire, gloire toute semblable à celle du Fils unique du Père (1) ; la lumière de sa doctrine a éclairé le monde entier et la puissance dont il était revêtu a ruiné l'empire du démon.

(1) Jo., I, 14

Durant son séjour sur la terre, *Il cria d'une voix forte*, enseigna la vérité d'une voix que rien ne pouvait arrêter ni couvrir, et qui était celle de son amour. Il ne cessa d'annoncer le jugement du monde présent, de son prince, de ses serviteurs : *Elle est tombée*, disait-il, *elle est tombée, la grande Babylone*; c'est-à-dire : « Ils périront infailliblement, corps et âme, les sujets de la grande courtisane; les pécheurs obstinés *qui ont laissé*, volontairement, *les démons établir leur repaire* dans leur cœur, dans ce cœur qui leur était donné pour être le temple de Dieu; ils périront parce qu'ils ont *conservé* en eux-mêmes, au lieu de les jeter dehors par une humble confession, *tous les esprits immondes et tous les oiseaux impurs*, toutes les pensées honteuses et tous les péchés d'orgueil, qui les rendaient *abominables* aux yeux de Dieu. » Le monde s'écroulera parce qu'il a déchaîné contre lui-même les trois concupiscences : la concupiscence de la chair désignée ici par le *vin de la fornication*; la superbe de la vie, que représentent les *rois de la terre*; et la concupiscence des yeux, figurée par les *marchands*. L'auteur sacré, annonce donc le châtiement du monde, parce que *toutes les nations*, c'est-à-dire, au sens mystique, tous ceux qui n'ont point été régénérés spirituellement, tous ceux qui vivent selon les lois de la chair, ont bu du *vin de sa fornication*, et provoqué ainsi la *colère* de Dieu, en donnant libre cours à leurs amours impudiques; parce que les *rois de la terre*, entendez : les orgueilleux, ceux que possède l'esprit de domination, *ont péché avec elle*; ils ont porté tous leurs désirs sur le monde présent et ont tout sacrifié pour en être les maîtres; enfin, parce que les *marchands*, les hommes cupi-

des et avides d'argent, *sont devenus riches* en offrant aux autres *les moyens de jouir des délices de la chair*, et en augmentant ainsi sans mesure le nombre des péchés.

§ 2. — Exhortations aux fidèles.

Mais en même temps qu'il annonçait ainsi les châtiments réservés aux méchants, Notre-Seigneur pressait tous ceux qui voudraient l'entendre de renoncer au monde et de se convertir. C'est pourquoi saint Jean *entendit une autre voix*, qui était celle de la miséricorde, après celle de la justice, et qui criait : « *Sortez de là, mon peuple*, comme Loth sortit de Sodome pour échapper à la destruction de cette ville; sortez de là, vous qui vivez en fonction de la vie éternelle, *afin de n'avoir aucune part aux crimes de Babylone et d'éviter ainsi les maux qui la menacent*, parce que sa ruine est inévitable, *ses péchés sont parvenus jusqu'au ciel*; ils ont dépassé toute mesure, ils ont forcé le Seigneur à sortir de la patience avec laquelle il supporte, comme sans les voir, l'ingratitude et les crimes de l'humanité. »

Pour punir le monde d'avoir persécuté les Saints, le Tout-Puissant fera asseoir ceux-ci sur son propre tribunal et les invitera à prononcer eux-mêmes la sentence des pécheurs. C'est cette scène que décrit maintenant l'auteur sacré : « Jugez à votre tour, dit Dieu à ses serviteurs, ceux qui vous ont jugés. Et *infligez-leur un châtiment double de celui qu'ils vous ont infligé*, car eux n'ont pu frapper que vos corps : vous, vous enverrez et leur corps et leur âme à la mort éternelle. Punissez-les de *peines proportionnées à leurs œuvres*; et, dans la

coupe qu'ils vous ont préparée, préparez-leur un double breuvage; c'est-à-dire condamnez-les aux supplices mêmes qu'ils vous ont fait subir, mais en ajoutant à la souffrance extérieure le feu intérieur et le remords du désespoir. Plus ils auront cherché la gloire humaine, plus vous les couvrirez de honte et de confusion; et plus ils se seront vautrés dans les délices de la chair, plus vous les châtierez dans leur corps. »

§ 3. — La plainte des rois de la terre.

Babylone s'est crue invulnérable, comme il arrive toujours aux pécheurs endurcis; elle a dit dans son cœur : « Je ne crains rien, je suis assurée comme une reine; je ne suis pas une pauvre veuve, privée de soutien et de consolation, et je ne verrai point ces malheurs que me prédisaient les Apôtres du Christ ». A cause de cela, à cause de cet orgueil qui fait que, non contente de pécher, elle se glorifie de son péché, elle verra fondre sur elle, en un seul jour, les châtiments qui lui sont dus : la mort, parce qu'elle se croyait forte; la douleur, parce qu'elle se croyait heureuse; la famine, parce qu'elle se croyait riche. Elle sera jetée au feu éternel; et cette sentence s'accomplira infailliblement, car Dieu est fort, nul ne peut lui résister, et il ne se laissera ébranler ni par des menaces ni par des prières, au jour du Jugement. Oh ! quelle sera alors la douleur des rois de la terre, des grands et des heureux de ce monde, lorsqu'ils verront la fumée du feu qui la consumera ! Ils pleureront, ils gémiront sur leur propre ruine, comprenant bien qu'ils vont être

engloutis avec elle, eux qui se sont corrompus dans ses plaisirs, et qui ont vécu dans les délices qu'elle offrait à leur sensualité. Et se tenant au loin à cause de la crainte que leur inspireront les tourments qu'elle endure... Ces paroles ne doivent pas se prendre au pied de la lettre : les hommes dont il est question seraient trop heureux d'assister en simples spectateurs au châtiment du monde, auquel ils s'étaient donnés tout entiers ! Saint Jean veut dire simplement que leur cœur, qui adhérerait de toutes ses forces aux joies d'ici-bas, s'en tiendra bien loin maintenant; il les détestera en voyant le prix dont il faut les payer au tribunal de Dieu, et en songeant, avec un effroi qui décuplera l'horreur de leurs supplices, que ceux-ci sont éternels.

Cependant, notons en passant qu'au sens moral les rois de la terre se prennent ici en bonne part; ils désignent les hommes qui savent se dominer eux-mêmes, qui sont arrivés à maîtriser leurs passions, et qui, pleins de douleur au souvenir de leurs fautes passées, déplorent le temps où ils étaient asservis aux plaisirs du monde. Mais revenons au sens littéral de la prophétie, c'est-à-dire à la description anticipée du Jugement dernier. Les rois de la terre, donc, en voyant le monde s'abîmer dans le cataclysme qui en marquera la fin, se mettront à crier : « Malheur, malheur à cette grande cité de Babylone ! Malheur à nous qui avons mis notre confiance en elle : elle paraissait puissante, et elle n'était forte en réalité que pour faire le mal; puisqu'elle a été incapable de conjurer le fléau qui s'abat aujourd'hui sur elle, puisqu'il a suffi d'une heure pour que s'accomplît son jugement ! » Quand s'allumera le grand incendie qui doit purifier l'uni-

vers, ce sera une chose affreuse pour les amants de ce monde que de voir les flammes dévorer en un instant toutes les richesses, tous les trésors, tous les chefs-d'œuvre, tout ce que l'activité humaine avait produit de beau, de grandiose, d'utile ou d'agréable depuis la création, et le chaos de l'Enfer rester leur seule part.

§ 4. — La plainte des marchands.

Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur la ruine de Babylone; car il n'y aura personne pour acheter encore les marchandises. C'est en vain qu'ils se sont procuré, au prix de tant de peines, les marchandises d'or, d'argent, de pierre précieuse, de perles, de lin, de pourpre, de soie, d'écarlate; les bois des essences les plus rares, les objets d'ivoire, les vases ornés de pierres précieuses et faits de bronze, de fer ou de marbre; la canelle, les parfums, les onguents, l'encens, le vin, l'huile; la farine, le blé, les bêtes de somme, les moutons, les chevaux, les voitures, les esclaves et les hommes dont l'âme même était à vendre. Ces derniers mots désignent les esclaves qui embrassaient sans difficulté la religion de leurs maîtres, par opposition à ceux qui gardaient leur religion personnelle.

En énumérant cette variété d'objets qui faisaient la fortune des *marchands*, saint Jean veut nous faire comprendre que le souvenir des choses de la terre demeurera terriblement précis dans la mémoire des damnés : le regret des multiples jouissances dont ils faisaient leurs délices ici-bas les

poursuivra simultanément, mais distinctement. En même temps, la voix de leur conscience leur rappellera sans cesse le caractère irrévocable de leur ruine : « *Les objets des désirs de ton âme, leur dira-t-elle, ont été emportés loin de toi; toutes les choses où tu mettais tes délices et ta gloire ont péri pour toi, jamais plus elles ne se trouveront en ta possession.* »

Mais il va de soi que chacun des mots qui figurent dans l'énumération que l'on vient de lire a un sens symbolique, et que, bien plus qu'une richesse matérielle, il représente une valeur spirituelle. Nous allons exposer sommairement les interprétations que donnent communément sur ce sujet les Docteurs et les commentateurs autorisés de l'*Apocalypse*. Les *marchands* désignent les hérétiques et les hypocrites, tous ceux qui simulent la vertu pour acheter non la gloire éternelle, mais la gloire d'ici-bas. Ils feignent de posséder dans leurs trésors l'or de la sagesse divine, l'argent d'une éloquence inspirée, la pierre précieuse, qui est le Christ lui-même, et la perle du royaume des cieux, pour laquelle il faut tout vendre et quitter. Ils laissent entendre que leur âme est blanche comme le lin, par le soin qu'elle met à se purifier des moindres souillures, rouge comme la pourpre par l'ardeur avec laquelle elle désire le martyre, brillante et légère comme la soie par sa virginité, rutilante comme l'écarlate par sa charité. Le bois de thuya, qui est imputrescible, symbolise leur persévérance, que rien ne peut entamer; l'ivoire, leur chasteté; l'airain, leur endurance; le fer, leur patience, parce que ce métal, mis sur le feu, au lieu d'être consumé, se dépouille de ses scories, devient souple

et se laisse façonner à tous les usages. Leur humilité les laisse froids comme *le marbre* devant les louanges des hommes. La pénitence donne à leur vie un arôme agréable comme celui *de la canelle*; l'esprit d'oraison *embaume* leur âme, et le Saint-Esprit l'emplit de *son onction*. *L'encens* exprime leur dévotion; *le vin*, leur componction; *l'huile*, leur miséricorde pour le prochain; *la farine* et *le blé*, la pureté à la fois et la qualité de leur doctrine. Leur dévouement au service des autres est tel qu'on peut les comparer à des *bêtes de somme*, qui acceptent tous les fardeaux; à des *moutons*, qui se laissent tondre sans murmurer; à des *chevaux*, qui portent impétueusement et généreusement leurs maîtres dans les combats; à des *voitures*, parce qu'ils aident à faire le voyage de cette vie sans fatigue; à des *esclaves*, enfin, parce qu'ils se font les serviteurs de tous, tant au spirituel qu'au temporel.

Les hypocrites feignent donc d'avoir toutes ces qualités, et ils en vendent les œuvres en échange de la louange des hommes. Mais au jour du jugement, les *fruits qu'ils désirent*, c'est-à-dire précisément cette gloriole humaine, *leur échapperont* totalement, et toute la vertu dont on les croyait pleins, tout l'éclat dont ils étaient faussement parés, s'évanouiront sans espoir de retour.

§ 5. — La plainte des marins et des pilotes.

Qu'il s'agisse donc, au sens littéral, des hommes adonnés à la poursuite des richesses d'ici-bas, ou, au sens moral, des hypocrites qui auront

trompé les hommes par leurs vertus simulées, tous ceux-là, en ce jour de colère, assisteront avec désespoir à la ruine de ce monde, *pleurant, gémissant* et disant : *Malheur! malheur!* Le mot de : *Vae*, dont se sert l'Écriture pour exprimer la peine des damnés, est intraduisible : il veut dire que cette peine dépasse toute locution, tout concept humain, comme, à l'inverse, le mot : *Alleluia*, qui chante la joie ineffable des bienheureux. « *Malheur*, donc, diront-ils, à nous, qui avons mis notre confiance dans *cette cité magnifique*. Elle était vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, elle était ornée d'or, de pierres précieuses et de perles. Et voici qu'il a suffi d'une heure pour engloutir toutes ces richesses. » Et tous les pilotes, et tous ceux qui naviguaient sur le lac, et les marins, et ceux qui travaillent dans la mer se mirent à hurler de douleur, eux aussi, en voyant l'incendie de la ville. Ces expressions, bien qu'au sens littéral on puisse les entendre des hommes qui affrontent pour s'enrichir les dangers des lointains voyages, visent surtout les mauvais prélats, les mauvais prêtres, les mauvais prédicateurs, tous ceux que Jésus avait choisis, comme saint Pierre, saint André, saint Jacques, saint Jean, pour être *pêcheurs d'hommes*, pour conduire la barque de son Église, et qui se sont faits les serviteurs du monde. Tous ceux-là, brusquement dégrisés, se prendront soudain de haine pour ces prélatures, ces honneurs, ces richesses qu'ils ont désirés avec fureur. En voyant le lieu où elle est consummée par le feu, et ce lieu, c'est l'Enfer, où ils seront eux-mêmes tombés, ils diront : « *Qui est semblable à cette ville? Qui aurait pu croire qu'un destin si*

tragique attendait cette cité, tant elle paraissait heureuse et puissante? »

Et ils mettront de la poussière sur leur tête : ils feront pénitence, mais il sera trop tard. Dans leur désespoir, ils reconnaîtront la vanité de tout ce qu'ils ont poursuivi avec tant d'ardeur, et ils confesseront qu'ils ont tout sacrifié pour un peu de poussière. Ils crieront, avec larmes et gémissements : « Malheur, malheur, à cette grande cité. Tous ceux qui avaient des navires dans la mer, c'est-à-dire tous ceux qui possédaient les biens de ce monde, se sont enrichis de ses richesses à elle, au lieu de chercher à conquérir le royaume des cieux. Et voici qu'en une heure, elle a été anéantie! »

§ 6. -- Comment les Saints doivent se réjouir d'avoir évité le malheur de la damnation,

Saint Jean, après avoir montré la ruine des impies, se tourne maintenant vers les Saints. Il les exhorte à la joie, parce que le Jugement, qui marquera pour les méchants l'heure du châtement, sera pour les justes celle de la récompense. « Réjouissez-vous de la ruine de Babylone, leur dit-il, vous dont le cœur est comparable à un ciel, parce que Dieu y fait sa demeure ; vous qui avez travaillé pour l'Evangile, comme les saints Apôtres, et annoncé le règne à venir, comme les Prophètes. Réjouissez-vous, parce que le Seigneur lui a demandé compte de la condamnation qu'elle avait portée contre vous. »

Et voici maintenant l'exécution du jugement. Alors l'Ange insigne entre tous, le Roi des Anges,

Jésus-Christ lui-même, saisit la pierre qui était semblable à une grande meule et il la jeta dans la mer, disant : *Voilà avec quelle force cette grande cité de Babylone sera précipitée dans la mer. La pierre représente ici la masse des damnés : l'auteur veut faire comprendre que, malgré leur dureté et leur obstination dans le péché, Notre-Seigneur les précipitera sans effort en Enfer, quand il dira : Allez, maudits, au feu éternel. Et ils tomberont comme la pierre, qui, jetée avec force dans l'eau, ne demeure pas un instant à la surface, mais va droit au fond et ne reparaît plus jamais. Ils seront plongés pour toujours dans l'abîme du désespoir et de la désolation. Jamais plus ils n'entendront la voix des joueurs de cithare, des chanteurs, des joueurs de flûte ou de trompette, ni rien de ce qui charmait leurs oreilles ici-bas ; ils n'entendront éternellement que les cris des démons et les hurlements des damnés. En Enfer, il n'y aura plus aucun artisan pour aucun art, aucun travail utile, aucun moyen de pourvoir aux besoins de la nature humaine ; on n'entendra plus le bruit de la meule qui sert à faire le pain, ni celui d'aucun métier. L'éclat de la lumière y sera remplacé par d'horribles ténèbres, et la voix de l'époux et celle de l'épouse s'y tairont à jamais, car il n'y aura plus d'amour, plus de noces, plus de fêtes, plus rien des agréments qui rendent la vie supportable. Voilà le sort qui attend Babylone, parce qu'au lieu de se choisir des princes sages, elle s'est confiée à des marchands. Ceux-ci ont travaillé pour les biens de la terre sans souci de la vie éternelle, ils se sont enrichis, ils ont reçu leur récompense ; maintenant, ils arrivent les mains vides au Jugement de Dieu.*

En outre, leurs mauvais exemples ont corrompu toutes les nations : et c'est pourquoi ils ont à répondre du sang des Prophètes, de celui des saints et du meurtre de tous ceux qui ont été tués injustement sur la terre.

DEUXIEME PARTIE

VICTOIRE DU CHRIST SUR L'ANTECHRIST

CHAPITRE XIX. — 1. Après cela, j'entendis comme la voix de foules nombreuses dans le ciel, qui disaient : Alleluia. Le salut, la gloire et la puissance appartiennent à notre Dieu : — 2. parce que ses jugements sont vrais et justes, à lui qui a fait justice de la grande courtisane, laquelle a corrompu la terre dans sa prostitution, et parce qu'il a vengé le sang de ses serviteurs, [répandu] par les mains de celle-ci. — 3. Et ils dirent de nouveau : Alleluia. Et sa fumée monte dans les siècles des siècles. — 4. Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent, ainsi que les quatre animaux, et ils adorèrent le Dieu qui est assis sur le trône, disant : Amen. Alleluia. — Et une voix sortit du trône, disant : Chantez louange à notre Dieu, [vous] tous [qui êtes] ses serviteurs : et qui le craignez, les petits et les grands. — 6. Et j'entendis comme la voix d'une foule nombreuse, et comme la voix des grandes eaux, et comme le bruit de grands coups de tonnerre, qui disaient : Alleluia, parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, a établi son règne. — 7. Réjouissons-nous, et livrons-nous à l'allégresse, et rendons-Lui gloire : parce que les noces de l'Agneau sont arrivées et que son épouse s'est préparée. — 8. Et il a été donné à celle-ci de se couvrir d'un lin éclatant et blanc. Ce lin, en effet, ce sont les justifications des saints. — 9. Et [l'Ange] me dit : Ecris : bienheureux ceux qui ont été conviés au repas des noces de l'Agneau : et il me dit : Ces paroles de Dieu sont vraies. — 10. Et je tombai à ses pieds, [comme] pour l'adorer. Et il me dit : Prends garde de ne point faire cela. Je suis serviteur comme toi, et comme tes frères qui ont le témoignage de Jésus. Adore Dieu. L'esprit de prophétie en effet est le témoignage de Jésus. — 11. Et

je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc, et celui qui le montait était appelé : Fidèle, et Véridique, et il juge avec justice, et il combat. — 12. Ses yeux sont semblables à une flamme et sur sa tête [il porte] de nombreux diadèmes, et il a un nom écrit, que personne ne connaît, sinon lui. — 13. Et il était vêtu d'un vêtement arrosé de sang : et le nom qui le désigne [est] : Verbe de Dieu. — 14. Et l'armée de ceux qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus d'un lin blanc et pur. — 15. Et de sa bouche procède un glaive aiguisé des deux côtés, afin de frapper les nations avec lui. Et lui-même les gouvernera avec une verge de fer : et lui-même foule aux pieds le pressoir du vin de la colère, de la fureur du Dieu tout-puissant. — 16. Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. — 17. Et je vis un Ange, qui se tenait immobile dans le soleil, et il cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu du ciel : Venez, et rassemblez-vous pour le grand souper de Dieu : — 18. afin que vous mangiez les chairs des rois, et les chairs des tribuns, et les chairs des puissants, et les chairs des chevaux, et de ceux qui les montent, et les chairs de tous les hommes libres, et des esclaves, et des petits, et des grands. — 19. Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées, rassemblés pour livrer bataille à celui qui était sur le cheval, et à son armée. — 20. Et la bête fut saisie, et avec elle le pseudo-prophète, qui a fait des signes en sa présence, par lesquels il a séduit ceux qui ont reçu le caractère de la bête, et qui ont adoré son image. Tous deux furent jetés vivants dans l'étang de feu de soufre brûlant. — 21. Et tous les autres furent tués par le glaive de celui qui monte le cheval, [glaive] qui sort de sa bouche : et tous les oiseaux furent rassasiés de leurs chairs.

§ 1. — **Actions de grâces de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante.**

LA condamnation des serviteurs du monde, dont il a été question au précédent chapitre, aura comme contrepartie, au dernier jugement, l'allégresse de tous ceux qui se verront à l'abri des châtimens de l'enfer. Tandis que pleureront les rois

et les marchands de la terre, tandis qu'ils diront « Vae » devant l'effondrement de leurs richesses, de leurs ambitions, de leur vie de plaisir, les habitants du ciel, eux, chanteront : *Alleluia*, mot intraduisible, destiné par cela même à faire entendre que le bonheur des élus dépasse toute langue humaine. Ils proclameront leur reconnaissance envers le Dieu qui leur a réservé une telle récompense, et une telle joie. « C'est à Lui, diront-ils, que revient tout le mérite de notre salut, car sans Lui nous n'aurions pu rien faire ; c'est Lui qui est digne de toute gloire, pour les œuvres merveilleuses qu'Il a accomplies par son Verbe ; c'est Lui seul qui a terrassé l'Enfer par sa puissance. Rendons-lui grâces, parce que ses jugemens sont vrais et justes. Il a tenu fidèlement les promesses qu'il avait faites à qui écouterait ses commandements ; comme il a appliqué sans faiblesse les châtimens dont il avait menacé les transgresseurs de sa Loi. C'est ainsi que la condamnation qu'il a portée contre la grande courtisane est souverainement juste, et cela pour deux raisons : parce que l'exemple de ses désordres avait corrompu toute la terre, et parce qu'elle avait répandu de ses propres mains le sang des saints. »

Et ils redirent : *Alleluia*, pour montrer que la louange de Dieu reprendra sans cesse et sera éternelle, comme éternelle aussi sera la fumée qui monte du brasier où se consume Babylone, c'est-à-dire, comme le châtiment des damnés. Cette opposition entre un bonheur et un malheur qui n'auront de fin ni l'un ni l'autre est une invitation à mettre tout en œuvre pour mériter le premier, pour éviter le second.

Et les vingt-quatre vieillards, c'est-à-dire les Pères de l'Ancien et du Nouveau Testament, les douze Prophètes et les douze Apôtres, se prosternèrent la face contre terre, ainsi que les quatre animaux, qui représentent — nous l'avons vu déjà — tous les prédicateurs de l'Évangile ; et tous ensemble adorèrent Dieu qui est assis sur son trône, au milieu de l'Eglise triomphante, disant : Amen, Alleluia, — Amen, pour marquer leur assentiment aux jugements prononcés par Dieu ; Alleluia, parce qu'ils ne peuvent comprimer la joie dont leur cœur déborde.

Ces deux mots, comme l'a remarqué saint Augustin, résument tout l'occupation des bienheureux : le premier exprime l'émerveillement continu de leur intelligence en présence de la Vérité ineffable et toujours nouvelle, qui étincelle devant eux ; le second, l'enthousiasme de leur cœur devant la possession d'un tel bien.

Alors, écrit ce grand Docteur, nous contemplerons la Vérité sans le moindre ennui, et avec un bonheur qui ne se démentira point ; nous la verrons dans un éclat qui ne laissera place à aucun doute. De plus, embrasés d'amour pour cette même Vérité, nous nous attacherons intimement à elle, nous l'étreindrons, en quelque sorte, pour lui donner un baiser aussi doux qu'il sera chaste et spirituel ; et, d'une voix non moins heureuse, nous louerons Celui qui est la Vérité même, en chantant : *Alleluia*. Oui, dans le transport de leur joie, et dans l'ardeur de la charité qui les enflammera les uns pour les autres, et surtout pour Dieu, tous les habitants de cette Cité bénie s'exciteront à louer Dieu avec un même amour, et ils répéteront : *Alleluia*, comme ils répéteront : *Amen* (1).

(1) Sermon 362; de la Résurrection des morts.

Après ces acclamations des bienheureux, saint Jean entendit *une voix qui sortait du trône*. Elle s'adressait, celle-là, aux habitants de la terre et elle leur disait : *Chantez la gloire de Dieu, vous qui êtes ses serviteurs, vous qui le craignez, les grands et les petits*. Ceux-là seuls en effet sont dignes de louer Dieu, qui vivent selon ses commandements, qui redoutent de l'offenser. Dieu n'agrée point la louange des pécheurs, qui chantent sa gloire avec leurs lèvres, mais dont le cœur est corrompu. Au contraire, il écoute avec plaisir les cantiques de ses serviteurs, non seulement ceux des *grands*, c'est-à-dire des Docteurs, des âmes favorisées de grâces spéciales, mais aussi ceux des *petits*, des ignorants et des simples.

Sur quoi, le concert des élus s'éleva à nouveau dans le ciel, *semblable au bruit des grandes eaux et au fracas du tonnerre*. Ces expressions sont destinées à nous faire comprendre, à nous qui sommes encore sur la terre, l'excellence de la louange divine, de cette « œuvre de Dieu » que saint Benoît a placée au centre de sa Règle, et à laquelle il a voulu que « rien ne soit préféré ». Saint Jean la compare aux *grandes eaux* à cause de l'effet purificateur qu'elle exerce sur les âmes qui s'y adonnent avec dévotion, et qui s'y plongent comme dans un déluge de grâce ; et au *fracas du tonnerre*, en raison de la frayeur qu'elle inspire au démon.

§.2. — Motifs qu'ont les Saints de se réjouir.

Les bienheureux chantaient donc encore : *Alleluia, parce que le Seigneur notre Dieu a établi son règne*. Sur la terre, en effet, on ne peut pas dire

que Dieu règne vraiment. Bien qu'Il soit présent à toutes choses par puissance, comme disent les théologiens, il n'exerce pas partout cependant cette puissance; il en suspend constamment l'action pour respecter la liberté humaine, pour donner ainsi à chacun la possibilité de mériter ou de démeriter; et c'est pourquoi il tolère le mal, le péché, l'activité du démon. Dans la vie future, au contraire, il *établira son règne*, parce qu'il laissera son plein effet à cette même puissance, et celle-ci, enveloppant les élus, les mettra à l'abri de tout ce qui pourrait leur nuire.

On remarquera, dans ce chapitre, que le mot : *Alleluia* est énoncé quatre fois. Les saints Docteurs qui ont commenté l'*Apocalypse* n'ont pas pensé que ce fut en vain : ils ont vu là une allusion aux quatre motifs principaux qu'auront les bienheureux de louer Dieu, et que l'auteur indique discrètement en disant qu'il est *le Seigneur, notre Dieu tout-puissant*. Il faut en effet le louer parce qu'il est *le Seigneur*, c'est-à-dire le Créateur, auquel nous devons la vie; parce qu'il est *Dieu*, la somme de tous les biens, l'unique objet capable d'apaiser l'inquiétude de notre cœur; parce qu'il a daigné se faire : *notre*, dans le mystère de l'Incarnation et dans la Sainte Eucharistie; parce qu'enfin, il est *tout-puissant*, et que seul il peut nous arracher à l'emprise du démon, à l'abîme de la mort et du péché, pour nous conduire à la gloire éternelle.

« *Livrons-nous donc à la joie la plus complète, chantaient les élus, et rendons-lui gloire pour tous les biens qu'il a daigné nous départir, pour la victoire qu'il nous a permis de remporter avec lui, pour tout ce bonheur qui nous inonde : car le jour est ar-*

rivé des noces de l'Agneau, et son épouse s'est parée de ses atours : elle a déposé les vices du vieil homme, elle s'est revêtue, non de ses propres mérites, mais des dons que Dieu lui a faits, pour aller à Lui. Elle a reçu, pour se couvrir, et pour plaire à son Epoux, une robe d'un lin étincelant et pur. » Le lin représente les justifications des saints : de sa nature, en effet, cette plante est couleur de terre, mais de multiples lavages et manipulations l'amènent progressivement à une blancheur immaculée; de même l'âme des Saints, comme celle des autres hommes, naît avec la couleur terreuse du péché originel et de la concupiscence : mais peu à peu, les épreuves et les exercices de la vie spirituelle la conduisent à une pureté sans tache, étincelante de charité.

Tandis que les Saints continuaient leurs hymnes de joie, saint Jean vit devant lui un Ange, qui lui dit : *Ecris : Bienheureux ceux qui ont été conviés aux noces de l'Agneau*; comme pour dire : « Grave profondément dans ton cœur, et dans celui des fidèles qui t'écoutent, cette vérité, que le vrai bonheur appartient non pas aux riches, non pas aux savants, non pas aux puissants de ce monde : mais à ceux qu'une vie pure rend dignes d'être appelés un jour à ces noces ineffables, où l'âme s'unit à Dieu pour l'éternité! » Et le céleste messenger ajouta, pour appuyer encore sur l'importance de ce qu'il venait de dire : « *Ces paroles de Dieu sont absolument vraies.* »

Saint Jean, pénétré de reconnaissance, tomba aux pieds de l'Ange, comme s'il avait voulu l'adorer. Mais celui-ci l'arrêta aussitôt : « *Garde-toi de faire cela*, lui dit-il. Je ne suis point ton Seigneur, je ne suis qu'un serviteur, comme toi, comme tous ceux

de tes frères qui rendent témoignage à Jésus, par leur foi et par leurs œuvres. » En parlant ainsi, l'Ange rend hommage non seulement à la dignité de l'Apôtre, mais à celle de la nature humaine en général. Il dit : *Je sui serviteur, comme toi, parce que les Anges et les hommes n'ont qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ.* Dans l'Ancien Testament, les Anges ont parfois laissé les hommes se prosterner devant eux, pour leur rendre le culte de dulia auquel ils ont droit; comme par exemple celui qui apparut à Josué, devant la ville de Jéricho (1) : mais depuis l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, depuis que la nature humaine s'est assise à la droite de Dieu, sur le trône même de sa Majesté, en la personne du Christ, ils ne le permettent plus, par respect pour la Très Sainte Humanité de notre Sauveur. C'est pourquoi celui qui nous occupe ajoute, s'adressant toujours à saint Jean : *« Adore Dieu, qui seul est digne de l'être, et non pas moi, car l'esprit de prophétie dont tu es animé constitue, pour toi et pour ceux qui te connaissent, un sûr garant que tu es fils de Dieu comme Jésus lui-même. »*

§ 3. — Le Verbe de Dieu.

Dans un deuxième tableau de cette même vision, saint Jean assiste à la condamnation de la Bête. Il la rapporte ici, mais en insistant surtout sur l'admiration que lui cause la vue de Celui qui triomphe d'elle, c'est-à-dire du Sauveur. Le ciel s'ouvrit à ses yeux, pour laisser son intelligence pénétrer plus profondément dans le secret des divins mystères, et

(1) Jos., V, 15.

un cheval blanc lui apparut. Nous avons rencontré déjà cette figure dans la vision des sept sceaux (1)), et nous avons dit alors qu'elle était le symbole de l'Humanité immaculée du Christ, qui fut comme la monture du Verbe, pendant son séjour sur la terre. Le cavalier que portait ce cheval était appelé *fidèle et véridique*. Notre-Seigneur, en effet, a été le modèle de la *fidélité* envers son Père, parce qu'il a exécuté parfaitement toutes ses volontés; et envers les hommes, parce qu'il n'a jamais manqué aux promesses qu'il leur a faites. Il est souverainement *vrai*, par opposition aux autres hommes *qui sont tous menteurs*, comme l'enseigne le Prophète royal (2). Jamais aucune considération n'a pu le faire dévier de la vérité pure, jamais il n'a appelé mal ce qui est bien, ni bien ce qui est mal. *Il juge avec justice, et il combat pour ses amis. Ses yeux sont semblables à la flamme du feu* : lorsqu'ils s'arrêtent sur une âme, leur regard consume en elle la rouille du péché, fait fondre la glace de son cœur, l'éclaire sur le chemin qu'elle doit suivre, l'embrase des ardeurs de la charité.

Le Sauveur portait sur sa tête un grand nombre de diadèmes, représentant les victoires multiples qu'il a remportées sur le démon, sur le monde, sur ses ennemis. C'est qu'aussi bien il est doué d'une puissance à laquelle rien ne peut résister, car il porte, gravé sur son être, ce nom de Jésus, dans lequel Dieu a condensé toute sa miséricorde; ce Nom qui est au-dessus de tous les noms, et dont personne, hormis lui-même, ne connaît la sagesse, la douceur et le pouvoir. *Il était vêtu d'un vêtement*

(1) Ch. VI, 2.

(2) Ps. CXV, 11.

couleur de sang : ce vêtement, c'est la chair humaine dont la divinité s'est couverte dans le mystère de l'Incarnation, et qui fut plongée, replongée, roulée et retournée dans son propre sang, au moment de la Passion. Et cependant, ce déluge de douleur, d'opprobres, de souffrances, n'arriva pas à ternir un instant l'éclat merveilleux du nom par lequel il faut le désigner, et qui est celui de *Verbe de Dieu*.

§ 4. — Le Christ et son armée entrent en lice.

Derrière Lui, s'avancait *l'armée* des martyrs et de tous ceux qui sont *dans le ciel*, de ceux qui y règnent, mais de ceux aussi qui y vivent déjà par leurs désirs, et qui combattent sous les ordres du Christ avec les armes de la pauvreté, de l'humilité, de la charité. Ils le *suivaient*, montés sur des *chevaux blancs* et *vêtus d'un lin blanc et pur*. Les *chevaux blancs* symbolisent la chasteté de leur corps, Le *lin* désigne la justice dont ils sont parés, selon l'explication que nous avons donnée plus haut. Sa *blancheur* exprime le soin avec lequel les Saints se gardent de toute erreur dans le domaine de la foi ; sa *pureté*, celui avec lequel ils évitent les moindres mouvements de la concupiscence.

De la bouche du Christ sortait un *glaive aiguisé des deux côtés*. Cette image ne doit pas se prendre dans un sens matériel, comme si vraiment Notre-Seigneur s'était montré à l'Apôtre avec une épée entre les dents. Elle représente sous une forme symbolique la parole qui sort de la bouche du Sauveur ; et elle la compare à un *glaive aiguisé*, parce que cette parole a un pouvoir merveilleux pour retrancher ce qui est superflu, pour séparer le bien

du mal, pour tuer les vices, elle qui pénètre jusqu'aux plus secrètes pensées et qui atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. Elle est *aiguisée des deux côtés* parce qu'elle frappe les bons et les méchants : les bons pour les émonder, les méchants pour les punir et les détacher du Corps mystique de Jésus-Christ. Elle atteindra *toutes* les nations, car d'une part Notre-Seigneur veut et cherche réellement le salut de tous les hommes, et d'autre part il n'est personne qui puisse échapper à sa justice. Il les gouvernera avec une *règle de fer* : parce que, même pour les meilleurs, la loi de Dieu est inflexible. Elle n'admet pas que l'on retranche volontairement le moindre iota des obligations qu'elle impose ; tous les manquements que l'on y fera seront matière à punition s'ils n'ont été effacés par la pénitence. Sans doute, la miséricorde de Dieu est infinie ; elle fournit à chacun des moyens surabondants de salut, elle est prête à pardonner les plus grands crimes : mais elle ne va jamais contre la justice. Nul ne peut s'autoriser de la bonté de Dieu pour mépriser ses commandements, ou pour négliger aucun des devoirs qu'il est tenu de lui rendre. C'est en ce sens qu'il est dit ici que le Christ nous gouvernera avec une *règle de fer*.

Et Il a le droit d'en agir ainsi : d'une part, parce qu'il a épuisé sur lui-même les rigueurs de la justice divine, et, d'autre part, parce qu'il est le Roi des rois. Il a foulé aux pieds, dans sa Passion et sa Résurrection, le *pressoir du vin de la colère de la fureur du Dieu tout-puissant* ; ces expressions répétées veulent faire entendre que le châtement mérité par les péchés du monde est une chose terrible : Dieu, à la vue de ceux-ci, semble oublier

toute mesure et se comporter comme un homme violent que l'ivresse égare. Mais Notre-Seigneur, en subissant sans faiblir l'ouragan de cette colère, en triomphant de la mort et du démon, a mis, pour ainsi dire, sous ses pieds les droits de la justice divine. Il a acquitté la dette de tout le genre humain, et c'est pourquoi il lui appartient maintenant de juger tous les hommes. C'est aussi parce qu'il est *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*. En vain les Juifs ont-ils refusé de reconnaître sa royauté : *il porte ce titre écrit dans la trame même de son vêtement et gravé sur sa chair*; sa dignité de Roi universel adhère à son Humanité aussi fortement que la divinité elle-même, en sorte que rien ne peut atténuer son droit à gouverner toutes les créatures et à recevoir leurs hommages, comme l'avait annoncé le Prophète : *Les rois de Tharse et les îles lui offriront des présents, les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons. Et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties* (1).

Après avoir contemplé ainsi le Sauveur dans sa puissance, saint Jean vit *un Ange qui se tenait debout dans le soleil*, personnifiant par là les prédicateurs qui annoncent courageusement l'Évangile, auréolés de l'éclat de la vérité et comme inondés de la lumière du Christ. *Il criait à haute voix, c'est-à-dire : il parlait librement, ouvertement et sans crainte, et il disait à tous les oiseaux qui volaient par le milieu de ciel : Venez, rassemblez-vous autour du grand souper de Dieu*. Ces paroles s'adressent en réalité aux vrais disciples de Jésus-

(1) Ps. LXXI, 10, 11

Christ, à ceux qui s'élèvent au-dessus des choses terrestres et qui prennent modèle sur ces oiseaux que Notre-Seigneur a proposés en exemple ; ; à ces oiseaux qui *ne sèment ni ne filent*, qui ne se mettent pas en peine d'amasser de l'argent, mais qui se confient tout entiers au Père qui est dans les cieux (1). Ceux-là, quand le Seigneur les appelle, ne se dérobent pas en disant : *Veuillez m'excuser, j'ai fait l'acquisition d'une villa, ou : j'ai acheté cinq paires de bœufs, ou : je viens de me marier et je ne puis venir* (2). Ils vivent plus haut que ces préoccupations humaines ; leur cœur, soulevé sur les ailes des vertus, va sans cesse *par le milieu du ciel*, cherchant, avec l'Épouse du Cantique, entre les chœurs angéliques et les troupes des saints, *Celui que leur âme aime* (3). C'est pourquoi le divin Maître les convoque *au grand souper de Dieu*, au festin des noces éternelles. Et il les invite à puiser dans cette pensée le zèle et la force dont ils ont besoin *pour manger les chairs des rois*, au sens où saint Pierre reçut l'ordre de *manger les serpents et les animaux impurs* qui lui étaient montrés en vision et qui étaient la figure des Gentils (4) ; c'est-à-dire de les faire entrer dans l'Église, de les incorporer au Christ. Ils ne devront négliger personne : ils s'attaqueront *aux rois, aux tribuns*, c'est-à-dire aux hommes qui ont autorité sur les autres ; *aux puissants*, qui ont en main la force matérielle ; *aux chevaux*, c'est-à-dire à ces caractères généreux et impétueux prêts à se dévouer et à se mettre au service des individus qui savent les

(1) Mt., VI, 26.

(2) Lc., XIV, 18-20.

(3) Cant., III, 2.

(4) Act. X.

exploiter, lesquels sont figurés ici par *ceux qui les montent*; ils s'attaqueront *aux hommes libres*, qui se tiennent pour affranchis de la loi de Dieu, et à ceux qui sont *esclaves* du péché; *aux petits et aux grands*.

§ 5. — Défaite et damnation de l'Antéchrist.

Tandis que les justes se préparaient ainsi au combat, *je vis*, continue l'auteur sacré, *la Bête et les rois de la terre*, c'est-à-dire l'Antéchrist et ses lieutenants, *rassemblés avec leur armée*, pour engager la lutte contre Celui qui montait le cheval blanc, et *l'armée de ses disciples*. Et la Bête fut maîtrisée, saisie, enchaînée : *et avec elle toute la troupe des pseudo-prophètes, qui avaient fait des miracles en son nom, pour séduire les hommes et leur faire accepter de porter le signe de la Bête et d'adorer son image*; afin de les arracher ainsi à la foi catholique et de les engager dans la voie du péché. Tous deux, c'est-à-dire l'Antéchrist et ses prophètes, *furent jetés vifs dans l'étang de feu de soufre brûlant*, et châtiés d'une façon particulièrement rigoureuse, en raison de la gravité de leurs crimes. Pour les autres, pour ceux qui les avaient suivis, bien que leur faute fût moindre, ils furent punis néanmoins de la damnation éternelle, par le jugement du Christ : *et tous les oiseaux se sont rassasiés de leurs chairs*, tous les justes applaudirent à leur châtiment.

TROISIEME PARTIE

LE CHATIMENT DU DEMON

CHAPITRE XX. — 1. Et je vis un Ange descendant du ciel, tenant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. — 2. Et il saisit le dragon, l'antique serpent qui est le Diable, et Satan, et il le lia pendant mille ans; — 3. et il le jeta dans l'abîme, et il l'enferma, et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que soient consommés les mille ans; et après ces [mille ans] il faut qu'il soit délié un peu de temps. — 4. Et je vis des sièges, et ils s'assirent sur eux, et jugement leur fut donné; et [je vis] les âmes de ceux qui ont été décapités pour [avoir rendu] témoignage à Jésus-Christ, et à cause de la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête, ni son image, et qui n'ont point accepté de recevoir son sceau sur leurs fronts ou sur leurs mains; et ils ont vécu, et ils ont régné mille ans avec le Christ. — 5. Tous les autres morts n'ont point vécu, jusqu'à ce que soient consommés les mille ans. C'est là la première résurrection : chez ceux-là la seconde mort n'a point de pouvoir, mais ils sont prêtres de Dieu et du Christ et ils régneront avec Celui-ci pendant mille ans. — 7. Et lorsque les mille ans auront été consommés, Satan sera délié de sa prison, et il sortira, et il séduira les nations qui sont sur les quatre angles de la terre, Gog et Magog; et il les rassemblera pour le combat, [eux] dont le nombre est comme le sable de la mer. — 8. Et ils montèrent sur l'étendue de la terre, et ils enveloppèrent le camp des saints, et la cité bien-aimée. — 9. Et un feu descendit du ciel, [envoyé] par Dieu, et il les dévora, et le diable, qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où et la bête, — 10. et le pseudo-prophète seront tourmentés jour et nuit durant

les siècles des siècles. — 11. Et je vis un grand trône étincelant, et [quelqu'un] siégeant sur lui, à l'aspect duquel le ciel et la terre s'enfuirent, et il ne fut plus trouvé de place pour eux. — 12. Et je vis les morts, grands et petits, se tenant en présence du trône ; et les livres furent ouverts, et un autre livre fut ouvert, qui est [le livre] de vie ; et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans les livres, selon leurs œuvres. — 13. Et la mer donna les morts qui étaient en elle, et la mort et l'enfer donnèrent leurs morts, qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon leurs œuvres. — 14. Et l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu. C'est là la seconde mort. — 15. Et qui n'a pas été trouvé inscrit dans le livre de vie, a été jeté dans l'étang de feu.

CE chapitre, qui termine la sixième vision de l'*Apocalypse*, nous présente le châtement suprême infligé au démon, et à tous ceux qui se seront mis volontairement sous son joug. L'auteur sacré nous rappelle que cet esprit de malice a été vaincu une première fois par le Sauveur, lors de sa Passion, et nous annonce qu'il le sera une seconde fois quand le même Sauveur viendra, dans tout l'appareil de sa gloire, juger les vivants et les morts.

§ 1. — La première défaite du Démon.

Et je vis, dit-il, un Ange qui descendait du ciel, c'est-à-dire le Christ qui sortait, pour ainsi parler, du sein de son Père et descendait sur la terre par le mystère de l'Incarnation. Il tenait à la main, c'est-à-dire : à la libre disposition de sa Très Sainte Humanité, la clef de l'abîme, cette clef que le prophète Isaïe l'avait vu porter sur son épaule, et qui n'est autre que sa croix ; clef qui lui permet d'ouvrir sans que personne puisse fermer, et de fermer, sans que personne puisse ouvrir (1) : c'est-à-dire de

(1) Is., XXII, 22.

tirer des griffes de l'Enfer qui il lui plaît, et d'y enfermer au contraire le démon pour l'empêcher de nuire comme il voudrait. Il tenait aussi une grande chaîne, signe du pouvoir qu'il a, d'attacher éternellement les bons à sa gloire, les méchants à leurs supplices.

Grâce à cette puissance, *il saisit le dragon, l'antique serpent qui est aussi le diable et Satan* : ces différentes épithètes sont destinées à manifester les caractères nocifs du même personnage : il est fort comme un dragon, rusé comme un serpent, expérimenté comme quelqu'un qui observe les hommes depuis la plus haute antiquité ; il est le diable, c'est-à-dire celui qui le premier est sorti de l'unité, pour introduire dans le monde la dualité, et, partant, le désordre ; il est enfin Satan, mot qui signifie l'adversaire, et donc l'ennemi par essence de tout bien.

Et il le lia pendant mille ans : par sa Passion, Notre-Seigneur en effet a comme garotté le démon, il l'a mis hors d'état de nuire, non pas sans doute absolument, mais au moins autant que cet esprit impur le voudrait. Il nous a donné dans sa doctrine, dans ses exemples, dans ses Sacrements des moyens infaillibles de triompher de lui, si nous voulons bien nous en servir. Cela pour mille ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, jusqu'au règne de l'Antéchrist, qui précèdera de peu le deuxième avènement du Sauveur. Ce nombre de mille ans est donc à prendre, comme beaucoup d'autres du livre de l'*Apocalypse*, dans un sens symbolique, et non en rigueur de terme : il signifie la durée qui doit s'écouler entre la Passion du Sauveur, où le démon fut enchaîné, et l'avènement de l'Antéchrist, où il

recevra à nouveau une plus grande liberté d'exercer sa malfaisance, ainsi qu'il va être dit dans les versets suivants. Si cette période est désignée sous un nombre symbolique, c'est que sa durée exacte doit demeurer inconnue aux hommes et même aux Anges, nous dit Notre-Seigneur, jusqu'à la fin des temps; c'est aussi parce qu'elle représente, dans le plan divin, quelque chose de parfait, et que *mille* est pour l'écrivain sacré le nombre parfait par excellence.

L'ayant donc solidement ligotté, le Sauveur le jeta dans l'abîme : Il lui laissa seulement la liberté de régner sur le cœur des hommes mauvais qui ne veulent pas croire en Lui; Il l'enferma dans d'étroites limites, par le pouvoir des clefs légué à son Eglise; Il le scella sous le signe de la croix, qui permet à tous les chrétiens de triompher de lui quand ils veulent; afin qu'il ne séduise plus les nations, afin qu'il ne se fasse plus adorer, par des rites sacrilèges sous les noms de Jupiter, d'Apolon ou de Vénus; jusqu'à ce que soient consommées les mille années, c'est-à-dire jusqu'aux derniers jours du monde.

Car à ce moment-là, il faudra, de par la volonté divine, qu'il soit à nouveau délié pour un peu de temps, le temps où l'Antéchrist triomphant dominera la terre entière, — soit trois ans et demi. Pourquoi Dieu permettra-t-il alors ce déchaînement des forces du mal? Autant que nous pouvons sonder les mystérieux desseins de sa Sagesse, nous discernons à cela au moins deux raisons : la conversion des tièdes, et l'épanouissement de la haute sainteté. Si Dieu, tant de fois déjà, au cours de l'histoire du monde, a laissé des hommes pleins de vices, de

fourberie, de cruauté, d'orgueil, de mensonge, devenir les maîtres des peuples et assouvir sur l'humanité leurs instincts criminels, c'est d'abord pour faire sortir de leur apathie spirituelle la masse de ceux qui vivent au jour le jour, sans jamais regarder vers leur éternité; c'est pour que, saisis d'effroi ou de douleur devant le triomphe de l'injustice, devant la menace de la mort, devant la perte de tout ce qui faisait leur raison d'être ici-bas, ils reviennent à ce Dieu qu'ils avaient abandonné, à ce Dieu qui est leur Père, et le Père des miséricordes; pour qu'ils cherchent auprès de Lui refuge et protection, et qu'ils acceptent de Sa main ces pénitences nécessaires que jamais ils n'auraient consenti à s'imposer eux-mêmes. Mais c'est aussi, nous dit saint Paul, pour montrer les richesses de sa gloire envers les vases de miséricorde, qu'il préparés pour sa gloire (1), c'est pour façonner à son aise ces vases très purs, ces âmes privilégiées, qui ne prennent la haute perfection de leur forme, de leurs couleurs, de leur éclat que dans le creuset de la tribulation. Sans persécuteurs, il n'y aurait point eu de martyrs, et l'Eglise serait privée des plus beaux joyaux de sa couronne. La fin des temps verra donc germer, n'en doutons pas, sous la violence de la persécution, une phalange de Saints et de Saintes qui ne le cèdera point à ceux et à celles des premiers siècles du christianisme.

§ 2. — Le règne de mille ans.

Cependant, à l'annonce de ces éventualités redoutables, ne nous laissons pas aller à une crainte trop vive. Cette persécution terrible ne durera que

(1) Rom., IX, 23.

peu de temps. Notre-Seigneur Lui-même nous promet que les jours en seront abrégés à cause des élus. Et jusque-là l'Eglise aura connu, depuis la victoire de son Fondateur, une paix bien appréciable, dont saint Jean esquisse le tableau en disant : *Et je vis*, tandis que le dragon était lié, la tranquillité dont jouissaient à la fois l'Eglise militante et l'Eglise triomphante : *Je vis*, sur la terre, *des sièges*, c'est-à-dire les sièges épiscopaux de la chrétienté qui, groupés hiérarchiquement, autour de celui de Rome, constituent l'armature de l'Eglise. Et *sur ces sièges*, des hommes s'assirent, auxquels Dieu donna le pouvoir de juger. Sa sagesse en effet assiste, d'une façon très particulière, les évêques, pour l'enseignement et le gouvernement du peuple fidèle.

Je vis, d'autre part, dans le ciel, *les âmes de tous ceux qui ont été suppliciés* pour avoir rendu témoignage à Jésus-Christ, pour avoir reconnu en Lui le Sauveur du Monde, et confessé qu'Il était le Verbe de Dieu; *de ceux qui n'ont point voulu adorer la Bête*, entendez : l'Antéchrist; *ni son image*, c'est-à-dire ni ses portraits ni ses statues; ou plutôt, au sens figuré, ni les créatures à lui, qui le représentent à la tête des pays, des provinces, ou des cités; je vis les âmes de ceux *qui se sont refusés à recevoir son sceau sur leurs mains*, c'est-à-dire à imiter ses œuvres, *ni sur leur front* : ce qui laisse deviner que l'Antéchrist aura la prétention d'imposer à ses sujets un rite analogue à celui du baptême, où les nouveaux chrétiens sont marqués au front du sceau de Jésus-Christ. Tous ces serviteurs restés fidèles à Dieu malgré la persécution, sont morts, il est vrai, aux yeux des hom-

mes : mais, en réalité, aussitôt franchies les portes de l'autre monde, ils ont trouvé, dans l'union de leur âme avec leur Créateur, une vie nouvelle bien plus parfaite que celle d'ici-bas. *Et ils ont régné mille ans avec le Christ.*

Ces derniers mots demandent quelques explications, car c'est sur eux que s'est greffée la doctrine dite du millénarisme; doctrine rejetée par l'Eglise depuis des siècles, et qui voit cependant de temps à autre, de nouveaux champions se lever en sa faveur, sous le fallacieux prétexte qu'elle a pour elle l'opinion de plusieurs Pères authentiquement orthodoxes. Ses tenants, les millénaristes, appelés aussi *chiliastes*, soutiennent que bien avant le jour de la résurrection générale, les justes reprendront leurs corps, et ainsi ressuscités, *règneront mille ans* sur cette terre, dans Jérusalem restaurée, *avec le Christ*. Ensuite viendra la dernière révolte de Satan, le combat suprême mené contre l'Eglise par Gog et Magog, l'écrasement des rebelles par Dieu, enfin la résurrection universelle suivie du Jugement dernier. Il y aurait ainsi deux résurrections successives, séparées par un intervalle de mille ans : celle des Martyrs d'abord, celle ensuite du reste de l'humanité.

La théorie du millénarisme avait des racines dans la littérature juive, hantée toujours par l'idée d'un Messie régnant glorieusement sur la terre. Reprise, au temps de saint Jean, par l'hérésiarque Cérinthe, il est exact qu'aux II^e et III^e siècles de l'ère chrétienne, quelques Pères, et non des moindres, l'adoptèrent, sous des formes diverses et plus ou moins atténuées. On peut citer parmi eux saint Justin, saint Irénée, Tertullien, etc...

Mais le sentiment de ces écrivains ne peut en aucune façon être regardé comme représentant la croyance de l'Eglise : pour qu'en effet le témoignage de plusieurs Pères puisse être considéré comme l'expression de la Tradition catholique, il faut, disent les théologiens, « qu'il ne soit pas contesté par d'autres » (1). Or, cette condition n'existe nullement en l'occurrence : déjà saint Justin reconnaissait que la théorie millénariste était loin d'être admise par tous ; Origène la réprouvait et la traitait d'ineptie judaïque. Saint Jérôme rompt délibérément avec elle :

Nous n'attendons pas, nous, écrit-il, d'après les fables que les Juifs décorent du nom de *traditions*, qu'une Jérusalem de perles et d'or descende du ciel ; nous n'aurons pas à nous soumettre de nouveau à l'injure de la circonsion, à offrir des bœufs et des taureaux pour victimes, et à dormir dans l'oisiveté du Sabbat. Il n'y a que trop des nôtres qui ont pris au sérieux ces promesses, notamment Tertullien, dans son livre intitulé : *De l'espérance des fidèles* ; Lactance, dans son septième livre des *Institutions* ; l'évêque Victorien de Pettau, dans de nombreuses dissertations, et, dernièrement, notre Sulpice Sévère dans le dialogue auquel il a donné le nom de *Gallus*. Quant aux Grecs, je m'en tiens à citer le premier et le dernier, Irénée et Apollinaire (2).

Saint Augustin se prononce dans le même sens : s'il marque d'abord quelques hésitations, on le voit ensuite, dans la *Cité de Dieu*, condamner nettement le chiliasme, et cette opinion est celle qui

(1) Cf. par exemple, Hurter, *Theologia dogmatica*, T. I, Tract. II, Thesis XXVI ; *Conspiratio patrum numero plurimum, imo testificatio paucorum quandoque patrum, certis in adjunctis, aliis minime reclamantibus, tutum proebet traditionis divinae argumentum*.

(2) *Commentaires sur le prophète Ezéchiel*, L. XI. Trad. Bareille, T. VII, col. 211a.

prévaut désormais, aussi bien en Orient qu'en Occident, dans l'Eglise. A partir du IV^e siècle, on ne trouve plus un écrivain catholique digne de considération qui défende le millénarisme, et le sentiment unanime des théologiens, au premier plan desquels il faut citer saint Thomas et saint Bonaventure, l'écarte résolument (1) :

Sans doute, au Moyen Age, écrit le R. P. Allo, Joachim de Flore et son école ont bien enseigné une doctrine qui était une sorte de semi-millénarisme spirituel, mais qu'il ne faut pas cependant confondre avec le chiliasme ancien. Celui-ci n'a persévéré que chez certains luthériens ou dans d'obscures sectes protestantes ; bien rares sont les exégètes catholiques qui prennent encore la peine de s'évertuer à la renouveler sous une forme atténuée et conciliable avec l'orthodoxie. Quoique le chiliasme n'ait pas été noté d'hérésie, le sentiment commun des théologiens de toute école y voit une doctrine erronée où certaines conditions des âges primitifs ont pu entraîner quelques anciens Pères (2).

L'expression : *Et ils ont régné mille ans avec le Christ* doit donc, comme nous l'avons indiqué déjà, s'entendre dans un sens mystique. Les mille ans désignent toute la période qui s'étend entre le jour où le Christ a, par sa Résurrection, rouvert le royaume des cieux, en franchissant les portes avec sa Très Sainte Humanité, et celui où, grâce à la résurrection générale, les corps des élus y entreront à leur tour. Mais les âmes des bienheureux, elles, y sont déjà, étroitement unies à Celui qui est leur vraie vie ; elles participent à la gloire du Christ, elles constituent sa cour, elles règnent avec Lui.

(1) Cf. sur ce sujet : Franzelin, *De divina traditione*, thesis XVI, p. 186.

(2) Op. cit., Exc. XXXVII, P. 296.

Au contraire, *tous les autres morts*, tous ceux qui ont adhéré à l'Antéchrist, *n'ont point vécu, jusqu'à ce que soient consommés les mille ans*. Pourquoi n'ont-ils point vécu, jusqu'à ce que soient consommés les mille ans? — Pour bien comprendre ce que veut dire l'auteur sacré, il faut se souvenir que l'homme, de par sa nature, est le sujet d'une double vie : la vie spirituelle, et la vie naturelle. La première a pour principe l'union de son âme avec Dieu ; la seconde, l'union de son âme avec son corps. Or, nous venons de voir que, *pendant mille ans*, c'est-à-dire pendant toute la période qui a commencé avec la Résurrection du Sauveur et se terminera à la fin du monde, les élus, s'ils sont privés de cette deuxième vie, jouissent au ciel de la première. Les damnés au contraire, étant séparés à la fois de Dieu et de leur corps, ne possèdent ni l'une ni l'autre ; ils sont doublement morts, et cela jusqu'au jour du Jugement, où ils trouveront à nouveau la vie naturelle en reprenant leurs corps, mais pour une éternité de malheur.

Ils ne connaîtront point la gloire et les joies ineffables de la deuxième résurrection, parce qu'ils n'ont pas su réaliser la première. Si donc nous voulons éviter de partager leur sort, hâtons-nous de préparer celle-ci. En quoi consiste cette *première résurrection*? A sortir par la pénitence, de l'état de péché ; à se dégager de la mort spirituelle, à recouvrer la vie de la grâce (1). *Ceux qui sauront y*

(1) C'est pour marquer cette nécessité d'une résurrection spirituelle comme prélude à la résurrection générale, que dans la liturgie bénédictine, l'Office de Laudes, qui est destiné à célébrer le mystère de la Résurrection, commence même le dimanche par le Psaume *Miserere*, le plus connu des Psaumes de la Pénitence.

prendre part et y persévérer, seront un jour *bienheureux et saints* : bienheureux, parce qu'ils obtiendront la béatitude en sortant de ce monde ; saints, parce qu'ils seront établis et confirmés dans la gloire, de telle manière que *la seconde mort*, c'est-à-dire la damnation éternelle, *n'aura plus aucun pouvoir sur eux*. Ils seront les *prêtres de Dieu et du Christ*, ils offriront sans cesse le sacrifice de louange à Dieu auteur de tout bien, en même temps qu'au Christ, ouvrier de notre rédemption ; et leurs âmes *régnent au ciel avec Celui-ci durant mille ans*, c'est-à-dire : jusqu'au jour où leurs corps leur seront rendus.

§ 3. — L'assaut de Gog et Magog et leur écrasement.

Après avoir dit la paix dont l'Eglise a joui sur terre et au ciel pendant que le démon était enchaîné, l'auteur va nous montrer maintenant le dernier assaut de celui-ci, puis sa condamnation définitive et son châtimement : *Lorsque ces mille ans seront achevés, Satan sera relâché de sa prison*. Il recevra la permission en ces derniers temps d'attaquer les hommes avec plus de force. *Il sortira*, c'est-à-dire il se manifestera au grand jour, il passera de la tentation occulte à la persécution déclarée, *il séduira les nations qui habitent sur les quatre coins de la terre*, à savoir Gog et Magog. Que signifient au juste ces deux noms, qui se rencontrent déjà dans le prophète Ezéchiel ? (1). On a cherché naturellement à les identifier avec ceux des peuples dont les grandes invasions ont tour à

(1) XXXIX.

tour désolé la terre, au cours de l'histoire. Mais saint Augustin — et son opinion a été suivie par tous les Docteurs des âges postérieurs — déclare expressément dans la *Cité de Dieu* (1), qu'il ne s'agit pas ici de nations déterminées, par exemple, dit-il, des :

Gètes et des Massagètes, comme quelques-uns l'imaginent à cause des premières lettres de ces noms, ou de quelque autre race inconnue et non soumise à la loi romaine. Il est bien clair que les ennemis viendront de toute la terre, puis, qu'il est dit : *Les nations qui habitent aux quatre coins de la terre,*

c'est-à-dire : aux quatre points cardinaux. Il faut donc prendre ces mots dans leur signification mystique : Gog, qui veut dire *tectum*, c'est-à-dire : ce qui recouvre, ou ce qui cache, représente, toujours d'après saint Augustin, les hommes sensuels dont les instincts grossiers, habilement excités par le démon, lui ont servi, ou lui servent comme de *couverture* pour attaquer et persécuter l'Eglise; Magog, au contraire, qui signifie : *de tecto*, c'est-à-dire : ce qui sort de sous un couvert, représente le démon lui-même et tous les ennemis secrets de Jésus-Christ, qui cachés jusqu'alors et agissant en dessous, jetteront le masque et attaqueront à découvert.

Le démon rassemblera donc, pour ce combat suprême tous les adversaires de l'Eglise, ceux qui luttent au grand jour, et ceux qui luttent dans l'ombre. Saint Jean compare leur nombre aux grains de sable de la mer, pour nous faire comprendre qu'ils sont innombrables, c'est vrai, mais en même

(1) L. XX, ch. XI.

temps impuissants et stériles. Ils se dresseront contre elle avec orgueil, sur toute la surface de la terre à la fois : la persécution sera universelle. Ils envelopperont les camps retranchés des saints : c'est-à-dire ils attaqueront et circonviendront de toutes parts les serviteurs de Dieu, sans que d'ailleurs ces forteresses spirituelles se laissent entamer; et la *Cité bien-aimée* de Dieu sera pressée de partout.

Mais cette période d'extrême angoisse n'aura qu'un temps : Dieu sortira soudain de la réserve où il semblait s'enfermer, et sa colère descendant du ciel, comme la foudre, écrasera en un instant cette armée de persécuteurs. Le démon, qui les conduisait, après les avoir abusés et pris dans ses pièges, sera jeté avec eux dans l'étang de feu et de soufre, accroissant ainsi par sa présence l'horreur de ce séjour; et la Bête et les pseudo-prophètes, c'est-à-dire l'Antéchrist et ses complices, y seront précipités aussi, et tous y seront tourmentés jour et nuit sans interruption et sans fin pendant les siècles des siècles.

§ 4. — Le châtement de la Mort et de l'Enfer.

Et je vis un trône plein de majesté et de splendeur, sur lequel « quelqu'un » était assis. Ce quelqu'un, l'auteur ne le nomme pas, et son silence est plus éloquent qu'aucune parole : nul ne pourra ignorer en effet qui Il est, quand Il viendra, avec une telle noblesse et un tel éclat, juger les vivants et les morts. Le trône sur lequel Il siègera représente l'Eglise, au milieu de laquelle Il règne et qui apparaîtra alors dans toute sa dignité et toute sa

beauté d'Epouse de Dieu. A ce spectacle, *le Ciel et la terre disparurent*. L'Evangile nous apprend en effet que *le ciel et la terre passeront*, ce qui veut dire, non pas qu'ils seront anéantis, mais qu'ils seront entièrement transformés et renouvelés. La surface du globe sera dévorée par un déluge de feu, dans lequel disparaîtront toutes les œuvres sorties de la main des hommes; les plus grandes villes, les plus beaux monuments, les livres les plus rares, les objets précieux de toutes sortes, tout sera impi-toyablement réduit en cendres. Le ciel, — non pas celui que Dieu habite avec les Anges et les élus, — mais celui que sillonnent les astres, se disloquera dans un chaos épouvantable. Et il n'y aura plus de place, dans le nouvel univers, pour ces éléments, au moins tels qu'ils étaient dans leur premier état.

Et je vis les morts, c'est-à-dire les pécheurs, les hommes privés de la vie de la grâce, je les vis, les petits comme les grands, qui, après avoir repris leurs corps, se tenaient devant le trône de Dieu, pour être jugés. Et les livres furent ouverts, les livres des consciences où sont écrits jour par jour, heure par heure, seconde par seconde, les pensées que chacun rumine en son for intérieur. Tout homme pourra ainsi lire clairement ce qui s'est passé dans la conscience des autres à tous les instants de leur vie.

Mais un autre livre sera ouvert en même temps, qui est le livre de vie, c'est-à-dire de Celui qui est la Vie. On y verra avec une pleine lumière pourquoi les élus ont été sauvés, pourquoi les damnés ont été rejetés. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, d'après le témoignage de leur propre conscience, devenu

visible pour tous, et selon leurs œuvres, selon les œuvres énoncées par l'Evangile, avec les sanctions qu'elles entraînent : Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, etc... Puis il dira à ceux qui seront à sa gauche : Eloignez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc... (1).

Personne ne pourra se soustraire à ce jugement : non seulement la terre devra rendre tous les corps ensevelis dans son sein au cours des siècles et maintenant réduits en poussière, mais la mer elle-même devra restituer ceux qui ont été immergés dans ses flots, dévorés par les poissons, éparpillés dans ses abîmes en parcelles insaisissables. Tous les corps, par conséquent, quel que soit leur état de décomposition, renaîtront à la vie. En même temps la mort et l'Enfer donnèrent les morts qu'ils détenaient : la mort désigne ici l'auteur de la mort, c'est-à-dire le démon, puisque la Sagesse nous enseigne que c'est lui qui, par sa jalousie, l'a introduite dans le monde (2). Il devra rendre les âmes qui ont été confiées à sa garde et qu'il détient dans les cachots de l'Enfer, afin que réunies de nouveau à leurs corps, elles viennent comparaître devant le Roi du

(1) Mt. XXV, 34 et suiv.

(2) II, 24.

ciel pour être jugées selon leurs *œuvres*, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Et quand la sentence définitive aura été rendue, ne laissant place désormais à aucun appel, à aucun espoir, *la mort*, entendez toujours : le prince des ténèbres, et avec lui *l'Enfer*, c'est-à-dire, toutes les puissances infernales, tous les démons, *seront précipités dans l'étang de feu*, dans le gouffre effroyable dont il est impossible de sortir, d'où est bannie toute espérance, et où brûle ce *feu* épouvantable, auquel les feux les plus violents de la terre ne peuvent être comparés. *C'est là la seconde mort*, la damnation, la séparation irrévocable et éternelle d'avec Dieu. Et c'est *dans cet étang* aussi que seront jetés tous ceux qui n'auront point fait pénitence, *tous ceux* dont les noms, au dernier jour, *ne seront point trouvés inscrits sur le Livre de Vie*.

Septième Vision

LA CITÉ DE DIEU

PREMIERE PARTIE

LE RENOUVELLEMENT DE L'UNIVERS

CHAPITRE XXI. — 1. Et je vis un ciel nouveau, et une terre nouvelle. Le premier ciel en effet, et la première terre disparurent, et il n'y a plus de mer. — 2. Et moi, Jean, je vis la Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une fiancée ornée pour son époux. — 3. Et j'entendis une grande voix [qui sortait] du trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et Il habitera avec eux. Et eux seront son peuple, et Lui, Dieu [demeurant] avec eux, sera leur Dieu. — 4. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux : et la mort n'existera plus ; et il n'y aura plus ni gémissements, ni cris, ni douleurs, parce que les premières choses auront disparu. — 5. Et [Celui] qui siégeait sur le trône dit : Voici que je renouvelle toutes choses. Et Il me dit : Ecris, parce que ces paroles sont très fidèles, et vraies. — 6. Et Il me dit : C'est fait. [C'est] Moi [qui] suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. [C'est] Moi [qui] donnerai [à boire] à celui qui a soif, de la source de l'eau vive, gratuitement. — 7. Celui qui aura vaincu possèdera ces choses, et je serai son Dieu, et il me sera [comme] un fils. — 8. Mais, pour les pusillanimes, les incrédules, les [hommes] sans pudeur, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre : ce qui est la seconde mort. — 9. Et il vint l'un des sept Anges qui ont les coupes pleines des sept plaies des derniers temps, et il parla avec moi, disant : Viens, et je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau. — 10. Et il m'emporta en esprit sur une montagne grande et élevée, et il me

montra la cité sainte, Jérusalem, descendant du ciel, par [l'action de] Dieu, — 11. ayant l'éclat de Dieu, et sa lumière est semblable à une pierre précieuse, comme une pierre de jaspé, comme du cristal. — 12. Et elle avait un mur grand et élevé, ayant douze portes, et dans [ces] portes, douze Anges, et des noms inscrits, qui sont les noms des douze tribus des fils d'Israël. — 13. A l'Orient, trois portes ; et au Nord, trois portes ; et au Midi, trois portes ; et à l'Occident, trois portes. — 14. Et le mur de la cité a douze fondements, et dans ces douze, les noms des douze Apôtres de l'Agneau. — 15. Et celui qui parlait avec moi avait une mesure en roseau d'or, pour mesurer la cité, et ses portes, et le mur. — 16. Et la cité est bâtie en carré, et sa longueur est égale à sa largeur : et il mesura la cité avec le roseau d'or, sur [un espace de] douze mille stades : et sa longueur, et sa hauteur et sa largeur sont égales. — 17. Et il mesura son mur [qui est de] cent quarante-quatre coudées, en mesure d'homme, qui est [aussi mesure] d'Ange. — 18. Et la pierre de son mur était de la pierre de jaspé ; quant à la cité elle-même, [c'est] de l'or pur, semblable à du verre pur. — 19. Et les fondements du mur de la cité étaient ornés de toute pierre précieuse : le premier fondement est de jaspé ; le second, de saphir ; le troisième, de chalcédoine ; le quatrième, d'émeraude ; — 20. le cinquième, de sardonx ; le sixième, de sardoine ; le septième, de chrysolithe ; le huitième, de béryl ; le neuvième, de topaze ; le dixième, de chrysoprase ; le onzième, d'hyacinthe ; le douzième, d'améthyste. — 21. Et les douze portes sont [faites] chacune des douze perles, et [néanmoins] chaque porte est d'une perle particulière : et le sol de la cité était d'or pur, comme du verre transparent. — 22. Et je n'ai point vu de temple en elle. Le Seigneur Dieu tout-puissant en effet est son temple, et l'Agneau. — 23. Et la cité n'a besoin ni du soleil, ni de la lune, pour qu'il fasse de la lumière en elle : car la gloire de Dieu l'a illuminée, et sa lampe est l'Agneau. — 24. Et les nations marcheront à sa lumière, et c'est à elle que les rois de la terre porteront leur gloire et leur honneur. — 25. Et ses portes ne seront point fermées durant le jour, et il n'y aura point là de nuit. — 26. Et ils lui apporteront la gloire et l'honneur des nations. — 27. Et rien de souillé n'entrera en elle, rien de ce qui commet l'abomination et le mensonge, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le Livre de vie de l'Agneau

Avec ce chapitre XXI^e, commence la septième et dernière Vision de l'*Apocalypse*, qui traite de la glorification des saints, et des splendeurs de la Jérusalem céleste. Elle est destinée à exciter en nous le désir de mériter un jour une telle gloire, de telles délices, afin de nous animer à supporter patiemment les épreuves de la vie présente, qui en sont le chemin.

§ 1. -- Les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

Elle nous montre d'abord l'assainissement de l'univers qui doit suivre la condamnation des impies. Le monde sera comme remis dans le creuset, afin que soient anéanties toutes les traces du péché, péché de l'homme, ou péché du démon. *Et je vis le ciel renouvelé et la terre renouvelée.* Le ciel désigne ici, selon saint Augustin, la couche d'air qui enveloppe notre planète. Elle *disparut*, pour faire place à une atmosphère dont la limpidité et la pureté ne peuvent s'exprimer en termes humains. Quant à *la terre*, elle perdit sa forme actuelle pour en recevoir une autre, d'un modèle incomparable, où les moindres détails étaient un ravissement pour les yeux. *Et la mer n'exista plus*, au moins en tant que mer, en ce sens qu'elle fut débarrassée de toute son amertume et de tout ce qui la rend redoutable : ses eaux devinrent aussi transparentes que celles d'un lac, aussi douces que celles d'une source d'eau vive. Au sens moral, le *ciel* désigne l'esprit de l'homme, qui sera purifié de toute souillure, jusque dans ses replis les plus secrets ; la *terre*, sa chair, qui, pénétrée d'une vie

nouvelle deviendra impassible, immortelle, merveilleusement chaste. *Et il n'y aura plus de mer*, parce que ce fond d'amertume, qui est en nous le fruit le plus sensible du péché originel ; cette source empoisonnée d'où montent sans arrêt les murmures, les récriminations, les sautes d'humeur, la jalousie, l'indignation, la colère, les jugements méprisants pour le prochain, cette source amère aura disparu à jamais. L'homme aura recouvré, affermie encore et embellie par la grâce, cette douceur native qu'il possédait sans effort dans l'état d'innocence, et il ne rencontrera plus en lui-même un obstacle continuel à la pratique d'une parfaite charité.

§ 2. — La Jérusalem céleste.

Et moi, Jean, votre frère, moi que vous connaissez bien et qui suis un homme comme vous, je vis de mes yeux la Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel. Ces expressions désignent l'Eglise triomphante, l'assemblée des Saints, que l'Apôtre eut l'ineffable bonheur de contempler dans son extase. Il la compare à une cité, pour marquer que ceux qui la composent vivent ensemble, ayant entre eux des rapports analogues à ceux qu'ont entre eux ici-bas les citoyens d'une même ville. Seulement cette cité est *sainte* : le mal n'y peut pénétrer sous aucune forme, ni dans les conversations qui s'y tiennent, ni dans les fêtes qui s'y donnent ; tout y est pur, tout y est limpide, tout y est transparent comme le cristal. C'est qu'aussi bien elle jouit constamment de la vision de Dieu, ce qui a pour effet d'établir les élus dans une paix impossible à décrire, laquelle éloigne irré-

ductiblement toute tentation, toute inquiétude, toute dispute, tout péché. *Ni le lion, ni aucune bête mauvaise ne peuvent approcher d'elle*, dit le prophète Isaïe (1). De là, son nom de *Jérusalem* qui signifie : *Vision de Paix* ; mais *Jérusalem nouvelle*, parce qu'elle est délivrée du ferment du vieil homme, parce qu'elle répudie toute ressemblance avec l'ancienne, avec cette Jérusalem terrestre *qui a tué les prophètes*, qui a *lapidé les envoyés de Dieu* (2), qui a crucifié son Sauveur. Pour elle, elle a été régénérée dans le sang rédempteur du Christ ; elle ne vient pas de la terre, elle n'a rien de commun avec ces géants de la légende qui tentèrent d'escalader le ciel ; avec les orgueilleux de tous les temps et de partout qui pensent pouvoir s'élever par leurs propres forces au-dessus de leur condition ; elle *descend du ciel*, parce qu'elle reconnaît et confesse humblement que tout ce qu'elle a de mérites, de victoires de vertus, elle le tient d'en haut. C'est *de Dieu* qu'elle a reçu toute sa beauté, tout son éclat, elle le sait et dit avec saint Paul : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis* (3). C'est par Sa libéralité qu'elle a été lavée, transformée, apprêtée comme une fiancée que l'on fait belle pour la conduire à son époux, époux qui n'est autre ici que le propre Fils de Dieu.

§ 3. — La joie sans mélange.

Et j'entendis une voix puissante, qui sortait du trône, c'est-à-dire : qui parlait au nom de l'Eglise, qui personnifiait toute la Tradition catholique, et

(1) XXXV, 9.

(2) Mt., XXIV, 37.

(3) I Cor., XV, 10.

qui disait : *Voici que le tabernacle* — ou, plus exactement : *la tente* — de Dieu, est avec les hommes. Cette tente, c'est la Très Sainte Humanité de Jésus-Christ, sous laquelle le Verbe a habité ici-bas pendant trente-trois ans, pour mener la guerre contre le monde et le démon. Il y a vécu à la manière des souverains en campagne, qui abandonnent le luxe et l'étiquette de leurs palais, pour concher sur la dure et vivre familièrement avec leurs soldats. Voici donc que cette tente, ce *tabernacle*, est planté, maintenant au milieu des hommes, entendez : de ceux qui ont vécu comme des hommes, et non pas comme des bêtes : au milieu des élus. Il demeure éternellement avec eux, il ne les quittera plus jamais. Eux désormais seront son peuple, le peuple qu'il s'est acquis au prix de son Sang ; jamais plus ils ne chercheront à secouer son autorité, jamais plus ils ne lui désobéiront en aucune chose. Et Lui qui, bien qu'il soit Dieu par essence, bien qu'Il possède de plein droit la nature divine, est si souvent méconnu et ignoré des hommes, Il deviendra dès lors vraiment leur Dieu, c'est-à-dire l'objet unique de leur admiration, de leurs désirs, de leur adoration, de leurs pensées, de leur amour.

Sa présence au milieu d'eux sera la source de leur joie. Et il essuiera toutes larmes de leurs yeux. L'auteur ne pouvait trouver d'image plus touchante, pour montrer les attentions de Dieu à l'endroit des siens, que de Le comparer à la mère, qui, penchée sur son nouveau-né, cherche la cause de ses peines, s'ingénie à le faire sourire, essuie ses yeux, son visage, et le couvre de baisers. Dieu fera disparaître toutes les causes possibles de tristesse. Il n'y aura plus de mort, nul n'aura plus aucune

raison de gémir sur ses propres souffrances ou sur celles du prochain, ni de crier pour appeler Dieu, ou les hommes, à son secours ; même le souvenir des péchés passés n'engendrera plus aucune douleur : toutes les misères du monde présent auront disparu, et il ne restera plus que la joie, une joie telle qu'aucune impression contraire, aucune réminiscence fâcheuse ne pourront l'atténuer.

§ 4. — La confirmation divine.

Voilà ce que disait la voix qui sortait du trône. Et pour en confirmer l'autorité, Dieu lui-même prit la parole : « *Voici*, dit-il, *que je renouvelle toutes choses*. Tout ce qui était douleur, souffrance, peine, défaut, laideur, tout cela va disparaître, tout cela va faire place à un monde dont rien ne saurait exprimer le charme, la douceur, la beauté : car l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point imaginé ce que Je réserve à ceux qui m'aiment. » (1). Puis Il ajouta : « Grave bien dans ton cœur tout ce que tu viens d'entendre, sur cette rénovation de l'univers et sur la gloire de la Cité sainte. Après quoi, tu l'écriras sur tes tablettes, pour que les autres en profitent : car ces paroles sont rigoureusement dignes de foi et conformes à la vérité : elles s'accompliront infailliblement. Tu peux en être aussi sûr que si les événements qu'elles annoncent étaient déjà réalisés. Car Je fais ce que Je veux : Je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe, d'où sortent toutes choses, et la fin vers laquelle elles tendent. Bientôt le temps de la péni-

(1) I Cor., II, 9.

tence sera achevé, bientôt le délai concédé à l'homme pour choisir entre les deux Cités sera clos : un abîme infranchissable s'étendra entre Babylone, la courtisane définitivement condamnée, et la Jérusalem céleste, l'épouse admise aux noces éternelles ; rien ne pourra plus diminuer le désespoir de la première, ni les transports de joie de la seconde. *Moi-même, je ferai boire à la source d'eau vive ceux qui ont soif*, ceux qu'animent de fervents désirs. Je leur donnerai cette eau *gratuitement*, par un acte de pure libéralité de ma part. Néanmoins celui-là seul la recevra qui aura persévéré dans son effort, jusqu'au bout, qui aura lutté contre la chair, le monde et le démon jusqu'à la victoire. Avec elle, il *possédera* pour toujours et dans leur totalité les joies dont il vient d'être parlé : *Je serai son Dieu*, je le comblerai de tous les biens imaginables. Je le rassasierai jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être, et *il sera pour Moi comme un fils*, ressentant à mon égard un respect, un amour, qui ne lui permettront pas de désirer autre chose que Ma présence.

Pour ceux au contraire qui n'auront pas eu le courage de lutter contre eux-mêmes : pour les *pusillanimes*, qui sacrifient leur foi à la crainte du monde ; pour les *incrédules*, qui n'ont pas confiance en Ma bonté et en la puissance de Ma grâce ; pour les *excommuniés*, que l'Eglise, à cause de leurs crimes, a dû retrancher de la société des saints, et exclure de la distribution de ses dons ; pour les *homicides*, — soit que l'on prenne ce mot au sens littéral, soit qu'on entende par là ceux dont les paroles ou les mauvais exemples, auront porté des coups mortels aux âmes des autres ; — pour les

fornicateurs que le péché de la chair tient sous son esclavage ; pour les *marchands de poison*, les *détracteurs*, les *calomniateurs*, les *murmurateurs* ; ou encore : les *magiciens*, les *sorciers*, les *spirites* et tous ceux qui s'adonnent aux sciences occultes ; pour les *idolâtres*, les *flatteurs*, les *courtisans*, et quiconque s'est fait *du mensonge* une habitude : tous ceux-là seront précipités avec le démon et l'Antéchrist, *dans l'étang brûlant de feu et de soufre* : telle est la part qui sera la leur pour l'éternité, et c'est là la *seconde mort*, la mort qui frappe à la fois le corps et l'âme : la damnation.

DEUXIEME PARTIE

GLOIRE DE LA CITE SAINTE

§ 1. — Beauté de l'Épouse.

ET il vint l'un des sept Anges, qui ont les coupes pleines des sept plaies des derniers temps. Les visions précédentes ont longuement développé, quoiqu'en termes obscurs, les souffrances et les épreuves par lesquelles doit passer l'Eglise. Maintenant saint Jean va nous montrer le terme auquel tendaient toutes ces purifications : la beauté, de la nouvelle Jérusalem, la gloire de la Cité des élus. C'est pourquoi il commence par évoquer ici le souvenir des sept plaies, décrites à la vision V^e (1). L'un des Anges qui les avaient versées sur la terre s'approcha donc de l'Apôtre, et, parlant au nom de tous, afin de montrer toujours que la Tradition de l'Eglise est une sous la diversité des Docteurs, il lui dit : *Viens*, c'est-à-dire : Quitte les choses terrestres au milieu desquelles tu vis ; élève ton intelligence, monte vers les réalités célestes. *Et je te ferai voir la beauté de Celle qui est à la fois la fiancée et l'épouse de l'Agneau*, c'est-à-dire l'Eglise,

(1) Ch. XV et XVI.

fiancée du Christ dans la vie présente, son épouse dans le ciel. Ce double nom est destiné aussi à manifester que l'union avec le Verbe, tout en conférant à l'âme la gloire de la maternité spirituelle, ne lui enlève pas pour autant le privilège de la virginité.

Et il m'emporta en esprit sur une montagne grande et élevée. En plaçant la Jérusalem céleste sur une montagne, l'auteur l'oppose à Babylone, la courtisane, bâtie sur les fleuves, d'après le Psalmiste, — entendez les fleuves des trois concupiscences qui l'emportent vers l'Enfer (1). Cette montagne représente le Christ ; sa Très Sainte Humanité se dresse au-dessus du monde, comme un haut sommet dominant la plaine, et c'est sur Elle que l'Eglise est construite. En outre, cette expression prise au sens littéral, insinue que la vision dont il est question maintenant est d'un ordre plus élevé que la précédente.

Et l'Ange me montra la Cité sainte, Jérusalem, descendant du ciel par l'action de Dieu. Nous avons déjà dit que cette dernière expression signifiait la vertu d'humilité, qui est à la base de la gloire des Saints. *Elle avait la clarté de Dieu* : c'est cette humilité même qui rend Jérusalem lumineuse. C'est parce qu'elle descend de Dieu qu'elle se revêt de lumière, au contraire de l'Ange apostat, qui perdit l'éclat incomparable dont il était orné et, de « Lucifer », devint le Prince des ténèbres, pour avoir voulu monter au-dessus des astres. De même que le morceau de fer mis dans un brasier, prend la couleur et l'apparence du feu, de même l'Eglise, plongée dans les splendeurs de la gloire de Dieu,

(1) Ps. CXXXVI, 1.

rayonne et diffuse elle-même cette splendeur. *Et la lumière* qu'elle projette ainsi, la lumière qui jaillit de ses Saints est semblable à une pierre précieuse, comme la pierre de jaspe, c'est-à-dire au Christ. L'Écriture compare souvent le Sauveur à une pierre en raison de sa fermeté invincible, de l'attitude indéformable de Sa volonté par rapport à la volonté de son Père (1); pierre infiniment précieuse, à cause des vertus qui en sont les éléments constitutifs. Elle ressemble à la pierre de jaspe, parce que celle-ci, qui est d'un beau vert, symbolise le charme d'une floraison qui demeurerait toujours dans sa première fraîcheur, d'une vie dont le plein épanouissement ne connaîtrait jamais d'automne. La Cité sainte participe donc à cet état du Christ, et elle n'y mélange aucune impureté, aucun ferment d'amour-propre, parce que la conscience des élus est devenue limpide comme du cristal.

§ 2. — Le mur de la Cité et ses douze portes.

Et la Cité avait un mur grand et élevé. Ce mur représente encore la Très Sainte Humanité du Christ, qui protège l'Eglise contre tous ses ennemis. Le prophète Isaïe se sert de la même image, d'une façon plus explicite encore quand il dit que *le Sauveur sera posé dans Sion comme un mur* (2). Ce mur est grand par la noblesse de sa vie; élevé, puisque, par l'union hypostatique, Il touche jusqu'au ciel. Il est traversé de douze portes qui permettent d'entrer dans la ville : car le Christ lui-

(1) Cf., par exemple : Dan. II, 34; Ps. CXVII, 22; XXVIII, 16; I Cor., X, 4; etc., etc.

(2) XXVI, 1.

même n'admet dans son royaume que ceux qui consentent à accepter la doctrine des douze Apôtres, à s'incliner sous leur magistère, à suivre le chemin tracé par leur enseignement. En dehors de ces portes, le mur est infranchissable : il n'est de salut, même dans le Christ, que par l'Eglise catholique, apostolique et romaine. *Et dans ces portes il y avait douze Anges*; nous ne saurions douter en effet que les Anges n'assistent d'une manière très active les Apôtres et leurs successeurs dans leur ministère. Si Dieu a commis un de ces esprits célestes à la garde de chaque âme pour l'aider à faire son salut, comment ne pas croire que les pasteurs ne soient l'objet, de leur part, d'un secours tout particulier, eux qui ont à sauver non seulement leur propre âme, mais encore toutes celles confiées à leurs soins? *Et sur ces portes, il y avait des noms qui étaient inscrits, et qui étaient ceux des douze tribus des fils d'Israël* : le souvenir et les exemples des Patriarches de l'Ancienne Loi étaient gravés dans le cœur des Apôtres. Les deux Testaments s'enchaînent étroitement l'un à l'autre : les Patriarches et les Prophètes virent en figure Celui que les Apôtres connurent réellement vivant. Mais les hommes qui ont cru au Christ avant son Incarnation ne font qu'une seule et même Eglise avec ceux qui ont cru en Lui après sa venue : et tous ensemble constituent les douze tribus du peuple de Dieu, comme nous l'avons expliqué plus haut (1).

Trois de ces portes regardent l'Orient, trois le Nord, trois le Midi, et trois l'Occident. Au livre des Nombres (2) nous trouvons les tribus d'Israël

(1) Cf. chap. VII, 4 et suiv.

(2) II.

rangées par l'ordre de Dieu dans une disposition semblable. Celle-ci a sans aucun doute une signification mystérieuse : elle met en valeur à la fois et le nombre trois, et la figure de la croix. Elle résume ainsi les mystères essentiels auxquels il faut de toute nécessité adhérer pour entrer dans la Jérusalem céleste : celui de la Trinité et celui de la Rédemption. La Cité est ouverte sur les quatre points cardinaux : parce qu'au sens littéral elle est accessible aux hommes de toutes les parties de la terre. Au sens figuré, les hommes sont tous appelés à la vie éternelle, qu'ils aient vécu à l'Orient, c'est-à-dire au commencement du monde, ou qu'ils vivent à l'Occident, c'est-à-dire à son déclin ; qu'ils soient au Midi, c'est-à-dire *Juifs*, à cause de la divine lumière qui éclaire ce peuple, ou *Gentils*, plongés dans les ténèbres et les froideurs de l'Aquilon. De quelque contrée que l'on vienne, on peut y entrer par trois portes : par celle du mariage, celle du veuvage, celle de la virginité, qui résument toutes les conditions possibles de la vie présente. Ainsi il n'est personne qui ne puisse prétendre habiter dans ses murs, pourvu qu'il accepte la doctrine des douze Apôtres, pourvu qu'il croit au mystère de la Sainte Trinité, et qu'il mette son espoir dans la croix du Christ.

Au sens moral, les Docteurs ont vu dans les douze portes, les douze points essentiels auxquels doivent s'attacher les prédicateurs pour amener tous les hommes au royaume des cieux. Voici par exemple, comment les interprète saint Albert le Grand : Les trois portes de l'Orient marquent qu'il faut, pour éclairer ses auditeurs et les faire croître dans la lumière, tenir compte de leur capacité, et graduer ses ins-

tructions selon la distinction traditionnelle entre commençants, progressants et parfaits. Les trois portes de l'Aquilon représentent les trois menaces suspendues sur l'homme : la mort, le jugement, l'Enfer ; celles du Midi, les trois promesses qui lui sont faites : le pardon de ses fautes, les secours de la grâce, la gloire éternelle ; les trois portes enfin de l'Occident, les trois sortes de péchés dont il faut faire pénitence : péchés de pensée, péchés de parole, péchés d'action.

Et le mur de la cité avait douze fondements. Le mur de la cité, nous l'avons dit, représente le Christ. Les douze fondements sont la figure des Patriarches de l'Ancienne Loi : car c'est en eux, c'est dans leur cœur que la foi au Christ prit racine, c'est sur eux que le Sauveur posa les premières assises de son Eglise. Le Psalmiste s'était servi de la même image quand il disait que *ses fondements sont dans les montagnes saintes*, désignant également sous cette expression ces hommes d'une éminente sainteté (1).

Et sur ces fondements étaient gravés les noms des douze Apôtres de l'Agneau : l'auteur veut dire par là à la fois que les Patriarches adhérèrent à l'avance à la doctrine que les Apôtres devaient un jour prêcher au monde, et que ces derniers ne firent que compléter la doctrine de la Rédemption telle que leurs Pères déjà l'avaient crue. Le nom de *l'Agneau* est évoqué ici pour manifester que c'est la Passion du Sauveur qui est le fondement premier sur lequel reposent tous les autres, comme nous l'enseigne saint Paul : *ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (2).

(1) Ps. LXXXVI, 1.

(2) Ephes., II, 20.

§ 3. — Mesures de la Cité.

Après avoir montré qu'il n'est personne qui ne puisse aspirer à entrer dans la Cité de Dieu, saint Jean va nous faire entendre maintenant que tous cependant n'y jouissent pas de la même gloire, parce que la récompense de chacun y est proportionnée à ses mérites. *L'Ange*, dit-il, *qui parlait avec moi* tenait à la main une mesure faite d'un roseau d'or. Les mérites des uns et des autres en effet ne sont pas estimés selon les principes ordinaires de la sagesse humaine : ils sont mesurés avec le *roseau d'or*, c'est-à-dire à la lumière des enseignements contenus dans la Sainte Ecriture. L'Ange mesura donc la Cité, c'est-à-dire la foule de ceux qui appartiennent à l'Eglise ; il en mesura aussi les portes, c'est-à-dire les prélats, successeurs des Apôtres, dont le jugement sera plus rigoureux parce qu'ils auront à répondre et pour eux-mêmes et pour les âmes confiées à leurs soins. L'Ange enfin mesura le mur, c'est-à-dire, ici, les princes séculiers, les hommes investis de la puissance publique, parce qu'ils auront, eux aussi, un compte spécial à rendre pour le pouvoir qui leur a été dévolu, et qui est destiné essentiellement, dans la pensée divine, à assurer la protection matérielle de l'Eglise.

Au sens moral, cet Ange représente les prédicateurs. Ceux-ci mesurent la cité avec le roseau d'or, quand ils font de la Sainte Ecriture la base de leur enseignement, quand ils en adaptent l'explication aux capacités du peuple chrétien ; ils mesurent les portes, quand ils s'attachent à ne pas s'écarter de

la doctrine des Apôtres ; ils mesurent le Mur, quand ils prêchent Jésus-Christ Dieu et Homme.

Et la cité est bâtie en carré : Tous les mérites des habitants de la Cité sainte reposent sur une solide charpente faite des quatre vertus cardinales : justice, prudence, tempérance, force. Celles-ci doivent être bâties en carré, c'est-à-dire, être égales entre elles : si en effet on s'appliquait à cultiver l'une d'elles, la force, par exemple, sans veiller à développer parallèlement la prudence, la justice, la tempérance, l'âme serait mal équilibrée, elle ne s'épanouirait pas harmonieusement et s'exposerait au contraire à tomber dans une multitude de fautes. — *Et la longueur de la cité est égale à sa largeur* : ou, plus exactement, sa hauteur est proportionnée à son étendue : parce que l'âme s'élève d'autant plus haut dans la connaissance des choses célestes, qu'elle se dilate davantage sur terre dans la pratique de la charité.

Et l'Ange mesura la cité avec sa baguette d'or, à travers douze mille stades. L'Ange établit donc les mérites de tous les habitants de la Jérusalem céleste d'après les données de l'Ecriture, qui promet la béatitude aux pauvres, aux affligés, à ceux qui sont doux, à ceux qui souffrent persécution, etc... Il fit cela à travers douze mille stades : c'est-à-dire, non pas selon un barème unique, mais en fonction des différents stades où les hommes s'exercent à la vertu. Ces stades sont extrêmement nombreux, selon les états, les professions, les tempéraments, les moyens de chacun, etc... Pour être qualifiés, il suffit qu'ils relèvent du nombre 12.000, lequel représente la doctrine des Apôtres, douze, multiplié par mille, c'est-à-dire, par la persévérance.

rance finale : quiconque aura lutté jusqu'au terme de sa vie, sans sortir de l'enceinte de la foi catholique, recevra sa récompense.

Et sa longueur, et sa hauteur, et sa largeur sont égales. Aux vertus cardinales, dont il vient d'être question, il faut, si l'on veut entrer dans la Cité de Dieu, joindre les trois vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. L'auteur désigne ici la première sous le nom de *longueur*, parce qu'elle unit deux termes extrêmement éloignés l'un de l'autre, le Créateur et sa créature ; la seconde, sous celui de *hauteur*, parce qu'elle élève l'âme vers le ciel ; la troisième, sous celui de *largeur*, parce qu'elle l'ouvre et la dilate au point de lui faire aimer ses ennemis. En disant que ces trois vertus *sont égales*, saint Jean ne va pas contre saint Paul, qui affirme la supériorité de la charité (1). Il veut dire simplement que, pour obtenir la couronne éternelle, il faut les mener de front.

Et l'Ange mesura le mur de la cité qui est de cent quarante-quatre coudées. Le mur de la cité nous l'avons dit plus haut, représente le Christ. Or ce mur mesure *cent quarante-quatre coudées*, parce que toutes les œuvres qu'il a accomplies sur terre, et qui sont figurées par les *coudées*, sont marquées du nombre *cent quarante-quatre*. Ce nombre en effet enferme dans le mystère de son symbolisme la pureté d'intention (*cent*), l'esprit de pénitence (*quarante*), la pratique des vertus cardinales (*quatre*), qui entraîne celle de toutes les autres. *Et c'est là la mesure de l'homme* : c'est la mesure que doit chercher à atteindre tout homme qui veut obtenir le pardon de ses fautes, être intégré dans ce mur,

(1) I Cor., XIII, 13.

retrouver sa vraie dignité d'homme : mais c'est aussi une mesure d'Ange : parce que celui qui arrive à la réaliser mérite, *ipso facto*, de prendre place parmi les hiérarchies angéliques

§. 4. — Les pierres dont la Cité est bâtie.

Et le mur était construit en pierre de jaspe. La très sainte Humanité de Jésus-Christ, qui est le rempart de l'Eglise, est dite maintenant construite *en pierre*, à cause de l'extrême fermeté qu'elle possède, par le fait de l'union hypostatique ; *en pierre de jaspe*, c'est-à-dire, non pas seulement peinte en vert, mais verte dans sa contexture même, dans ses fibres les plus profondes, pour marquer qu'elle possède, non comme un don surajouté, mais dans son essence, une vie toujours pleine de sève et qui jamais ne se flétrira ; ce que saint Jean a exprimé dans son Evangile en disant : *En Lui était la vie* (1).

Et la cité elle-même, c'est-à-dire l'assemblée des élus, enveloppée par cette Humanité comme une ville par sa muraille, *est faite d'or pur, semblable à du verre transparent* : parce que les cœurs des bienheureux, pénétrés de la connaissance de Celui qu'ils verront face à face, deviendront purs et brillants comme *de l'or*, comme Dieu lui-même. Et cet éclat passant au travers de leurs corps, devenus glorieux, comme au travers d'un verre transparent, sera visible pour tous.

Et les fondements du mur de la cité étaient ornés de toutes les pierres précieuses. Par ces expressions

(1) I, 4.

et par celles qui vont suivre, l'auteur essaie de nous faire entrevoir quelque chose de l'incroyable splendeur de la Jérusalem céleste. Et nous pouvons les utiliser au sens littéral, pour donner à notre esprit une faible image de cette dernière. Mais elles nous intéressent surtout par leur signification mystique. Les *fondements* représentent les Patriarches et les Apôtres, sur lesquels repose l'autorité des Docteurs, des Evêques, des Prédicateurs, de tous ceux qui servent de rempart, ou de *mur*, à l'Eglise; les *pierres précieuses* sont la figure des vertus dont ils étaient ornés.

Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de chalcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième d'onyx, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, l'onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

L'harmonie de ces couleurs, écrit le P. Allo, où la grâce et l'opulence se mêlent, leur ensemble lumineux, gai et tendre, n'éveille que des idées de joie, de fraîcheur, de repos... Prises toutes ensemble, elle rappellent l'arc-en-ciel, et font à la Cité céleste une ceinture d'une variété et d'une richesse incomparables (1).

Que signifient-elles maintenant, dans le domaine surnaturel?

Le *jaspe*, de couleur vert foncé, symbolise la foi : à ce titre, il est placé comme premier fondement, parce que c'est cette vertu qui sert de point d'appui à toutes les autres, et que, *sans elle il est impossible*, nous dit saint Paul, *de plaire à*

(1) Op. cit., p. 320.

Dieu (1). C'est la foi d'Abraham qui est à la base de la vocation du peuple Hébreu, c'est celle de Prince des Apôtres qui est la pierre angulaire de l'Eglise : et chacun de ces deux Saints peut être identifié avec le *premier fondement* dont il est question ici. — Le *saphir*, qui vient ensuite, est appelé aussi *pierre d'azur*, ou *lapis-lazuli*; parce qu'il est de couleur bleue, il représente l'espérance, qui donne à l'âme quelque chose de la Paix au ciel. — La *chalcédoine*, qui n'est qu'une variété de rubis, pierre précieuse entre toutes, est d'un beau rouge-grenat. Elle a la propriété de briller dans l'obscurité, — d'où son nom plus connu d'*escarboucle* (qui vient de *carbunculus*, charbon ardent), — et cette qualité a été utilisée dans l'antiquité pour donner aux statues de dieux ou de dragons des yeux étincelants. Elle est tellement dure qu'il est impossible de la rayer; échauffée par le frottement, elle attire à soi, comme un aimant, les brins de paille que l'on place dans son voisinage. Pour toutes ces raisons, on a vu en elle un symbole de la charité. Celle-ci en effet ne jette son éclat que si elle est dans l'obscurité, c'est-à-dire si elle cherche à être inconnue, si la *main droite ignore ce que donne la main gauche* (2). Elle ne se laisse point entamer par les contrariétés et les injures, parce que *l'amour est fort comme la mort* (3); et elle attire à soi ces fétus de paille ballottés à tout vent que sont les pécheurs. — L'*émeraude*, avec l'admirable nuance de son vert, évoque tout ce que la nature offre de plus agréable et de plus reposant

(1) Hebr., XI, 6.

(2) Mt., VI, 3.

(3) Cant., VIII, 6.

pour les yeux : elle symbolise ainsi la virginité, qui ne se flétrit jamais, et qui garde le corps dans la pureté dont il jouissait au printemps de sa vie. — L'*onyx*, dont on se sert pour faire les cachets, présente souvent des bandes de couleurs nettement tranchées, blanches et noires. On peut voir là une figure du contraste qui règne dans l'âme des Saints de par la vertu d'humilité, entre le mal qu'ils pensent d'eux-mêmes, et la pureté dont ils brillent devant Dieu ; ou encore entre la noirceur des tentations qui parfois les accablent, et la candeur de leur volonté qui, se gardant des moindres fautes, demeure immaculée ; contraste qui faisait dire à l'Épouse : *Je suis noire, mais je suis belle* (1).

Les trois pierres énumérées ensuite : la *sardoine*, la *chrysolithe* et le *béryl*, représentent les qualités qui font la gloire de la vie active. La *sardoine* ou *cornaline*, par son aspect rouge-sang, évoque l'idée de blessures, de martyre, et sert ainsi d'emblème à la patience : quiconque en effet veut travailler à la diffusion du royaume des cieux, doit se préparer à supporter bien des épreuves, et à souffrir persécution. — La *chrysolithe*, pierre jaune d'où semblent jaillir des étincelles, symbolise l'éclat que les Saints jettent au dehors par leurs exhortations, par leurs exemples, parfois par leurs miracles, toutes choses qui font sur les âmes l'effet de traits de lumière. — Le *béryl*, ou *aigue-marine*, sorte d'émeraude d'un vert pâle, représente la pratique des œuvres de miséricorde, telles que : soulager les pauvres, soigner les malades, visiter les prisonniers, instruire les

(1) Cant., I, 4.

ignorants, etc... Cette pierre a en effet, dit-on, la curieuse propriété d'échauffer la main de celui qui la tient : de même la vie active, par la pratique des bonnes œuvres, réchauffe le cœur de ceux avec lesquels elle entre en contact, les provoquant ainsi à l'amour de Dieu et de leurs semblables : mais le *béryl* n'a pas le bel éclat de l'émeraude : parce que cette même vie active, obligée pour ses œuvres de demeurer en rapport avec le monde, ne peut s'empêcher de contracter de ce chef quelques imperfections, qui atténuent la parfaite pureté de l'âme.

Au contraire, la *topaze*, qui a la couleur de l'or, brille d'un éclat incomparable. C'est, par excellence, la gemme qui convient au front des rois : touchée par un rayon de soleil, elle étincelle de mille feux, éclipsant toutes les autres pierres précieuses. A ce titre, elle est l'emblème de la vie contemplative. L'Écriture nous apprend elle-même que le visage de Moïse, lorsque ce Patriarche sortait de ses colloques avec Dieu, était tellement lumineux que les Juifs ne pouvaient en supporter l'éclat (1). C'était là une manifestation sensible de ce qui se passe dans l'âme des Saints, quand ils sont touchés directement par le rayon de la divinité. La topaze par contre perd son brillant si on cherche à la polir ; parce que la contemplation s'obscurcit au frottement des choses humaines.

La *chrysoprase*, dont la couleur est un mélange de vert et d'or, représente l'ardent désir de la vie éternelle qui suit la contemplation ; désir dont saint Paul était consumé, quand il n'aspirait qu'à se

(1) Ex., XXXIV.

dissoudre pour être avec le Christ (1). L'or figure le prix inestimable de cette éternité bienheureuse; le vert, le charme d'un printemps toujours renouvelé, qui ne connaît ni la mort de l'hiver, ni la sécheresse de l'été, ni le déclin de l'automne.

L'*hyacinthe*, ou *ligure*, qui vient ensuite, avec sa magnifique teinte rouge et or, concerne encore la vie contemplative. Celle-ci en effet, bien loin d'être égoïste comme on l'en accuse volontiers, porte le manteau royal de la charité la plus haute et la plus pure : c'est pourquoi saint Paul encore voulait *se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ* (2), et aurait accepté, s'il l'avait fallu, d'être *anathème* pour sauver ses frères (3).

Enfin l'*améthyste*, qui achève l'énumération des douze pierres, est, par sa couleur violette, l'emblème de la modestie. La violette en effet, est une petite fleur humble et discrète, qui cependant dégage un parfum pénétrant, et plaît à tout le monde. Ainsi la modestie donne du charme à quiconque en est orné, même aux yeux de ses ennemis; tandis que l'orgueil inspire toujours une certaine répulsion. C'est par elle surtout que se propage la *bonne odeur du Christ* (4), comme le fait entendre l'Apôtre, quand il dit : *Que votre modestie soit connue de tous* (5). Elle est citée ici la dernière, parce que c'est elle qui sert de couronnement et de lien à toutes les autres vertus : et c'est pourquoi aussi dans sa *Règle*, saint Benoît l'a placée au plus haut degré de son échelle; elle exige un

(1) Philipp., I, 23.

(2) I Cor., IX, 19.

(3) Rom., IX, 3.

(4) II Cor., II, 15.

(5) Phil., IV, 5.

assujettissement complet du corps à l'âme; elle maîtrise l'individu tout entier, elle lui donne sa forme parfaite; elle l'oblige à garder en tout lieu, en tout temps, en toutes choses ce *mode*, cette mesure, cette manière, ce juste milieu, qui s'identifie avec la vertu.

Et les douze portes contenaient chacune les douze pierres précieuses : et (cependant) chaque porte était faite d'une gemme particulière : cette phrase, qui semble à première vue impliquer une contradiction, veut dire simplement que chacun des Apôtres possédait l'ensemble des vertus qui viennent d'être énumérées, tout en se distinguant néanmoins par quelque don particulier. Ainsi saint Pierre s'est signalé par sa foi, saint Jean par sa pureté, saint André par son amour de la croix, saint Paul par l'ardeur de son zèle, etc... (1).

Et la place de la cité est d'or pur, semblable à du verre transparent. Par opposition aux portes, et au mur dont il vient d'être question et qui re-

(1) André de Césarée, dans son *Commentaire*, répartit ainsi les pierres entre les Apôtres : le jaspé, symbole de la foi, à saint Pierre; le saphir, à saint Paul parce qu'il fut ravi au troisième ciel; la chalcédoine, à saint André, à cause de l'éclat particulier que jette sa passion; l'émeraude, symbole de la virginité, à saint Jean; l'onix, à saint Philippe; la sardoine, à saint Jacques, qui fut martyrisé le premier; la chrysolithe, à saint Barthélémy, à cause de son éloquence; le beryl, à saint Thomas; la topaze, à saint Matthieu, parce que son Evangile a brillé sur le monde d'une lumière plus vive que tous les autres; la chrysoprase, à saint Jude; l'hyacinthe, à saint Simon; l'améthyste, à saint Matthias. Mais les raisons qu'il donne de ces applications sont souvent trop subtiles pour être rapportées ici, et lui-même se garde bien d'ailleurs de leur attribuer une valeur absolue : il ne les a faites, dit-il, qu'à titre de conjectures, sur des matières dont Dieu seul connaît les profonds secrets.

présentent les Apôtres et les pasteurs, la *place de la cité* désigne ici la masse des saints inférieurs et des élus : entièrement dépouillés de toute souillure ils sont dits semblables à de *l'or pur*, à cause de la charité qui les embrase ; et à *du verre transparent*, parce qu'il n'y a plus dans leur âme aucun repli sournois où puissent se dissimuler l'amour-propre et la duplicité.

§ 5. — **Pourquoi il n'y a dans la Cité ni temple ni soleil, ni lune, ni voleurs, ni nuit.**

Et je n'ai point vu de temple dans cette cité. Ici-bas, pour rendre à son Créateur le culte qu'il lui doit, l'homme est contraint de construire des temples, c'est-à-dire des édifices spécialement aménagés à cette fin : parce que ne voyant point Dieu des yeux du corps, il perd constamment la notion de sa Présence. Il a donc besoin d'un lieu où tout lui parle de Lui et où il puisse aisément s'isoler du monde, se recueillir et prier. Mais dans l'éternité les choses iront tout autrement ; l'homme sera au contraire absolument immergé dans le sentiment de cette Présence : elle l'enveloppera, pour nous servir des expressions de l'Écriture, *comme un fleuve impétueux*, *comme un torrent de volupté*. Il verra Dieu constamment, *face à face* et *tel qu'Il est* : il n'aura plus dès lors aucun besoin d'un lieu spécial pour penser à Lui. C'est pourquoi l'auteur ajoute que *le Seigneur, le Dieu tout-puissant lui-même est le temple* de cette Cité, et *l'Agneau* avec Lui. La Très Sainte Humanité de Notre-Seigneur est bien en effet le temple par excellence, celui dans lequel *habite corporellement la plénitude de la divi-*

nité (1). Jésus lui-même l'avait clairement insinué, quand se comparant à l'édifice qui faisait la gloire de Jérusalem, Il avait déclaré : *Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours... Il disait cela* ajoute saint Jean, *du temple de son corps* (2). Qu'aurons-nous besoin d'un monument de pierre, quand nous aurons sous les yeux la splendeur incomparable de ce temple qui n'est point fait de main d'homme, qui a été « plasmé » par le Saint-Esprit lui-même dans les entrailles de la Vierge Marie ? Quand nous pourrions contempler le corps éblouissant de gloire du Fils de Dieu ?

Et la cité n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer, parce que la splendeur de Dieu l'illuminera et l'Agneau est sa lumière. Pour se conduire dans le royaume des cieux, pour en goûter les beautés, pour acquérir des clartés nouvelles, les élus n'auront plus besoin des données de leurs sens, qui sont comparées ici, à cause de la médiocrité de la connaissance qu'elles nous apportent, à la *lumière de la lune*. Celle-ci est faible, incertaine, souvent voilée. Ils n'auront que faire non plus de la lumière de leur raison, qui est figurée par celle du *soleil* : parce qu'encore qu'elle soit très supérieure à celle de la lune, elle n'en est pas moins sujette à bien des obscurcissements, et contrainte, la moitié du temps, de céder le pas à la nuit. Dans la Jérusalem céleste, Dieu illuminera directement les intelligences, sans intermédiaire, comme Il le fait pour les Anges. En outre, la Très Sainte Humanité du Sauveur rayonnera d'une telle splendeur qu'elle éclipsera complètement la clarté

(1) Coloss., II, 9

(2) II, 19, 21.

du soleil, bien que celui-ci, nous dit le prophète Isaïe, doive devenir *sept fois plus brillant* qu'il ne l'est actuellement (1).

Et les peuples marcheront à sa lumière; la foule innombrable de ceux qui auront suivi ici-bas les sentiers étroits et obscurs de la foi, iront et viendront librement dans cette splendeur inexprimable : *et les rois de la terre*, c'est-à-dire les pasteurs de l'Eglise, lui apporteront *leur gloire et leur honneur* : ils ne chercheront pas à tirer vanité pour eux-mêmes des succès qu'ils ont obtenus dans leur ministère, des conversions qu'ils ont opérées, ni des hommages que leur rendent leurs ouailles : ils n'auront en vue que la beauté, la parure, la gloire, le rayonnement de la Cité céleste.

Et les portes de celle-ci ne seront point fermées pendant le jour : car la sécurité y sera entière. Il n'y aura à craindre ni les incursions des voleurs, ni les attaques des hérétiques ou des libre-penseurs, ni les assauts du démon. Et elles ne le seront point pendant la nuit non plus, *parce qu'il n'y aura plus de nuit* : la splendeur de la Majesté divine, l'éclat de la Très Sainte Humanité du Christ brilleront, toujours égales à elles-mêmes, répandant des flots de lumière qui ne connaîtront jamais de diminution ni d'interruption. Au sens spirituel, ces mots veulent dire qu'il n'y aura plus de place pour les ténèbres du péché, ni pour celles de l'ignorance.

Et les pasteurs conduiront vers elle la gloire et l'honneur des nations : c'est vers cette cité sainte que convergeront, conduits par leurs pasteurs, les

(1) XXX, 26.

élus du monde entier ; ces hommes qui, pour leurs vertus, peuvent être appelés, *l'honneur de l'humanité*, et pour la droiture de leur conscience, sa *gloire*, parce que, dit l'Apôtre, *notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience* (1). Mais, par contre, ceux qui n'auront point voulu se mettre à l'école du Christ et faire pénitence de leurs fautes, n'ont pas à espérer de franchir jamais les portes de la Jérusalem céleste : *car rien de souillé ne saurait entrer dans cette Cité*, ni aucun de ceux qui font des *abominations, ou des mensonges*. Le péché en sera exclu sous toutes ses formes : qu'il s'agisse de *souillures* du cœur, *d'abominations*, ou péchés d'actions, de *mensonges* ou péchés de parole. Ici-bas, dans l'Eglise militante, les méchants et les bons, les menteurs et ceux qui disent la vérité, ceux qui sont purs et ceux qui ne le sont pas, vivent étroitement confondus. Mais, aux portes de la Cité de Dieu, une sélection impitoyable sera faite, et ceux-là seuls pourront y pénétrer qui *seront inscrits au livre de vie de l'Agneau*, c'est-à-dire dont la vie sera trouvée conforme aux enseignements et aux exemples du Seigneur Jésus.

(1) II Cor., I, 12.

TROISIEME PARTIE

LES DOUZE FRUITS

CHAPITRE XXII. — 1. Et [l'Ange] me fit voir un fleuve d'eau vive, étincelant comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. — 2. Au milieu de sa place publique, et de part et d'autre du fleuve, [se trouvait] un arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit pour chacun des mois, et les feuilles de [cet] arbre [sont] pour la guérison des nations. — 3. Et il n'y aura plus [là] aucune malédiction : mais Dieu et l'Agneau y auront leur siège et ses serviteurs le serviront. — 4. Et ils verront son visage, et son nom [sera écrit] sur leurs fronts. — 5. Et il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront plus besoin de la lumière d'un flambeau, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les illuminera, et ils régneront dans les siècles des siècles. — 6. Et [l'Ange] me dit : Ces paroles sont très dignes de foi et vraies. Et [c'est] le Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes, [qui] a envoyé son Ange, pour montrer à ses serviteurs les choses qui doivent s'accomplir bientôt. — 7. Et voici que je viens rapidement. Bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. — 8. Et c'est moi, Jean, qui ai entendu et vu ces choses. Et après avoir entendu et avoir vu, je tombai, pour l'adorer, aux pieds de l'Ange qui me montrait ces choses : — 9. Et il me dit : Garde-toi de faire cela. Car je suis ton co-serviteur, et [celui] de tes frères les Prophètes, et de ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre. Adore Dieu. — 10. Et il me dit : Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre : le temps en effet est proche. — 11. Que celui qui est souillé, se souille encore : et que celui qui est juste, se justifie encore : et que celui qui est saint, se sanctifie encore. — 12. Voici que je viens rapidement, et

ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. — 13. [C'est] Moi [qui] suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. — 14. Bienheureux ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils puissent manger de l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes de la cité. — 15. Dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, ceux qui adorent les idoles, et quiconque aime et fait le mensonge. — 16. [C'est] Moi, Jésus, [qui] ai envoyé mon Ange vous attester ces choses dans les Eglises. C'est Moi qui suis la racine, et le descendant de David, l'étoile resplendissante et [l'étoile] du matin. — 17. Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens. Et celui qui entend, qu'il dise : Viens. Et celui qui a soif, qu'il vienne : et celui qui veut, qu'il reçoive l'eau vive gratuitement. — 18. Je déclare en effet à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu le frappera des plaies décrites dans ce livre. — 19. Et si quelqu'un retranche aux paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part du Livre de vie, et de la cité sainte, et des choses qui sont écrites dans ce livre. — 20. Il dit, celui qui rend témoignage de ces choses : Oui, je viens sans tarder. Qu'il en soit ainsi ! Venez, Seigneur Jésus. — 21. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Ainsi soit-il.

§ 1. — Le fleuve d'eau vive.

La première partie de ce chapitre achève la VII^e vision, c'est-à-dire la description de la Cité de Dieu, telle qu'elle fut montrée à saint Jean. Et l'Ange me fit voir un fleuve d'eau vive, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Ce fleuve, c'est la grâce divine, ou, pour ainsi parler, c'est Dieu lui-même, sortant de sa propre Majesté, dans le désir impétueux qu'Il a de se donner à ceux qu'Il aime ; fleuve de paix, fleuve de joie, fleuve de vie débordante, qui recouvre, qui purifie, qui soulève tout ce qu'il rencontre sur son passage, tout ce qui du moins n'oppose pas à ses instances

la digue infranchissable d'une volonté obstinée dans le mal. Cette *eau vive*, qui étanche toute soif, c'est son amour, qui fait au ciel les délices des Anges et des élus : et comme cet amour s'identifie avec le Saint-Esprit, il est dit ici *sortir du trône de Dieu et de l'Agneau*, parce que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'un seul principe. De plus, si le Verbe est désigné sous son nom d'*Agneau*, c'est pour nous faire comprendre que ce fleuve n'a commencé d'arroser la terre que le jour où la Très Sainte Humanité du Sauveur s'est assise glorieuse sur le trône de Dieu, après avoir lavé les péchés du monde dans les flots de son propre Sang (1). Enfin, cette eau est dite *splendide comme du cristal*, parce qu'elle donnera et aux cœurs et aux corps des élus une pureté éblouissante, dans la transparence de laquelle on verra miroiter tous les feux du soleil de justice; parce qu'elle n'aura plus, comme sur cette terre, l'instabilité d'un liquide, mais sera ferme comme du cristal.

Si l'on applique ce passage à l'Eglise militante, le fleuve d'eau vive désigne l'eau baptismale, qui donne la vie aux âmes et leur rend l'innocence perdue par le péché. Dans la description qui suit, l'Eglise triomphante et la militante vont, en effet, être constamment mêlées, pour bien montrer qu'elles ne font qu'un seul Tout.

Ce fleuve ne coule pas en dehors de la Cité : car il n'y a point de grâce, point de salut, point de

(1) C'est à cela que fait allusion l'Hymne *Lustris sex*, du Temps de la Passion :

Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine !

gloire éternelle en dehors de l'Eglise : il traverse seulement le *milieu de sa place publique*, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles ici-bas, celle des élus dans l'éternité. Là du moins il est à la disposition de tous : chacun a licence d'y puiser à son gré, et à profusion. Et l'on peut cueillir, *sur ses deux rives, les douze fruits de l'arbre de vie*.

§ 2. — L'arbre de vie.

L'arbre de vie représente, comme l'eau vive, l'Humanité du Verbe, pour nous faire entendre que c'est Elle qui est à la fois notre nourriture et notre breuvage. Elle est plantée sur les *deux rives* du fleuve, parce qu'elle rassasie à la fois l'Eglise militante, et l'Eglise triomphante. *En deça* du fleuve, se tiennent les chrétiens qui sont encore citoyens de ce monde. Le Christ les nourrit du Sacrement de son Corps et de son Sang, où ils peuvent cueillir les douze fruits de l'Esprit, énumérés par l'Apôtre : *la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté* (1). Ces dons sont distribués *pour chacun des mois*, c'est-à-dire qu'ils se succèdent au fur et à mesure des besoins, et se renouvellent continuellement, comme les produits de la terre, avec les saisons.

Les habitants de la Jérusalem céleste, eux, sont *au delà* du fleuve : ils voient le Christ, non plus sous les espèces sacramentelles, mais dans l'éclatante beauté de son Humanité glorifiée. Et les bienfaits que leur procure cette Présence glorieuse

(1) Gal., V, 22, 23.

et visible peuvent se ramener aux douze suivants : une santé qu'aucune maladie ne peut ébranler ; le plaisir d'être pour toujours avec ceux qu'ils aiment ; la connaissance des plus profonds mystères, sans que le moindre doute inquiète leurs esprits ; une joie que nulle tristesse ne viendra assombrir ; une paix que rien ne pourra troubler ; une sécurité qui bannira tout sentiment de crainte ; la satisfaction pleine et entière de tous leurs désirs ; le bonheur de voir la justice divine pleinement accomplie ; le besoin continu de louer Dieu ; un repos définitif, sans ennui et sans préoccupation ; une lumière qui ne s'éteindra jamais ; enfin, face à face et sans intermédiaire, la vision de Dieu. Voilà les fruits que cueilleront les élus sur cet arbre merveilleux, et cela *pour chacun des mois*, c'est-à-dire en proportion des souffrances qu'ils auront endurées ici-bas.

Et les feuilles de cet arbre ont le pouvoir de guérir les nations. C'est le même arbre, comme on vient de le voir, qui nourrit les habitants des deux côtés du fleuve, les membres de l'Eglise militante et ceux de l'Eglise triomphante. Et nul ne peut espérer entrer un jour dans la seconde, s'il n'a commencé par appartenir à la première. Mais comment *les nations*, c'est-à-dire, comment les infidèles, les pécheurs, tous ceux qui vivent selon la nature et non selon la grâce, comment sortiront-ils du péché, comment obtiendront-ils leur justification ? — Ce sera encore par l'effet du même arbre : non plus toutefois en mangeant ses fruits, mais en mâchant ses feuilles, c'est-à-dire en goûtant, en s'assimilant les paroles du Christ, qui ont le pouvoir, et qui l'ont seules, de guérir toutes

les infirmités du monde. Ainsi, comme le dit le prophète Ezéchiel, *les fruits de cet arbre seront un aliment*, pour ceux qui sont en santé, c'est-à-dire en état de grâce, *et ses feuilles un remède*, pour ceux qui sont infirmes, c'est-à-dire affaiblis et paralysés par le péché (1).

§ 3. — Vision béatifique.

Revenant maintenant à la Jérusalem céleste, saint Jean achève la description du bonheur dont jouiront ses habitants. « *Et il n'y aura plus là aucune malédiction* », c'est-à-dire aucune reste de la malédiction portée par Dieu contre le péché de nos premiers parents. Tout, au contraire, y sera bénédiction : parce que *Dieu et l'Agneau*, la Très Sainte Trinité et l'Humanité de Jésus, *auront leur siège* au milieu d'elle, dans le cœur des élus, les embrasant continuellement d'amour et bannissant d'eux par là-même toute possibilité de pécher. Et tous les bienheureux, arrachés définitivement à la tyrannie du démon, de leur concupiscence, de leurs passions ; devenus tous *serviteurs de Dieu*, comme le sont les Saints ici-bas, *Le serviront* dans l'allégresse de leur amour, sans que rien, ni les désirs de la chair, ni les affaires du monde, ni les sollicitations de l'esprit impur, ne puissent les détourner un instant d'une soumission absolue à sa Très sainte Volonté. — *Ils le verront*, non plus *en énigme et dans un miroir* (2), comme sur cette terre, mais à découvert, *face à*

(1) XLVII, 12.

(2) I Cor, XIII, 12.

face et tel qu'il est (1), ce qui est l'essence même de la vision béatifique. *Son nom sera écrit*, d'une manière indélébile, *sur leurs fronts*, comme un titre de gloire, en récompense de la fidélité avec laquelle ils l'auront confessé ici-bas, et pour montrer qu'ils sont à jamais son temple, son bien, sa chose, ses enfants.

Et il n'y aura plus de nuit, plus d'obscurité, plus de ténèbres : les élus n'auront plus besoin de la lumière *d'un flambeau*, ni même *de celle du soleil*, parce que *le Seigneur Dieu Lui-même les illuminera* de sa splendeur. Ceci doit s'entendre au sens littéral, mais aussi au sens spirituel : il n'y aura plus d'incertitude, plus d'adversités, plus d'ignorance. Les hommes n'auront plus besoin pour les éclairer de ces maîtres humains, dont la science modeste ne jette qu'une faible lumière, comparée ici à celle *d'un flambeau*, dans la nuit de la vie présente ; ni de ces grands Docteurs dont les enseignements, comme les rayons du *soleil*, illuminent toute la terre : ils n'en auront plus besoin parce que Dieu Lui-même leur communiquera directement les plus hautes connaissances.

Et ils règneront avec Lui à travers les siècles des siècles.

(1) I Joann., III, 2.

CONCLUSION

C'EST sur cette promesse d'un bonheur sans fin, dans la lumière de gloire, que se termine la VII^e et dernière vision de l'Apocalypse. Ce qui suit est la conclusion de tout l'ouvrage. En raison du caractère extraordinaire des choses qu'il vient d'écrire, sachant combien les hommes sont portés à mépriser ce qu'ils ne comprennent pas, ou à en dénaturer le sens, pour l'accommoder à leur mesure, saint Jean garantit maintenant l'authenticité de son récit par une attestation solennelle. De nos jours encore, lorsque Dieu daigne faire quelque révélation à une âme choisie par Lui, celle-ci ne peut être crue que si ses dires sont contresignés par l'autorité de l'Eglise. En raison de sa dignité apostolique, renforcée encore du fait qu'il était l'ami privilégié du Seigneur, *le disciple que Jésus aimait*, saint Jean ne pouvait trouver sur la terre aucune signature qui inspirât plus de confiance que la sienne : il affirme donc en son propre nom que ce qu'il a dit est l'expression de la vérité, comme il le fera à la fin de son Evangile : *C'est celui qui a vu,*

qui a rendu témoignage, et son témoignage est véridique (1). En même temps cependant, pour respecter le principe posé par l'Écriture que toute affirmation doit être appuyée sur la déposition de deux ou trois témoins (2), il encadre son propre témoignage entre celui de l'Angé qui lui parlait, et celui du Christ qui va intervenir en personne.

§ 1. — Témoignage de l'Angé.

Celui de l'Angé d'abord : *Et l'Angé me dit : « Toutes les paroles contenues dans ce livre sont rigoureusement dignes de foi, et véridiques. Elles ne renferment pas la moindre erreur, tout ce qu'elles annoncent s'accomplira infailliblement, jusqu'au moindre iota. C'est en effet le Seigneur Lui-même, le Dieu des esprits des Prophètes, c'est-à-dire, le Dieu qui a instruit et inspiré les Prophètes ; c'est Lui qui m'a envoyé, moi, son Ange, pour montrer, non pas aux puissants de ce monde, non pas aux philosophes, ni aux savants, mais à ses serviteurs, ce qui doit arriver bientôt, ce que sa Sagesse a décidé d'accomplir pour le châtiment des méchants et la récompense des bons. Et vous ne tarderez pas à en avoir la preuve, car voici que je vais venir bientôt pour l'accomplir. Tenez-vous sur vos gardes : vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra, si ce sera le soir ou le matin, au milieu de la nuit ou au chant du coq (3). Le temps présent est peu de chose, il passe très vite, l'éternité s'avance à grands pas. Soyez prêt à toute*

(1) XIX, 35.

(2) Deut., XIX, 15.

(3) Mc., XIII, 35.

heure : *Bienheureux celui qui garde les paroles de cette prophétie ; qui ne se contente pas de les lire mais les met en pratique. Car ce n'est pas à ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qu'est promis le salut (1), mais à ceux qui exécutent la Volonté de Dieu. »*

§ 2. — Témoignage de Saint Jean

Voici maintenant le témoignage de l'Apôtre lui-même : « Et c'est moi, Jean, moi que vous connaissez bien et dont vous ne pouvez suspecter les affirmations, moi qui ai connu Jésus, qui L'ai suivi partout et qui ai reposé ma tête sur sa poitrine, c'est moi qui ai reçu cette révélation, qui ai entendu ces choses de mes oreilles, et les ai vues de mes yeux. Et, après les avoir entendues et vues, je fus saisi d'une telle admiration que ne pouvant me contenir, je tombai à nouveau aux pieds de l'Angé qui me les avait montrées, comme pour l'adorer. Mais lui m'arrêta et me dit : « Garde-toi de faire chose semblable. N'oublie pas que tu portes comme moi l'image de Dieu gravée sur ton âme. Nous sommes l'un et l'autre créatures de Dieu : je suis là comme toi, pour le servir, et pour servir aussi ses serviteurs, en premier lieu tes frères les Prophètes, c'est-à-dire ceux qui prêchent la vérité révélée, et aussi la foule de ceux qui lui obéissent, et qui observent la doctrine enseignée dans ce livre. C'est Dieu seul qu'il convient d'adorer. »

En parlant ainsi, le céleste messenger n'avait pas l'intention d'empêcher l'Apôtre d'honorer les An-

(1) Mt., VII, 21.

ges, car c'est là une chose excellente et tout à fait recommandable; il voulait seulement lui montrer en quelle estime ces esprits bienheureux tiennent la nature humaine, depuis qu'elle a été régénérée par le Christ. *Et il ajouta encore : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre, c'est-à-dire ne les mets pas en style d'arcane, ne les cache pas sous le voile de l'allégorie, applique-toi au contraire à les rendre intelligibles pour ceux qui te liront. »*

Mais d'où vient alors qu'un peu plus haut, saint Jean avait au contraire reçu l'ordre de *sceller les paroles des sept tonnerres* (1)? — Pour nous faire comprendre qu'il y a dans les Livres Saints des mystères cachés que nul ne peut pénétrer sans en avoir reçu la clef; mais qu'il y a aussi des enseignements clairs et directement accessibles à tous. Si le texte sacré était toujours compréhensible à simple lecture, nous nous en lasserions vite et en ferions peu de cas; mais si tout y était obscur et mystérieux, les pécheurs auraient beau jeu à déclarer qu'ils n'y comprennent rien et à se retrancher derrière cette impuissance de leur esprit, pour justifier leur ignorance et leur mauvaise conduite. Les vérités nécessaires à notre salut sont exposées dans l'Écriture à livre ouvert, et l'Ange recommande à saint Jean de s'en tenir ici à cette règle : *« parce que, lui dit-il, le temps est proche, et il est indispensable que chacun puisse se préparer au Jugement en toute connaissance de cause. Il faut que les impies sachent sans aucun doute les supplices qui les menacent, et que les justes s'animent par la certitude qui*

(1) X, 4.

les attend. Dieu ne contraint personne, il respecte scrupuleusement notre libre arbitre et chacun tient son sort éternel entre ses mains : *celui qui fait le mal est libre de le faire encore, si bon lui semble; et celui qui est souillé de vices peut se souiller davantage encore, si cela lui plaît.* Par contre, que *celui qui est juste* sache qu'il lui est toujours loisible de monter plus haut, de gagner de nouveaux mérites; *et que celui qui est saint* travaille à le devenir davantage. » Dieu nous jugera selon nos œuvres : Il nous dit seulement qu'*Il viendra bientôt, portant sa récompense avec Lui, et traitera chacun selon ce qu'il mérite.*

Le jugement qu'Il prononcera alors sur chacun de nous sera infaillible, définitif; aucun recours ne pourra prévaloir contre lui. Parce que, dit-Il : *« C'est moi qui suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe d'où procèdent toutes choses, et la fin à laquelle elles tendent. »* Rien ne m'est inconnu, rien ne m'est impossible, rien ne peut arrêter ma volonté. Préparez-vous donc par la pénitence et le regret de vos fautes, à paraître devant Moi. *Bienheureux en effet ceux qui auront lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, afin d'être admis un jour à manger du pain de vie; afin de pouvoir entrer dans la Cité, en passant par les portes que j'y ai ménagées à votre usage, et vers lesquelles vous conduisent les enseignements de mes Saints.* Mais au contraire, que ceux qui refusent de faire pénitence sachent bien qu'ils n'ont rien à attendre de Ma Miséricorde; ils resteront dehors : *Dehors les chiens; dehors les détracteurs, les médisants, les esprits critiques qui ne savent qu'aboyer après tout le monde au lieu de se corri-*

ger eux-mêmes ; et ceux encore *qui reviennent sans cesse à leur vomissement. Dehors aussi, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, ceux qui adorent les idoles, ceux qui aiment à entendre des mensonges, et à en dire eux-mêmes.* » Ces expressions doivent se prendre à la fois au sens littéral, et au sens spirituel : parmi les *empoisonneurs*, il faut ranger ceux qui inoculent aux autres le venin de leurs mauvais exemples ou de leurs pernicioeux conseils ; parmi les *impudiques*, ceux qui n'ont aucune retenue dans le mal ; parmi les *homicides*, non seulement ceux qui tuent, mais aussi ceux qui haïssent ; parmi les *idolâtres*, non seulement les païens, mais avec eux les avarés et tous ceux qui se font un dieu de l'argent et des biens d'ici-bas. Enfin parmi *ceux qui aiment à entendre le mensonge*, il faut compter les vaniteux, les orgueilleux, les hommes pleins d'eux-mêmes qui se plaisent à être loués et adulés. Tous ceux-là donc, s'ils ne font pénitence, doivent s'attendre à être exclus sans rémission de la Cité de Dieu.

§ 3. — Témoignage du Christ.

Jusqu'ici, c'était un Ange qui, tantôt en son nom, tantôt au nom de Dieu parlait à saint Jean. Mais voici maintenant le Christ lui-même qui entre en scène, et qui prend la parole, pour garantir la véracité de tout ce qui a été dit : « *C'est Moi, Jésus, qui ai envoyé l'un de mes Anges dérouler toutes ces choses devant Jean, mon disciple bien-aimé, afin que lui-même, à son tour, les fasse connaître dans les sept Eglises. Et je viens les sanctionner de ma propre autorité. Ecoutez-moi bien :*

Je suis le Fils de Dieu fait homme ; Je suis la *racine de David*, parce que je suis son Créateur ; et *Je suis en même temps son descendant*, par la Vierge Marie dont Je suis né. Je suis Celui que les Prophètes ont annoncé ; *l'étoile* qui a illuminé la nuit de ce monde, *l'étoile splendide*, dont l'éclat fait pâlir toutes les autres, parce que ma gloire surpasse infiniment celle de tous les Bienheureux ; *l'étoile du matin*, dont la clarté solitaire dans le ciel annonce le lever du jour, parce que ma Résurrection vous annonce et vous promet le grand jour où vous ressusciterez tous...

Vous avez entendu les menaces contenues dans ce livre : elles étaient nécessaires pour faire sortir les hommes de leur incroyable engourdissement. Cependant Je ne veux pas que vous vous laissiez atterrez par elles, Je ne veux pas que le dernier mot de cette prophétie soit à la justice, Je veux qu'il soit à l'Amour. Comprenez avec quelle ardeur, Je désire votre salut. Ecoutez ce que vous disent *mon Esprit et mon Epouse*, c'est-à-dire mon Eglise. — Ils vous disent : *Viens... Viens par l'adhésion de ton esprit à Ma doctrine, viens par la conversion de tes mœurs, par la pratique de la pénitence, par la réforme de ta conduite. Et si cela est encore trop difficile, viens du moins par le désir, par le regret de tes fautes, par les soupirs de ton cœur. Mais, à tout prix, viens... Le plus grand mal que tu puisses faire à Dieu, c'est de te détourner de Lui, c'est de douter de sa miséricorde, c'est de croire qu'Il te repousse. Quand même tes péchés seraient nombreux comme les grains de sable de la mer (1) ; quand ils seraient rouges comme l'écarlate et comme le vermillon,*

(1) Job, VI. 3

ainsi que parle le prophète Isaïe (2) ; quand même tu sentirais en toi une impuissance absolue à secouer tes mauvaises habitudes, à sortir de tes vices, écoute ce que te disent *l'Esprit et l'Épouse*, et ils te disent : *Viens, Viens*, par la supplication de ton cœur. Et si tu vois la colère de Dieu se déchaîner contre les hommes en général, ou contre toi en particulier ; si les apparences te le montrent sourd à tes prières, indifférent à tes souffrances, insensible aux malheurs des justes, à la persécution des innocents, n'écoute pas la voix des apparences, écoute celle de *l'Esprit* qui murmure au fond de toi, et Il te dit : *Viens* ; écoute ce que te disent les *épouses*, les âmes qui ont mérité d'être unies au Verbe parce qu'elles ont deviné le secret de son Cœur, son besoin éperdu de pardonner, de faire miséricorde : et elles te diront : *Viens...* Car notre Dieu est un Dieu de paix et un Dieu d'Amour. *Il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* (1). Il ne nous frappe que pour nous obliger à changer de conduite et à recouvrer ainsi la santé et la vie.

Et celui qui entend le sens de mes paroles, qu'il entre dans les vues de l'Esprit de Dieu ; qu'il devienne lui aussi une voix de l'Épouse, et qu'il dise aux autres à son tour : *Viens*. Je ne demande ni or ni argent, en échange de mes dons ; je distribue ceux-ci *gratuitement* par pure libéralité. Je demande seulement *quel'on ait soif*. *Quiconque veut sincèrement revenir à Moi, qu'il vienne*, et il recevra l'eau vive *gratuitement*, sans qu'on exige de lui autre chose que sa bonne volonté.

(2) I, 18.

(1) Ezéch., XXXIII, 11

4. — Avertissement et souhait final.

Saint Jean, enfin, sachant que *tout homme est menteur* (1) et prévoyant que beaucoup s'efforceraient de détourner à leur avantage les paroles de sa prophétie ; que d'autres, n'en comprenant pas le caractère transcendant, croiraient faire œuvre pie en l'arrangeant à leur manière pour l'édification des fidèles ; saint Jean donc termine son ouvrage par une adjuration solennelle et une menace d'excommunication : *Je le déclare expressément*, et sous la foi du serment : que *quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre* se garde d'y changer quoi que ce soit. *Si quelqu'un se permettait d'ajouter la moindre chose à ce qui est écrit*, qu'il sache que *Dieu le frappera des sept plaies décrites dans ce livre*, aux chapitres XV^e et XVI^e. *Et si quelqu'un avait l'audace de retrancher quelque chose aux paroles du livre de cette prophétie*, pour en modifier le sens, qu'il sache que *Dieu retranchera sa part d'héritage du livre de vie* : c'est-à-dire : qu'Il ne lui donnera pas les grâces qu'Il avait préparées pour lui et le laissera choir ainsi dans le péché. Il le rayera du nombre des habitants de la Cité sainte, et le privera à jamais de la contemplation des merveilles, et de la jouissance des biens qui ont été décrits dans ce livre.

Encore une fois, ne pensez pas que je vous dise ces choses de mon propre fond. *Celui qui les dit*, c'est Celui dont je vous ai déjà rapporté le témoignage, Celui qui doit nous juger tous un jour. Tenez-vous donc sur vos gardes, ne vous endormez pas

(1) Ps. CXV, 11

dans une sécurité trompeuse : ce jour n'est pas éloigné, car c'est lui-même qui nous dit encore « *Voici que je vais venir bientôt.* »

Mais en écrivant ces mots, saint Jean est comme blessé au cœur d'un trait d'amour. Depuis longtemps, il a atteint ces régions supérieures de la vie mystique d'où la crainte est bannie, où la charité règne seule (1). Bien qu'il ait annoncé l'avènement du Christ plutôt comme une menace, la joie l'envahit soudain à la pensée de voir venir à lui, et pour ne plus le quitter, cet Ami qu'il adore, ce Maître auquel il a donné tout son cœur. Et il laisse fuser dans une ardente supplication la ferveur du désir qui est devenu toute sa vie : *Ah ! qu'il en soit ainsi ! Venez, Seigneur Jésus.*

Puis, selon la coutume des Apôtres, il achève son écrit par un souhait de bénédiction à tous ceux qui le liront : *Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Ainsi soit-il.*

*
**

C'est le même souhait que nous demandons à nos lecteurs la permission de leur adresser au terme de cet ouvrage, en les priant de mettre au compte de notre ignorance, et de nous pardonner tout ce qu'ils y trouveront d'obscur et de mal venu. A travers un chemin hérissé de difficultés, à travers les tableaux qui nous représentent les durs combats que doit mener l'Eglise, — et avec elle, toute âme qui veut aimer Jésus-Christ, — nous les avons conduits jusqu'à la vision de cette cité bienheureuse pour laquelle nous sommes faits, qui est notre vraie patrie,

(1) I Jo., IV, 18.

le seul lieu où nous puissions trouver la joie sans mélange, la paix parfaite dont nous avons soif et que nous cherchons vainement ici-bas. Que Dieu nous accorde dès maintenant d'en nourrir sans cesse le souvenir au fond de notre cœur ; qu'Il nous accorde surtout d'en franchir un jour les portes pour y régner éternellement avec Lui, par les mérites infinis de Jésus-Christ, notre Sauveur, à qui soient rendus gloire, honneur et action de grâces à travers les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera dans le livre du R. P. Allo une bibliographie très complète des commentateurs de l'Apocalypse. Nous nous bornons à indiquer ici les auteurs dont nous avons reproduit l'interprétation dans le présent ouvrage :

André de Césarée, Ἑρμηνεία εἰς τὴν Ἀποκάλυψιν, Migne, P. G., CVI, col. 216.

Aréthas de Césarée, Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου καὶ ἡγαπημένον Ἀποκάλυψιν, Migne, P. G., CVI, col. 500.

Walafrid Strabon, *Glossa Ordinaria*, Migne, P. L., CXIV, col. 710.

Rupert de Deutz, *Comment. in Apocalypsim*, Migne, P. L., CLXIX, col. 826.

Richard de Saint-Victor, *In Apocalypsim Joannis libri septem*, Migne, P. L., CXCVI, col. 684.

S. Albert le Grand, *Enarrationes in Apocalypsim*, Edit. Vivès, T. XXXVIII, col. 465.

Pseudo-Thomas d'Aquin (Thomas d'Angleterre), *Expositio I^o et Expositio II^o in Apocalypsim*, Ed. Vivès, T. XXXI, p. 469, et XXXII, p. 104.

Denys le Chartreux, *in Apocalypsim*, Edit. de Montreuil, T. XIV, p. 221.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
Plan général de l'Apocalypse.....	3
PROLOGUE.....	9

PREMIERE VISION

LA REFORME DES EGLISES

PREMIERE PARTIE. — APPARITION DU CHRIST A SAINT JEAN.....	21
--	----

DEUXIEME PARTIE. LA LETTRE AUX SEPT EGLISES.....	33
§ 1. — Lettre à l'Eglise d'Ephèse.....	36
§ 2. Lettre à l'Eglise de Smyrne.....	42
§ 3. Lettre à l'Eglise de Pergame.....	44
§ 4. — Lettre à l'Eglise de Thyatire.....	49

TROISIEME PARTIE. LA LETTRE AUX SEPT EGLISES (Suite).....	56
§ 1. Lettre à l'Eglise de Sardes.....	57
§ 2. Lettre à l'Eglise de Philadelphie... ..	62
§ 3. Lettre à l'Eglise de Laodicee... ..	67

DEUXIEME VISION

LA COUR CELESTE

PREMIERE PARTIE. LE TRONE DE DIEU ...	75
§ 1. Où Dieu est comparé à une pierre précieuse.....	76
§ 2. Les assistants du trône.....	81
§ 3. Liturgie céleste... ..	85

DEUXIEME PARTIE. — LE LIVRE SCHELLE	89
§ 1. — Apparition du livre.....	90
§ 2. — Apparition de l'Agneau.....	94
§ 3. — Le cantique nouveau.....	97

TROISIEME PARTIE. — L'OUVERTURE DES SCEAUX	101
§ 1. — Le Cheval blanc.....	102
§ 2. — Les trois autres chevaux.....	105
§ 3. — Les cinquième et sixième sceaux.....	110

QUATRIEME PARTIE. — L'EGLISE TRIOMPHANTE	114
§ 4. — Le signe du Dieu vivant.....	115
§ 2. — Les élus d'Israël.....	119
§ 3. — Les élus venus de la Gentilité.....	124
§ 4. — L'un des vieillards parle à Saint Jean.....	127

TROISIEME VISION LES TROMPETTES

PREMIERE PARTIE. — LES QUATRE PREMIERES	133
§ 1. — La distribution des trompettes.....	135
§ 2. — L'encensoir d'or.....	136
§ 3. — La première trompette.....	138
§ 4. — La deuxième trompette.....	140
§ 5. — La troisième trompette.....	142
§ 6. — La quatrième trompette et l'annonce des trois « Vae ».....	143

DEUXIEME PARTIE. — LES CINQUIEME ET SIXIEME TROMPETTES	146
§ 1. — La cinquième trompette et le premier « Vae ».....	146
§ 2. — L'ouverture du puits, de l'abîme et les sauterelles.....	148
§ 3. — La sixième trompette, annonce de l'Antéchrist.....	154

TROISIEME PARTIE. — L'ANGE ET LE PETIT LIVRE	160
§ 1. — L'Ange qui se tenait sur la terre et sur la mer.....	161
§ 2. — Les sept tonnerres et le serment de l'Ange.....	165
§ 3. — Le livre qu'il faut dévorer.....	168

QUATRIEME PARTIE. — LE RETOUR DES DEUX TEMOINS	171
§ 1. — Le roseau de la discrétion.....	172
§ 2. — Les deux témoins.....	176
§ 3. — La septième trompette.....	182

QUATRIEME VISION ASSAUTS DE L'ENFER CONTRE L'EGLISE

PREMIERE PARTIE. — LA FEMME ET LE DRAGON	187
§ 1. — La femme revêtue du soleil.....	188
§ 2. — Le Dragon.....	192
§ 3. — Le combat dans le ciel.....	194
§ 4. — Défaite du Démon.....	197
§ 5. — Nouveaux assauts.....	198

DEUXIEME PARTIE. — LES DEUX BÊTES	201
§ 1. — La Bête qui monte de la mer.....	202
§ 2. — La Bête qui monte de la terre.....	209
§ 3. — Le nombre de la Bête.....	212

TROISIEME PARTIE. — L'AGNEAU ET SA JUSTICE	218
§ 1. — Les cent quarante-quatre mille vierges.....	219
§ 2. — Le châtiment de Babylone.....	224
§ 3. — Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.....	229
§ 4. — Vision du Jugement dernier.....	230

CINQUIEME VISION

LES CHATIMENTS DES DERNIERS TEMPS

PREMIERE PARTIE. — LA MENACE DES-SEPT PLAIES.....

- § 1. — L'apparition des sept Anges. 239
 § 2. — Le moyen d'éviter les sept plaies... 241
 § 3. — Le châtement des obstinés... 244

DEUXIEME PARTIE. — L'EFFUSION DES SEPT COUPES.....

- § 1. — La première et la deuxième plaies.. 250
 § 2. — La troisième plaie..... 254
 § 3. — La quatrième et la cinquième plaies. 256
 § 4. — La sixième coupe et les esprits en forme de grenouilles..... 258
 § 5. — La septième coupe et la fin du monde..... 263
 § 6. — Explication morale des sept coupes ou sept plaies..... 267

TROISIEME PARTIE. — LA GRANDE COURTI-SANE.....

- § 1. — Où l'un des sept Anges parle à Saint Jean..... 273
 § 2. — Où la courtisane est montrée à l'Apôtre..... 274
 § 3. — Le mystère de la femme et de la Bête. 280
 § 4. — Les sept têtes et les dix cornes. 282
 § 5. — Pourquoi les dix cornes haïront la femme..... 286

SIXIEME VISION

L'HEURE DE LA JUSTICE

PREMIERE PARTIE. — LE CHATIMENT DE BABYLONE.....

- § 1. — La ruine de Babylone..... 293
 § 2. — Exhortation aux fidèles..... 295

- § 3. — La plainte des rois de la terre. 296
 § 4. — La plainte des marchands... 298
 § 5. — La plainte des marins et des pilotes. 300
 § 6. — Comment les Saints doivent se réjouir d'avoir évité la damnation..... 302

DEUXIEME PARTIE. — VICTOIRE DU CHRIST SUR L'ANTECHRIST.....

- § 1. — Actions de grâces de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante..... 306
 § 2. — Motifs qu'ont les Saints de se réjouir..... 309
 § Le Verbe de Dieu..... 312
 § 4. — Le Christ et son armée entrent en lice..... 314
 § 5. — Défaite et damnation de l'Antéchrist. 318

TROISIEME PARTIE. — LE CHATIMENT DU DEMON.....

- § 1. — La première défaite du Démon..... 319
 § 2. — Le règne de mille ans... 323
 § 3. — L'assaut de Gog et Magog, et leur écrasement..... 329
 § 4. — Le châtement de la Mort et de l'Enfer. 331

SEPTIEME VISION

LA CITE DE DIEU

PREMIERE PARTIE. — LE RENOUVELLEMENT DE L'UNIVERS.....

- § 1. — Les cieux nouveaux et la terre nouvelle..... 337
 § 2. — La Jérusalem céleste... 339
 § 3. — La joie sans mélange..... 341
 § 4. — Confirmation divine..... 343

DEUXIEME PARTIE. — LA GLOIRE DE LA CITE SAINTe.....

- § 1. — La Beauté de l'Epouse..... 346

§ 2. — Les murs de la Cité et ses douze portes.....	348
§ 3. Mesures de la Cité.....	352
§ 4. Les pierres dont la Cité est bâtie....	355
§ 5. — Pourquoi il n'y a dans la Cité ni temple, ni soleil, ni lune, ni voleurs, ni nuit.....	362

TROISIEME PARTIE. — LES DOUZE FRUITS ... 366

§ 1. Le fleuve d'eau vive.....	367
§ 2. L'arbre de vie.....	369
§ 3. — Vision béatifique.....	371

CONCLUSION

§ 1. — Témoignage de l'Ange.	374
§ 2. — Témoignage de Saint Jean.	375
§ 3. Témoignage du Christ.....	378
§ 4. Avertissement et souhait final.....	381

BIBLIOGRAPHIE	385
---------------------	-----

« Mais c'est aux Anciens surtout, c'est à ceux qui sont les dépositaires authentiques et qualifiés du sens mystique de l'Écriture, que nous avons demandé le secret de la pensée de saint Jean, nous gardant soigneusement de toute interprétation qui s'écarterât de la ligne tracée par eux. Nous avons pris comme ouvrage de base le traité de Denys le Chartreux sur l'Apocalypse. Nous avons complété et enrichi ses explications au moyen des commentaires de saint Albert le Grand, de Richard de Saint-Victor, Rupert de Deutz, Walafriid Strabon, Thomas d'Angleterre. Nous n'avons pas cru devoir charger cet ouvrage de tout un appareil de références, qui eut été superflu pour le but que l'on trouvera sans peine la justification de toutes les interprétations scripturaires qui y sont données, dans l'un des commentaires énumérés ci-dessus. »

Couverture : « Je donnerai à deux témoins le pouvoir de prophétiser, pendant mille deux cent soixante jours. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel ; et ils ont le pouvoir de changer les eaux en sang. » Tapisserie d'Angers.